Chapitre 1

Ce chapitre est dédié à BakkaPhoenix Books à Toronto, Canada. Bakka est la plus ancienne librairie de science fiction du monde, et c'est elle qui a fiat de moi le mutant que je suis aujourd'hui. Je m'y suis aventuré pour la première fois quand j'avais environ 10 ans et y ai demandé conseil. Tanya Huff (oui, LA Tanya Huff, mais elle n'était pas encore un écrivain célèbre à l'époque) m'a emmené au rayon des livres d'occasion et m'a fourré dans les mains une édition de "Little Fuzzy", de H. Beam Piper, ce qui a changé ma vie à jamais. D'ici à ce que j'atteigne mes 18 ans, je travaillais chez Bakka — j'ai remplacé Tanya quand elle est partie pour écrire à plein temps — et j'ai appris des leçons innoubliables sur les façons et les raisons pour lesquelles les gens achètent des livres. Je pense que tout écrivain devrait travailler dans une librairie (et une pléthore d'écrivains ont travaillé chez Bakka au fil des années ! Pour le 30e anniversaire du magasin, il est sortir une anthologie de nouvelles écrites par les écrivains de Bakka, incluant des oeuvres de Michelle Sagara (aussi connue sous le nom de Michelle West), Tanya Huff, Nalo Hopkinson, Tara Tallan –et moi-même !)
BakkaPhoenix Books: 697 Queen Street West, Toronto ON Canada M6J1E6, +1 416 963 9993

Je suis en Terminale au lycée Cesar Chavez de San Francisco, dans le district de Sunny Mission, et ça fait de moi l'une des personnes les plus surveillées au monde. Mon nom est Marcus Yallow, mais au moment où commence cette histoire, je me faisais appeler w1n5t0n. Prononcer "Winston". Ne pas prononcer "doubleuh-vé-un-ène-cinq-té-zéro-ène" — à moins que vous ne soyez un pion demeuré suffisamment à la traîne pour en être encore à qualifier Internet d'"autoroute de l'information". Je connais exactement ce genre d'individu abruti, et il s'appelle Fred Benson, l'un des trois vice-principaux à Cesar Chavez. Ce mec est une plaie, du genre pneumothorax. Mais tant qu'à avoir un geôlier, autant qu'il soit à la rue plutôt qu'il touche sa bille. "Marcus Yallow", dit-il au haut-parleur un vendredi matin. Ce haut-parleur n'est déjà pas de la grande Hi-Fi, si on ajoute à ça les habituelles marmonnements de Benson, on obtient on son qui évoque plus quelqu'un qui lutte pour digérer un mauvais burrito qu'une annonce officielle de l'école. Mais les être humains sont bons pour reconnaître leur nom dans du bruit audio — ça aide à la survie. J'ai attrapé mon sac et refermé mon laptop aux trois quarts — je ne voulais pas perdre mes téléchargements en cours — et me suis préparé pour l'inévitable. "Présentez-vous à bureau de l'administration immédiatement". Mon prof d'éducation civique, Madame Galvez, m'a regardé en levant les yeux au ciel, et je l'ai regardée en levant les yeux au ciel. Ce type était toujours

après moi, simplement parce que je passais à travers les firewalls de l'école comme à travers des kleenex mouillés, que je trompais les logiciels de reconnaissance de pas, et que je tuais aux micro-ondes les puces avec lesquelles ils nous traquent. Galvex est chouette, par contre, elle ne m'en a jamais voulu pour ça (surtout pas quand je lui donne un coup de pouce avec son webmail pour qu'elle puisse parlé à son frère qui esten garnison en Irak). Mon ami Darryl m'a claqué les fesses quand je suis passé devant lui. J'ai connu Darryl depuis que nous avions des couches et que nous faisions le mur de l'école maternelle, et je l'ai enfoncé dans les ennuis et retiré des ennuis depuis. J'ai secoué mes mains jointes au-dessus de ma tête comme si j'avais gagné un prix, je suis sorti de l'Éducation Civique, et j'ai entamé la marche vers le bureau. A mi-course, mon téléphone a sonné. C'était aussi tout à fait interdit — les téléphones sont schtrengt verbotten à Chavez High — mais pourquoi est-ce que ça m'aurait arrêté ? Je me suis faufilé aux toilettes et je me suis enfermé dans la cabine du milieu (celle du fond est toujours la plus sale parce que tout le monde s'y précipite dans l'espoir d'éviter les odeurs — le bon plan, et la meilleure hygiène, sont au milieu). J'ai vérifié mon téléphone — mon PC de la maison lui avait envoyé un mail pour lui annoncé qu'il y avait du nouveau sur Harajuku Fun Madness, qui se trouve être le meilleur jeu jamais inventé. J'ai eu un grand sourire. Passer ses vendredis à l'école, c'est naze de toute façon, et j'étais content d'avoir une raison de prendre le large. J'ai parcouru le reste du chemin jusqu'au bureau de Benson et l'ai salué d'un grand geste en passant la porte. “Mais n'est-ce pas là doubleuh-vé-un-ène-cinq-té-zéro-ène”, il a dit. Frederick Benson — numéro de sécurité sociale 545-03-2343, né le 15 août 1962, nom de jeune fille de la mère Di Bona, résidant à Petaluma — est largement plus grand que moi. Je mesure à peine 1m70, alors qu'il culmine à près de deux mètres, et ses années de basketball à l'université sont suffisemment loin derrière lui pour que ses pectoraux soient devenus des espèces de nichons pour homme qui ressortent de façon péniblement immanquable à travers ses polos promotionels de dot-coms. Il a toujours l'air sur le point de vous ??? la tronche, et il adore monter le ton pour donner de l'effet dramatique. Mais ces deux tactiques perdent de leur efficacité quand on les rabâche.
- “Désolé, non”, j'ai dit: “je n'ai jamais entendu parlé de ce R2D2 dont vous parlez”.
- “W1n5t0n”, il a dit, de nouveau en épelant.
Il m'a fixé un moment en fonçant les sourcils, en espérant que je me démonte. Bien sûr, c'était mon pseudo, et ça faisait des années que ça l'était. C'était l'identité que j'utilisais quand je postais sur les forums où je contribuais à la recherche en sécurité appliquée. Vous savez, comme s'évader de l'école ou désactiver la balise de localisation sur mon

téléphone. Mais lui ne savait pas que c'était mon pseudo. Seul un petit nombre de gens le savaient, et j'avais en chacun d'eux une confiance absolue. "Hmmm, ça ne me dit rien", ai-je dit. J'avais fait quelques trucs pas mal sous ce pseudo — j'étais très fier de mon travail sur les tueurs de puces cafteuses — et s'il arrivait à lier mes deux identités, j'aurais des ennuis. Persone à l'école ne m'appelait jamais w1n5t0n, ni même Winston. Pas même mes amis. C'était Marcus, ou rien. Benson s'est assis derrière son bureau et a commencé à tapoter sa chevalière nerveusement. Il faisait ça à chaque fois que ça tournait mal pour lui. Les joueurs de pocker appellent ça ??? — quelque chose qui vous dit ce qui se passe dans la tête du gars en face. Je connais les ??? de Benson à l'envers et à l'endroit.
- Marcus, j'espère que tu comprends à quel point c'est sérieux.
- Je comprendrai dès que vous m'aurez expliqué de quoi il s'agit, monsieur.
Je dis toujours "monsieur" aux figures d'autorité quand je fais le malin. C'est mon propre ???. Il a secoué la tête et m'a regardé de très haut, encore un ???. D'un moment à l'autre, il allait me hurler dessus.
- Écoute, gamin ! Il est temps que tu comprennes que nous savons ce que tu as fait, et que nous n'allons pas laisser passer ça. Tu as de la chance si tu n'es pas expulsé avant la fin de cette entrevue. Tu le veux, ton bac ?
- Monsieur Benson, vous ne m'avez toujours pas expliqué quel est le problème…
Il a tapé du poing contre son bureau en me pointant de l'index.
- Le problème, monsieur Yallow, est que tu es complice d'une entreprise criminelle visant à subvertir les systèmes de sécurité de cette école, et que tu as fourni des contre-mesures à vos camarades. Tu sais que nous avons expulsé Graciella Uriarte la semaine dernière pour avoir utilisé un de tes engins.
Uriarte s'était mis dans la miouse. Elle avait acheté un brouilleur radio dans un magasin de bricolage près de la station de métro de la 16ème rue et il avait déclanché les contre-mesures du corridor de l'école. Je n'avais rien à voir avec ça, mais j'avais mal pour elle.
- Et vous pensez que je suis impliqué là-dedans ?
- "Nous avons des renseignements probants qui indiquent que tu es w1n5t0n" — une nouvelle fois, il l'a épellé, et j'ai commencé à me demandé s'il avais seulement compris que le "1″ se lisait "I" et que le "5″ se lisait "S". "Nous savons que ce w1n5t0n est responsable du vol des tests standards de l'année dernière". En fait, ça n'avait pas été moi, mais c'était un joli hack, et c'était plutôt flatteur de me le voir attribué. "Et en conséquence, passible de plusieurs années de prison si tu ne coopères pas avec moi.
- Vous avez des renseignements probants ? Puis-je les voir ?
Il m'a foudroyé du regard.

- Ton impertinence ne va pas t'aider.
- S'il y a des preuves, monsieur, je pense que vous devriez appeler la police et les leur confier. L'affaire a l'air sérieuse, et je ne voudrais pas interférer avec une enquête en bonne et due forme des authorités compétantes.
- Tu veux que j'appelle la police ?
- Et mes parents, je pense. Ca vaudrait sans doute mieux.
Nous nous sommes fixés par-dessus le bureau. Il s'était clairement attendu à ce que je me couche à la seconde où il lâcherait sa bombe. Je ne me couche pas. J'ai un truc pour soutenir le regard de gens comme Benson. Je regarde légèrement à gauche de leur tête, et je pense à des paroles de chansons traditionelles, du genre qui ne finissent pas. Ca me donne un air posé et détaché.
"Un kilomètre à pied, ça uuuuuseuh, ça uuuuseuh, un kilomètre à pied, ça uuuuseuh les souliers. La peinture à l'huileuh, c'est bien diiiiffiiicileuh, mais c'est bieeeeen pluuuus beauuuu, que la peinture à l'eau. Un éléphant qui se baaaaaalançait… sur uneuh toileuh d'arraignéééé-euh… trouveuh ce jeu si intéressant, qu'il y invit'un autreuh éléphant. La meilleure façon d'marcher, c'est encore la nôôôôôtreuh, c'est de mettre un pied d'vant l'autre, et d'recommencer."
"Deux kilomètres à pied…"
- Tu peux retourner en classe !", a-t-il aboyé, "je te rappellerai quand la police sera là pour te parler"
- Vous allez les appeler maintenant ?
- La procédure pour appeler la police est compliquée. J'espérais que je pourrais régler cette affaire en étant juste et rapide, mais puisque tu insistes…
- "C'est juste que je peux attendre pendant que vous les appelez." ai-je dit, "ça ne m'ennuie pas".
Il s'est remis à tapoter sa chevalière et je me suis préparé à l'explosion.
- "Dégage !", a-t-il hurlé. "Fous-moi le camp de ce bureau, espèce de misérable petit…"
Je suis sorti, en gardant une expression neutre. Jamais il n'appelerait les flics. S'il avait eu assez de preuves pour impliquer la police, il aurait commencé par les appeler. Il ne pouvait pas me blairer. J'imagine qu'il avait entendu des bruits de couloir sans substance et qu'il avait espéré me les faire confirmer en me déstabilisant. J'ai avancé dans le corridor d'une démarche légère et élastique, en gardant mes foulées bien régulières et mesurées pour les caméras de reconnaissance de pas. Elles avaient été installées l'année précédante, et je les adorais pour leur massive imbécilité. Avant ça, on avait eu des caméras à reconnaissance de visages qui couvraient pratiquement tous les espaces publics de l'école, mais un tribunal les avait jugées anti-constitutionnelles. Alors, Benson et beaucoup

d’autres administrateurs scolaires paranoïaques avaient claqué les budgets pour nos manuels sur ces caméras idiotes qui étaient censées pouvoir différencier la démarche d’une personne de celle d’une autre personne. Mais bien sûr. Je suis retourné en classe et me suis rassis, Madade Galvez saluant mon retour chaleureusement. J’ai déballé mon ordinateur fourni en standard par l’école et me suis remis en mode cours. Le SchoolBook relève de la plus cafteuse des technologies, enregistrant la frappe de chaque touche, surveillant tout le traffic réseau à la recheche de motd-clefs suspects, comptant les clics, gardant la trace de chaque petite idée qu’on émet sur le net. On les avait reçus en seconde, et il avait suffit de quelques mois pour qu’ils ne paraissent plus tous beaux tous brillants. Dès que les gens ont eu pigé que ces portables “gratuits” étaient en fait des espions — et nous passaient un flux incessant de publicités exaspérantes, par-dessus le marché — ils se devenus lourds et encombrants. Il avait été facile de cracker mon Schoolbook. Le crack était sur Internet moins d’un moins après que la machine était sortie, et ça n’était pas sorcier — simplement télécharger une image DVD, la graver, mettre le DVD dans le SchoolBook, et le démarrer tout en enfonçant un certain nombre de touches du clavier. Le DVD faisait le reste, et installait toute une colleciton de programmes cachés sur la machine, programmes qui resteraient invisibles même quand le Conseil des Proviseurs effectuait ses vérifications quotidiennes des machines. De temps en temps, il fallait mettre les logiciels à jour pour échapper aux nouveaux tests du Conseil, mais c’était un prix raisonnable pour avoir au moins un peu le contrôle de l’ordinateur. J’ai démarré IMParanoid, la messagerie instantanée secrète que j’utilisais quand je voulais bavarder pendant les cours sans que ça se sache. Darryl était déjà dessus.
- Je déclare la partie ouverte ! Il y a du sensationel sur Harajuku Fun madness, mon pote. Tu es des nôtres ?
- Pas question. Si je me fais chopper à sécher les cours une troisième fois, je me fais expulser, mec. Je t’ai déjà dit. On ira après les cours.
- Tu as une pause pour déjeuner et ensuite un heure libre, non ? Ca te fait deux heures. Ca nous laisse tout le temps de chasser cet indice et de revenir avant qu’on nous remarque. Je bas le rappel de toute l’équipe. Harajuku Fun Madness est le meilleur jeu jamais créé. Je sais, je l’ai déjà dit, mais ça vaut la peine d’être répété. C’est un JRA, un Jeu de Réalité Alternative, sur une trame où une bandes d’ados japonais découvrent une pierre de jouvance miraculeuse dans le temple de Harajuku, l’endroit où les adolescents japonais branchés ont inventé pratiquement toutes les sous-cultures majeures des 10 dernières années. Ils sont pourchassés par des moines du Mal, des yakuza (la mafia japonais), les extra-terrestres, les inspecteurs du fisc, leurs parents, et une intelligence artificielle renégate.

Ils passent aux joueurs des messages codés que nous devons déchiffrer et utiliser par trouver des indices qui mènent à d'autres messages et encore plus d'indices et ainsi de suite. Imaginez le meilleur après-midi que vous ayiez jamais vécu à zoner en ville en espionnant les gens bizarres, à repérer les poignées de main secrètes, à ??????
checking out all the weird people, funny hand-bills, street-maniacs, and funky shops.

Ajoutez une chasse au trésor à tout ça, une qui demande de faire des recherches dans des vieux films dingues et dans les cultures d'ados à travers les âges et les continents. Et c'est une compétition, où la meilleure équipe de quatre gagne un premier prix de 10 jours à Tokyo pour se promener sur le pont d'Harajuku, geeker à Akihabara, et rapporter tout ce qu'on peut soulever en merchandising Astro le Petit Robot. Sauf qu'ils l'appellent "Atom Boy", au Japon. Harajuku Fun Madness, c'est ça, et quand on a résolu une énigme ou deux, on devient accro.
- No, mec, juste non. NON. Ne me le demande même pas.
- Mais j'ai besoin de toi, D. Tu es le meilleur que j'aie. Je te jure qu'on sera revenus quand que personne ne nous remarque. Tu sais que je peux le faire, n'est-ce pas ?
- Je sais que tu peux le faire.
- Alors, tu viens ?
- Putain, non !
- Oh, allez, Darryl. Sur ton lit de mort, ton regret, ça ne sera pas de ne pas avoir passé plus de temps assis à l'école.
- Sur mon lit de mort, mon grand regret ne sera pas non plus de ne pas avoir passé plus de temps à jouer à des jeux.
- Ouais mais tu ne penses pas que tu pourrais regretter de ne pas avoir passé plus de temps avec Vanessa Pak ?
Van était un membre de mon équipe. Darryl en était raide amoureux depuis des années — même depuis avant que la puberté lui ait accordé des cadeaux généreux. Darrly était tombé amoureux de son esprit. Triste, en vérité.
- Tu es vraiment un connard.
- Alors, tu viens ?
Il m'a regardé en secouant la tête. Puis il a acquiescé. Je lui ai fait un clin d'oeil et j'ai entrepris de me mettre en contact avec les autres membres de l'équipe.

Je n'ai pas toujours joué à des JRA. J'ai un noir secret : avant, je jouais à des GN. Un GN, c'est un jeu de rôle Grandeur Nature, et c'est exactement ça : on court dans tous les sens en costume, en parlant avec un accent, et en jouant le rôle d'un super-espion, ou d'un vampire, ou d'un chevalier du

Moyen-Âge. C’est comme Capture du Drapeau, mais déguisé, et avec des éléments de club d’impro dedans. Les meilleurs GN étaient ceux qu’on jouait dans des camps de scouts hors de la ville, à Sonomo ou plus bas dans la Péninsule. Ces épopées de trois jours pouvaient devenir assez éprouvantes, avec de la randonnée toute la journée, des bataille homériques avec des épées en latex, des sortilèges lancés sous forme de chiffons noués tout en criant “Boule de Feu !”, et ainsi de suite. On s’amuse vraiment bien, même si ça a l’air un peu tarte. Mais de loin pas aussi geek que de parler des plans de vie de votre Elfe assis autour d’une table avec du Coca light en peignant des figurines, et plus physique que de se plonger dans le coma devant un jeu massivement multijoueur à la maison.
Ce qui m’a attiré des ennuis, c’est les mini-GNs dans les hôtels. A chaque fois qu’une convention de science-fiction se tenait en ville, il y avait des GNistes pour les convaincre de nous laisser lancer quelques mini-jeux de six heures pendant l’événement, en profitant de ce qu’ils avaient loué l’espace. Les gamins enthousiastes qui couraient partout en costume donnaient du pitoresque à l’événement, et nous, nous pouvions nous amuser comme des fous au milieu de gens encore plus socialement marginaux que nous. Le problème des hôtels est qu’on y trouve aussi plein de non-joueurs, aussi — et pas seulement les fans ds SF. Des gens normaux. Venant d’Etats dont le nom commence et fini par une voyelle. En vacances. Et parfois, ces gens comprennent mal à nature du jeu. Mais laissons ça de côté, d’accord ?

Le cours finissait dans dix minutes, et ça ne me laissait pas beaucoup de temps pour me préparer. En premier lieu, il y avait ces minables caméras à reconnaissance de pas. Comme je disais, elles avaient commencé leur carrière comme caméras à reconnaissance de visages, mais ça, ça avait été jugé anti-constitutionnel. Pour autant que je sache, aucun tribunal ne s’était prononcé pour dire que la reconnaissance des pas était plus légal, mais d’ici à ce que la question soit tranchée, nous les avions dans les pattes.
La démarche, c’est la façon dont on marche. Les gens sont assez bons pour reconnaitre des démarches — la prochaine fois que vous faites du camping, regardez la façon dont une lampe de poche bouge dans le lointain quand un ami s’approche devous. Il y a de bonnes chances pour que vous sachiez qui c’est rien qu’aux mouvements de la lampe, la façon typique dont elle semble rebondir inspire à votre cerveau simiesque que c’est telle personne qui approche. Les logiciels de reconnaissance de pas vous photographient pendant votre mouvement et essayent de vous isoler dans l’image comme une silouhette, et ensuite tentent de faire correspondre cette silouhette à une base de données pour voir s’ils vous connaissent. C’est un

identificateur biométriques, comme les empreintes digitales ou les empreintes rétiniennes, mais ça présente bien plus de “collisions” de celles-ci. Une “collision” biométrique survient lorsqu’une mesure correspond à plus d’une personne. Vous êtes le seul à avoir vos empreintesdigitales, mais vous partagez votre démarche avec quantité d’autres gens. Pas exactement, bien sûr. Votre démarche personelle, au millimètre près, est à vous et à vous seul. Le problème, c’est que votre démarche au millimètre change selon que vous êtes plus ou moins fatigué, en fonction du sol, de si vous vous êtes bousillé la cheville au basket, ou se si vous avez récemment changé de chaussures. Alors, le système lisse votre profil, pour recherche des gens qui marchent un peu comme vous. Il y a des tas de gens qui marchent un peu comme vous. De plus, il vous est facile de ne pas marcher un peu comme vous-même — il vous suffit d’enlever une chaussure. Bien sûr, vous marchez toujours comme vous-même-avec-une-seule-chaussure, dans ce cas, alors les caméras vont finir par comprendre que c’est toujours vous. C’est pourquoi je préfère introduire un peu d’aléatoire dans mes attaques contre la reconnaissance de pas : je mets une poignée de gravier dans chacune de mes chaussures. Pas cher, efficace, et il n’y a plus deux pas qui soient identiques. En plus, vous gagnez un super massage reflexologique des pieds, dans l’histoire (je blague. La reflexologie est à peu près aussi scientifiquement utile que la reconnaissance automatique des pas).
Initialement, les caméras déclenchaient une alarme à chaque fois que quelqu’un d’inconnu mettait un pied sur le campus. Ca ne marchait pas. L’alarme sonnait toutes les dix minutes. Quand le facteur faisait sa tournée. Quand un parent passait. Quand les services d’entretien entamaient la réfexion du terrain de basket. Quand un élève venait avec de nouvelles chaussures. Alors, maintenant, le système essayait juste de tenir la trace de qui était où et quand. Si quelqu’un franchissait le portail du lycée pendant les cours, ses pas étaient analysés pour vérifier s’ils ne correspondaient pas plus ou moins aux pas d’un élève, et si c’était le cas, Woup-woup-woup, l’alarme sonnait ! Le lycée Chavez est entouré d’allées de gravier. J’aime bien en avoir quelques-un à portée de main dans mon sac à dos, juste au cas où. J’ai passé en silence une dizaine ou une quinzaine de ces petites saletés pleines de pointes à Darryl, et nous en avons tous les deux bourré nos chaussures. Le cours touchait à sa fin — et je me suis rendu compte que je n’avais toujours pas regardé où le prochain indice serait sur le site de Harajuku Fun Madness ! Je m’étais laissé omnubiler par l’évasion, et je ne m’étais même pas soucié de savoir vers où nous nous échappions. Je suis retourné au SchoolBook et j’ai frappé le clavier. Le navigateur Internet que nous utilisions était fourni avec la machine. C’était une version espion verrouillée d’Internet Explorer, le

planticiel merdique de Microsoft que plus personne de moins de 40 n'aurait utilisé volontairement. J'avais une copie de Firefox sur le disque USB intégré à ma montre, mais ça ne suffirait pas — le SchoolBook tournant sous Vista4Schools, un système d'exploitaton antique conçu pour donner aux administrateurs des écoles l'illusion qu'ils auraient le contrôle sur quels logiciels leurs élèves pourraient lancer. Mais Vista4Schools est son propre pire ennemi. Il y a toute une pléthore de programmes que Vista4Schools ne veut pas que vous puissiez éteindre — les keyloggers qui enregistrent les frappes au clavier, les censorwares qui limitent l'accès à Internet — et ces programmes tournent sous un mode spécial qui les rend invisible au système. Vous ne pouvez pas les éteindre parce que vous ne pouvez même pas voir qu'ils sont là. Tout programme dont le nom commence par SYS est ainsi invisible pour le système d'exploitation. Il n'apparait pas dans l'inventaire du disque dur, ni dans la liste des processus. Aussi ma copie de Firefox s'appelait-elle SYSFirefox — et quand la lançais, elle devenait invisible pour Windows, et donc invisible pour les logiciels espions sur le réseau. Maintenant que j'avais mon propre navigateur en fonction, il me fallait aussi une connection réseau à moi. Le réseau de l'école enregistre chaque clic en partance ou à destination du système, et ce n'est pas une bonne nouvelle pour qui se prépare à surfer sur le site d'Harajuku Fun Madness pour un peu d'amusement extra-scolaire. La solution est un truc ingénieux du nom de TOR — The Onion Router, le Routeur en Oignon. Un Routeur en Oignon est un site Internet qui prend votre requête pour une page web et la transmet à d'autres routeurs-oignons, jusqu'à ce que l'un d'eux décide de récupérer la page demandée, et la fasse passer dans l'autre sens par toutes les couches de l'oignon jusqu'à ce qu'elle vous parvienne. Le traffic des routeurs-oignons est crypté, ce qui implique que l'école ne peut pas voir ce que vous demandez, et que les différentes couches de l'oignon ne savent même pas pour qui elles travaillent. Il existe des millions de noeuds — le programme a été mis en place par le US Office of Naval Research pour aider les gens à contourner la censure dans des pays comme la Syrie ou la Chine, ce qui veut dire qu'il est parfaitement adapté pour opérer dans l'enceinte d'un lycée américain typique. TOR marche parce que l'école n'a qu'une liste finie de méchantes adresses que nous n'avons pas le droit de visiter, et que les adresses des noeuds changent tout le temps — il n'y a aucun risque que l'école les suivent tous à la trace. A
eux deux, Firefox et TOR faisaient de moi l'homme invisible, invulnérable au flicage du conseil des proviseurs, libre de jeter un coup d'oeil sur le site de Harajuku FM pour voir ce qui s'y passait. Et voilà, un nouvel indice. Comme tous les indices de Harajuku Fun Madness, il avait une composante physique, une sur Internet et une mentale. La composante Internet était

une énigme à résoudre, du genre qui demande que l’on trouve la réponse à une série de questions obscures. La présente série comportant une collection de questions sur des intrigues de dojinshi — des BDs dessinées par des fans de manga japonais. Ils peuvent être aussi gros que les mangas officiels qui les inspirent, mais ils sont bien plus bizarres, avec des lignes narratives qui s’entre-croisent et parfois des chansons vraiment stupides, ou de l’action. Beaucoup d’histoires d’amour, bien sûr. Tout le monde aime voir ses héros de papier préférés se mettre en couple.
Je résoudrais ces énigmes plus tard, quand je rentrerais à la maison. Elles sont plus faciles à résoudre en groupe, à télécharger des tonnes de fichiers dojinshi et les écumer à la recherche des solutions. Je venais de récupérer tous les indices quand la cloche a sonné et que nous avons commencé notre évasion. J’ai discrètement glissé les gravillons dans le côté de mes bottes — des Blundstone australiennes qui maintiennent la cheville, parfaites pour la course et l’escalade, et sans lacets, ce qui permet de les enlever et de les remettre comme des pantoufles, ce qui est bien pratique pour passer les détecteurs de métal qui poussent partout. Nous devions aussi échapper à la surveillance physique, bien sûr, mais ça, ça devient un peu plus facile à chaque fois qu’ils ajoutent une nouvelle couche de flicage électronique — tous ces gadgets et ces machins inspirent à notre faculté bien-aimée une impression de sécurité totalement illusoire. Nous nous sommes faufilés dans la foule des couloirs, en direction de ma sortie de service préférée. Nous étions à la moitié du chemin quand Darryl a sifflé
- Merde ! J’ai oublié, j’ai un livre de la bibliothèque dans mon sac !
- “Tu te fous de moi ?”, j’ai dit, et je l’ai traîné dans les plus proches toilettes. Les livres de la bibliothèque sont une saleté. Chacun d’eux contient un arphid — une puce RFID — collé dans sa reliure, ce qui permet aux bibliothécaires de les ranger rien qu’en agitant un lecteur devant eux, et qui permet au rayon de bibliothèque lui-même de vous dire si un livre est à sa place ou non. Mais ça permet aussi à l’école de vous suivre à la trace en permanence. C’est encore un de ces trous dans la loi : les tribunaux ne permettraient pas aux écoles de nous fliquer avec des arphids, mais rien ne leur interdit de suivre les livres, et ensuite d’utiliser les listes de la bibliothèque pour dire qui avait probablement ces livres avec lui. J’avais une petite enveloppe de Faraday dans mon sac à doc — ce sont des sortes de porte-monnaie boublé d’un réseau de fils de cuivre qui bloque les rayonnements radio, ce qui rend les arphids muets. Mais ces enveloppes sont conçues pour neutraliser des cartes d’identité et les transpondeurs dans des petites brochures, mais pas des livres comme —
“Introduction à la Physique ?”, grognai-je. Le livre avait la taille d’un dictionnaire.

Chapitre 2

Ce chapitre est dédié à Amazon.com, la plus grande librairie en livre sur Internet du monde. Amazon est fantastique — un “magasin” où vous pouvez obtenir pratiquement n’importe quel livre jamais publié (ça, et pratiquement n’importe quoi d’autre, du laptop au cheese-grater), où ils ont élevé la recommendation au rang des Beaux-Arts, où les clients communiquent directement les uns avec les autres, où l’on invente constamment de façons nouvelles et meilleures de réunir livres et lecteurs. Amazon m’a toujours traité comme si j’étais en or — son fondateur, Jeff Bezos, a même publié une revue de mon premier roman ! — et j’ai fais toujours du shopping comme un fou (d’après mes comptes, il semble que j’achète sur Amazon environ tous les six jours). Amazon est en train de réinventer ce que c’est que d’être une librairie au 21ème siècle, et je ne vois pas quels gens seraient plus indiqués pour confronter cet épineux problème. Amazon.

“Je pense à m’inscrire en Physique à Berkeley”, a dit Darryl. Son père avait enseigné à l’université de Californie à Berkeley, ce qui lui aussurait la gratuité des frais d’inscription. Et dans sa maison, la question de s’il irait n’avait jamais été l’objet de débats.
- C’est très bien, mais tu ne pourrais pas étudier sur Internet ?
- Mon père m’a dit que je devrais le lire. Et puis, je n’avais pas l’intention de commettre des crimes aujourd’hui.
- Sécher les cours n’est pas un crime. C’est une infraction. Ca n’a rien à voir.
- Qu’est-ce qu’on va faire, Marcus ?
- Eh bien, je ne peux pas le cacher, alors je vais devoir le bousiller aux micro-ondes.
L’extermination des Arphid relève de la magie noire. Aucun vendeur ne veut voir des clients mal intentionnés se promener dans ses rayons en laissant dans son sillage des monceaux de marchandises lobotomisées auquel il manque leur code-barre invisible, alors les fabricants ont refusé d’implémenter un “signal de terminaison” que l’on pourrait envoyer par radio à en arphid pour le désactiver. On peut reprogrammer les arphids avec les bons outils, mais je déteste faire ça à des livres de bibliothèque. Ca n’est pas exactement aussi grave que de déchirer les pages, mais ça reste mal, parce qu’un livre à la puce reprogrammée ne peut plus se ranger et on ne le retrouve plus. Il devient une aiguille dans une botte de foin. Cela ne me laissait plus qu’une possibilité : tuer l’arphid aux micro-ondes. 30 secondes dans un micro-onde suffisent à régler le compte d’à peu près n’importe quel arphid du marché. Et comme l’arphid ne répondrait plus du tout quand Darryl rendrait le livre à la bibliothèque, ils

en referaient simplement un nouveau, le recoderaient avec la cote du livre, et il se retrouverait tout nouveau tout brillant sur son étagère. Tout ce dont nous avions besoin, c’était un micro-ondes.
- “Donnons-nous encore deux minutes et la salle des maîtres sera vide”, j’ai dit.
Darryl a agrippé son livre et s’est dirigé vers la porte.
- Oublie tout ça, je ne marche plus. Je vais en cours.
J’ai attrapé son coude et l’ai traîné en arrière.
- Allez, D., calme. Tout va bien se passer.
- La salle des maîtres ? Tu n’as peut-être pas bien écouter, Marcus, si je me fais prendre encore une fois, c’est l’expulsion. Tu entends ? L’expulsion.
- Tu ne te feras pas prendre.
S’il y a un endroit qu’un prof ne surveillerait pas, ça serait la salle des maîtres. “On passera par l’entrée de derrière”. La salle avait une petite kitchenette sur un côté, avec sa propre entrée pour les profs qui voulaient juste prendre une tasse de café au passage. Le micro-onde — qui dégoulinait toujours de restes de pop-corn et de soupe renversée — était installé là, posé sur un frigo miniature. Darryl a grogné. J’ai réfléchi très vite.
- Écoute, la cloche a déjà sonné. Si tu rentres en cours maintenant, tu vas te prendre un avertissement pour retard. Tu es mieux barré en n’allant pas du tout. Je peux m’infiltrer et m’exfiltrer de n’importe quelle salle de ce campus, D. Tu m’as vu faire. Je te couvrirai, mec.
Il a grogné encore une fois. Ca, c’était un ??? de Darryl: quand il commence à gragner, c’est qu’il est prêt à se laisser convaincre. “Allons-y”, j’ai dit, et nous nous sommes mis en mouvement. Ca s’est passé aux petits oignons. Nous avons doublé les salles de classe, descendu l’escalier de derrière qui mène à la cave, et avons réémergé des escaliers de devant juste devant la salle des maîtres. Il n’y avait pas le moindre bruit derrière la porte, j’ai tourné le bouton tout doucement et j’ai entraîné Darryl à l’intérieur avant de refermer la porte en silence. Le livre entrait tout juste dans le micro-ondes, lequel avait l’air encore moins hygiénique que la dernière fois que je m’étais introduit ici pour l’utiliser. J’ai consciencieusement emballé le livre dans des serviettes en papier avant de le poser. “Vraiment, ces profs sont des cochons”, sifflai-je. Darryl, le visage livide et tendu, n’a rien répondu. L’arphid a péri dans une gerbe d’étincelles, ce qui est toujours très joli à voir (encore que pas aussi joli, et de loin, que ce qu’on obtient en passant aux micro-onde une grape de raisin surgelée; il faut le voir pour le croire). Maintenant, exfiltrer le campus en parfait anonymat et mener notre évasion à bien. Darryl a ouvert la porte et a commencé à sortir, avec moi sur ses talons. Une seconde plus tard, il m’écrasait les orteils, ses coudes enfoncés dans ma poitrine, en essayant de reculer précipitamment dans la

cuisine grande comme un placard. “Recule !”, a-t-il chuchoté avec insistence. “Vite — c’est Charles !” Charles Walker et moi ne nous entendons pas trop. Nous sommes dans la même promotion, et nous nous sommes connus depuis aussi longtemps que je connais Darryl, mais la ressemblance s’arrête là. Charles a toujours été grand pour son âge, et maintenant qu’il joue au football américain et qu’il prend des protéines, il est encore plus grand. Il a des problèmes de tempéramment — j’ai perdu une dent de lait à cause de lui quand j’avais 8 ans — et il a réussi à s’en tirer malgré tout en devenant le pire cafard de toute l’école. C’est une sale combinaisons, une brute et une balance, prenant plaisir à rapporter aux profs toutes les infractions qu’il repère. Benson adore Charles. Charles s’est débrouillé pour laisser entendre qu’il souffrait d’un problème urinaire non spécifié, ce qui lui donne une excuse permanente pour patrouiller dans les couloirs de Chavez enquête de gens à fliquer.
La dernière fois que Charles m’avait pris dans le pif, ça m’avait forcé à abandonner les GN. Je n’avais aucune intention de le laisser m’attrapper encore une foi.
- Qu’est-ce qu’il fait ?
- “Il vient par ici, voilà ce qu’il fait !”, a répondu Darryl d’une voix tremblante.
- “Bon”, j’ai dit, “voici venu le temps des contremesures d’urgence”.
J’ai sorti mon téléphone. J’avais préparé ça bien longtemps à l’avance. Charles ne me reprendrait plus jamais. J’ai envoyé un mail à un serveur chez moi, et l’engrenage s’est mis en mouvement. Quelques secondes plus tard, le téléphone de Charles s’est mis à cacophoner de façon spectaculaire. J’y avais fait envoyer des dizaines de milliers d’appels et de SMS, simultanément, ce qui avait déclanché et continuait de déclancher toutes les sonneries et sons qu’il contenait. L’attaque fonctionnait par l’intermédiaire d’un botnet, et pour ça je ne me sentais pas fier, mais c’était pour une bonne cause.
Les botnets, c’est là où les ordinateurs infectés par des virus vont après leur mort. Quand vous vous faites contaminer par un ver ou un virus, votre ordinateur envoit un message à un canal de discussion IRC — l’Internet Relay Chat. Ce message annonce au botmaster — celui qui a déployé le ver — que des ordinateurs sont prêts à faire ses volontés. Les botnets sont suprêmement puissants, puisqu’ils se répartissent sur des milliers, voire des centaines de milliers d’ordinateurs, dispersés dans tout Internet, connectés à des connections haut débit bien juteuses, et qu’ils tournent sur machines domestiques puissantes. Ces PCs fonctionnent normalement pour leurs propriétaires, mais lorsque le botmaster les invoque, ils se dressent comme des zombies pour réaliser ses désirs. Il y a tellement de PCs infectés sur Internet que le prix pour louer une ou deux heures de

botnet s’est effondré. La plupart du temps, ces trucs travaillent pour les spammers comme des spambots distribués bon marché, qui bourrent votre boîte aux lettres d’offres pour des pilules à faire bander, ou d’autres virus qui vous infectent et recrutent votre machine pour lui faire rejoindre le botnet. J’avais loué 10 secondes de temps de calcul sur trois milles PCs, et fait envoyer à chacun d’entre eux un SMS ou un appel en voice-over-IP vers le téléphone de Charles, dont j’avais trouvé le numéro sur un post-it sur la table de travail de Benson, le jour d’une de ces dramatiques visites dans son bureau. Cela va sans dire, le téléphone de Charles n’était pas équipé pour ce genre de choses. D’abord, les SMS ont saturé la mémoire de son téléphone, ce qui a fait disfonctionner les opérations de routine qui commandent la sonnerie ou tiennent la liste des appels en absence et leurs numéros bidons (est-ce que vous saviez qu’il est très facile de simuler un numéro de téléphone à rappeler ou une identification d’appel ? Il y a environ cinquante façon différentes de faire — essayez de taper “spoof caller id” dans Google, pour voir). Charles l’a fixé, l’air complètement perdu, et s’est mis à le secouer furieusement, ses sourcils épais faisant des noeuds et des arcs pendant qu’il luttait contre les démons qui avaient possédé le plus personel de ses appareils. Le plan avait fonctionné jusqu’à maintenant, mais il ne faisait pas ce qu’il aurait été supposé faire ensuite — il était censé aller s’asseoir dans un coin pour trouver une façon de reprendre possession de son téléphone. Darryl m’a secoué par l’épaule, et j’ai détourné mes yeux de la fente dans la porte.
- “Qu’est-ce qu’il fait ?”, a murmuré Darryl
- “J’ai bousillé son téléphone, mais là il est juste en train de le regarder, au lieu de bouger”.
Ca ne serait pas facile de redémarrer ce truc. Une fois que la mémoire est totalement saturée, il lui serait difficile de charger le code dont il avait besoin pour détruire les messages bidons — et il n’y avait pas de suppression en masse sur son modèle, il devrait détruire manuelle lui-même tous les milliers de messages. Darryl m’a repoussé et a collé son oeil àla fente. L’instant d’après, ses épaules ont commencé à secouer. J’ai eu un moment de terreur à l’idée qu’il était pris de panique, mais alors il s’est reculé, et j’ai vu qu’il riait tellement fort qu’un flot de larmes coulait sur ses joues.
- Galvez vient de le massacrer pour avoir été dans les couloirs pendant les cours et pour avoir eu un téléphone — tu aurais dû la voir le mettre en pièces. Elle y prenait vraiment plaisir.
Nous nous sommes serrés la main solennellement et sommes retournés en catimini dans le couloir, avons descendu les escaliers, tourné le coin, sommes sortis par la porte, avons dépassé la clôture et nous sommes retrouvés baignés dans le soleil glorieux de l’après-midi dans la Mission.

Valencia Street n’avait jamais paru aussi belle. J’ai regardé ma montre et j’ai glapi. “On bouge ! Le reste de la bande nous rejoint au funiculaire dans vingt minutes !

Van nous a vus la première. Elle s’était fondue dans un groupe de touristes coréens, sa façon préférée de se camoufler quand elle séchait les cours. Depuis que la mode des blogs s’est répendue, notre monde est plein de boutiquiers fouineurs et d’emmerdeurs qui considèrent comme leur devoir de nous prendre en photo et d’uploader ça sur le net où ça peut être moissonné par les proviseurs. Elle est sortie de la foule et a mis le cap sur nous. Darryl a un faible pour Van depuis une éternité, et elle est assez adorable pour faire comme si elle n’avait jamais remarqué. Elle m’a serré dans ses bras et s’est tournée vers Darryl, déposant sur sa joue un baiser fraternel qui l’a fait rougir jusqu’en haut des oreilles. Ces deux-là font une drôle de paire : Darryl est plutôt rondouillet, encore que ça lui va bien, et il a le genre de tein rose qui devient franchement rouge dès qu’il court ou qu’il s’excite. Il a eu de la barbe depuis l’âge de 14 ans, mais Dieu merci il a pris l’habitude de se raser après une brève période que notre petite bande appelle “les années Lincoln”. Et il est grand. Très, très grand. Genre, grand comme un joueur de basket. Alors que Van, elle, a une demi-tête de moins que moi, et est toute maigre, avec des cheveux noirs raides qu’elle porte avec des tresse démentes et sophistiquées dont elle trouve les plans sur Internet. Elle a une jolie peau couleur du cuivre et des yeux sombres, et elle adorer porter des disques de verre de la taille de radis qui cliquette quand elle dance.
- “Où est Jolu ?” a-t-elle dit
- “Quuucomment ça va, Van?” a demandé Darryl d’une voix étranglée.
Il avait toujours un temps de retard dans la conversation quand il y avait Van.
- “Ca va super, D. Et toi, comment ça va, mon cher petit ?”
Oh, c’était vraiment méchant. Darryl a failli s’évanouir.
Jolu l’a sauvé du ridicule en apparaissant juste à ce moment, dans une veste de baseball trop grande pour lui, des baskets de luxe, et une casquette en grillage avec une publicité pour notre catcher mexicain préféré, El Santo Junior. Jolu est Juse Luis Torrez, le membre qui complète notre quatuor. Il étudiait dans une école catholique super-stricte dans Outer Richmond, de sorte que ça n’était pas facile pour lui de sortir. Mais il y arrivait toujours : personne ne s’exflitrait comme notre Jolu. Il aimait sa veste parce qu’elle tombait bas — ce qui était assez à la mode dans certains quartiers de la ville — et qu’elle couvrait tout son accoutrement d’école catholique, qui aurait servi de cible à tous les boulets qui ont le blog anti-courbe dans les signets de leur smartphone.

- “Qui est prêt ?”, j’ai demandé après qu’on s’est salués.
J’ai sorti mon smartphone et j’ai montré la carte que j’y avait téléchargé depuis BART. “Pour autant que j’aie pu comprendre, nous devons remonter vers Nikko, continuer d’un pâté jusqu’à O’Farrell, et tourner à gauche vers Van Ness. Quelque part par là, nous devrions trouver le signal WiFi”. Van a tiré la tête : “C’est un sale coin du Tenderloin”. Il n’y avait pas à discuter. Cette partie de San Francisco est une zone bizarre — on y entre par l’entrée principale du Hitlon et c’est plein de trucs de touristes du genre trams à crémaillères et restaurants familiaux. Entrez-y par l’autre côté, et vous êtes dans le ‘Loin, où tous les prostitués travestis, les pires macs, les dealers de drogue et les junkies SDF de la ville se concentraient. Ce qu’ils s’achetaient et se vendaient, aucun d’entre nous n’avait l’âge de s’y intéresser (encore qu’il y ait eu quantités de prostituées de notre âge faisant commerce dans le ‘Loin).
“Vois le bon côté des choses”, j’ai dit, “le seul moment de la journée où tu voudrais traîner par là, c’est au grand jour. Aucun des autres joueurs ne va s’approcher de là avant demain au minimum. En ARG, on appelle ça une avance de fou.”
Julo m’a fait un grand sourire.
- “Tu vends bien ta cause”, il a dit.
- “C’est sûrement mieux que de manger des uni”, j’ai répondu.
- “On va continuer à discuter, ou on va gagner ?”, a dit Van.
Après moi, elle était sans doute la plus mordue du jeu dans notre groupe. Elle prenait la victoire très, très au sérieux. Nous nous sommes mis en chemin, quatre bons amis, en route pour percer un mystère, gagner un concours — et perdre tout ce qui nous tenait à coeur, pour toujours.

La composante physique de l’indice du jour consistait en un jeu de coordonées GPS — il y en avait pour toutes les grandes villes où l’on jouait à Harajuku Fun Madness — où nous trouverions le signal d’un point d’accès WiFi. Ce signal était délibérément brouillé par autre point d’accès dissimulé à proximité de façon à ne pas se faire voir des détecteurs de Wifi conventionels, comme ces porte-clefs qui vous disent quand vous êtes à portée d’un point d’accès ouvert, et qu’on pouvait utiliser gratuitement. Nous devrions suivre la piste du point d’accès caché en mesurant la force du signal du point d’accès visible, et en localisant le point où il était le plus faible, par mystère. Là, nous trouverions un autre indice — la dernière fois ça avait été dans un menu spécial du jour chez Anzu, le restaurant à sushi luxueux dans l’hôtel Nikko à Tenderloin. Le Nikko appartenait à la Japan Airlines, l’un des sponsors de Harajuku Fun Madness, et le personnel nous avait fait un fête quand nous avions finalement trouvé l’indice. Ils nous avaient offert des bols de soupe miso et nous avaient fait goûter des uni,

des sushis à l’ourson, qui ont la texture du fromage trop fait et l’odeur de crottes de chien beaucoup trop faites. Mais ils avaient très bon goût. C’est en tout cas ce que Darryl m’a dit. Je n’allais pas avaler ce truc.

J’ai attrapé le signal WiFi avec le détecteur de mon téléphone à peu près à trois pâtés de O’Farrell, juste avant Hyde Street, devant une boutique de “massages asiatiques” chelou avec un signe FERMÉ clignotant rouge sur la devanture. Le nom du réseau était HarajukuFM, alors nous savions que nous avions trouvé le bon endroit.
- “Si c’est là-dedans, je n’y vais pas”, a dit Darryl.
- “Vous avez tous vos détecteurs de WiFi ?”, j’ai demandé
Darryl et Van avaient des téléphones avec des détecteurs intégrés, alors que Jolu, trop cool pour porter un téléphone plus grand que son petit doigt, avait un petit détecteur directionel indépendant.
- “OK, on se disperse et on regarde ce qu’on trouve. Nous cherchons une chute brutale du signal qui s’empire quand on la suit.”
J’ai reculé d’un pas et j’ai fini par marcher sur les pieds de quelqu’un. Une voix féminine a dit “oof” et je me suis retourné, craignant qu’un drogué me plante pour lui avoir piétiné les orteils. A la place, je me suis retrouvé devant une gosse de mon âge. Elle avait des mèches rose fluo et un visage de fouine, avec des lunettes de soleils grosses comme une visière de pilote de chasse. Elle portait des collants rayés sous une robe de grand-mère, avec des petits jouets de décoration japonais cousus partout dessus — des personnages d’anime, des dirigeants européens, des logos de marques de boissons étrangères. Elle tenait un petit appareil photo et a pris un cliché de moi et de mon équipe.
- “Souriez !”, elle a dit, “vous êtes sur la caméra cafteuse cachée !”
- “Non,” j’ai répondu, “tu ne ferais pas –”
- “Je le ferai”, elle a dit. “Je vais envoyer cette photo à la police des cours courbés dans trente secondes si vous quatre ne dégagez pas d’ici et laissez mes amis et moi trouver l’indice. Vous pouvez revenir dans une heure et il sera à vous. Je trouve ça plus qu’honnête.”
J’ai regardé derrière elle et j’ai vu trois autres filles habillées plus ou moins pareil — l’uune avec des cheveux bleus, l’autre avec du vert, et la dernière en violet.
- “Vous êtes qui, la Brigade des Sucettes ?”
- “On est l’équipe qui va vous bottez le cul à Harajuku Fun Madness,” elle a dit. “Et je suis celle qui est en train d’uploader cette photo et vous plonger dans une merde telle –”
Derrière moi, j’ai senti Van se ruer en avant. Son école de filles était célèbre pour ses bagares, et je suis sûr qu’elle était prête à assomer la nana.

Et là, le monde a changé pour toujours. Nous l'avons d'abord senti dans nos corps, ce tangage nauséeux du béton sous nos pieds que tous les Californiens connaissent instinctivement — un tremblement de terre. Mon premier reflexe, comme toujours, a été de partir : "en cas de pépin ou de doute, courez en rond, hurlez et criez". Mais il fallait bien admettre que nous étions déjà à l'endroit le plus sûr où nous pouvions nous trouver, et non dans un bâtiment qui aurait pu s'écrouler sur nous, ou au milieu d'une route où les fragements de ciment auraient pu nous écraser le cerveau. Les tremblements de terre sont étonnament silencieux — tout du moins au début — mais ça, ça ne l'était pas. C'était bruyant, un rugissement incroyable plus fort que quoi que ce soit que j'aie jamais entendu. Le bruit était tellement fracassant qu'il m'a fait tomber à genoux, et je n'étais pas le seul. Darryl m'a secoué le bras et a pointé du doigt au-dessus des bâtiments, et alors nous avons vu : un immense nuage noir s'élevait du nord-est, en direction de la Baie. Il y a eu un autre grondement, et le nuage de fumée s'est étalée, formant le genre de forme noire que nous avions tous vue depuis tout gosse au cinéma. Quelqu'un venait juste de faire sauter quelque chose, et pas qu'un peu. Et alors, il y a eu encore des grondements et des vibrations. Des têtes sont apparues aux fenêtres dans toute la rue. Nous avons tous regardé le champignon de fumée en silence. Et alors des sirènes se sont faites entendre. J'avais déjà entendu des sirènes comme ça avant — on teste les sirènes de la sécurité civile tous les mardis midi. Mais je ne les avais jamais entendues en dehors de l'horaire qu'au cinéma ou dans les jeux vidéo, du genre où quelqu'un bombarde quelqu'un d'autre d'en haut. Des sirènes de défense aérienne. Le son en "Ouououououuuuuuu" les rendait irréelles.
- "Rendez-vous aux abris immédiatement !"
C'était comme la voix de Dieu, venant de partout à la fois. Il y avait des haut-parleurs sur certaines des poteaux électriques, ce que je n'avais jamais remarqué avant, et ils s'étaient tous allumés d'un coup.
- "Rendez-vous aux abris immédiatement !"
Abris ? Nous nous sommes entreregardés, confus. Quels abris ? Le nuage s'élevait toujours en s'étalant. Est-ce que c'était nucléaire ? Est-ce que nous étions en train de vivre nos derniers instants ? La fille aux cheveux roses a saisi ses amis et les a traînées vers le bas de la rue, vers la stations du BART et le pied des collines.
- "RENDEZ-VOUS AUX ABRIS IMMÉDIATEMENT !"
Les gens hurlaient maintenant, et beaucoup couraient dans tous les sens. Des touristes — vous pouvez toujours repérer les touristes, ce sont ceux qui pensent que "Californie = soleil" et qui passent leurs vacances à San Francisco à se geler en bermudas et t-shirts — se dispersaient dans toutes les directions.

- “On devrait y aller !” a braillé Daarrly dans mon oreille, à peine audible par-dessus le meuglement des sirènes, auquel répondaient maitenant les sirèmes habituelles de la police. Une douzaine de voitures de patrouille nous ont dépassés en hurlant.
- “RENDEZ-VOUS AUX ABRIS IMMÉDIATEMENT !”
- “A la station du BART !”, ai-je hurlé
Mes amis ont acquiescé. Nous avons resserré les rangs et nous nous sommes mis en route pour descendre la colline.

Chapitre 3

Ce chapitre est dédié à Borderlands Books, la magnifique librairie de science-fiction indépendante de San Francisco. Borderlands est en gros située en face de la rue où le collège fictif de Cesar Chavez High se situe dans Little Brother, et il n'est pas seulement notoire pour ses brillantes soirées, scéances de dédicaces, clubs de lectures et autres, mais également pour son fantastique chat égyptien, Ripley, qui aime se percher comme une gargouille ronronnante sur l'ordinateur de l'entrée du magasin. Borderlands est proche de ce que vous pourriez rêver de mieux comme librairie agréable, bourré de coins confortables où s'asseoir et lire, et tenu par des libraires à l'incroyable culture qui savent tout ce qu'il y a à savoir sur la science-fiction. Encore mieux, ils sont toujours volontaires pour prendre des commandes de mes livres (par Internet ou par télépone) et les garder pour que le les signe quand je passe chez eux, et les envoyer ensuite à des adresses aux USA gratuitement !
Borderlands Books: 866 Valencia Ave, San Francisco CA USA 94110 +1 888 893 4008

Nous avons dépassé pas mal de monde dans la rue sur le chemin de la station BART de Powell Street. Ils couraient ou marchaient, livides et silencieux, ou hurlants et paniqués. Les SDF se recroquevillaient sous les porches et regardaient la scène, pendant qu'une grande prostituée nore flamboyante s'engueulait avec deux jeunes hommes moustachus à propos de Dieu sait quoi. Plus nous nous rapprochions du BART, plus la pression des corps dans la foule s'aggravait. Le temps que nous arrivions aux escaliers d'accès à la station, il était devenu un lieu d'émeute, une mer de gens se battant pour se frayer un passage sur les marches étroites. Mon visage était écrasé contre le dos de quelqu'un, et quelqu'un d'autre s'enfonçait dans mon dos. Darryl était toujours à mes côtés — assez grand pour être difficile à bousculer, et Jolu était juste derrière lui, plus ou moins cramponné à sa ceinture. J'ai entrevu Vanessa quelques mètres plus loin, coincée par d'autres personnes.
- “Allez vous faire foutre !”, j'ai entendu Vanessa hurler, “Pervers ! Ôtez vos pattes de moi !”
J'ai lutté pour me retourner et j'ai vu Van regarder avec dégoût un type plus vieux dans un beau costume qui ricanait en la fixant. Elle fouillait dans son sac et je savais ce qu'elle y cherchait.
- “Pas ton lacrymo !” j'ai hurlé par-dessus la foule. “Tu vas tous nous gazer !”
A la mention du gaz lacrymogène, le type a eu l'air terrifié et à en quelque sorte fondu en arrière, malgré la foule qui le poussait en avant. Plus loin, j'ai vu quelqu'un, une dame entre deux âges en robe hippie, tituber et

tomber. Elle hurlait en tombant, et je l’ai vue lutter pour se relever, vainement à caues de la pression de la foule. Quand je m’en suis rapproché, je me suis baissé pour l’aider, et j’ai presque été plaqué contre elle. J’ai fini par lui marcher sur l’estomac parce que la foule me poussait, mais je crois qu’à ce moment, elle ne sentait déjà plus rien. J’étais plus effrayé que je ne l’avais jamais été. Il y avait des cris de partout maintenant, et d’autres corps par terre, et la poussée de derrière était aussi puissante que celle d’un bulldozer. Tout ce que je pouvais faire était de me maintenir sur mes pieds. Nous étions dans le hall où se toruvent les tourniquets. C’était à peine mieux là — l’écho des voix autours de nous renvoyées par l’espace confiné rugissait si fort que mes oreilles tintaients, et l’odeur et la pression contre les corps me rendait plus claustrophobe que ce que j’aurais jamais été en temps normal.

Les gens s’empilaient encore sur les escaliers, et d’autres encore se faufilaient à travers les tourniquets et les escalators jusqu’aux quais, mais il m’apparaissait clairement que tout cela allait mal finir.
- “On tente notre chance en haut ?”, j’ai dit à Darryl.
- “Oui, ouh là oui !” il a dit. “Ici, c’est l’horreur !”
J’ai jeté un coup d’oeil à Vanessa — il n’y avait aucune chance pour qu’elle m’entende. J’ai réussi à sortir mon téléphone et à lui envoyer un message : “on sort d’ici !” Je l’ai vue sentir la vibration de son smartphone, baisser son regard vers l’écran, le relever vers moi et faire un “oui” vigoureux de la tête. Entre-temps, Darryl avait mis Jolu au courant.
- “C’est quoi, le plan ?” a hurlé Darryl dans mon oreille
- “On va devoir retourner sur nos pas !”, j’ai répliqué en criant et en montrant du doigt la marée sans pitié des corps.
- “C’est impossible !”
- “Ca va devenir de plus en plus impossible si on attend !”
Il a haussé les épaules. Van s’est faufilée jusqu’à moi et m’a pris le poignet. J’ai saisi Darryl et Darryl a empoigné Jolu par l’autre main, et nous nous sommes frayé un chemin vers la sortie. Ca n’a pas été facile. Nous avancions de dix centimètres à la minute au début, mais nous avons dû ralentir encore plus en nous rapprochant des escaliers. D’ailleurs les gens que nous dépassions n’était pas vraiment contents que nous les poussions hors de notre chemin. Une ou deux personnes nous ont insultés, et il y a un type qui m’aurait sûrement mis son poing dans la figure, s’il avait pu bouger les bras. Nous sommes passé par-dessus trois corps écrasés sur le sol, mais nous n’aurions eu aucun moyen de les aider. A ce stade, je ne pensais même plus à aider qui que ce soit. La seule chose dans mon esprit, c’était de me créer un petit espace devant moi dans lequel m’engouffrer, que Darryl me tordait le poignet en me le tenant comme ça, que je ne

devais pas lâcher Van derrière moi. Une éternité plus tard, nous avons débouché à l’air libre comme un bouchon de champagne, clignant des yeux dans la lumière poussiéreuse. Les sirènes de la défense civile hurlaient toujours, et le bruit des véhicules d’urgence qui fonçaient à travers Market Street était encore plus fort. Il n’y avait presque plus personne dans les rues — seulement ceux qui essayaient désespérément de descendre des les sous-sols. Beaucoup étaient en larmes. J’ai aperçu des bancs libres — d’habitude ils étaient complètement recouverts d’ivrognes — et les ai montrés du doigt. Nous avons mis le cap dessus, les sirènes et la fumée nous faisant nous courber et avancer presque à genoux. Nous y arrivions juste lorsque Darryl est tombé en avant. Nous avons tous crié et Vanessa l’a attrapé et retourné. Le côté gauche de sa chemise était maculé de rouge, et la tache s’étendait. Elle a relevé la chemise et révélé une longue et profonde estafilade dans le gras de son flanc.
- “Quelqu’un l’a carrément poignardé dans la foule !”, s’est exclamé Jolu, les poigs serrés. “Bon dieu, c’est dégueulasse !”
Darryl a grogné et nous a jeté un regard, puis a regardé son côté, grogné et sa tête est repartie en arrière. Vanessa a retiré sa veste en jeans et enlevé le hoodie en coton qu’elle portait dessous. Elle l’a roulé et l’a pressé contre le flanc de Darryl.
- “Occupe-toi de sa tête”, elle m’a dit. “Maintiens-la droite !”
A Jolu, et a dit :
- “relève-lui les pieds — roule ton manteau ou quelque chose comme ça”
Jolu a fait vite. La mère de Vanessa est infirmière, et elle reçoit des cours de premiers secours chaque été en camps de vacances. Elle adore voir les personnages de films faire n’importe quoi en premier secours et se moquer d’eux. J’étais vraiment content qu’on l’ait avec nous. Nous sommes restés assis longtemps, à presser le hoodie sur la blessure de Darryl. Il répétait avec insistance qu’il allait très bien et qu’on devrait le laisser de remettre debout, et Van lui répétait de la fermer et de rester tranquille et couché sinon elle lui botterait le cul.
- “On ne devrait pas appeler le 911 ?”, a demandé Jolu.
Je me suis senti idiot. J’ai dégainé mon téléphone et composé le 911. La tonalité que j’ai obtenue n’était même pas le signal d’une ligne occupée — c’était une sorte de gémissement de douleur du système de télépone. On n’obtient pas de signal pareil à moins qu’il n’y ait trois millions de personnes qui appellent le même numéro en même temps. A quoi servent les botnets quand il y a des terroristes ?
- “Et Wikipédia ?”, a dit Jolu.
- “Pas de télépone, pas de données”, j’ai dit.
- “Et eux ?”, a demandé Darryl en montrant la rue du doigt.
J’ai regardé ce qu’il montrait, m’attendant à y voir un flic ou un

ambulancier, mais il n’y avait personne.
- “Tout va bien, mon pote, reste tranquille”.
- “Mais non, idiot, et eux, les flics dans les voitures ? Là-bas !”
Il avait raison. Toutes les cinq secondes, une voiture de polie, une ambulance ou un camion de pompier passaient à toute vitesse. Ils pourraient nous aider. J’était vraiment un idiot.
- “Allons-y, alors”, j’ai dit, “on va là où ils pourront nous voir et on en arrête une.”
Vanessa n’aimait pas l’idée, mais je me suis dit qu’un flic ne s’arrêterait pas pour un gosse qui agitait son chapeau, pas ce jour-là. Mais ils s’arrêterait peut-être s’ils voyaient Darryl saigner dans la rue. J’ai argumenté un moment avec elle et Darryl a reglé la question en titubant sur ses pieds et en se traînant vers Market Street. Le premier véhicule qui est passé en trombes — une ambulance — n’a même pas ralenti. Ni la voiture de police suivante, ni le camion de pompiers, ni les trois voitures de pompiers qui ont suivi. Darryl n’allait pas trop bien — il était livide et essoufflé. Le sweater de Van était imbibé de sang. J’en avais marre des voitures qui passaient sans s’arrêter.

A la voiture suivante, j’ai marché en plein sur la route, en agitant mes bras au-dessus de ma tête, en hurlant “HALTE !”. La voiture a pilé, et c’est seulement là que j’ai réalisé que ce n’était ni une voiture de police, ni une ambulance, ni un camion de pompiers. C’était une Jeep à l’aspect militaire, du genre Hummer blindé, sauf qu’il n’y avait aucun insigne dessus. La voiture s’est arrêtée juste devant moi, et j’ai sauté en arrière, perdu mon équilibre et fini étalé par terre. J’ai senti que les portières s’ouvraient, et j’ai vu un flou de pieds bottés passer tout près de moi. J’ai regardé vers le haut et vu une bande de types avec des dégaines de militaires et des treillis, tenant de gros fusils trapus et portant des masques à gaz avec des verres teintés. J’ai à peine eu le temps de réaliser que les fusils étaient braqués sur moi. Je n’avais jamais vu l’intérieur du canon d’un fusil avant, mais tout ce que vous avez entendu à ce propos est vrai : vous êtes pétrifié, le temps s’arrête, et votre coeur bat comme le tonnerre dans vos oreilles. J’ai ouvert la bouche, et je l’ai refermée, et ensuite, très, très lentement, j’ai levé mes mains devant moi. L’homme au-dessus de moi, sans visage, sans yeux, avec une arme, tenait son fusil très droit. Je ne respirais même pas. Van hurlait quelque chose et Jolu criait et je les ai regardés une seconde et c’est à ce moment que quelqu’un a passé un sac de jutte sur ma tête et l’a serré sur mon cou, si vite et si furieusement que j’ai à peine eu le temps de pousser un cri avant qu’il se referme sur moi.

On m’a poussé sur mon ventrre rudement mais sans colère, et quelque chose m’a encerclé les poignets par deux fois et s’est serré aussi, avec la

sensation d'un fil de fer qui me mordait la peau. J'ai crié et j'ai entendu ma propres voix étouffée par le capuchon. J'étais dans le noir absolu et je me tordais les oreilles pour entendre ce qui arrivait à mes amis. J'ai entendu leurs cris à travers le tissu absorbant du sac, et tout d'un coup on m'a pris par les pieds et les poignets comme un paquet, mes bras tordus derrière mon dos, mes épaules hurlant de douleur. J'ai titubé, une main m'a baissé la tête, et je me suis retrouvé à l'intérieur du Hummer. D'autres corps ont été empilés brutalement à côté de moi.
- "Les gars ?", j'ai hurlé, ce qi m'a valu un gros coup sur la tête pour ma peine.
J'ai entendu Jolu répondre, et je l'ai senti se faire battre aussi. Ma tête sonnait comme un gong.
- "Hé", j'ai dit aux soldats, "Hé, écoutez ! On est juste des lycéens. Je voulais juste vous arrêter parce que mon copain saigne. Quelqu'un lui a donné un coup de couteau." Je n'avais aucune idée de ce qui pouvait passer à travers le sac. J'ai continué à parler. "Ecoutez — c'est un malentendu. Il faut emmener mon copain à l'hôpital — "
Quelqu'un a fracassé ma tête de nouveau. J'ai eu la sensation qu'ils utilisaient une matraque ou quelque chose — c'était plus dur que tous les coups que j'avais jamais pris sur la tête. Mes yeux roulaient et pleuraient et je ne pouvais littéralement pas respirer à cause de la douleur. Un instant plus tard, j'ai pu reprendre mon souffle, mais je n'ai plus rien dit. J'avais compris la lesson.

Qui étaient ces clowns ? Ils ne portaient pas d'insignes. C'étaient peut-être des terroristes ! Je n'avais jamais vraiment cru aux terroristes avant — je veux dire, je savais en termes abstraits qu'il existait des terroristes quelque part dans le monde, mais ils ne représentaient pas un danger pour moi. Il y avait des millions de façons dont le monde pourrait me tuer — pour commencer, me faire renverser par un ivrogne en voiture en excès de vitesse vers Valencia — qui étaient infiniment plus probables et plus immédiats que les terroristes. Les terroristes tuaient beaucoup moins de monde que les chutes dans les salles de bain ou les électrocutions accidentelles. Me soucier d'eux m'avait toujours semblé aussi utile que de m'inquiéter d'être frappé par la foudre.

Assis à l'arrière du Hummer, ma tête dans un sac, les mains attachées dans le dos, dodelinant pendant que les émathomes fleurissaient sur ma tête, le terrorisme me semblait soudainement beaucoup plus un risque. La voiture nous a secoués et emportés en haut d'une colline. J'ai supposé que nous traversions Nob Hill, et d'après l'angle, il semblait que nous prenions l'une des routes les plus raides — j'aurais dit Powell Street. Et maintenant nous redescendions tout aussi brutalement. Si j'en croyais ma carte

mentale, nous descendions Fisherman’s Wharf. On peut y attraper un bateau, et s’enfuir. Voilà qui cadrait avec l’hypothèse terroriste. Pourquoi diable est-ce que des terroristes auraient kidnappé une bande de lycéens ?

Nous avons fait halte à flanc de colline. Le moteur s’est arrêté et les portières se sont ouvertes. Quelqu’un m’a traîné dehors sur la route par les bras, et m’a poussé, titubant, sur une route pavée. Quelques secondes plus tard, je me suis pris les pieds dans un escalier en métal, m’y fracassant les tibias. Les mains derrière moi m’ont donné une autre bourrade. J’ai monté les escaliers prudemment, sans pouvoir utiliser mes mains. J’avais gravi la troisième marche et j’ai cherché la quatrième, mais elle n’était nulle part. Je suis presque retombé, mais de nouvelles mains m’ont agrippé par-devant et m’ont traîné sur un sol de métal, m’ont fait mettre à genoux et m’ont attaché les mains à quelque chose derrière moi.

Encore du mouvement, et l’impression que des corps se faisaient menotter à côté de moi. Grognements et bruits étouffés. Rires. Et là, une longue, intemporelle éternité dans l’ombre étouffée, à respirer ma propre haleine, et entendre ma propre respiration.

J’ai même réussi à presque dormir, à ce moment, à genoux, la circulation sanguine coupée dans mes jambes, ma tête dans le crepuscule de tissus. Mon corps avait fait gicler pour une année d’adréaline dans mon sang en l’espace de 30 minutes, et même si ce truc pent vous donner la force de soulever une voiture pour l’enlever de dessus ceux que vous aimez, ou sauter par-dessus des bâtiments de plusieurs étages, vous le payez toujours très cher.

Je me suis réveillé quand quelqu’un a retiré le sac de ma tête. Ca n’était ni brutal, ni soigneux — juste… impersonel. Comme quelqu’un qui assemble les hamburgers au McDonald.

La lumière dans la pièce était si éblouissante que j’ai refermé les yeux, mais lentement j’ai pu en rouvrir une fente, puis une entre-ouvrir, jusqu’à les avoir enfin complètement ouverts. Nous étions tous à l’arrière d’un camion, un gros 36 tonnes. Je voyais les logements des roues à intervalles réguliers sur toute la longueur. Mais l’arrière de ce camion avait été transformé en une sorte de poste de commandement/prison. Des bureaux en acier ponctuaient les murs, avec des rangées d’écrans plats sur bras articulés qui se positionnaient en un halo autour des opérateurs. Chaque bureau avait une chaise luxueuse devant, festonnée d’interfaces utilisateur pour arranger chaque millimètre de l’assise, ainsi que la hauteur, le tangage et le roulis. Plus loin, il y avait la partie prison — vers l’avant du camion, au plus éloigné possible des portes, des rails d’acier étaient boulonnée aux flancs du véhicule, et attachés à ces rails, il y avait les

prisonniers. J'ai tout de suite repéré Van et Jolu. Darryl aurait pu faire partie de la douzaine d'autres menottés là-derrière, mais c'était impossible à dire — il y en avait beaucoup empilés les uns sur les autres, qui bloquaient ma vue. Ca puait la sueur et la peur. Vanessa m'a regardé et s'est mordu la lèvre. Elle était terrifiée. Et moi aussi. Et Jolu également, ses yeux roulaient comme des fous dans leurs orbites au point qu'on en voyait le blanc. J'avais peur. Et de plus, j'avais terriblement besoin de pisser.

J'ai cherché nos capteurs du regard. J'avais évité de les regarder jusqu'à maintenant, de la même façon qu'on ne regardre pas le fond du placard à l'intérieur duquel l'esprit a invoqué un monstre. On n'a pas envie de savoir si on avait raison. Mais j'ai mieux regardé ces connards qui nous avaient kidnappés. Si c'étaient des terroristes, je voulais le savoir. Je ne savais pas à quoi ressemblait un terroriste, quoi que les émissions de télé avaient fait tout ce qu'elles pouvaient pour me convaincre que c'était des Arabes à la peau matte, avec des grandes barbes, des bonnets tricotés et des vêtements de coton qui leur descendaient aux chevilles. Nos capteurs n'étaient pas comme ça. Ils auraient pu être des cheerleaders de la mi-temps du Super Bowl. Ils avaient l'air américain d'une façon que je n'arrivais pas à définir. Machoires carrées, cheveux coupés cours et propres mais pas tout à fait à la mode militaire. Il y en avait des bruns et des blancs, hommes et femmes, qui se souriaient chaleureusement les uns aux autres en s'asseyant à l'autre bout du camion, en blaguant et en buvant du café dans des tasses en plastique. Ce n'étaient pas des Arabes d'Afghanistan : on aurait plutôt dit des touristes du Nebraska. J'en un fixé une, une jeune femme blanche aux cheveux bruns qui avait l'air à peine plus âgée que moi, assez jolie dans le style cadre-dynamique-en-costume-de-ville flippant. Si l'on regarde quelqu'un assez longtemps, il finit par vous rendre votre regard. C'est ce qu'elle a fait, et son visage a basculé en une toute autre configuration, froide, presque robotique. Le sourire a disparu en un clin d'oeil.
- “Hé”, j'ai dit. “Ecoutez, je ne comprends pas ce qui se passe ici, mais il faut vraiment que je pisse, vous pigez ?”
Elle m'a regardé comme si elle n'avait pas entendu.
- “Je suis sérieux, si je ne trouve pas des toilettes tout bientôt, il va y avoir un accident. Ca va puer ici, vous voyez ?”
Elle s'est tournée vers ses collègues, une petite bande de trois d'entre eux, et ils conversé à voix basse sans que je puisse les entendre avec le bruit des ventilateurs des ordinateurs. Elle s'est retournée vers moi :
- “Tu attends encore dix minutes, à ce moment vous aurez tous droit à un tour pour aller pisser.”
- “Je ne crois pas que je vais tenir encore dix minutes”, j'ai dit, en injectant

dans ma voix juste un peu plus de détresse que ce que je ressentais réellement. “Sérieux, madame, c’est maintenant ou c’est trop tard.”
Elle a secoué la tête et m’a jeté un regard comme si j’étais une espèce de looser pathétique.
Ses amis et elle ont encore conféré un moment, et un autre type s’est avancé. Il était plus vieux, début de trentaine, baraqué comme s’il faisait de la musculation. Il avait l’air d’un Chinois ou d’un Coréen — même Van a du mal à distinguer, parfois — mais son attitude dénotait un Américain, d’ue façon indéfinissable.

Il a écarté son blouson pour que je vois l’équipement qui y était dissimulé : j’ai reconnu un pistolet automatique, un tazer et une bombe de gaz lacrymogène ou un spray ou poivre.
- “Pas de boxon”, il a dit
- “Aucun”, ai-je acquiescé.
Il a touché quelque chose sur la ceinture et les menottes dans mon dos on se sont ouvertes, et mes bras sont retombés brusquement. C’est comme s’il avait porté la ceinture mutli-usage de Batman — une télécommande pour des menottes ! J’imagine que c’est logique, notez : vous ne voudriez pas vous pencher par-dessus un prisonnier en laissant pendre toute cette quincaillerie de mort au miveau de leurs yeux — ils pourraient, genre, arracher votre arme avec les dents et appuyer sur la détente avec leur langue, ou je ne sais quoi.

Mes mains étaient toujours liées par les bandes de plastique, et maintenant que je n’avais plus le soutien des menottes, j’ai découvert que les jambes s’étaient transformées en liège pendant que j’étais maintenu sans pouvoir bouger. Pour faire court, je suis tombé face contre terre et j’ai vaguement remué mes jambes qui s’étaient transformées en boites d’épingles, en essayant de les positionner sous moi pour pouvoir me remettre sur pied. Le type m’a empoigné et m’a relevé, et j’ai titubé comme un clown jusqu’à l’extrémité du camion, jusqu’à une cabine de toilettes mobiles installée là. J’ai essayé de repérer Darryl en revenant, mais il aurait pu être l’une ou l’autre de cinq ou six personnes avachies. Ou aucune d’elles.
- “Rentre là-dedans”, m’a dit le type. J’ai secoué mes poignets.
- “Vous pourriez m’enlever ça, s’il-vous-plaît ?” Mes doigts étaient comme des saucisses violettes à cause des heures de bondage dans les menottes en plastique. Le type n’a pas bronché. “Écoutez”, ai-je dit en faisant de mon mieux pour ne paraître ni sarcastique, si aggressif (et ça n’était pas facile), “Écoutez. Soit vous me détachez, soit vous devrez viser pour moi. On ne va pas aux toilettes dans utiliser ses mains.”
Quelqu’un dans le camion a pouffé. Le type ne m’aimait pas, ça se voyant à la façon dont les muscles de sa mâchoire bougeaient. Bon sang, ces gens

étaient tellement raides ! Il a porté la main à sa ceinture et a produit un magnifique multi-outil. Il en a sorti une lame de couteau à l'air féroce, l'a passée a travers les liens de plastique, et mes mains se redevenues miennes.
- “Merci”, ai-je dit. Il m'a poussé dans les toilettes. Mes mains ne servaient plus à rien, comme si elles étaient des tas de glaise au bout de mes bras. J'ai agité mes doigts gourds, et j'ai commencé à les sentir me chatouiller faiblement, puis me brûler avec une force qui m'a mis les larmes aux yeux. J'ai baissé le siège, ouvert mon pantalon, et je me suis assis. Je n'étais pas sûr de pouvoir rester sur mes pieds. Quand ma vessie s'est libérée, mes larmes l'ont fait aussi. J'ai pleuré, sanglotant en silence et me berçant d'avant en arrière pendant que les larmes et la morve coulaient sur mon visage. Tout ce que j'ai pu faire pour ne pas gémir, c'est me couvrir la bouche et ravaler mes larmes. Je ne voulais pas leur donner ce plaisir. Finallement, j'ai fini de me soulager et de pleurer, et j'ai entendu le type tambouriner contre la porte. J'ai fait ma toilette du mieux que j'ai pu avec le papier toilette, j'ai tout fourré dans la cuvette et j'ai tiré la chasse, et j'ai regardé autour de moi s'il y avait un évier, mais je n'ai trouvé qu'un distributeur industriel de désinfectant pour les mains, recouvert d'inscriptions en toutes petites lettres donnant la liste des agents biologiques contre lesquels il était efficace. Je me suis frotté les mains avec et je suis resorti des toilettes.
- “Qu'est-ce que tu faisais là-dedans ?”, le type m'a demandé.
- “J'utilisais les toilettes”, ai-je répondu.
Il m'a retourné, m'a attrapé les mains, et j'ai senti une nouvelle paire de menottes s'enrouler autours. Mes poignets avaient gonflé depuis que la dernière paire m'avait été enlevée, et les nouvelles mordaient cruellement dans ma chair, mais j'ai refusé de leur offrir le plaisir de crier. Il m'a entravé à ma place et a attrapé la personne suivante, qui, je le voyais maintenant, était Jolu, son visage tout gonflé avec un méchant hématome sur la joue.
- “Ca va ?”, je lui ai demandé, et mon bon copain à la ceinture mutli-usages a brusquement mis sa main sur mon front et m'a repoussé violemment, me cognant l'occiput contre la paroi métallique du camion avec le bruit d'une horloge qui sonne l'heure.
- “Pas de bavardage”, m'a-t-il dit alors que je m'efforçais de remettre mes yeux au point. Je m'aimais pas des gens. C'est alors que j'ai décidé qu'ils payeraient pour tout ça.

Un à un, tous les prisonniers sont passés aux toilettes, et sont revenus, et quand ça a été fini, mon garde est retourné auprès de ses copains et a repris une tasse de café — ils buvaient dans de grands gobelets un carton de chez Starbucks, j'ai remarqué — et ils ont tenu une conversation

indistincte qui les faisait passablement rire. Et alors, les portes à l'arrière du camion se sont ouvertes et nous avons eu de l'air frais, plus enfumé comme il l'avait été jusque-là, mais piquant d'ozone. Dans l'entrebaillement des portes avant qu'elles ne se referment, j'ai pu apercevoir qu'il faisait nuit dehors, et qu'il pleuvait, une de ces petites pluies de San Francisco qui font presque du brouillard. L'homme qui est entré portait un uniforme militaire. Un uniforme militaire américain. Il a salué les gens dans le camion, qui lui ont rendu son salut, et c'est là que j'ai su que je n'étais pas prisonnier de terroristes — j'étais fait prisonnier par les États-Unis d'Amérique.

Ils ont installé un paravent à l'extrémité du camion et ils sont venus nous chercher un par un, nous détachant e tnous conduisant à l'arrière de la remorque. Pour autant que j'arrive à le chronométrer — en comptant les secondes dans ma tête, "une hippopotame, deux hippopotames..." — les entrevues duraient environ sept minutes chacune. Ma tête battait de déshydratation et de manque de cafféine. Je suis passé en troisième, conduit par la femme coiffée sévèrement. De près, elle avait l'air fatiguée, les yeux cernés et des rides amères aux coins de la bouche.
- "Merci", ai-je dit, machinalement, quand elle m'a libéré avec sa télécommande et traîné sur mes pieds. Je me suis détesté pour la politesse automatique, mais j'avais été éduqué comme ça. Aucun de ses muscles n'a frémis. Je l'ai précédée vers l'arrière du camion, derrière le paravent. Il y avait une unique chaise pliante, sur laquelle je me suis assis. Deux d'entre eux — la nana Coupe à la Serpe et le type à la ceinture multi-fonctions — m'ont toisé depuis leurs super-chaises ergonomiques. Il y avait une petite table entre eux où tout le contenu de mo porte-feuille et de mon sac à dos était étalé.
- "Bonjour, Marcus", a dit Coupe-à-la-Serpe. "Nous avons quelques questions à te poser"
- "Suis-je en état d'arrestation ?", j'ai demandé. Ca n'était pas une question de pure forme. Si vous n'être pas en état d'arrestation, il y a des limites à ce que les flics peuvent et ne peuvent pas vous faire. Pour commence, ils ne peuvent pas vous garder en détention indéfiniment sans vous arrêter, vous permettre de passer un coup de télépohone, et vous offrir un entretien avec un avocat. Et bon sang, qu'est-ce que j'allais parler à un avocat.
- "A quoi ça sert, ça ?", m'a-t-elle demandé en brandissant mon smartphone. L'écran montrait le message d'erreur que l'on obtient si l'on essaye d'accéder à ses données sans en connaître le mot de passe. C'était un message assez grossier — une main animée faisant un geste universellement compris — parce que j'aime bien paramétrer mon matériel

en fonction de mes goûts.
- “Est-ce que je suis en état d’arrestation ?”, j’ai répété. On ne peut pas vous forcer à répondre à quelque question que ce soit si vous n’être pas officiellement arrêté, et quand vous demandez si vous êtes en état d’arrestation, ils doivent vous répondre. C’est la règle.
- “Vous êtes retenu par le Departement de la Sécurité Intérieure”, a-t-elle répondu sèchement.
- “Suis-je en état d’arrestation ?”
- “Tu vas être plus coopératif que ça, Marcus, et à partir d’exactement maintenant”. Elle n’a pas dit “ou sinon...”, mais c’était sous-entendu.
- “Je souhaiterais prendre contact avec un avocat”, j’ai dit. “Je voudrais savoir de quoi je suis inculpé. J’aimerais bien voir vos cartes, à tous les deux.” Les deux agents ont échangé un coup d’oeil.
- “Je pense que tu devrais réfléchir à ta façon d’aborder la situation actuelle”, a dit Coupe-à-la-Serpe. “Je pense vraiment que tu devrais y repenser tout de suite. Nous avons trouvé un certain nombre d’accessoires suspects sur ta personne. Nous t’avons trouvé, toi et tes complices, à proximité du lieu du plus terrible attentat terroriste que ce pays ait jamais subit. Additionne ces deux éléments, et ton avenir parait sombre, Marcus. Tu peux collaborer, ou alors tu peux le regreter très, très amèrement. Donc, ce truc, qu’est-ce que c’est ?
- “Vous pensez que je suis un terroriste ? J’ai dix-sept ans !”
- “Juste l’âge idéal — Al Qaeda apprécie les jeunes recrues impressionables et idéalistes. Nous avons cherché ton nom sur Google, tu sais. Tu as posté pas mal de vraiment sales trucs sur Internet”
- “Je voudrais parler à un avocat”, j’ai dit.
Coupe-à-la-Serpe m’a regardé comme si j’étais un cafard.
- “Tu sembles entretenir l’illusion d’avoir été appréhendé par la police pour un délit. Tu devrais abandonner cette idée. Tu en détenu comme combattant ennemi potentiel par le gouvernement des Etats-Unis. Si j’étais toi, je penserais très fort à une façon de nous convaincre que tu n’es pas un combattant ennemi. Très fort. Pare qu’il y a des oubliettes où l’on fait disparaître les combattants ennemis, des oubliettes très sombres, des oubliettes où ils disparaissent tout simplement. Pour toujours. Tu m’écoutes, jeune homme ? Je veux que tu dévérouilles ce téléphone et que tu décryptes les fichiers contenus dans sa mémoire. Je veux que tu te justifies : pourquoi est-ce que tu étais dans la rue ? Qu’est-ce que tu sais de l’attentat sur la ville ?”
- “Je ne vous déverrouillerai pas mon téléphone”, j’ai dit, indigné. La mémoire de mon téléphone contient tout un tas de trucs privés : des photos, des e-mails, des bricolages et des mods que j’y ai installés. “C’est du matériel privé”.

- “Qu’est-ce que tu as à cacher ?”
- “J’ai droit à ma vie privée !”, ai-je répondu. “Et je veux parler à un avocat.”
- “C’est ta dernière chance, gamin. Les honnêtes gens n’ont rien à cacher.”
- “Je veux parler à un avocat.” Mes parents me le payeraient. Toutes les FAQ sur ce qui se passe quand on se fait arrêter étaient claires sur la question. Demandez à voir à avocat, quoi qu’on vous dise ou qu’on fasse. Parler aux flics hors la présence d’un avocat n’amène jamais rien de bon. Ces deux-là avaient dit qu’ils n’étaient pas flics, mais si ça n’était pas une garde à vue, qu’est-ce que c’était ? Retrospectivement, j’aurais peut-être dû leur déverrouiller mon smartphone.

Chapitre 4

Ce chapitre est dédié à Barnes and Nobles, une chaîne de librairies aux Etats-Unis. Alors que les librairies familiales disparaissaient, Barnes and Nobles a commencé à construire d'immenses temples à la lecture à travers tout le pays. Avec des dizaines de milliers de titres en stock (les librairies des grandes surfaces et des épiceries n'ont qu'une petite fraction de ça) et des horaires praticulièrement étendus qui conviennent bien aux familles, aux travailleurs et aux autres lecteurs potentiels, les boutiques B&N ont maintenu les carrières de bien des écrivains à flot, en gardant en stock des titres que des magasins plus petits n'auraient jamais pu garder avec leurs étagères limitées. B&N a toujours maintenu des programmes solides pour encourager la lecture, et j'ai participé à certaines de mes plus agréables scéances de signature, et des mieux organisées, à des boutiques B&N, y compris les grands événements spéciaux au B&N de Union Square (aujourd'hui malheureusement disparu), à New York, où une méga-scéance de signature a eu lieu après l'attribution du prix Nebula, et le B&N de Chicago qui a accueilli l'événement d'apr-s-Nébula quelques années plus tard. Le mieux est que les geeks qui achètent à B&N touchent vraiment leur bille pour ce qui est de la Science-Fiction, des bandes dessinées et du manga, des jeux, et de ce genre de titres. Ils sont passionnée et cultivés dans le domaine, et ça se voit à l'excellente sélection exposée sur les rayons. Barnes and Noble, dans tous les USA.

Il m'ont repassé les menottes et remis le sac sur la tête, et m'ont laissé en plan. Après un long moment, le camion s'est ébranlé, descendant la colline, et alors j'ai été mis sur mes pieds. Je suis tout de suite retombé par terre. Mes jambes étaient tellement engourdies qu'elles me paraissaient comme des blocs de glace, sauf mes genoux qui avaient gonflé et étaient devenus sensibles après des heures à genoux. Des mains ont saisi mes épaules et mes pieds, et j'ai été soulevé comme un sac de patates. Il y avait des vois indistinctes autours de moi. Quelqu'un pleurait. Quelqu'un d'autre jurait. J'ai été déplacé sur une courte distance, déposé et re-menotté à une autre barrière. Mes genoux ne me portaient plus et je me suis affaissé en avant, pour finir tordu sur le sol comme un bretzel, tirant sur les chaînes qui tenaient mes poignets. Alors nous nous sommes remis en route, mais cette fois-ci, ça n'était pas comme dans le camion. Je sentais le sol sous moi me bercer lentement, et la vibration d'un gros moteur diesel, et j'ai réalisé que j'étais sur un bateau. Mon estomac s'est transformé en glace. On m'arrachait à l'Amérique pour m'emmener ailleurs, et qui diable aurait bien pu savoir où ? J'avais déjà eu peur avant, mais cette pensée m'a terrifié, me laissant paralysé et muet d'angoisse. J'ai compris que je pourrais très bien ne plus jamais revoir mes parents et j'ai senti le goût de mon propre

vomi me brûler la gorge. Le sac sur ma tête. Le sac que j'avais autours de la tête m'étranglait et je pouvais à peine respirer, un effet accentué par la position bizarre dans laquelle j'étais tordu. Mais grâce au ciel nous ne sommes pas restés longtemps sur l'eau. J'ai eu l'impression d'une heure, mais je sais que ça n'avait fait que 15 minutes, et j'ai senti les manoeuvres d'accostage, les pas sur le pont autour de moi, et les autres prisonniers que l'on détachait et que l'on emportait ou emmenait. Quand mon tour est venu, j'ai essayé de me lever, mais je n'ai pas pu, et ils m'ont de nouveau porté, de cette manière impersonelle et rude. Et lorsqu'on m'a enlevé mon capuchon, j'étais dans une cellule.

La cellule était vieille et croulante, et sentait l'air de la mer. Il y avait un soupirail en haut, condamné par des barreaux rouillés. Il faisait toujours nuit dehors. Il y avait une couverture sur lesol et une petite cuvette de WC sans siège, encastrée dans le mur. Le garde qui m'a enlevé mon capuchon m'a fait un grand sourire et a claqué la porte d'acier massif derrière lui. Je me suis massé délicatemet les jambes, grimaçant quand le sang est retournée dedans et dans mes mains. Finalement, j'ai pu me remettre debout et marcher. J'ai entendu d'autres gens parler, pleurer, hurler. J'ai essayé de crier aussi : “Jolu ! Darryl ! Vanessa !” D'autres voix dans le même bloc de détention ont repris mes cris, hurlant des noms, et hurlant des obscénités. Les voix les plus proches resemblaient à celles des ivrognes qui perdent la raison aux coins des rues. Peut-être que moi aussi j'avais cet air-là. Les gardes nous ont hurlé de nous taire, ce qui nous a juste fait crier plus fort. A la fin, nous étions tous à hurler, à nous époumonner, à crier jusqu'à en perdre la voix. Pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'on avait à perdre ?

A mon interrogatoire suivant, j'étais dégoûtant et épuisé, j'avais faim et soif. Madame Coupe-à-la-Serpe faisait partie du nouveau comité d'interrogatoire, avec trois types massifs qui m'ont déménagé comme si j'étais une pièce de viande. L'un était noi, les deux autres, blancs, encore que l'un avait l'air hispanique. Tous étaient armés. On aurait dit une pub de Benneton croisée avec une partie de Counter-Strike. Ils m'avaient arraché à ma cellule et entravé les poignets et les chevilles. J'ai examiné l'environnement sur le chemin. J'ai entendu de l'eau dehors, et je me suis dit que nous étions peut-être à Alcatraz — c'était une prison, après tout, même si c'était devenu une attraction pour touristes depuis des générations, l'endroit où l'on va voir où Al Capone et ses collègues gangsters avaient purgé leur peine. Mais j'avais été à Alcatraz en voyage d'école. C'était vieux et rouillé, médiéval. L'endroit où j'étais semblait dater de la Seconde Guerre Mondiale, pas de l'époque coloniale. Il y avait des code-barres imprimés au laser sur des autocollants placés sur chaque

porte de cellule, et des numéros, mais à part ça, il n’y avait aucune façon de dire qui ou quoi était derrière.

La salle d’interrogatoire était moderne, avec des tubes néon, des chaises ergonomiques — par pour moi, par contre, je n’ai eu droit qu’à une chaise de jardin pliante en plastique — et une grande table en contreplaqué. Un grand miroir courrait sur toute la longueur d’une mur, comme dans les films policiers, et j’ai supposé que quelqu’un devait surveiller la scène derrière. Coupe-à-la-Serpe et ses amis se sont servi des cafés d’une thermos sur une table de service (je les aurais égorgés avec mes dents pour leur café, à ce moment), et ils ont posé une tasse en plastique pleine d’eau juste devant moi — sans me détacher les poignets de derrière le dos, de sorte que je ne pouvais pas la saisir. Vraiment très drôle.
- “Bonjour Marcus”, a dit Coupe-à-la-Serpe, “est-ce que ton attitude s’est améliorée aujourd’hui ?”
Je n’ai rien répondu.
- “Ca n’est pas le pire qui puisse t’arriver, tu sais”, a-t-elle dit. “Ca, c’est le mieux qui peut t’arriver, à partir de maintenant. Même quand tu nous auras dit ce que nous voulons savoir, même si ça nous convaint que tu étais juste au mauvais endroit au mauvais moment, maintenant, tu es marqué. Nous te surveillerons partout où tu iras et quoi que tu fasse. Tu as fait comme si tu avais des choses à cacher, et nous n’aimons pas ça.”
C’est pathétique, mais la seule chose à laquelle mon cerveau a pu penser était la phrase “convaint que tu étais juste au mauvais endroit au mauvais moment”. C’était la pire chose qui me soit arrivée. Je ne m’étais jamais, au grand jamais, senti si mal et si terrifié. Ces mots, “au mauvais endroit au mauvais moment”, ces six mots, étaient comme une bouée de sauvetage qui se balotterait devant moi alors que j’aurais lutté pour me maintenir à la surface.
- “Salut, Marcus ?” Elle a fait claquer ses doigts devant mon visage. “Par ici, Marcus.”
Il y avait un petit sourir sur osn visage, et je me suis détesté pour lui avoir laissé entrevoir ma peur.
- “Marcus, ça pourrait être bien pire. Ce n’est pas le pire endroit où on pourrait te mettre, de très loin pas.”
Elle s’est baissée sous la table et en a tiré une serviette qu’elle a ouverte d’un geste sec. Elle en a retiré mon smartphone, mon lecteur/duplicateur d’arphid, mon détecteur de WiFi, et mes clefs USB. Elle les a disposés sur la table les uns après les autres.
- “Voici ce que nous voulons que tu fasses. Tu nous déverrouilles ce téléphone aujourd’hui. Si tu fais ça, tu gagneras l’autorisation d’aller à la promenade et aux toilettes. Tu pourras te doucher et marcher dans la cour.

Demain, nous te ramènerons ici et nous te demanderons de décrypter les données sur les clefs USB. Si tu le fais, tu pourras manger à la cantine. Et le lendemain, nous te demanderons le mot de passe de ton compte e-mail, avec lequel tu achèteras le droit d'utiliser la bibliothèque."
Le mot "non" affleurait mes lèvres, comme une bulle cherchant à crever la surface, mais il ne sortait pas.
- "Pourquoi ?" ai-je demandé à la place.
- "Nous voulons être sûr que tu es bien ce que tu sembles être. C'est pour ta propre sécurité, Marcus. Mettons que tu sois innocent. Tu pourrais bien l'être, encore qu'on se demande vraiment pourquoi un innocent se comporterait comme s'il avait autant à cacher. Mais, admettons. Tu aurais pu être sur le pont quand il a explosé. Tes parents auraient pu y être. Tes amis. Tu ne veux pas que nous attrapions ceux qui ont attaqué ton pays ?"
C'est curieux, mais quand elle parlait de m'"autoriser", ça me forçait par la peur dans une position de soumission. Ca faisait comme si j'avais fait quelque chose pour mériter d'être où j'étais, peut-être comme si ça avait été en partie ma faute, comme si j'avais pu agir pour y changer quelque chose. Mais quand elle a entamé ces conneries sur la "sécurité" et la défense du pays, je me suis redressé.
- "Madame, vous parlez d'attaquer mon pays, mais pour autant que je puisse en juger, vous êtes les seuls à m'avoir attaqué récemment. J'aurais cru vivre dans un pays doté d'une constitution. Je pensais vivre dans un pays où j'avais des droits. Vous me parlez de défendre ma liberté en jetant les Droits de l'Homme aux orties."
Une nuage d'agacement a parcouru son visage, et s'est dissipé.
- "Tu es bien mélodramatique, Marcus. Personne ne t'a attaqué. Tu es détenu par le gouvernement de ton pays le temps que nous cherchions des indices sur le pire attentat terroriste jamais perpétré sur le sol de notre nation. Tu peux très bien nous aider à combattre les ennemis de la nation dans cette guerre. Tu veux défendre les Droits de l'Homme ? Aide-nous à empêcher les méchants de faire sauter ta ville. A partir de maintenant, tu as trente secondes pour déverrouiller ce téléphone avant que je te renvoie en cellule. Nous avons plein de gens à interroger aujourd'hui."

Elle a regardé sa montre. J'ai bougé les poignets, faisant tinter les chaînes qui m'empêchaient de tendre la main et de déverrouiller le téléphone. Oui, j'allais le faire. Elle m'avait indiqué le chemin vers la liberté — vers le monde, vers mes parents — et ça m'avait donné de l'espoir. Et maintenant, elle menaçait de m'écarter, de me repousser du chemin de la liberté, mon espoir s'était brisé et la seule chose à laquelle je pouvais penser, c'était comment y retourner. J'ai donc bougé les poignets pour attraper le téléphone et le lui déverrouiller, mais elle m'a juste regardé froidement en

vérifiant sa montre.
- “Le mot de passe”, ai-je dit, comprenant finalement ce qu’elle voulait de moi. Elle voulait que je le dise à haute voix, ici, pour qu’elle puisse le noter et que ses copains l’entendent. Elle ne voulait pas seulement que je lui déverrouille le smartphone. Elle voulait que je me soumette à elle. Que je lui donne le contrôle de moi-même. Que je renonce à tous mes secrets, à toute mon intimité.
- “Le mot de passe”, ai-je répété, et je lui ai donné le mot de passe. Dieu ait pitié de moi, je me suis soumis à sa volonté. Elle a souri d’un petit air satisfait, sûrement sa version Reine des Glaces d’une danse de la victoire, et les gardes m’ont emmené. Quand la porte s’est refermée, je l’ai vue se pencher sur le smartphone et y taper le mot de passe. J’aimerais bien pouvoir prétendre que j’avais prévu le cas et créé un faux mot de passe qui aurait révélé une partition sans aucun intérêt sur mon téléphone, mais je n’étais de loins pas si malin ou paranoïaque.
Vous vous demandez sans doute, à ce stade, quel sont ces sombres secrets que je conservais jalousement sur mon téléphone, mes clefs USB et mes e-mails. En vérité, j’ai tout à cacher, et rien du tout. Entre mon téléphone et mes clefs USB, vous pourriez vous faire une bonne idée de qui étaient mes amis, de ce que je pensais d’eux, et de toutes les âneries que nous avions faites. Vous pourriez lire la trascription de toutes les disputes électroniques qui nous avaient opposés, et de toutes les réconciliations électroniques auxquelles ous étions arrivés. Voyez-vous, je n’efface rien. Pourquoi le ferais-je ? L’espace de stockage est bon marché, et on ne sait jamais de quoi on aura besoin. Tout particulièrement les trucs stupides.

Vous voyez le genre d’impression qu’on éprouve parfois quand on est assis dans le métro et qu’il n’y a personne à qui parler et que tout à coup on se rappelle une dispute violente, quelque chose de terrible qu’on a dit ? Eh bien en général, ça n’est jamais aussi terrible que ce qu’on se souvient. Être capable de revoir les événements avec de la distance est une excellente façon de se rappeler qu’on est rarement quelqu’un d’aussi horrible que ce qu’on craint. Darryl et moi avions eu plus de disputes que je pouvais les compter.

Mais d’un autre côté, ça n’est pas ça. Je crois profondément que mon téléphone appartient à ma sphère privée. Que crois profondément que mes clefs USB appartiennent à ma sphère privée. C’est à cause de la cryptographie — le chiffrage des messages. La théorie mathématique derrière la crypto est bonne et solide, et vous et moi pouvons avoir accès aux mêmes systèmes de crypto que ceux qu’utilisent les banques et la NSA. Il n’y a qu’une seule sorte de crypto qui s’utilise : la crypto publique, ouverte et utilisable par tout le monde. C’est comme ça qu’on sait que ça

marche. Il y a quelque chose de profondément libérateur à avoir un coin de votre vie qui est à vous, et que personne ne voit à part vous. C'est un peu comme la nudité, ou aller aux toilettes. Tous le monde se met tout nu de temps en temps. Tout le monde va aux toilettes. Il n'y a rien de honteur, de pervers ou de bizarre à ça. Mais qu'est-ce que vous diriez si je décidais qu'à partir de maintenant, à chaque fois que vous devez évacuer des déchets solides, vous devez le faire dans une cabine de verre transparent au milieu de Times Square, où tout le monde verrait vos fesses ? Même s'il n'y a rien de laid ou de bizarre dans votre corps — et combien d'entre nous peuvent en dire autant ? — vous devriez être quelqu'un d'assez étrange pour aimer l'idée. La plupart d'etre nous fuiraient en hurlant. La plupart d'entre nous se retiendraient jusqu'à ce qu'ils explosent. Ca n'a rien à voir avec faire quelque chose de honteux. Il s'agit juste de quelque chose de personel. C'est ce qui fait que votre vie vous appartient. C'est ça qu'ils m'arrachaient, morceau par morceau. En retournant en cellule, le sentiment de mériter tout cela m'est revenu. J'avais violé certaines règles toute ma vie et je m'en étais sorti plus ou moins impunément. Peut-être ce qui m'arrivait maintenant n'était que justice. Peut-être était-ce mon passé qui revenait me hanter. Après tout, je m'étais retrouvé là parce que j'avais courbé les cours.

J'ai pris ma douche. J'ai fait ma promenade dans la cour. Il y avait un carré de ciel au-dessus de ma tête, et l'air avait l'odeur de la Baie, mais à part ça, je n'avais aucune idée d'où je pouvais être détenu. Je n'ai vu aucun autre prisonier pendant ma promenade, et je me suis pas mal ennuyé à marcher en rond tout seul. Je me suis usé les oreilles à chercher des sons qui auraient pu m'aider à déterminer où j'étais, mais tout ce que j'ai pu entendre étaient un véhicule de temps en temps, des conversations au loin, un avion qui atterissait quelque part assez près. Ils m'ont reconduit en cellule et m'ont donné à manger, la moitié d'une tarte aux poivrons de chez Goat Hill Pizza, que je connaissais bien, sur Potrero Hill. The carton avec son graphisme familier et le numéro de téléphone 415 dessus me rappelait que la veille encore, j'avais été un homme libre dans un pays libre, et que j'étais maintenant un prisonnier. Je me faisais du soucis constamment pour Darryl et pour mes autres amis. Peut-être avaient-ils étéplus coopératifs et avaient-ils déjà été relâchés. Peut-être avaient-ils prévenu mes parents, qui seraient en train de téléphoner à tout le monde comme des fous. Ou peut-être pas. La cellule était fantastiquement nue, aussi vide que mon âme. J'ai joué avec l'idée que le mur qui faisait face au lit était un écran et que je pouvais le kacker dès maintenant pour ouvrir la porte de la cellule. J'ai rêvé de mon établi et de mes projets qui traînaient dessus — les veilles boites que je transformais en stéréo surround, le cerf-

volant avec caméra intégrée pour la photographie aérienne, mon ordinateur portable fait maison. Je voulais sortir de là. Je voulais rentrer à la maison et retrouver mes amis, mon école, mes parents et ma vie normale. Je voulais pouvoir aller où je voulais, et non être enfermé à marcher de long en large.

Ensuite, ils m'ont pris mes mots de passe pour les clefs USB. Elles contenaient quelques messages intéressants que j'avais téléchargés d'un ou l'autre forum, des transcriptions de discussions en ligne, des moments où des gens m'aidaient en m'offrant l'expertise dont j'avais besoin pour mes projets. Il n'y avait là rien que vous ne pourriez trouver avec Google, bien sûr, mais j ne pensais pas que ce fait compterait en ma faveur.

J'ai eu droit à une autre promenade l'après-midi, et cette fois-là il y avait d'autres prisoniers dans la cour quand j'y suis arrivé, quatre hommes et deux femmes, de tous âges et toutes races. J'ai supposé que beaucoup de gens faisaient des choses pour gagner des « autorisations ». Ils m'ont accordé une demi-heure, et j'ai essayé d'entamer la conversation avec celui des autres prisonniers qui avait le plus l'air normal, un noir d'environ mon âge avec une coupe afro coupée court. Mais quand je me suis présenté et que je lui ai tendu la main, ses yeux se sont détournés vers les caméras montées bien visibles aux coins de la cour, et ils a continué à marcher sans jamais changer l'expression de son visage.

Mais alors, juste avant qu'ils ne m'appellent et ne me ramènent dans le bâtiment, la porte s'est ouverte et il en est sorti — Vanessa ! Jamais je n'avais été plus heureux de voir un visage familier. Elle semblait fatiguée et renfermée, mais pas blessée, et quand elle m'a vu, elle a crié mon nom et a couru vers moi. Nous nous sommes pris dans les bras l'un de l'autre et j'ai réalisé que je tremblais. Et alors j'ai remarqué qu'elle tremblait elle aussi.
- “Ca va ?” m'a-t-elle demandé en me tenant à bout de bras
- “Ca va”, j'ai dit. “Ils m'ont dit qu'ils me laisseraient partir si je leur donnais mes mots de passe”.
- “Ils n'arrêtent pas de me poser des questions sur toi et Darryl”. Une voix rugissait au haut-parleur, nous hurlant d'arrêter de parler et de marcher, mais nous l'avons ignorée.
- “Dis-leur”, j'ai répondu instantanément. “Quoi qu'ils veuillent savoir, dis-leur. Si ça peut te faire sortir”.
- “Comment vont Darryl et Jolu ?”
- “Je ne les ai pas vus”
La porte s'est ouverte à la volée et quatre gardes barraqués sont sortis en trombe. Deux m'ont empoigné, et les deux autres ont pris Vanessa. Ils m'ont applati sur le sol et m'ont tourné la tête dans la direction où je ne

voyais pas Vanessa, mais je l’ai entendue subir le même traitement. Des menottes en plastique m’ont serré les poignets, j’ai été remis sur mes pieds, et jeté en cellule.

Je n’ai pas eu à dîner cette nuit-là. Le lendemain matin, je n’ai pas eu de petit déjeuner. Personne n’est venu pour me conduire à la salle d’interrogatoire et m’arracher mes secrets. On ne m’a pas enlevé les menottes en plastique, et mes épaules m’ont brûlé, puis m’a élancé, puis je ne les ai plus senties du tout, et elles se sont remises à me brûler. J’ai perdu toute sensation dans mes mains. J’avais besoin d’uriner. Je ne pouvais pas ouvrir mon pantalon. Il fallait vraiment, vraiment que j’urine. Je me suis pissé dessus. Ils sont venus me chercher après ça, quand l’urine chaude a eu le temps de refroidit et est devenue poisseuse, faisant coller à mes jambes mes jeans qui étaient déjà dégoûtants. Ils sont venus me chercher et m’ont conduit le long du long couloir avec les portes, chaque porte avec son code barre, chaque code barre étant un prisonnier comme moi. Ils m’ont traîné le long de ce corridor et m’ont ammené à la salle d’interrogatoire, et ça a été comme une autre planète quand je suis entré là, un monde où les choses étaient normales, où tout ne sentait pas l’urine. Je me suis senti si sale et si honteux, et tous mes sentiments d’avoir mérité ce qui m’arrivait me sont revenus. Coupe-à-la-Serpe siégeait déjà. Elle était parfaite : coiffée, avec juste une touche de maquillage. J’ai senti l’odeur de son produit pour les cheveux. Elle a froncé le nez en me voyant. J’ai senti monter la honte en moi.
- “Eh bien, tu été un vilain garçon, n’est-ce pas ? Tu es vraiment répugnant.”
Honte. J’ai baissé les yeux sur la table. Je ne pouvais pas soutenir son regard. Je voulais lui dire mes mots de passe et partir.
- “De quoi avez-vous parlé dans la cour, toi et ton amie ?” J’ai pouffé de rire.
- “Je lui ai dit de répondre à vos questions. Je lui ai dit de coopérer.”
- “Alors comme ça, c’est toi qui commandes ?” J’ai senti mon sang chanter dans mes oreilles.
- “Oh pour l’amour du ciel”, j’ai dit, “nous jouons à un jeu, ça s’appelle Harajuku Fun Madness. Je suis le capitaine de l’équipe. Nous ne sommes pas des terroristes, nous sommes des lycéens. Je ne lui donne pas d’ordres. Je lui ai dit que nous devions être sincères avec vous pour que vous écartiez vos suspicions et que vous nous laissiez partir. ” Elle n’a rien dit pendant un moment. “Comment va Darryl ?”
- “Qui ça ?”
- “Darryl. Vous nous avez pris ensemble. Mon ami. Quelqu’un lui a donné un coup de couteau à la station du BART de Powell Street. C’est la raison

pour laquelle nous sommes remontés à la surface. Pour avoir de l'aide."
- "Je suis sûr qu'il va bien, alors", elle a dit. Mon estomac a fait un bond et j'ai presque au la nausée.
- "Vous ne savez pas ? Vous ne l'avez pas ici ?"
- "Qui nous détenons ou pas ici est quelque chose que nous ne discuterons pas avec toi, jamais. C'est quelque chose que tu ne sauras pas. Marcus, tu as vu ce qui arrive quand on ne coopère pas avec nous. Tu as vu ce qui arrive quand on désobéit à nos ordres. Tu as été collaboré un petit peu, et ça t'a presque amené au point où tu pourrais être relâché. Si tu veux que cette possibilité devienne une réalité, tu vas devoir t'en tenir à répondre à mes questions. " Je n'ai rien dit. "Tu comprends, c'est bien. Maintenant, les mots de passe de tes comptes e-mail".

Je m'étais préparé à ça. Je leur ai tout donné : les serveurs, les adresses, les login, les mots de passe. Ca n'avais pas d'importance. Je ne gardais pas de mails sur mon serveur. Je téléchargeais et gardais tout sur mon portable à la maison, qui téléchargeait et effaçait mon courrier du serveur toutes les soixante secondes. Ils n'apprendraient rien de mon courier — il était déménagé du serveur et stocké sur mon laptop à la maison.

De retour en cellule, ils m'ont détaché les mains et m'ont donné une douche, et une paire de pantalons de prison orange à porter. Ils étaient trop grands pour moi et me tombaient sur les hanches, comme les gamins des gangs mexicains de la Mission. C'est de là que vient ce look "pantalon coupé comme un sac qui vous tombe sur les fesse", vous saviez ça ? De la prison. Et je vais vous dire, c'est moins marrant quand ça n'est pas juste une question de mode. Ils ont pris mes jeans, et j'ai passé une autre journée en prison. Les murs étaient faits de béton armé. ça se voyait parce l'acier de l'armage rouillait avec l'air marin, et se voyait en rouge-orangé à travers le vert de la painture. Mes parents se trouvaient quelque part de l'autre côté du soupirail.

On m'a recherché le lendemain.
- "Nous avons lu tes mails pendant une journée, maintenant. Nous avons changé le mot de passe, pour que ton ordinateur ne les récupère pas."
Evidemment. J'aurais fait pareil, maintenant que j'y pense.
- "Nous en avons assez sur toi pour te mettre à l'ombre un très long moment, Marcus. La détention de ces articles — " elle a montré mes gadgets d'un geste — "et les données que nous avons récupérées de ton téléphone et de tes clefs USB, ainsi que toute la littérature subversive que nous allons sans aucun doute trouver si nous perquisitionnons chez toi et confisquons ton ordinateur. Il y en a assez pour te garder en prison jusqu'à ce que tu sois vieux. Tu comprends ça ?"
Je n'en croyais pas un mot. Il n'y a aucun moyen qu'un juge considère tout

cela comme un vrai crime. C'était de la liberté d'expression, c'était de l'expérimentation technologique. Ca n'était pas un crime. Mais qui disait que ces gens me mettraient jamais en face d'un juge ?
- "Nous savons où tu vis, nous savons qui sont tes amis. Nous savons comment tu opères et comment tu penses."
J'ai commencé à comprendre. Ils allaient me laisser partir. La pièce s'est comme illuminée. Je me suis entendu respirer, par petites saccades.
- "Nous voulons juste savoir une dernière chose : comment les bombes ont-elles été acheminées sur le pont ?" J'ai cessé de respirer. La pièce s'est assombrie de nouveau.
- "Quoi ?"
- "Il y avait dix charges sur le pont, sur toute sa longueur. Elles n'étaient pas dans des coffres de voitures. Elles avaient été installées là. Qui les a placées, et comment y sont-ils arrivés ?"
- "Quoi ?", j'ai répété.
- "C'est ta dernière chance, Marcus", elle a dit. Elle a pris l'air triste. "Tu t'en tirais si bien jusqu'à maintenant. Dis-nous et tu pourras rentrer chez toi. Tu pourras prendre un avocat et te défendre devant un tribunal. Il y a certainement des circonstances atténuantes que tu pourras plaider pour expliquer tes actes. Dis-nous cette dernière chore, et tu seras libre."
- "Je ne sais pas de quoi vous parlez !" Je pleurais et je ne m'en souciais même pas. Sanglottant, morveux. "Je n'ai aucune idée de quoi vous parlez !" Elle a secoué la tête.
- "Marcus, s'il-te-plaît. Laisse-nous t'aider. Depuis le temps, tu as compris que nous finissons toujours par obtenir ce que nous voulons." Il y avait une sorte de murmure au fond de mon esprit. Ils étaient fous. Je me sus ressaisi, me battant pour ravaler mes larmes.
- "Écoutez, madame, c'est du déélire. Vous avez fouillé mes affaires, vous avez tout vu. Je suis un lycéen de 17 ans, pas un terroriste ! Vous ne pensez pas sérieusement –"
- "Marcus, tu n'as pas compris que nous sommes sérieux ?" Elle a secoué la tête. "Tu as d'assez bonnes notes au lycée. J'aurais cru que tu serais plus intelligent que ça."
Elle a fait un geste et les gardes m'ont soulevé par les aisselles.

De retour dans ma cellule, j'ai pensé à des centaines de petits discours. En France, on appelle ça l'"esprit d'escalier" — les répliques cassantes qui vous viennent quand vous quittez la pièce et que vous descendez l'escalier. Dans mon esprit, je me levais et me battais, lui disant que j'étais un citoyen aimant la liberté, ce qui faisait de moi un patriote et d'elle un traître. Dans mon esprit, je lui faisais honte de transformer mon pays en camp retranché. En rêve, j'étais éloquant et brillant et je la poussais aux

larmes. Mais vous savez quoi ? Aucune de ces paroles ne m’est revenue quand ils m’ont rappelé le lendemain. La seule chose à laquelle je pensais, c’était ma liberté. Mes parents.

- “Bonjour, Marcus”, a-t-elle dit. “Comment vas-tu ?”
J’ai regardé la table. Elle avait une pile de documents bien rangée devant elle, et son éternelle tasse de café Starbucks à côté. J’ai trouvé ça bizarrement réconfortant, un rappel qu’il existait un monde réel dehors quelque part, au-delà des murs.
- “Nous avons fini notre enquête sur toi, pour le moment.”
Elle s’est interrompue là. Peut-être cela signifiait-il qu’elle me relâchait. Peut-être que cela voulait dire qu’elle me jetterait dans un puit et oublierait mon existance.
- “Et ?”, ai-je dit finalement.
- “Et je veux te signifier une nouvelle fois à quel point nous sommes sérieux. Notre pays a connu lepire attentat terroriste jamais commis sur son territoire. Combien de Onze Septembre veux-tu que nous subissions avant de collaborer ? Les détails de nos enquêtes sont secrets. Nous ne reculerons devant rien pour traîner ceux qui ont perpétré ces crimes atroces devant la justice. Tu comprends bien ?”
- “Oui”, j’ai marmonné.
- “nous allons te renvoyer chez toi aujourd’hui, mais tu es en sursis. Tu restes suspect — nous te relâchons uniquement parce que nous en avons fini avec les interrogatoires. Mais depuis maintenant, tu nous appartiens. Nous te surveillerons. Nous attendrons que tu fasses une erreur. Tu comprends que nous pouvons te surveiller de près, en permanence ?”
- “Oui”, ai-je murmuré.
- “Bien. Tu ne parleras jamais de ce qui s’est psasé ici à personne, jamais. C’est une question de sécurité nationale. Tu as conscience que la peine de mort est applicable aux traîtres en temps de guerre ?”
- “Oui”.
- “Quel gentil garçon”, a-t-elle minaudé. “Nous avons ici des papiers que tu dois signer”.
Elle a poussé la pile de papiers à travers la table dans ma directoin. Des petits post-its imprimés “SIGNER ICI” étaient collés un peu partout. Un garde m’a défait les menottes. J’ai parcouru les papiers et mes yeux se sont mouillés, et ma tête s’est bouillée. Je n’y comprenais rien. J’ai tenté de décrypter le jargon légal. Il semble que je signais une déclaration selon laquelle j’avais été détenu volontairement et soumis à des interrogatoires volontairement, à ma propre demande.
- “Qu’est-ce qui se passe si je refuse de signer ?” ai-je demandé.
Elle a repris vivement les papiers et fait ce même geste. Les gardes m’ont

jeté sur mes pieds. “Attendez !” ai-je crié “S’il-vous-plaît ! Je vais signer !”. Ils m’ont traîné vers la porte. Tout ce que je pouvais voir, c’était la porte, et tout ce que je pouvais penser, c’est qu’elle se refermerait sur moi. Je craqué. J’ai pleuré. J’ai supplié qu’on me laisse signer les papiers. Être si proche de la liberté et la se la voir arrachée, ça m’aurait fait faire n’importe quoi. Je ne sais pas combien de fois j’ai entendu quelqu’un dire “je préfèrerais mourir que de faire ceci ou celà” — j’ai utilisé cette expression moi aussi. Mais c’est là que j’ai compris ce qu’elle veut vraiment dire. J’aurais préféré mourir que de retourner en cellule. Je les ai suppliés pendant qu’ils me traînaient dans le corridor. Je leur ai dit que je signerais n’importe quoi. Elle s’est adressée aux gardes et ils se sont arrêtés. Ils m’ont ramené. Ils m’ont assis. L’un d’eux m’a mis le stylo dans la main. Bien entendu, j’ai signé, et signé, et signé.

Mon jeans et mon t-shirt m’ont été retournés dans ma cellule, lavés et pliés. Ils sentaient le détergeant. Je les ai mis et je me suis lavé le visage, et je me suis assis sur la banquette et j’ai regardé le mur. Ils m’avaient tout pris. D’abord mon intimité, puis ma dignité. J’aurais été prêt à signer n’importer quoi. J’aurais signé des aveux que j’aurais assassiné Abraham Lincoln. J’ai essayé de pleurer, mais c’est comme si mes yeux était secs, à court de larmes.

Ils m’ont encore saisi. Un garde s’est approché aévec un sac, comme le capuchon que j’avais eu sur la tête quand ils nous ont pris, je ne sais plus quand, des jours avant, des semaines avant. Le capuchon est passé sur ma tête et s’est serré sur mon cou. J’étais dans le noir complet, et l’air était étouffant et renfermé. Je me suis dressé sur mes pieds et j’ai marché dans le corridor, j’ai monté un escalier, traversé une cour de gravier. J’ai monté une passerelle. Marché sur un pont de bateau en acier. Mes mains m’ont été attachées dans le dos à une barrière. Je me suis agenouillé sur le pont et j’ai écouté le vrombissement des moteurs diesel. Le bateau a bougé. Une bouffée d’air salé s’est insinuée dans le sac. Il pleuvinait et mes vêtements étaient trempés. J’étais dehors, même avec la tête dans un sac. J’étais dehors, dans le monde, à quelques instants de la liberté.

On m’a cherché et on m’a sorti du bateau sur un sol irrégulier. J’ai monté trois marches de métal. On m’a ouvert les menottes des poignets. Mon sac m’a été enlevé. J’étais de retour dans le camion. Coupe-à-la-Serpe était là, assise au petit bureau où elle était installée avant. Elle avait un petit sac à fermeture éclair, avec mon téléphone et mes autres gadgets, mon porte-feuille et la monnaie de mes poches. Elle me l’a tendu sans un mot. J’ai rempli mes poches. Ca faisant drôle de tout avoir de nouveau aux endroits habituels, de porter des vêtements familiers. Hors du camion, j’ai entendu le bruit familier de ma ville familière. Un garde m’a passé mon sac à dos.

La femme m’a tendu la main. Je l’ai juste regardée. Elle l’a rabaissée et m’a fait un sourire pincé. Alors elle a fait le geste de se fermer les lèvres avec une fermeture éclair et m’a pointé du doigt, puis elle a ouvert la porte.

Il faisait jour dehors, gris et crachin. Je regardais une rue avec des voitures et des camions et des vélos qui zigzagaient. Je suis resté ahuri sur la marche du haut du camion, contemplant la liberté. Mes genoux ont tremblé. Je savais maintenant qu’ils se jouaient de moi à nouveau. Dans un instant, les gardes me saisiraient et me traîneraient dedans, le sac engloutirait ma tête, et je retournerais sur le bateau et à la prison pour les questions sans fin et sans réponse. Je me suis retenu à grand’peine de m’enfoncer le poing dans la bouche. Alors, je me suis forcé à descendre une marche. Une autre marche. La dernière marche. Mes baskets ont frotté contre les détritus sur le sol de l’allée, du verre cassé, une aiguille, du gravier. J’ai fait un pas. Un autre. J’ai atteint l’extrémité de l’allé et j’ai posé pied sur le trottoir. Personne ne m’a saisi. J’étais libre. Alors des bras puissants se sont enroulés sur moi. J’ai presque pleuré.

Chapitre 5

Ce chapitre est dédié au Secret Headquarters à Los Angeles, mon magasin de bande dessinée préféré qui est à tomber. Il est petit et choisit soigneusement ce qu'il prend en stock, et à chaque fois que j'y rentre, je ressorts avec sous le bras trois ou quatre collections dont je n'avais jamais entendu parler. C'est comme si les propriétaires, Dave et David, avaient une aptitude surnaturelle à prédire exactement ce que je cherche, et qu'ils le disposaient sur les rayonnages quelques secondes avant que je mette le pied chez eux. J'ai découvert les trois quarts de mes bandes dessinées préférées en me promenant dans SHQ, en attrapant quelque chose d'intéressant, en m'enfonçant dans l'un des fauteuils, et me retrouvant transporté dnas un autre monde. Quand ma deuxième collection de nouvelles, OVERCLOCKED, est parue, ils ont travaillé avec un dessinateur local, Martin Cenreda, pour produire une mini-BD basée sur Printcrime, la première nouvelle du livre. J'ai quitté Los Angeles il y a un an, et de tout ce que je regrette, le Secret Headquarters est en tout haut de la liste.
Secret Headquarters: 3817 W. Sunset Boulevard, Los Angeles, CA 90026
+1 323 666 2228B

Mais c'était Van, qui sanglottait, et me serrait contre elle si fort que j'en avais du mal à respirer. Je m'en fichais. Je l'ai serrée moi aussi, mon visage enfoncé dans ses cheveux.
- "Tu es sain et sauf !", a-t-elle dit.
- "Je suis sain et sauf", j'ai réussi à dire.
Finalement, elle m'a lâché, et une autre paire de bras m'a enserré. C'était Jolu ! Ils étaient là tous les deux. Il a murmuré "Tous va bien, mon gars" dans mon oreille et m'a serré encore plus fort que Vanessa. Quand il m'a relâché, j'ai regardé autour de moi. "Où est Darryl ?" j'ai demandé. Ils se sont entreregardés.
- "Il est peut-être encore dans le camion", a dit Jolu. Nous nous sommes retournés et nous avons regardé le camion au bout de l'allée. C'était un 38 tonnes blanc sans signe distinctif. Quelqu'un avait déjà rentré le petit escalier pliant. Les lumières arrières ont brillé, et le camion a roulé en arrière dans notre direction, en émettant un "bip bip bip" constant.
"Attendez !", j'ai crié comme il accélérait vers nous. "Attendez ! Et Darryl ?" Le camion se rapprochait. J'ai continué à crier. "Et Darryl ?". Jolu et Vanessa m'ont pris chacun par un bras et m'ont traîné. Je me suis débattu, hurlant. Le camion s'est extrait de l'allée, a fait marche arrière dans la rue, s'est orienté vers le bas de la colline et est parti. J'ai essayé de lui courir après, mais Van et Jolu ne voulaient pas me laisser partir. Je me suis assis en plein trottoir, j'ai entouré mes genoux de mes bras et j'ai éclaté en sanglots. J'ai pleuré tant et plus, en sanglots bruyant comme je n'en

n’avais plus produit depuis que j’étais enfant. Je ne pouvais pas m’arrêter, ni m’empêcher de trembler. Vanessa et Jolu m’ont relevé et m’ont fait faire quelques pas dans la rue. Il y avait un abribus avec un banc sur lequel ils m’ont assis. Tous deux pleuraient aussi, et nous nous sommes tenus les uns les autres pendant un moment, et je savais que nous pleurions pour Darryl, qu’aucun de nous comptait revoir jamais.

Nous nous trouvions au nord de Chinatown, là où ilse transforme en North Beach, un quartier avec des clubs de strip-tease à tubes néons et la légendaire librairie de contre-culture City Lights, où le mouvement de la poésie Beat avait été fondé dans les années 50. Je connaissais bien ce coin de la ville. Le restaurant italien préféré de mes parents y était et ils aimaient bien m’y emmener pour y manger des grands plâtrées de linguine et d’énormes montagnes de glace italienne avec des figues confites et des doses mortelles d’expressos après. C’était maitenant un autre endroit, un lieu qui sentait la liberté pour la première fois depuis ce qui me semblait être une éternité. Nous avons fouillé nos poches et y avons trouvé assez pour prendre une table à l’un des restaurants italiens, en terrasse, sous un auvent. Une jolie serveuse a allumé un réchaud à gaz avec un briquet de barbeque, a pris nos commandes, et a disparu à l’intérieur. La sensation de donner des ordres, de contrôler mon destin, était la chose la plus incroyable que j’aie jamais connue.
- “Combien de temps on a été là-dedans ?”, j’ai demandé
- “Six jours”, a répondu Vanessa.
- “J’aurais dit cinq”, a dit Jolu.
- “Je n’ai pas compté”
- “Qu’est-ce qu’ils t’ont fait ?”, a demandé Vanessa.
Je ne voulais pas en parler, mais ils me regardaient tous les deux. Une fois que j’ai eu commancé, je n’ai plus pu m’arrêter. Je leur ai tout raconté, même le moment où on m’avait forcé à me pisser dessus, et ils ont encaissé tout ça en silence. J’ai suspendu mon récit quand la serveuse a apporté nos sodas et j’ai attendu qu’elle soit hors de porté d’oreille pour le finir. Pendant ma narration, il me devenait de moins en moins net. Le temps que j’aie fini, je ne savais plus si j’exagérais la vérité ou si je l’atténuais. Mes souvenirs me semblaient comme des petits poissons que j’essayais d’attraper à la main, qui de temps en temps gigotaient pour échapper à ma poigne. Jolu a hoché la tête. “Ils ne t’ont pas loupé, mon gars”, a-t-il fait.

Il nous a raconté sa détention. On l’avait interrogé, essentiellement sur moi, et il leur avait toujours dit la vérité, en s’en tenant à un récit factuel de la journée et de notre amitié. On lui avait fait répéter sa déposition encore et encore, mais ils n’avaient pas joué avec son esprit comme pour moi. Il

avait mangé ses repas dans une salle de cantine avec un groupe d'autres gens, et il avait eu un moment dans une salle de télévision où les films à succès de l'année précédante passaient en vidéo.

L'histoire de Vanessa ne différait que légèrement. Après qu'elle les avait énervés en me parlant, ils lui avaient confisqué ses vêtements et lui avaient fait porter un uniforme de prison orange. Elle avait été isolée dans sa cellule pendant deux jours sans contact avec quiconque, quoi qu'elle ait été nourrie régulièrement. Mais pour l'essentiel, c'était commepour Jolu : les mêmes quelques répétées encore et encore.

- "Ils te détestaient vraiment", a dit Jolu. "Ils avaient vraiment un dent contre toi. Pourquoi ça ?". Je ne voyais vraiment pas pourquoi . Et d'un coup, je me suis souvenu : "tu peux collaborer, ou tu peux le regretter amèrement".
- "C'est parce que je ne leur avais pas déverrouillé mon téléphone, le premier soir. C'est la raison pour laquelle ils m'avaient pris pour cible." Je trouvais ça incroyable, mais il n'y avait pas d'autre explication. C'était purement de la rancune. Mon esprit s'est cabré à cette idée. Ils avaient fait tout ça simplement en punition pour avoir défié leur autorité. J'avais eu peur. Maintenant, j'étais en colère.
- "Quels salopards, " j'ai dit doucement. "Ils ont fait tout ça pour se venger parce que je leur ai tenu tête".
Holu a juré et Vanessa s'est laissée aller en coréen, ce qu'elle ne fait que quand elle est vraiment, vraiment furieuse.
- "Je les aurai", ai-je murmuré en fixant mon soda. "Je les aurai".
Jolu a secoué la tête.
- "Tu ne peux pas, tu sais . Tu ne peux pas te battre contre ça."

Aucun de nous ne voulait trop parler de vengeance, à ce stade. A la place, nous avons discuté de ce que nous ferions tout de suite. Il fallait que nous rentrions chez nous. Les batteries de nos téléphones étaient à plat, et ça faisait belle lurette qu'il n'y avait plus de cabines téléphonique dans ce quartier. J'ai même envisagé de prendre un taxi, mais nous n'avions pas assez d'argent à nous tous pour que ce soit possible. Alors nous avons marché. Au coin de la rue, nous avons injecté quelques pièces dans un distributeur du journal San Francisco Chronicle et nous nous sommes arrêtés pour lire la première page. Ca faisait cinq jours que les bombes avaient explosé, mais elles faisaient toujours la une. Coupe-à-la-Serpe avait parlé du "pont" qui aurait explosé, et j'avais supposé qu'elle parlait du Golden Gates, mais j'avais tort. Les terroristes avaient fait sauter le Bay Bridge.

- Pourquoi diable faire sauter le Bay Bridge ?", ai-je demandé. "C'est le Golden Gates qui est sur toutes les cartes postales".

Meme si vous n'avaez jamais mis les pieds à San Francisco, vous savez probablement à quoi ressemble le Golden Gates : c'est ce gros pont suspendu orange qui s'élance romantiquement par-dessus une vieille base militaire nommée Presidio to Sausalito, où tous les pays producteurs de vin sont représentés par des restaurants aux chandelles et des galleries d'art. C'est aussi touristique que possible, et sert pratiquement de symbole à la Californie. Si vous allez au parc d'attractions Disneyland California, il y en a une reproduction juste derrière l'entrés, avec un monorail qui passe dessus. Aussi avais spontanément supposé que si vous vouliez faire sauter un pont à San Francisco, vous choisiriez celui-là.
- "ils ont probablement eu peur des caméras et tout ça", a proposé Jolu. "La Garde National a des barrages aux deux extrémités pour fouiller les voitures, et il y a les garde-fous pour éviter les suicides et tout ce genre de trucs tout du long". Les gens ont sauté du Golden Gate depuis qu'il a ouvert en 1937 — on a arrêté de compter aprés le millière suicide en 1995.
- "Oui", a repris Vanessa. "De plus, le Bay Bridge conduit vraiment quelque part".
Le Bay Bridge relie la ville basse à Oakland, et donc conduit vers Berkeley et les petites villes de East Bay où logent beaucoup de gens qui vivent et travaillent en ville. C'est l'un des seuls endroits où de la Bay où quelqu'un de norma peut s'offrir une maison assez grande pour qu'on puisse s'étirer dedans, et il y a aussi l'université et tout un fourbi d'industries légères là-bas. Le BART passe sous la baie et connecte les deux villes, aussi, mais c'est sur le Bay Bridge que l'on voit l'esentiel du traffic. Le Golden Gates était un joli pont pour les touristes ou les riches retraîtés qui vivent dans les vignobles, mais c'était essentiellement une décoration. Le Bay Bridge, c'est — c'était — le cheval de labour des ponts de San Francisco.

J'y ai réfléchi pendant une minute.
- "Vous avez raison", j'ai dit. "Mais je ne pense pas que ça soit les seules raisons. Nous faisons tout le temps comme si les terroristes attaquaient les points pitoresques parce qu'ils vouent une haine aux endroits pitoresques. Les terroristes n'ont rien contre les endroits pitoresques, ou les pont, ou les avions. Ils veulent juste bousiller quelque chose et faire peux aux genre. Créer de la terreur. Alors évidemment ils ont pris le Bay Bridge pour cible, après que le Golden Gates a reçu toutes ces caméras — et après que les avions ont reçu des détecteurs de métaux et des rayons X." J'y ai réfléchi encore un peu, regardant les voitures qui passaient dans la rue d'un regard vide, les gens qui marchaient sur le trottoir, la ville autour de moi.
- "Les terroristes ne détestent pas les avions et les ponts. Ils aiment la terreur."
C'était tellement évident que j'étais stupéfait de n'y avoir jamais pensé

avant. J’imagine que d’être traité comme un terroriste m’avait clarifié l’esprit. Les deux autres me regardaient fixement.
- “J’ai raison, non ?” Toutes des conneries, les rayons X et les contrôles d’identité, ça ne sert à rien, n’est-ce pas ?”
Ils ont hoché lentement la tête.
- “C’est pire d’inutile”, ai-je poursuivi en m’étranglant. “Parce qu’ils ont fini par nous avoir nous en prison, avec Darryl –” Je n’avais plus pensé à Darryl depuis que nous nous étions assis et là ça me revenait, mon ami, absent, disparu. J’ai arrêté de parler et j’ai serré les mâchoires.
- “Nous devons en parler à nos parents”, a dit Jolu.
- “Nous devrions prendre un avocat”, a dit Van.
J’ai pensé à raconter mon histoire. A raconter au monde ce qui m’était arrivé. Aux vidéos qui émergeraient sans nul doute, me ontrant en pleurs, réduit à ramper comme un animal.
- “On ne peut rien leur dire”, ai-je fait sans réfléchir.
- “Qu’est-ce que tu veux dire”, a demandé Van
- “Nous ne pouvons rien leur dire”, ai-je répété. “Vous l’avez entendue. Si nous parlons, ils reviendront nous chercher. Ils nous feront ce qu’ils ont fait à Darryl. “
- “Tu plaisantes”, a dit Jolu. “Tu veux que nous –”
- “Je veux que nous nous battions”, j’ai dit. “Je veux rester en liberté pour pouvoir le faire. Si nous nous faisons connaître et parlons, ils diront que nous sommes juste des gosses et qu’on invente des trucs. Nous ne savons même pas où nous avons été détenus ! Personne ne nous croira. Et alors, un jour, ils viendront nous reprendre. Je vais raconter à mes parents que j’étais dans un des camps de réfugiés de l’autre côté de la baie. J’avais traversé pour vous retrouver là-bas et je me suis retrouvé coincé, et j’ai pu sortir seulement aujourd’hui. Ils disaient dans le journal qu’il y a encore des gens qui en sortent pour cherchent leur maison.”
- “Je ne peux pas faireune chose pareille”, a dit Vanessa. “Après ce qu’ils t’ont fait, comment peux-tu même penser à faire ça ?”
- “Ca m’est arrivé, c’est précisément le problème. Maintenant, c’est entre eux et moi. Je les vaincrai, je retrouverai Darryl. Je refuse de rester applati. Mais si nous impliquons nos parents, c’est fini pour nous. Personne ne nous croira et personne ne s’y intéressera. Si nous faisons comme je dis, les gens vont s’intéresser.
- “C’est quoi, comme tu dis ?”, a demandé Jolu. “Quel est ton plan ?”
- “Je ne sais pas encore”, ai-je admis. “Donnez-moi jusqu’à demain matin, accordez-moi au moins ça.” Je savais que lorsqu’ils auraient gardé le secret pour la journé, ce serait un secret éternel. Nos parents seraient encore plus sceptiques si nous nous “souvenions” tout à coup d’avoir été détenus dans une prison secrète plutôt que d’avoir éré recueillis dans un camp de

réfugiés. Van et Jolu se sont entreregardés.
- “Je demande juste une chance”, j’ai dit. “On y réfléchit en chemin. Donnez-moi une journée, juste une journée. “
Les deux autres un hoché la tête avec réticence, et nous sommes redescendus de la colline, en direction de nos foyers.

J’habite sur Portrero Hill, Vanessa vivant dans North Mission, et Jolu vivant à Noe Valley — trois quarties profondément différents à quelques minutes de marche les uns des autres. Nous avons tourné sur Market Street et nous sommes arrêtés net. La rue était barricadée de partout, les croisemens réduits à des simple voies, et stationnée sur tout la longueur de Market Street, des gros 38-tonnes sans marquages comme celui qui nous avait transporté, la tête dans des sacs, des quais du bateau à Chinatown. Chacun d’entre eux avait trois échelons de métal sous la porte et ils bourdonnaient d’activité comme des soldats, des gens en costumes et des flics y rentraient et en sortaient. Les encravatés portaient des petits badges sur le revers et les soldates les scannaient quand ils allaient et venaient — des badges d’identification sans fil. Comme nous en dépassions un, j’ai jeté un oeil à l’intérieur, et j’ai vu un logo familier : “Département de la Sécurité Intérieure. Le soldat m’a vu regarder et m’a jeter un regard noir et menaçant. J’ai compris le message et j’ai poursuivi mon chemin. Nous nous sommes séparés à Van Ness. Nous nous sommes agglutinés, nous avons pleuré et promis de nous téléphoner.

Le retour à Potrera Hill a une voie facile et une voie difficile, cette dernière vous conduisant sur les collines les plus escarpées de la ville, le genre d’endroit que vous voyez dans les courses-poursuites des films d’action, avec des voitures qui décollent du sol et s’envolent vers le zénith. J’ai toujours pris la voie difficile. Ce ne sont que rues résidentielles et vieilles maisons victoriennes qu’on appelle “Dames peintes” à cause de leurs revêtements de peinture luxueux et sophistiqués, et des jardinets avec des fleurs et de hautes herbes. Les chats domestiques vous regardent depuis les gouttières, et on n’y voit guère de sans-abris. Il faisait si tranquille dans ces rues que j’aurais voulu avoir pris une autre route, par la Mision, qui est… tonitruante est probablement le meilleur mot pour le dire. Bruyante et vibrante. Pleine d’ivrognes crasseux et de cinglés en colère et de junkies inconscients, mais aussi de familles avec des berceaux, de vieilles dames qui s’échangent des ragots sur les paliers, de jackies avec des voitures tunées surbaissées qui font tump-tump-tump dans la rue. Il y avait les hipsers et les étudiants en art émo et même un couple de punk-rockers à l’ancienne, des vieux types avec des bides qui dépassaient de leurs t-shirts des Dead Kennedys. Et ausi des drag queens, des groupes de gamins en colère, des artistes de graffiti et des BCBG ahuris essayant de ne pas se

faire tuer pendant que leurs investissements dans l’immobilier raportaient.

J’ai remonté Goat Hill et je suis passé devant Goat Hill Pizza, ce qui m’a fait repenser à la prison où j’avais été détenu, et j’ai dû m’asseoir sur le banc devant le restaurant jusqu’à ce que j’arrête de trembler. C’est alors que j’ai remarqué le camion en haut de la colline, un 38-tonnes sans marquages avec trois échelons de métal sous la porte. Je me suis relevé et j’ai marché. J’ai senti des yeux me surveiller de toutes les directions. Je me suis hâté sur le reste du chemin vers la maison. Je n’ai pas regardé les Dames Peintes, ni les jardinets, ni les chats. J’ai gardé les yeux baissés.

Les deux voitures de mes parents étaient garées dans l’allée, bien que ce fût le milieu de la journée. Bien entendu. Papa travaille dans East Bay, il était donc coincé à la maison pendant que le pont était en réparation. Maman — Bon là, Dieu sait pourquoi Maman était à la maison.

Ils étaient là pour moi. Avant même que j’ai fini de faire tourner ma clef dans la porte, elle m’avait échappé de la main et s’était ouverte à la volée. Mes deux parents étaient là, l’air crayeux et hagards, les yeux glauques, me regardant fixement. Nous avons formé une statue vivante pendant un moment, puis ils se sont tous les deux précipités en avant et m’ont traîné dans la maison, en m’arrachant presque du sol. Ils parlaient tous les deux tellement vite et fort que tout ce que j’entendais n’était qu’un fleuve de sons rugissant et sans signification, puis ils m’ont tous deux serré dans leurs bras, et ils ont pleuré, et j’ai pleuré aussi alors que nous étions plantés là dans notre petite maison, sanglotant et commençant à produire des mots intelligibles, jusqu’à ce que nous nous calmions et que nous allions à la cuisine.

J’ai fait ce que je fais toujours quand j’arrive à la maison : je me suis servi un verre d’eau filtrée du réfrigérateur et j’ai pêché quelques cookies dans le “tonneau de biscuits” que la soeur de ma mère nous avait envoyé d’Angleterre. La familiarité de tout ceci a arrêté les coups de boutoir de mon coeur, qui s’est resynchronisé avec mon cerveau, et bientôt nous étions tous assis à table.
- “Où est-ce que tu étais ?”, ont-ils demandé tous deux, presque à l’unisson. J’avais réfléchi à ça en chemin.
- “Je me suis fait coincer”, j’ai dit, “à Oakland. J’y étais avec des amis pour un projet, et nous nous sommes retrouvés en quarantaine.”
- “Pendant cinq jours ?”
- “Oui”, ai-je répondu, “oui, c’était vraiment du sérieux.” J’ai lu des trucs sur les quarantaines dans le Chronicle, et j’ai plagié sans remords les citations qu’ils avaient publiées. “Oui. Tous ceux qui s’étaient fait prendre dans le nuage. Ils pensaient que nous avions été attaqués par une espèce de super-virus et ils nous ont parqués dans les containers sur les docks,

comme des sardines. C’était étouffant et poisseux. Pas beaucoup à manger, non plus.”
- “Seigneur, ” a dit Papa, les poings serrés sur la table.
Papa enseigne à Berkeley trois jours par semaine, il travaille avec des étudiants post-grad au programme de sciences de la bibliothèque. Le reste de temps, il fait du consulting pour des clients en ville et dans la péninsule, des dotcoms de troisième génération qui s’occupent de diverses choses qui ont trait à l’archivage. De profession, c’est un bibliothécaire aux manières douces, mais il avait été passablement radical dans les années 60 et il avait fait un peu lutte au lycée. Je l’ai vu s’énerver de temps en temps — je l’avais même énervé de temps en temps — et ils pouvait devenir sérieusement dingue quand il faisait son Hulk. Une fois, il a jeté une balançoire IKEA à travers tout le jardin de mon grand-père parce qu’elle était tombée en morceaux pour la cinquantième fois pendant qu’il l’assemblait.
- “Des barbares”, a dit Maman. Elle vit en Amérique depuis qu’elle est adolescente, mais elle redevient toute britannique quand elle rencontre des flics américains, le système de santé, la sécurité de l’aéroport ou les sans-abris. Alors, son mot est “barbares”, et son accent revient. Nous avions été à Londres deux fois pour voir sa famille et je dirais pas que je l’avais trouvée plus civilisée que San Francisco, juste plus encombrée.
- “Mais ils nous ont laissé partir, et on nous a fait traverser aujourd’hui”. J’improvisans.
- “Tu es blessé ?”, a demandé Maman. “Tu as faim ? Sommeil ?”
- “Oui, un peu de tout ça. Et aussi Simplet, Doc, Atchoum et Grincheux.”
Nous avions une tradition de famille avec les blagues sur les Sept Nains. Ils ont tous les deux souri un peu, mais leurs yeux étaient encore humides. Je me sentais mal pour eux. Ils avaient dû être fous d’anxiété. J’étais content d’avoir une occasion de changer de sujet.
- “Je serais ravi d’avoir quelque chose à manger.”
- “Je vais commander une pizza chez Goat Hill”, a dit Papa.
- “Non, je préfèrerais pas”, j’ai dit.
Ils m’ont tout les deux regardé comme s’il était poussé des antennes. En temps normal, j’adore Goat Hill Pizza — c’est-à-dire que j’en mange comme un poisson rouge mange sa nourriture, j’en engloutis jusqu’à ce qu’il n’y en ait plus ou que j’explose. J’ai essayé de sourire.
- “Je n’ai pas trop la tête à une pizza”, ai-je dit un peu platement. “Si on commandait un curry, ça vous dirait ?”
Dieu merci, San Francisco a une culture de la mourriture à emporter. Maman est allée au tiroir aux menus à commander (encore quelque chose de familier, aussi bon qu’un verre d’eau dans une gorge sèche et douloureuse) et a fouillé dedans. Nous avons passé quelques minutes à

parcourir le menu du restaurant halal pakistanais de Valencia. Je me suis décidé pour un mélange de grillades tandori et d'épinards à la crème avec du fromage, un lassi à la mangue salé (c'est bien meilleur que ce qu'on pourrait croire) et des petites pâtisseries frites dans un sirop caramel.

La nourriture commandée, les questions on repris de plus belle. Ils avaient pris contact avec les familles de Van, de Jolu et de Darryl et avaient essayé de nous signaler comme disparus. La police avait noté nos noms, mais il y avait aussi tellement de "déplacés" qu'ils n'ouvraient de dossier sur personne tant qu'ils n'étaient pas toujours disparus après sept jours. Entretemps, des millions de sites "avez-vous vu cette personne ?" s'étaient ouverts sur Internet comme des champignons. Quelques-uns de ces sites étaient des vieux clones de MySpace qui s'étaient retrouvés à court d'argent et qui espéraient une mâne nouvelle avec toute cette attention. Après tout, certains financiers des capitaux à risques avaient de la famille disparue dans la zone de la Baie. Peut-être que s'ils étaient retrouvés, le site attirerait de nouveaux investissements. J'ai attrapé le laptop de Papa et je les ai parcourus. Ils étaient couverts de publicités, bien entendu, et des photos des disparus, surtout des photos de promotions, de mariage ou ce genre de choses. C'était assez morbide. J'ai trouvé ma propre photo et vu que j'y étais lié à Van, Jolu et Darryl. Il y avait un petit formulaire pour signaler les gensqui avaient été retrouvés, et un autre pour noter des informations sur d'autres disparus. J'ai rempli les champs pour Van, Jolu et moi, et j'ai laissé celui de Darryl vierge.
- "Tu as oublié Darryl", a dit Papa. Il n'aimait pas trop Darryl — un jour il avait découvert qu'il manquait quelques centimètres dans l'une des bouteilles de son armoir à alcools, et à ma grande honte j'avais fait porter le chapeau à Darryl. En réalité, évidemment, c'était nous deux, ensemble, qui nous étions amusés à essayer la vodka-coca pendant une nuit blanche de jeux vidéo.
- "Il n'était pas avec nous", j'ai dit. Le mensonge avait un goût amer dans ma bouche.
- "Oh, mon Dieu", s'est exclamée ma mère. Elle s'est tordu les mains. "Nous avions supposé que vous seriez ensemble"
- "Non", ai-je continué, m'enfonçant dans le mensonge. "Non, nous avions rendez-vous mais nous ne nous sommes jamais trouvés. Il est probablement encore coincé à Berkeley. Il devait prendre le BART pour traverser."
Maman a gémit. Papa a secoué la tête et fermé les yeux.
- "Tu n'as pas entendu pour le BART ?", a-t-il demandé.
J'ai secoué la tête. J'entrevoyais où tout cela menait. J'ai cru que le sol me sautait au visage.

- “Ils l’ont fait sauter”, a dit Papa. “Les salopards l’ont fait sauter en même temps que le pont.”
Ca n’avait pas été à la Une du Chronicle, mais bien sûr, une explosion du BART sous l’eau ne serait pas aussi spectaculaire que les images du pont pendant en pièces et en lambeaux par-dessus la Baie. Le tunnel du BART qui reliait l’Embarcadero à San Francisco à la station de West Oakland était submergé.

Je suis retourné à l’ordinateur de Papa et j’ai parcouru les gros titres. Personne n’en n’était sûr, mais le décompte des morts était de l’ordre des milliers. Entre les voitures qui étaient tombées de 80 mètres dans l’eau et les gens qui s’étaient noyés dans les trains, le chiffre des morts montait. Un reporter prétendait avoir rencontré un “contrefacteur d’identité” qui avait aidé des “douzaines” de gens à tourner le dos à leur ancienne vie en disparaissant après les attentats, se faisant faire de nouveaux papiers, et ainsi échapper à des mauvais mariages, des dettes ou des vies.

Papa avait les larmes aux yeux, et Maman pleurait ouvertement. Ils m’ont tous les deux serré dans leurs bras, en me tapant doucement dans le dos comme pour s’assurer que j’étais bien là. Ils me répétaient sans cesse qu’ils m’aimaient. Je leur ai dit que moi aussi je les aimais. Nous avons pris un dîner plein d’émotion, et Maman et Papa ont tous deux pris quelques verres de vin, ce qui fait beaucoup pour eux. Je leur ai dit que je commençais à être fatigué, ce qui était exact, et je me suis retiré dans ma chambre. Ce n’était pas pour me coucher, par contre. Il fallait que je me connecte et que je trouve ce qui était en train de se passer. Il fallait que je parle à Jolu et Vanessa. Il fallait que je commence à rechercher Darryl. Je me suis glissé dans ma chambre et j’ai ouvert la porte. Je n’avais plus vu mon bon vieux lit depuis ce qui me semblait mille ans. Je me suis allongé dessus et j’ai porté la main à ma table de nuit pour attraper mon ordinateur portable. Je n’avais pas dû le brancher correctement — la prise électrique doit être mise pile dans la bonne position — et il s’était déchargé lentemant pendant que j’étais loin. Je l’ai rebranché et je lui ai donné une ou deux minutes pour se recharger avant de le redémarer. J’ai profité de ce temps pour me déshabiller, jeter mes habits à la poubelle — je ne voulais plus jamais les revoir — et enfiler une paire de boxers et un t-shirt propres. Les habits blanchis de frais, tirés tout droit de mon tiroir, me donnaient une impression de familiarité et de confort, comme d’être serré dans les bras de mes parents. J’ai allumé mon ordinateur portable et entassé une pille d’oreillers derrière moi à la tête du lit. Je me suis allongé, j’ai ouvert l’écran du laptop et je l’ai installé sur mes cuisses. Il était toujours dans sa séquence de démarrage, et nom d’un chien, ces icônes qui progressaient sur l’écran avaient de la gueule.

Il a fini son démarrage et m’a alors donné encore des alertes de batterie peu chargée. J’ai revérifié le cable d’alimentation et l’ai trituré un peu, ce qui les a fait partir. La prise d’alim était vraiment pourrie. En fait, elle était tellement moisie que je ne pouvais rien faire du tout. A chaque fois que j’enlevais ma main du cable d’alimentation, il perdait le contact et l’ordinateur se plaignait de sa batterie déchargée. Je l’ai examiné de plus près. Tout le boitier de mon ordinateur était légèrement de travers, avec un interstice qui partait d’un des coins, très fin, et allait en s’élargissant vers l’arrière. Parfois, on regarde une pièce d’équipement et on découvre quelque chose de ce genre, et on se demande “ça a toujours été comme ça ?” Peut-être qu’on n’avait jamais remarqué. Mais avec mon laptop, c’était impossible. Vous voyez, je l’ai assemblé. Après que le Bureau de l’Education nous avait distribué les SchoolBooks, il n’y avait plus aucune chance que mes parents m’achètent un ordinateur à moi, mais si techniquement le SchoolBook ne m’appartenait pas, que je n’étais pas censé installer de programme dessus ou le bricoler. J’avais économisé un peu d’argent — des petits boulots, les Noëls et les anniversaires, quelques ventes judicieuses sur eBay. En additionnant tout ça, j’avais assez d’argent pour acheter une machine complètement pourrie vieille de cinq ans. Alors Darrly et moi en avons construit une, à la place.

Vous pouvez acheter des boitiers de laptop exactement comme on achète des boitiers d’ordinateurs de bureau, même s’ils sont un peu plus spécialisés que de simples bon vieux PCs. J’avais assemblé quelques PCs avec Darryl au fil des ans, en cannibalisant des pièces achetées sur Craigslist et à des vide-greniers, ou en commandant à des fournisseurs taïwanais très bon marché sur Internet. Je m’étais dit qu’assembler un portable serait la meilleure façon d’avoir la puissance que je voulais à un prix que je pourrais me permettre. Pour construire votre propre laptop, vous commencez par commander un “barebook” — une machine avec juste un minimum de matériel dedans et toutes les bons logements pour des expensions. La bonne nouvelle était que quand j’ai eu fini, j’avais une machine qui pesait un bon demi-kilo de moins que le Dell que je convoitais, était plus rapide, et coûtait le tiers de ce que j’aurais dû mettre pour le Dell. La mauvaise était que l’assemblage d’un laptop ressemble au modélisme en bouteille. C’est des heures de manipulation minutieuse avec des pinces à épiler et des loupes, à essayer de tout fourrer dans un minuscule boitier. A la différence d’un gros PC — qui contient surtout de l’air — chaque milimètre cube d’espace à l’intérieur d’un laptop a une fonction précise. Chaque fois que je croyais avoir réussi, j’entreprenais le vissage final pour me rendre compte que quelque coinçait et empêchait le boitier de se refermer complètement, et je devais recommencer de zéro.

De sorte que je savais exactement à quoi ressemblait normalement la joiture de mon boitier quand il était fermé, et il n'était pas censé ressembler à ça. J'ai continué à triturer l'adaptateur d'alimentatio, mais c'était sans espoir. Je n'arriverais jamais à faire démarrer la machine sans la démonter. J'ai grogné et je l'ai posée à côté du lit. Je m'en occuperais le lendemain matin.

Enfin, en théorie. Deux heures plus tard, je regardais toujours le plafon, à me repasser dans ma tête le film de ce que j'avais subit, de ce que j'aurais dû faire, tout mes regrets et l'esprit d'escalier. J'ai roulé hors du lit. Il était minuit passé et j'avais entendu mes parents se coucher vers onze heures. J'ai attrapé le laptop, dégagé un peu d'espace sur mon bureau, clippé les petites lampes LED aux branches de ma loupe, et sorti un jeu de tournevis de précision. Une minute après, j'avais ouvert le boitier, démonté le clavier, et je contemplais les entrailles de mon portable. J'ai pris une bouteille d'air comprimé, soufflé la poussière que le ventilateur avait aspirée, et examiné le système. Quelque chose de collait pas. Je ne savais pas quoi exactement, mais d'un autre côté, ça faisait des mois que je n'avais plus ouvert le capot de ce truc. Par chance, la troisième fois que j'avais ouvert et que je m'étais bagarré pour refermer, j'avais été malin : j'avais pris une photo de l'intérieur avec tout en place. Je n'avais pas été totalement malin : la première fois, j'avais simplement laissé la photo sur mon disque dur, et naturellement je n'y avais jamais accès quand le laptop était en pièces détachées. Alors, je l'avais imprimé et rangé dans un tiroir plein de papiers en vrac, le cimetière des arbres morts où je gardais toutes les cartes de garantie et les diagrammes de circuits. J'ai brassé les papiers — qui semblaient plus en désordre que ce dont je me souvenais — et j'ai produit la photographie. Je l'ai installée à côté de l'ordinateur et j'ai regardé dans le vide, en essayant de trouver ce qui avait l'air de travers.

Et là, j'ai trouvé. La nappe qui connectait le clavier à la carte mère n'était pas connectée correctement. C'était vraiment bizarre. Il n'y avait pas de force qui s'exerçait sur cette pièce, rien qui l'aurait délogée pendant un fonctionnement normal. J'ai essayé de presser pour le remettre en place et j'ai découvert que le connecteur n'était pas seulement mal monté — il y avait quelque chose entre lui et la carte. Je l'ai débranché et j'ai porté ma lumière dessus. Il y avait quelque chose de nouveau dans mon clavier. C'était un petit bout d'équipement, juste quelques millimètres de large, sans numéro de série. Le clavier était branché dessus, et il était lui-même branché sur la carte. En d'autres termes, il était parfaitement situé pour capturer chaque touche que je pressais quand je tapais au clavier de ma machine. C'était un système d'espionnage. Mon coeur a tonné dans mes oreilles. Il faisait sombre et tranquille dans la maison, mais ce n'était pas

une pénombre confortable. Il y avait des yeux quelque part, des yeux et des oreilles, et ils me regardaient. Me surveillaient. La surveillance à laquelle je faisais face à l'école m'avait suivi jusque chez moi, mais cette fois, ce n'était plus seulement le Bureau de l'Education qui regardait par-dessus mon épaule : le Département de la Sécurité Intérieure l'avait rejoint.

J'ai presque enlevé l'espion. Mais alors, il m'est venu à l'esprit que celui qui l'avait planté là saurait que je l'avais enlevé. Je l'ai laissé en place. Ca me rendait malade de faire ça. J'ai regardé s'il y avait d'autres sabotages. Je n'en n'ai pas trouvé, mais est-ce que ça prouvait qu'il n'y en avait pas ? Quelqu'un s'était introduit dans ma chambre et avait installé ce dispositif — avait démonté mon laptop et l'avait remonté. Il y avait beaucoup d'autres moyens d'espioner un ordinateur. Je ne trouverais jamais tout. J'ai réassemblé ma machine avec des doigts gourds. Cette fois-ci, le boitier ne se fermait pas exactement non plus, mais le cable d'alimentation restait au moins en place. J'ai démarré la machine et j'ai posé mes mains sur le clavier, en pensant aux diagnostiques que j'allais faire tourner. Mais je ne pouvais pas. Bon Dieu, peut-être que ma chambre était sur écoute. Peut-être qu'il y avait une caméra qui m'espionnait en ce moment même. J'avais eu des pensées paranoïaques en retrant à la maison. Maintenant, je délirais complètement. J'avais l'impression que j'étais de nouveau en prison, de retour dans la salle d'interrogatoire, suivi par des entités qui m'avaient entièrement en leur pouvoir. Ca me donnait envie de hurler.

Il n'y avait qu'une seule solution. Je suis allé à la salle de bain, j'ai pris le rouleau de papier toilette et je l'ai remplacé par un nouveau. Par chance, il était presque déjà fini. J'ai déroulé le reste de papier et j'ai fouillé dans la boite à pièces détachées jusqu'à trouver une petite enveloppe de plastique pleine de LEDs ultra-puissantes que j'avais récupérées d'une lampe de vélo cassée. J'ai passé soigneusement leurs pates à travers le carton, en utilisant une épingle pour faire les trous, puis récupéré un peu de fil et tout connecté en série avec de petites pinces de métal. J'ai tordu les fils sur les pôles d'une pile de neuf volts, et fermé le circuit. J'avais maintenant un tube couronné de LEDs directionnelles ultra-puissantes, et à travers lequel je pouvais regarder. J'avais déjà construit quelque chose comme ça l'année précédente comme projet pour une fête des sciences, et je m'étais fait sortir quand j'avais prouvé qu'il y avait des caméras cachées dans la moitié des salles de classe de Chavez High.

Les caméras vidéo les plus simples coûtent moins cher qu'un dîner dans un restaurant décent, ces temps, elles ont donc tendance à apparaître un peu partout. Des vendeurs pervers en installent dans les cabines d'essayage ou dans les salons de bronzage et s'amusent avec des films secrets de leurs

clients — parfois ils le mettent simplement sur Internet. Savoir comment transformer un rouleau de papier toilette et pour trois dollars d’électronique en un détecteur de caméra relève du simple bon sens. C’est la façon la plus simple de détecter une caméra-espion. Elles ont des lentilles minuscules, mais elles reflètent la lumière tout comme les grosses. Ca marche mieux dans une chambre assez obscure : portez votre oeil à l’ouverture et parcourez du regardd, lentement, les murs et tous les endroits où quelqu’un aurait pu dissimuler une caméra jusqu’à repérer un reflet. Si le reflet reste en place quand vous vous déplacez en le fixant, c’est une lentille.

Il n’y avait pas de caméra dans ma chambre — pas que je puisse détecter, en tout cas. Il aurait pu y avoir des micro, bien entendu. Ou de meilleures caméras. Ou rien du tout. Aurait-on pu m’en vouloir d’être paranoïaque ? J’adorais celaptop. Je l’avais baptisé Salmagundi, ce qui signifie “fait de bric et de broc”. Quand on en vient à donner un nom à son ordinateur, c’est qu’on a une relation profonde avec lui. Mais maintenant, j’avais envie de ne plus jamais y toucher. J’aurais voulu le balancer par la fenêtre. Qui savait ce qu’ils lui avaient fait ? Qui aurait pu dire comment il était mis sur écoute ? Je l’ai enfermé dans un tiroir, capot fermé, et j’ai fixé le plafond. Il était tard et j’aurais dû être au lit. Mais je n’aurais jamais pu dormir dans ces conditions. J’étais sur écoute. Tout le monde pouvait être sur écoute. Le monde était bouleversé à jamais. “Je trouverai un moyen de me les faire”, j’ai dit. C’était un voeu, je l’ai su en l’entendant, même si je n’avais jamais fait de voeu avant. Je n’ai pas pu dormir après ça. Et de toute façon, j’avais une idée.

Dans un de mes tiroir, il y avant une boite sous film plastique contenant, toujours scellée, une Xbox Universal. Toutes les Xbox se sont toujours vendu pour moins cher que ce qu’elles coûtent — Microsoft gagne l’essentiel de son argent en taxant les éditeurs de logiciels qui veulent avoir le droit de vendre leurs jeux pour cette plateforme — mais l’Universal était la premièreXbox que Microsoft avait décidé de distribuer entièrement gratuitement. A la dernière saison des fêtes, on avait vu des pauvres types à tous les coins de rue, costumés en guerriers de la série des Halo, distribuant des sacs de ces consoles aussi vite qu’ils le pouvaient. Je suppose que ça marchait — tout le monde disait qu’ils avaient vendu une quantité astronomique de jeux. Bien entendu, il y avait des contre-mesures pour faire en sorte que vous ne puissiez jouer qu’aux jeux des éditeurs qui avaient acheté des licenses Microsoft pour les publier. Les hackers pulvérisaient ces contre-mesures. La Xbox avait été crackée par un gosse du MIT qui en avait tiré un livre best-seller, puis la 360 s’était fait avoir, et ensuite la Xbox Portable qui n’avait pas fait de mieux os (nous l’appelions

la transportable — elle pesait un kilo et demi !). La Universal était censée être absolument inviolable. Le lycéen qui l’avait crackée était un hacker Linux brésilien qui vivait dans une favela — une sorte de bidonville plein de squatters. Ne jamais sous-estimer la détermination d’un gosse qui a beaucoup de temps et pas d’argent. Quand les Brésiliens avaient publié leur crack, nous en étions dingues. En un clin d’oeil, il y avait eu des douzaines de systèmes d’exploitation alternatifs pour la Xbox Universal. Mon préféré était ParanoidXbox, une version de Paranoid Linux.

Paranoid Linux est un système d’exploitation conçu sur l’hypothèse que son utilisateur se fait attaquer par le gouvernement (il était destiné aux dissidents chinois et syriens), et il fait tout ce qu’il peut pour que les communications et les documents restent secrets. Il émet même des quantités de communications “leurres” qui doivent dissimuler le fait que quelque chose de secret se passe. Ainsi, pendant que vous recevez un message politique un caractère à la fois, ParanoidLinux fait semblant de surfer le web, remplir des questionnaires et flirter sur les chat-rooms. Pendant ce temps, un caractère sur cinq cents compose le message réel, une aiguille blottie dans une meule de foin gigantesque. J’avais gravé un DVD de ParanoidXbox dès qu’il était paru, mais je n’étais jamais allé jusqu’à déballer ma Xbox, la connecter à une télévision, etc. Ma chambre est déjà assez encombrée sans y laisser les crashiciels de Microsoft prendre de l’espace précieux. Cette nuit-là, j’ai fait le sacrifice.

Ca m’a pris environ vingt minutes à installer et démarrer. Le plus dur était que je n’avais pas de télévision, mais à la fin je me suis souvenu d’un petit projecteur LCD qui avait des connecteurs TV RCA standards à l’arrière. Je l’ai connecté à la Xbox et j’ai projeté sur ma porte pour installer ParanoidLinux. Maintenant qu’il était en ordre de marche, ParanoidLinux cherchait d’autres xBox Universal avec lesquelles parler. Chaque Xbox Universal vient avec un WiFi intégré pour les jeux multijoueurs. On peut se connecter au réseau sans fil des voisins et aller sur Internet, si on a une connection Internet sans fil. J’ai trouvé trois réseaux de voisins à bonne portée. Deux d’entre eux avaient même leurs Xbox Universal connectées à Internet. ParanoidXbox adorait cette configuration : il pouvait exploiter le connection Internet de mes voisins et l’utiliser pour se mettre en ligne par le réseau de jeu. Les paquets réseau ne manqueraient jamais aux voisins : ils payaient des connections Internet à forfait illimité, et ils ne surfaient pas énormément à deux heures du matin. Le mieux de tout ça était comment ça me faisait me sentir : j’avais le contrôle des événements. Ma technologie travaillait pour moi, me servait, me protégeait. Elle n’était pas là pour m’espionner. C’est pour ça que j’adore la technologie : si vous l’utilisez correctement, elle vous offre le pouvoir et la confidentialité. Mon

cerveau tournait à cent à l’heure, maintenant. Il y avait des tas de raisons de faire tourner ParanoidXbox — la meilleure étant que tout le monde pouvait écrire de jeux pour. On trouvait déjà un portage de MAME, l’émulateur multiple de machine d’aracde, de sorte qu’on pouvait jouer à pratiquement tous les jeux jamais écrits, depuis Pong — des jeux pour l’Apple][+, des jeux pour le Colecovision, pour la NES et la Dreamcast, et ainsi de suite. Encore mieux, il y avait plein de jeux multijoueurs sympas faits spécifiquement pour ParanoidXbox — des jeux de hobbyistes complètement gratuits que tout le monde pouvait faire tourner. Quand vous combiniez tout ça, vous aviez une console de jeux gratuite pleine de jeux gratuits qui vous fournissait un accès gratuit à Internet. Et le mieux — en ce qui vous concernait — était que ParanoidXbox était paranoïaque. Chaque bit envoyé par radio était brouillé jusqu’à être méconnaissable. On pouvait le mettre sur écoute autant qu’on voulait, on n’arriverait jamais à savoir qui parlait, de quoi ils parlaient, et à qui ils parlaient. Web anonyme, e-mail et messagerie instantanée. Tout ce que j’avais à faire maintenant, c’était de convaincre tous ceux que je connaissais de l’utiliser aussi.

Chapitre 6

Ce chapitre est dédié à Powell's Books, la légendaire "cité des livres" à Portland, dans l'Orégon. Powell est la plus grande librairie du monde, un univers d'odeurs de papier et d'étagères gigantesques, sans fin, sur plusieurs étages. Ils exposent les livres d'occasion et les livres neufs sur les mêmes étagères — quelque chose que j'ai toujours adoré — et chaque fois que je m'y arrête, ils avaient une véritable montagne de mes livres, et ils ont toujours été incroyablement élégants quand ils me demandent de signer leur stock. Les libraires sont agérables, le stock est fabuleux, et il y a même une sucursale à l'aéroport de Portland, ce qui en fait probablement la meilleure librairie d'aéroport du monde, en ce qui me concerne. Powell's Books: 1005 W Burnside, Portland, OR 97209 USA +1 800 878 7323

Croyez-le ou non, mes parents m'ont envoyé à l'école le lendemain. Je ne m'était endormi qu'à trois heures, d'un sommeil fiévreux, mais à sept heures du matin, mon père se tenait au pied de mon lit et me menaçait de me traîner par les chevilles. J'ai réussi à me lever — quelque chose était mort dans ma bouche après avoir barbouillé de la peinture sur mes paupières — et à finir dans la douche. J'ai laissé ma mère m'enfourner un toast et une banane, en souhaitant avec ferveur que mes parents me laissent boire du café à la maison. Je pourrais en attaper un subrepticement sur le chemin de l'école, mais les voir siroter de l'or noir pendant que je me traînais à travers la maison, m'habillais et fourrais mes livres dans mon sac — c'était atroce.

J'avais marché jusqu'à l'école des milleirs de fois, mais aujourd'hui c'était différent. J'ai gravis les collines avant de redescendre à la Mission, et partout il y avait des camions. J'ai vu de nouveaux senseurs et des caméras installées sur beaucoup de panneaux de circulation. Quelqu'un avait de grandes quantités d'équipement de surveillance qui traînait, attendant d'être installé à la première occasion. L'attaque sur Bay bridge avait été exactement ce dont ils avaient besoin. Tout cela donnait un air de ville conquise, gênée comme à l'intérieur d'un ascenseur, embarassée par la surveillance serrée des voisins et des caméras omniprésentes.

La boutique de café turc sur la 24ème rue m'a fourni une bonne tasse à emporter. Basiquement, le café turc est de la boue qui fait semblant d'être du café. C'est suffisemment épais pour qu'un cuiller y tienne debout, et contient bien plus de cafféine que les boissons énergétiques du type Red Bull. Croyez-en quelqu'un qui a lu l'article de Wikipédia, c'est comme ça qu'on a taillé l'Empire ottoman : en lâchant des cavaliers déments propulsés à la boue-café noir de jais. J'ai sorti ma carte de débit il le tenancier a tiré la tête.

- “On ne prend plus les cartes de débit”, il a dit.
- “Hein ? Pourquoi pas ?”
J’avais payé mon addiction au café chez le Turc avec ma carte depuis des années. Au début il me cassait les pieds tout le temps en me disant que j’étais trop jeune pour boire ce truc, et il refusait toujours de me servir dans les heures d’école, convaincu que je séchais les cours. Mais au fil des ans, le Turc et moi avions développé une sorte d’entende tacite. Il a secoué la tête tristement.
- “Tu ne comprendrais pas. Va à l’école, gamin.” Il n’y a pas de meilleur manière de me motiver à comprendre quelque chose que de me dire que je n’y arriverai jamais. Je l’ai passé au gril pour qu’il me dise. Il m’a jeté un regard comme s’il allait me jeter dehors, mais quand je lui ai demandé s’il pensait que je n’étais pas assez bien pour acheter dans son magasin, il a craqué. “La sécurité”, il a dit en regardant autour de lui les tubes de fèves séchées et de graines, et les étagères pleines d’épicerie turque. “Le gouvernement. Ils surveillent tout ça maintenant, c’était dans le journal. Le PATRIOT Act II, le Congrès l’a fait passer hier. Maintenant ils peuvent savoir à chaque fois que tu utilises ta carte. Je refuse. Je déclare que mon magasin ne les aidera pas à espionner mes clients.” J’en suis resté bouche bée. “Tu penses que ça n’est pas grave, peut-être ? Quel problème il y aurait à ce que le gouvernement sache quand tu achètes du café, hein ? Parce que c’est une façon de savoir où tu es, où tu as été. Pourquoi crois-tu que j’ai fuis la Turquie ? Un endroit où le gouvernement espionne tout le temps les gens, ça n’est pas un bon endroit. J’ai déménagé ici il y a vingt ans pour la liberté — je ne les aiderai pas à arracher cette liberté.”
- “Vous allez perdre tellement de clients”, j’ai bredouillé. Je voulais lui dire qu’il était un héros et lui serrer la main, mais c’est tout ce qui est sorti. “Tout le monde utiliser des cartes de débit”.
- “Peut-être plus tellement maintenant. Peut-être que mes clients viennent ici parce qu’ils savent que l’aime la liberté moi aussi. Je fabrique un panneau pour la vitrine. Peut-être que d’autres magasins vont en faire autant. J’ai entendu dire que l’ACLU va leur faire un procès pour cette histoire”.
- “J’achèterai tout chez vous à partir de maintenant”, j’ai dit. Je le pensais vriament. J’ai fouillé mes poches. “Ah, par cotre, je n’ai pas le liquide.” Il a serré les lèvres et hoché la tête.
- “Beaucoup de gens me disent ça. C’est OK. Donne l’argent d’aujourd’hui à l’ACLU.”
En deux minutes, le Turc et moi avions échangé plus de propos que depuis que j’étais entré pour la première fois dans son échoppe. Je n’aurais jamais cru qu’il était si passionné. Pour moi, il était simplement le gentil marchand de café du quartier. Alors je lui ai serré la main et quand j’ai quitté le

magasin, j’avais l’impression d’avoir rejoint une équipe. Un club secret.

J’avais raté deux jours d’école, mais il semblait que je n’avais pas manqué beaucoup de matière. L’école avait été fermée pendant le temps que la ville léchait ses plaies. Le lendemain avait été consacré, semble-t-il, à rendre hommage aux morts et aux disparus présumés morts. Les journaux publiaient des biographies des disparus, des cérémonies personnelles. Le Web était plein de ces services funéraires en capsules, il y en avait des milliers. De façon assez gênante, l’un d’entre eux m’était consacré. Ignorant de ce fait, j’ai posé le pied dans la cour de l’école, il y a eu un cri, et en quelques instants des centaines de personnes m’entouraient, me tapaient dans le dos, me serraient la main. Quelques filles que je ne connaissais même pas m’ont embrassé. et c’était plus que des bisous affectueux. Je me sentais comme une star du rock. Mes professeurs ont été à peine plus réservés. Madame Galvez a fondu en sanglots comme ma mère l’avait fait et m’a serré dans ses bras à trois reprises avant de me laisser rejoindre mon bureau et m’asseoir.

Il y avait une nouveauté sur le devant de la salle de classe. Une caméra. Madame Galvez m’a remarqué comme je la fixais et m’a passé un formulaire d’autorisation photocopié sur du papier à lettre de l’école. Le Bureau du district d’éducation unifié de San Fracisco avait tenu une réunion d’urgence pendant le week-end et avait voté à l’unanimité pour demander aux parents de tous les enfants de la ville la permission d’installer des caméras de circuits de télévision fermés dans chaque salle de classe et chaque corridor. La loi spécifiait qu’on ne pouvait pas nous obliger à aller à l’école s’il y avait des caméras partout dans l’établissement, mais elle ne disait rien sur le renoncement volontaire à nos droits constitutionnels. La lettre disait que le Bureau s’attendait à une pleine collaboration de tous les parents de la ville, mais qu’ils prendraient des mesures pour assurer l’éducation des enfants dont les parents objectaient dans des salles de cours “non protégées” séparées.

Pourquoi est-ce que nous avions des caméras dans nos salles de classe, maintenant ? Les terroristes. Bien entendu. Parce qu’en faisant sauter un pont, les terroristes avaient indiqué que les écoles seraient la prochaine cible. En tout cas c’est la conclusion à laquelle le Bureau était arrivé d’une façon ou d’une autre. J’ai lu le formulaire trois fois et j’ai levé la main.
- “Oui, Marcus ?”
- “Madame Galvez, concernant ce formulaire…”
- “Oui, Marcus ?”
- “Ca n’est pas justement le but du terrorisme, de nous faire avoir peur ? C’est pour ça que ça s’appelle terrorisme, n’est-ce pas ?”
- “Oui, j’imagine”. Toute la classe me regardait. Je n’étais pas le meilleur

élève de l’école, mais j’aimais bien un bon débat en classe. Ils attendaient ce que j’allais dire ensuite.
- “Alors est-ce que nous ne faisons pas ce que les terroristes veulent que nous fassions ? Ils n’ont pas gagné, si nous nous comportons comme si nous avions peur tout le tmeps et que nous installons des caméras dans les salles de classe, et tout ça ?”. Il y a eu une rumeur. L’un des autres élèves a levé la main. C’était Charles. Madame Galvez lui a donné la parole.
- “Installer des caméras nous protège, et nous n’avons plus besoin d’avoir peur. “
- “Nous protège de quoi ?”, j’ai rétorqué sans même avoir la parole.
- “Du terrorisme”, a repris Charles. Les autres hochaient la tête.
- “Mais comment ? Si un type entrait ici et se faisait sauter avec une ceinture d’explosifs — “
- “Madame Galvez, Marcus viole le règlement. On n’a pas le droit de faire des blagues sur les attentats”.
- “Qui est-ce qui fait des blagues ?”
- “Merci, tous les deux”, a dit Madame Galvez. Elle avait l’air profondément contrariée. J’avais honte d’avoir détourné son cours. “Je pense que c’est une discussion très intéressante, mais j’aimerais la réserver pour une autre leçon. Je crois que ces questions sont trop chargées d’émotions pour que nous en discutions aujourd’hui. Maintenant, revenons-en aux suffragettes, vous voulez bien ?”

Nous avons donc passé le reste de l’heure à parler des suffragettes et des différentes stratégies de lobbying qu’elles avaient mises au point pour introduire quatre femmes dans le chaque bureau de chaque membre de Congrès pour faire pression sur lui et lui faire savoir ce qu’impliquerait pour son avenir politique un refus d’accorder le droit de vote aux femmes. C’était normalement le genre de choses que j’aimais vraiment — les petits qui forcent les grands et les puissants à être honêtes. Mais ce jour-là, je n’arrivais pas àme concentrer. Ce doit avoir été l’absence de Darryl. Nous aimions bien le cours d’éducation civique, tous les deux, et nous aurions démarré nos SchoolBooks avec des sessions de chat quelques secondes après nous être assis, une façon détournée de bavarder pendant les leçons.

J’avais gravé une vingtaine de disques de ParanoidXbox la nuit de la veille et je les avais tous dans mon sac. Je les ai distribués à des gens dont je savais qu’ils étaient vraiment, vraiment mordus de jeux vidéos. Ils avaient tous eu une Xbox Universal ou deux l’année précédante, mais la plupart avait arrêté de les utiliser. Les jeux étaient vraiment chers et pas tellement amusants. Je les ai pris à part entre deux cours, à la cantine et dans la salle d’étude, et j’ai chanté les louanges des jeux ParanoidXbox à n’en plus finir. Amusant et gratuits — des jeux sociaux où l’on se perdait, avec plein

de gens sympas qui y jouaient des quatre coins du monde. Donner une chose pour en vendre une autre est ce que l'on appelle un “modèle commercial des lames de rasoir” — des entreprises comme Gillette vous donnent des rasoirs gratuits et se remboursent en vous facturant de petites fortunes pour les lames. Les cartouches d'imprimantes sont encore pires — le Champagne de plus cher du monde est franchement bon marché si on le compare à l'encre d'imprimante, alors qu'il coûte un centime à produire au litre. Le modèle commercial des lames de rasoir dépend de ce que vous ne puissiez pas vous procurer les “lames” ailleurs. Après tout, si Gillette peut se faire neuf dollars de bénéfice sur une lame de renchange uqi est vendue pour dix, pourquoi ne pas lancer une entreprise concurrente qui ne prendrait que quatre dollars de marge pour les mêmes lames ? Une marge de profit de 80% est déjà quelque chose qui ferait baver le commercial moyen. C'est pourquoi des entreprises rasoir comme Microsoft investissent énormément d'efforts pour rendre la concurrence impossible ou illégale.

Dans le cas de Microsoft, chaque Xbox a eu des contremesures pour empêcher les gens de faire tourner des logiciels publiés par des gens qui n'avaient pas payé leur livre de chair à Microsoft pour avoir le droit de vendre des programmes pour la Xbox. Les gens que je fréquentais n'avaient pas une très bonne opinion de ce genre de choses. Ils ont poussé des hourrah quand je leur ai dit que les jeux n'étaient pas surveillés. De nos jours, n'importe quel jeu en ligne auquel vous pourriez jouer est fréquenté par toutes sortes de fâcheux. Pour commencer, il y a les pervers qui essayent de vous faire sortir de chez vous et venir dans coin perdu pour vous faire des trucs bizarres dans le genre Le Silence des Agneaux. Ensuite, il y a les flics, qui font semblant d'être des gamins influençables pour traquer les pervers. Mais le pire de tout, c'est les modérateurs qui passent leur temps à espionner les discussions et à nous tomber dessus pour des violations de leurs conditions d'utilisations, qui disent pas de flirt, pas de jurons, et pas de “propos insultant ouvertement ou de manière codée tout aspect d'une orientation sexuelle”. Je ne suis pas en permanence un obsédé, mais je suis un garçon de 17 ans. Il arrive qu'on fasse référence au sexe. Mais que Dieu ait pitié de vous si ça arrive dans une conversation pendant un jeu. C'est un motif de bannissement.

Personne ne surveillait les jeux ParanoidXbox, parce qu'ils ne dépendaient pas d'une entreprise : c'étaient juste des jeux que des hackers avaient écrit pour le bonheur de le faire. C'est pourquoi ces fondus de jeux adoraient entendre mon histoire. Ils ont pris possession des disques avec avidité, et m'ont promis de graver des copies pour tous leurs amis — après tout, les jeux deviennent plus amusants quand on y joue avec ses copains. En rentrant à la maison, j'ai lu qu'un groupe de parents avait porté plainte

contre le Bureau d’Education à cause de l’introduction des caméras dans les salles de classe, mais qu’ils avaient déjà perdu leur demande en référé pour les faire retirer.

Je ne sais pas qui a inventé le nom Xnet, mais il est resté. On entendait des gens en parler dans le métro. Van m’a appelé pour me demander si j’en avais entendu parler et je me suis étranglé quand j’ai compris de quoi elle parlait : les disques que j’avais commencé à distribuer la semaine d’avant avaient été passés en contrebande et copiés jusqu’à Oakland en l’espace de deux semaines. Ca me faisait regarder par-dessus mon épaule — comme si j’avais violà une règle et que le Département de la Sécurité Intérieure allait débarquer et m’emmener pour toujours. Ca avait été de dures semaines. Le BART avait complètement abandonné l’argent liquide maintenant, et l’avait remplacé par des cartes RFID “sans contact” qu’on agitait devant les tourniquets pour passer. C’était classe et pratique, mais chaque fois que j’en utilisais une, ça me faisait penser à la façon dont j’étais suivi à la trace. Quelqu’un a posté sur Xnet un lien vers un papier de l’Electronic Frontier Foundation sur la façon dot ces systèmes pouvaient être utilisés pour pister des gens, et le papier contenait des anecdotes sur des petits groupes de gens qui avaient manifesté aux stations du BART.

J’utilisais Xnet pour pratiquement tout, maintenant. Je m’étais fait une adresse mail bidon grâce au Parti Pirate, un parti politique suédois qui détestait qu’on surveille Internet et qui promettait de garder ces comptes mail secrets de tous, même des flics. J’y accédais strictement par Xnet, en sautant de la connection d’un voisin à celle d’un autre, maintenant mon anonymat — je l’espère — jusqu’en Suède. Je n’utilisais plus w1n5ton. Si Benson était capable de deviner, n’importe qui y arriverait. Mon nouveau pseudo, qui m’était venu dans l’inspiration du moment, était M1k3y, et j’avais maintenant quantités de mails de gens qui avaient entendu dire sur des chatrooms ou des forums dediscussion que je pouvais les aider à dépanner leurs configurations et leurs connections Xnet.

Harajuku Fun Madness me manquait. L’entreprise avait suspendu le jeu indéfiniment. Ils disaient que “pour raisons de sécurité” ils pensaient que ce n’était plus une bonne idée de cacher des choses et d’envoyer des gens les chercher. Et si quelqu’un pensait qu’il s’agissait d’une bombe ? Et si quelqu’un mettait une bombe au même endroit ? Et si je me faisait frapper par la foudre en me promenant avec un parapluie ? Interdisons les parapluies ! Combattons la menace des éclairs !

J’utilisais toujours mon ordinateur portable, mais j’avais toujours la chair de poule en le faisant. Ceux qui l’avaient mis sur écoute se demanderaient pourquoi je ne l’utilisais pas. Je me disais que je surferais un peu sur Internet avec, n’importe comment, un peu moins chaque jour, de façon à

ce que ceux qui me surveillaient voient me habitudes évoluer lentement, plutôt qu'un changement abrupt. Pour l'essentiel je lisais ces hommages funèbres sinistres — toutes ces centaines d'amis et de voisins morts au fond de la Bay. Pour dire vrai, j'abattais de moins en moins de devoirs chaque jour. J'avais à faire ailleurs. Je gravais des piles de ParanoidXbox chaque jour, cinquante ou soixante, et je les distribuais au quatre coins de la ville aux gens qui étaient prêts à en graver eux-mêmes une cinquantaine pour leurs amis. Je ne m'inquiétais pas trop de me faire attraper à faire ça, parce que j'avais la crypto de mon côté.

La crypto, c'est la cryptographie, ou "l'écriture secrète", et ça existe depuis les Romains (littéralement : Augustus Caesar en était un grand amateur et aimait bien inventer ses propres codes, dont certains sont encore utilisés de nos jours pour crypter les chutes de blagues dans les e-mails). La crypto, c'est des maths. Des maths solides. Je ne vais pas essayer de vous expliquer en détail prace que je n'ai pas le niveau en maths pour vraiment comprendre, non plus — regardez sur Wikipédia si vous voulez vraiment. Mais voici la version courte : certaines fonction mathématiques sont faciles à calculer dans un sens, et vraiment difficiles dans l'autre sens. Il est facile de multiplier deux grands nombres premiers pour en faire un nombre géant. C'est vraiment, vraiment difficile de prendre un nombre géant et de retrouver de quels nombre premiers il est le produit. Cela veut dire que si vous trouvez une façon de coder un message qui repose sur la multiplication de grands nombres premiers, le décoder sans connaître les nombres premiers en question va être difficile. Diaboliquement difficile. Du genre, un trillion d'années de calcul sur tous les ordinateurs jamais inventés tourant 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, n'y arriveraient pas.

Il y a quatre parties à tout message cryptographique : le message original, qu'on appelle "message en clair". Le message brouillé, qu'on appelle "message chiffré". Le système de brouillage, qu'on appelle le "code". Et finalement il y a la clef : le truc secret que vous donnez à manger à un code, avec le message en clair, pour produire le message chiffré. Dans le temps, les gens qui avaient à voir avec la crypto essayaient de tout garder secret. Chaque agence et gouvernement avait ses propres codes et ses propres clefs. Les Nazis et les Alliés ne voulaient pas que ceux d'en face sachent comment ils chiffraient leurs messages, snas parler des clefs qui servaient à déchiffrer les messages. Ca paraît être une bonne idée, n'est-ce pas ? Eh bien non. La première fois qu'on m'a parlé de cette histoire de factorisation en nombre premiers, j'ai tout de suite dit "Impossible, c'est des conneries. Je veux dire, bien sûr que c'est difficile d'effectuer ce truc factorisation. Mais ça a été impossible de voler ou d'aller sur la Lune, ou d'avoir un disque dur avec un capacité de plus de quelques kilo-octets.

Quelqu’un doit avoir trouvé une façon de déchiffrer les messages”. J’entrevoyais des montagnes évidées bourrées de mathématiciens de la National Security Agency en train de lire chacun des e-mails du monde en ricanant. En fait, c’était arrivé pendant la Second Guerre Mondiale. C’est la raison pour laquelle la vie ne ressemble pas plus à Castle Wolfenstein, où j’ai passé bien des jours à traquer les Nazis.

Le truc, c’est que les systèmes de codage sont difficiles à garder secrets. Il y a beaucoup de math qui entre en ligne de compte, et s’il sont utilisés à large échelle, alors tout le monde qui les utilise doit les garder secrets aussi, et si quelqu’un change de camp, vous êtes bon pour trouver un nouveau système. Le système Nazi s’appelait Enigma, et il utilisait un petit ordinateur mécanique appelé Machine Enigma pour chiffrer et déchiffrer les messages qu’ils échangeaient. Chaque navire, chaque sous-marin, chaque station devaient en avoir un, de sorte qu’il était inévitable que les Alliés finissent par mettre la main sur l’une d’entre elles. Quand ils y sont parvenus, ils l’ont crackée. Cette entreprise était dirigée par mon héros personnel, un type nommé Alan Turing, qui a essentiellement inventé l’informatique telle que nous la connaissons aujourd’hui. Malheureusement pour lui, il était homosexuel, aors quand la guerre a été finie, le stupide gouvernement britannique l’a forcé à se shooter aux hormones pourle “guérir” de son homosexualité, et il s’est suicidé. Darryl m’avait offert une biographie de Turing pour mon 14ème anniversaire — emballé dans vingt couches de papier et dans un jouet Batmobile recyclé, il était comme ça avec les cadeaux — et j’avais été un fan de Turing depuis. Maintenant que les Alliés avaient la machine Enigma, ils pouvaient intercepter les messages radio des Nazis, ce n’aurait pas dû être un problème sérieux, puisque chaque capitaine avait sa propre clef. Comme les Alliés n’avaient pas les clefs, la possession de la machine n’aurait pas dû les aider. C’est là que le secret nuit à la crypto. Le système de codage d’Enigma avait un défaut. Quand Turing a regardé sérieusement, il s’est rendu compte que les cryptographes nazis avaient commis une erreur mathématique. En mettant la main sur une machine Enigma, Turing pouvait trouver un moyen de casser n’importe quel message nazi, quelle que soit la clef utilisée.

Ca a fait perdre la guerre aux Nazis. Ne vous méprenez pas, c’est une excellente chose. C’est un vétéran du Castle Wolfenstein qui vout le dit. Vous ne voudriez pas que les Nazis dirigent le pays. Après la guerre, des cryptographes ont consacré beaucoup de temps à réfléchir là-dessus. Le problme avait été que Turing était plus malin que le gars qui avait inventé Enigma. A chaque fois que vous avez un code, vous vous rendez vulnérable à quelqu’un de plus malin que vous qui produirait une technique pour le casser. Et plus ils y réfléchissaient, plus ils réalisaient que n’importe qui

peut inventer un système de sécurité qu'il ne voit pas comment casser. Mais personne ne peut imaginer ce que quelqu'un de plus malin pourrait faire. Vous devez publier un système de codage pour savoir qu'il fonctionne. Vous devez dire au plus de monde que possible comment il fonctionne, pour qu'ils puissent taper dessus avec tout ce qu'ils ont, et en éprouver la sécurité. Plus longtemps ça passe sans que quelqu'un ne trouve une faille, plus vous êtes sûr. Et c'est comme ça que ça marche, aujourd'hui. Si vous voulez être en sécurité, vous n'utilisez pas un code qu'un petit génie a sorti la semaine dernière. Vous utilisez un truc que les gens ont utilisé depuis aussi longtemps que possible sans que personne ne trouve comme le casser. Que vous soyiez une banque, un terroriste, un gouvernement ou un adolescent, vous utilisez les mêmes systèmes de cryptage. Si vous essayez votre propre code, il y a un risque que quelqu'un ait trouvé une faille qui vous aurait échappé et serait votre Turing, déchiffrant tous vos messages "secrets" et se marrant en lisant vos ragots stupides, vos transactions financières et vos secrets militaires. C'est pourquoi je savais que la crypto me protègerait des écoutes, mais je n'étais pas capable de m'en tirer avec des histogrammes.

Je suis sorti du BART, j'ai agité ma carte devant le tourniquet et j'ai mis le cap sur la station de la 24ème rue. Comme d'habitude, il y avait plein de types chelous qui zonaient dans la station, des ivrognes, des fondus de Jésus, des Mexicains sombres qui regardaient le sol fixement, et quelques gamins des gangs. J'ai gardé mon regard loin d'eux en arrivant aux escaliers et je suis remonté d'une foulée rapide vers la surface. Mon sac était maintenant vide, il n'était plus boursoufflé par les disques de ParanoidXbox que j'avais distribués, et j'avais les épaules légères et le pas alerte en arrivant à la rue. Les prêcheurs étaient toujours au travail, exhortant en espagnol et en anglais à propos de Jésus et ainsi de suite. Les vendeurs de lunettes de soleil de contrefaçon était partis, mais ils avaient été remplacés par des types qui vendaient des chiens robots qui aboyaient l'hymne national et levaient la patte si on leur montrait une photo d'Oussama Ben Laden. Il se passaient certainement des trucs intéressants dans leurs petits cerveaux, et j'ai pris not mentalement d'en acheter un ou deux et de les démonter plus tard. La reconnaissance de visages était assez nouvelle pour les jouets, n'ayant que récemment franchi le pas de l'utilisation militaire à l'emploi dans les casinos pour repérer les tricheurs et à la police.

J'ai commencé dans la 24ème rue en direction de Potrero Hill et de chez moi, en roulant les épaules et reniflant l'odeur des burritos qui s'échappait des restaurant qui me faisait penser au dîner. Je ne sais pas pourquoi il s'est trouvé que j'ai donné un coup d'oeil par-dessus mon épaule, mais

c'est ce qui s'est passé. Peut-être que c'était un soupçon de mon sixième sens subconscient, ou un de ces trucs. Je savais que j'étais suivi. Il y avait deux types blancs et massifs avec des petites moustaches qui me faisaient penser aux flics ou aux motards homosexuels qui roulaient sur Castro dans tous les sens, mais les homosexuels sont généralement mieux coiffés. Ils avaient des blousons couleur du ciment et des jeans, et leur ceinture était couverte pour leurs vêtements. J'ai pensé à tout ce qu'un flic trimbale dans sa ceinture, au ceinturon multi-fonctions que le type du Département de la Sécurité Intérieure avait porté dans le camion. Les deux types portaient des écouteurs Bluetooth avec des micros. J'ai continué à marcher, le coeur battant. Je m'étais attendu à ce que le DSI comprenne ce que je faisais. J'avais pris toutes les précautions possibles, mais Coupe-à-la-Serpe m'avait prévenu qu'elle me surveillerait. Elle m'avait dit que j'étais en sursis. J'ai réalisé que j'avais attendu de me faire arrêter et ramener en prison. Pourquoi pas ? Pourquoi est-ce que Darryl devrait moisir en prison et pas moi ? Qu'est-ce que j'avais pour ma défense ? Je n'avais même pas eu les tripes pour raconter à mes parents — ou aux siens — ce que nous était réellement arrivé.

J'ai allongé le pas et j'ai fait un inventaire dans ma tête. Je n'avais rien de compromettant dans mon sac. Rien de trop compromettant, en tout cas. Il y avait le crackage qui permettait à mon SchoolBook de faire tourner des programmes de chat et ce genre de choses, mais la moitié des gens de l'école avait ça. J'avais changé de système de cryptage sur mon téléphone — j'avais maintenant une fausse partition qui se décodait avec un mot de passe, mais tous les trucs intéressants étaient cachés, et il fallait un autre mot de passe pour les ouvrir. La section cachée avait l'air d'être juste de bruit aléatoire — quand vous encryptez vos données, elle deviennent impossible à distinguer de bruit aléatoire — et ils ne sauraient même jamais qu'elle était là. Il n'y avait pas de disques dans mon sac. Mon laptop ne contenait rien de compromettant. Bien sûr, s'ils fouillaient ma Xbox assez longtemps, c'était game over. Pour ainsi dire.

Je me suis arrêté net. J'avais fait tout ce que je pouvais faire pour me couvrir. Il était temps de faire face à mon destin. Je suis entré dans le plus proche var à burritoset j'en ai commandé un avec des carnitas — de l'émincé de porc — avec un supplément de salsa. Tant qu'à disparaître, autant le faire le ventre plein. J'ai pris un gobelet d'horchata, aussi, une boisson glacée au riz qui a le goût d'un pudding au riz acqueux et légèrement sucré (c'est meilleur que ce qu'on pourrait craindre). Je me suis assis pour manger, et un calme profond s'est déposé sur moi. Soit j'allais me retrouver en prison pour mes “crimes”, soit non. La liberté qui m'avait été accordée depuis mon arrestation n'avait été que des vacances

temporaires. Mon pays n'était plus mon ami : nous étions maintenant dans deux camps différents et je savais que je ne pourrais jamais gagner.

Les deux types sont entrés dans le restaurant alors que je finissait le burrito et que j'allais me lever pour commander des churros — des beignets frits avec du sucre à la canelle — pour le dessert. Je suppose qu'ils avaient attendu dehors et qu'ils en avaient assez de m'attendre. Ils se sont tenus derrière moi au guichet, en m'encadrant. J'ai pris mon churros des mains de la jolie vendeuse et l'ai payée, et j'ai mordu rapidement à deux reprises dans la pâte avant de me retourner. Je voulais manger au moins un petit peu de mon dessert. Ca pouvait être le dernier dessert que j'aurais avait très, très longtemps. Et alors je me suis retourné. Ils étaient tellement près que je voyais les taches de rousseur sur les joues de celui de gauche, et la morve dans le nez de l'autre.
- “Excusez-moi”, j'ai dit en poussant pour me faufiler en eux. Le morveux s'est positionné pour me bloquer.
- “Monsieur”, il a dit, “Pouvez-vous venir avec nous ?” Il a fait en geste vers la porte du restaurant.
- “Désolé, je mange”, j'ai dit en bougeant de nouveau. Cette fois-ci, il a mis sa main sur ma poitrine. Il respirait rapidement par le nez, ce qui faisait bouger sa morve. Je suppose que je respirais fort moi aussi, mais c'était difficile à dire avec les battements de mon coeur. L'autre a déboutonné un pan de son blouson pour dévoiler en insigne du Département de la Police de San Francisco.
- “Police”, il a dit, “veuillez nous accompagner”.
- “Laissez-moi prendre mes affaires”, j'ai dit.
- “Nous nous occupons de ça”, a-t-il répondu.
Le morveux a fait un pas qui l'a amené directement sur moi, son pied entre les miens. On fait ce genre de choses dans certains arts martiaux. Ca vous permet de savoir comment l'adversaire répartit son poids et s'il se prépare à bouger. Mais je n'allais pas partir en courant. Je savais que je ne pouvais pas faire la course contre le destin.

Chapitre 7

Ce chapitre est dédié à Books of Wonder à New York, la plus ancienne et la plus grande librairie pour enfants de Manhattan. Ils se situent juste à quelques pâtés de maisons des bureaux de Tor Books dans le Flatiron Building et chaque fois que je passe pour un rendez-vous avec les gens de Tor, je me faufile jusqu'à Books of Wonders pour fouiller leur stock de livres pour enfants neufs, d'occasion ou rares. Je suis très amateur d'éditions rares d'Alice au Pays des Merveilles, et Books of Wonder ne manque jamais de m'enthousiasmer avec l'une ou l'autre magnifique édition limité d'Alice. Ils organisent des tonnes d'événemnts spéciaux pour les enfants et ils entretiennent l'une des atmosphères les plus chaleureuses que j'aie jamais éprouvée dans une librairie.
Books of Wonder: 18 West 18th St, New York, NY 10011 USA +1 212 989 3270

Ils m'ont fait sortir et m'ont conduit au coin de la rue jusqu'à une voiture de police banalisée qui attendait. Pas que qui ce que soit dans le quartier aurait eu du mal à deviner que c'était une voiture de flic, par contre. Il n'y a que la police pour circuler dans des grosses Crown Victorias, maintenant que l'essence coûte un dollar et demi le litre. De plus, il n'y a que les flics pour stationner en double file au milieu de Van Ness Street sans se faire remorquer leur voiture par les meutes de dépanneuses prédatrices qui patrouillent sans fin pour faire respecter les incompréhensibles règlements de stationnement de San Francisco, et récolter des rançons pour le kidnapping de votre voiture.

Le Morveux s'est mouché. Il était assis sur le siège arrière, avec moi. Son collègue était assis à l'avant, tapant à deux doigts sur un laptop renforcé antédiluvien qui avait dû appartenir aux Pierrafeu. Morveux a examiné ma carte d'identité une nouvelle fois.
- “Nous voudrions seulement vous poser quelques questions de routine”.
- “Je peux voir vos cartes ?”, j'ai demandé.
Ces types étaient clairement des flics, mais ça ne ferait pas de mal de leur montrer que je connaissais mes droits. Morveux a dévoilé sa plaque trop vite pour que je puisse la voir correctement, mais Taches de Rousseur, sur le siège de devant, m'a permis d'examiner la sienne en détail. J'ai pu noter le numéro de leur division et j'ai mémorisé le nombre à quatre chiffres. C'était facile : 1337 est aussi la façon dont les hackers écrivent “leet”, ce qui signifie “élite”. Ils étaient tous deux très polis et aucun d'eux n'essayait de m'intimider de la façon dont le DSI avait fait quand ils m'avaient en détention.
- “Suis-je en état d'arrestation ?”

- “Vous êtes détenu momentanément pour que nous puissions assurer votre sécurité et celle du public”, a dit Morveux.
Il a passé mon permis de conduire à Taches de Rousseurs, qui a saisi les données lentement dans son ordinateur. Je l’ai vu fair eune faute de frappe et je l’ai presque corrigé, mais jeme suis dit qu’il valait sans doute mieux garder mes lèvres scellées.
- “Eest-ce qu’il y a quelque chose que vous voudrais me dire, Marcus ? Ou est-ce qu’on t’appelle Marc ?”
- “Marcus ira très bien”, j’ai répondu.
Le Morveux avait l’air d’un brave type, en fait. A part pour sa tendance à me kidnapper dans sa voiture, évidemment.
- “Marcus, tu n’aurais pas des choses à nous dire ?”
- “Quel genre de choses ? Est-ce que je suis en état d’arrestation ?”
- “Tu n’es pas en état d’arrestation, pour le moment, ” a dit le Morveux. “Est-ce que tu préfèrerais l’être ?”
- “Non”, j’ai dit.
- “Bon. Nous te surveillons depuis que tu as quitté le BART. Ta carte de métro montre que tu as voyagé à des endroits bizarres à des heures inhabituelles.”
Quelque chose s’est laissé aller dans ma poitrine. Ceci n’avait rien à voir du tout avec Xnet, alors, enfin pas vraiment. Ils m’avaient repéré à mon utilisation atypique du métro et ils voulaient savoir pourquoi j’avais voyagé de façon si étrange récemment. Que c’était totalement stupide.
- “Alors vous autres, vous prenez en filature tous ceux qui sortent de la station du BART en ayant fait un parcours bizarre ? Vous devez en avoir, du boulot !”
- “Pas tout le monde, Marcus. Nous recevons une alarme à chaque fois que quelqu’un fait des parcours atpyiques et ça nous aide à estimer si nous voulons enquêter plus avant. Dans ton cas, nous sommes là parce que nous aimerions savoir pourquoi un gosse intelligent comme toi se balade dans des coins bizarres. “
Maintenant que je savais que je ne finirais pas en prison, je commençais à m’énerver. Ces types n’avaient aucun droit de m’espionner — pour l’amour du ciel, le BART lui-même n’avais pas le droit de les aider à m’espionner. Qu’est-ce qui avait bien pu décider mon abonnement de métro que j’avais un “profil de transit inhabituel” ?
- “Je crois que je préférerais que vous m’arrêtiez, maintenant”, j’ai dit. Le Morveux s’est rejeté dans son siège et m’a regardé en levant le sourcil.
- “Vraiment ? Sur quel chef d’inculpation ?”
- “Oh, vous voulez dire que prendre le métro de façon non standard n’est pas un crime ?”
Taches de Rousseur a clos les yeux et les a frottés avec ses pouces. Le

Morveux a poussé un soupir à fendre l’âme.
- “Ecoute, Marcus, nous sommes du même côté. Nous utilisons ce système pour attraper les méchants. Pour attraper les terroristes et les dealers de drogue. Tu pourrais toi-même être un dealer. C’est un bon moyen de se promener en ville, ces abonnemnts. Anonyme.”
- “Quel est le problème avec l’anonymat ? C’était bien assez bon pour Thomas Jefferson. Et au fait, je suis en état d’arrestation ?”
- “Ramenons-le chez ses parents”, a dit Taches de Rousseur. “On pourra parler à ses parents”.
- “Je crois que c’est une excellente idée”, j’ai dit. “Je suis sûr que mes parents seront très intéresés de savoir à quoi sert l’argent de leurs impôts –”
Là, j’avais exagéré. Le Morveux avait presque saisi la poignée de la portière, mais là il me fusillait du regard avec une tête de Hulk et des veines qu’on voyait battre.
- “Tu ferais mieux de la fermer maintenant, quand tu en as encore l’occasion. Après tout ce qui s’est passé ces deux dernières semaines, ça ne te tuerait pas de coopérer avec nous. Tu sais quoi, peut-être qu’on devrait juste t’arrêter. Tu pourrais passer un jour ou deux en cellule pendand que ton avocat te chercherait. Des tas de choses peuvent se passer pendant ce temps. Des tas. Tu crois que tu aimerais ça ?”
Je n’ai rien répondu. J’avais été insolent et en colère. Maintenant j’étais terrifié.
- “Je suis désolé”, ai-je réussi à dire, en me détestant moi-même une nouvelle fois pour l’avoir dit. Le Morveux est passé sur le siège de devant et Taches de Rousseurs a passé une vitesse, roulant le long de la 24ème rue et par-delà Potrero Hill. Ils avaient mon adresse par ma carte d’identité.
Maman a ouvert la porte quand la sonnette a retenti, en laissant la chaîne de sécurité. Elle a jeté un ocup d’oeil, m’a vu et a demandé :
- “Marcus ? Qui sont ces gens ?”
- “Police”, a dit Morveux. Il a montré sa plaque, en lui laissant bien regarder, pas en la faisant filer comme pour moi. “Est-ce que nous pourrions entrer ?”

Maman a refermé la porte pour dégager la chaîne et les faire entrer. Ils m’ont conduit à l’intérieur et Maman nous a balayés tous les trois avec un de ses regards dont elle a le secret.
- “De quoi s’agit-il ?”
Morveux m’a désigné du doigt.
- “Nous voulions poser quelques questions de routine à votre fils sur ses déplacements, mais il a refusé d’y répondre. Nous avons pensé que le mieux serait de le conduire ici.”

- “Est-il en état d’arrestation ?” L’accent anglais de Maman revenait fort. Bonne vieille Maman.
- “Etes-vous citoyenne américaine, madame ?”, a demandé Taches de Rousseur. Elle lui a lancé un regard qui aurait pu décaper de la peinture.
- “Sûûûûr qu’je suis, ouaip !”, a-t-elle répondu avec un accent texan à couper au couteau. “Suis-je en état d’arrestation ?”
Les deux flics se sont entreregardés. Taches de Rousseur s’est lancé.
- “Je crois que nous sommes partis d’un mauvais pied. Nous avons repéré votre fils à son profil de transit inhabituel, dans le cadre d’un nouveau programme de maintien de l’ordre pro-actif. Quand nous repérons des gens dont les trajet sont inhabituels, ou qui correspondent à un profil suspect, nous enquêtons. “
- “Attendez, ” a dit Maman. “Comment savez-vous que mon fils prend le métro ?”
- “Les passes rapide”, a-t-il répondu. “Ils tracent les voyages”.
- “Je vois”, a dit Maman en croisant les bras. Ca n’est jamais bon signe quand elle croise les bras. C’était déjà relativement sérieux à partir du moment où elle ne leur avait pas proposé une tasse de thé — au Pays de Maman, c’était pratiquement comme si ell les avait forcés à hurler à travers la fente de la boite aux lettres — mais maintenant qu’elle avait croisé les bras, ça allait mal finir pour eux. A ce moment, j’aurais voulu sortir pour lui acheter un gros bouquet de fleurs.
- “Marcus a refusé de nous dire pourquoi ses déplacements sont tels qu’ils sont.”
- “Etes-vous en train de dire que vous soupçonnez mon fils d’être un terroriste à cause de la façon dont il prend le bus ?”
- “Les terroristes ne sont pas les seuls délinquants que nous attrapons pas cette technique”, a dit Taches de Rousseur. “Les trafiquants de drogue. Les gamins de gangs. Même les voleurs à l’étalage assez malins pour opérer dans des quartiers différents à chaque fois”.
- “Vous souponnez mon fils d’être un dealer ?”
- “Nous n’avons pas dit ça — “, a commencé Zit. Maman a claqué de smains pour le faire taire.
- “Marcus, sois gentil de me passer ton sac à dos”.
Je me suis excécuté. Maman a ouvert la fermeture éclair et a regardé à l’intérieur, tout d’abord en nous tournant le dos.
- “Messieurs, je suis maintenant en mesure d’affirmer qu’il n’y a ni narcotiques, ni explosifs, ni produits de vols à l’étalage dans le sac à dos de monfil. Je pense que l’affaire est close. J’aimerais voir vos numéros d’identification avant que vous partiez, s’il-vous-plaît.” Le Morveux a ricané.
- “Chère madame, l’ACLU a porté plainte contre trois cents flics de la police

de San Francisco, vous allez devoir faire la queue.”

Maman m’a fait une tasse de thé et m’a ensuite donné une faim de loup pour le dîner en m’annonçant qu’elle avait faire des falafel. Papa est rentré à la maison alors que nous étions toujours à table et Maman et moi lui avons conté l’histoire tour à tour. Il a secoué la tête.
- “Lillian, ils faisaient juste leur travail.” Il portait encore le blazer bleu et le pantalon kaki qu’il portait les jours où il était consultat à la Silicon Valley. “Le monde a changé depuis la semaine dernière”.
Maman a reposé sa tasse.
- “Drew, c’est ridicule. Ton fils n’est pas un terroriste. Ses trajets dans les transports publics ne sont pas un sujet d’enquête pour la police.”
Papa a enlevé son blazer.
- “Nous faisons ça tout le temps à mon travail. C’est comme ça que les ordinateurs peuvent s’utiliser pour détecter toutes sortes d’erreurs, d’anomalies et de résultats. Tu demandes à l’ordinateur de créer un profil sur la base des valeurs moyennes dans une base de donnée, puis tu lui demandes de retrouver les entrées de la base de données les plus éloignées de la moyenne. C’est la base de ce qu’on appelle l’analyse bayesienne, et ça fait des siècles qu’on l’utilise. Sans ça, on ne pourrait pas filtrer les spams — “
- “Alors tu prétends que la police devrait être aussi naze que mon filtre à spams ?”, ai-je dit.
Papa ne se fâchait jamais contre moi si je discutais avec lui, mais ce soir je voyais qu’il était vraiment tendu. Mais quand bien même, je ne pouvais pas résister. Mon propre père, prenant le parti de la police !
- “Ce que je dis, c’est que c’est parfaitement raisonnable que la police conduise ses enquêtes en commençant par l’analyse de données, et poursuive avec du travail de terrain où un être humain va effectivement intervenir pour voir s’il y a une anomalie. Je ne pense pas qu’un ordinateur devrait dire à la police qui arrêter, je pense juste qu’il peut l’aider à trier la meule de foin pour trouver l’aiguille.”
- “Mais en prenant en compte toutes les données des transports publics, ils fabriquent la meule de foin”, ai-je fait. “C’est une masse de données gigantesque et il n’y a pratiquement rien d’intéressant dedans, du point de vue de la police. C’est du pur gaspillage de ressources.”
- “Je comprends que tu sois critique envers les désagréments que le système t’a causé, Marcus. Mais entre tous, tu devrais comprendre la gravité de la situation. Il n’y a pas eu de mal, si ? Ils t’ont même ramené à la maison.” En menaçant de me jeter en prison, ai-je pensé, mais je voyais bien que le dire ne m’amènerait à rien. “De plus, tu ne nous as toujours pas expliqué où diable tu as bien pu aller te fourrer pour créer un pareil profil

de transit.” Ca m’a coupé le souffle.
- “Je croyais que tu t’en remettais à mon initiative, et que tu ne voulais pas m’espionner.”
Il me l’avait dit bien assez souvent. “Tu voudrais vraiment que je justifie chaque trajet que j’aie jamais fait ?”

J’ai branché ma Xbox dès que je suis arrivé dans ma chambre. J’avais boulonné le projecteur à mon plafond de façon à éclairer le mur au-dessus de mon lit (j’avais été contraint de décrocher ma magnifique fresque de flyers de punk rock que je décollais des poteaux de téléphone et que je recollais sur des feuilles de papier blanc). J’ai allumé la Xbox et je l’ai regardée alors qu’elle se mettait en ligne. J’allais envoyer des mails à Van et Jolu pour leur raconter l’escarmouche avec les flics, mais en mettant mes doigts sur le clavier, je me suis arrêté. Un sentiment m’envahissait lentement, peu différent de celui que j’avais eu lorsque j’avais réalisé qu’ils avaient transformé mon pauvre vieux Salmagundi en un traître. Cette fois-ci, j’avais l’impression que mon Xnet bien-aimé pourrait bien transmettre la position de chacun de ses utilisateurs au Département de la Sécurité Intérieure.

C’est ce que Papa avait dit : vous demandez à un ordinateur de créer un profile de l’entrée moyenne d’une base de données et vous lui demandez de trouver quelles entrées de la base de donnée s’éloignent le plus de la moyenne. Xnet était sûr parce que ses utilisateurs n’étaient pas dirextement connectés à Internet. Ils sautaient d’une Xbox à l’autre jusqu’à ce qu’ils en toruvent une qui soit connectée à Internet, où ils injectaient alors leurs informations sous forme de données encryptées et indéchiffrables. Personne n’aurait pu dire lesquels des paquets Internet participaient à Xnet et lequels n’était que de simpes communications encyptés de finance ou de commerce en ligne. On ne pouvait pas découvrir qui était relié à Xnet, et encore mois qui l’utilisait effectivement. Mais quid des “statistiques bayesiennes” de Papa ? J’avais déjà joué avec des mathématiques bayesiennes. Darryl et moi avions essayé d’écrire nous-même un meilleur filtre à spam, et quand vous filtrez du spam, vous avez besoin de math baysiennes. Thomas Bayes était un mathématicien britannique du XVIIIe siècle dont personne n’avait eu rien à fiche pendant deux siècles après sa mort, jusqu’à ce que les informaticiens réalisent que sa technique pour analyser statistiquement des montagnes de données serait super-utile pourles Himalayas d’information actuels.

Voici comment fonctionnent les stats bayesiennes. Disons que vous avez un tas de spam. Vous prenez chaque mot présent dans le spam, et vous comptez combien de fois il apparaît. C’est ce qu’on appelle un “histogramme en fréquence de mots” et ça vous dit quelle est la

probabilité qu’un ensemble de mots constitue du spam. Maintenant, prenez une tonne d emails qui ne sont pas du spam — les hommes de l’art appellent ça du “ham” — et faites pareil. Attendez qu’un nouveau e-mail arrive et comptez les mots qui apparaissent dedans. Utilisez alors l’histogramme en fréquences du message candidat pour calculer la probabilité qu’il appartienne à la pile de “spam” ou à celle du “ham”. S’il se trouve que c’est du spam, vous pouvez ajuster l’histogramme du spam en fonction du nouveau message. Il y a de nombreuses façon de rafiner cette technique — considérer des paires de mots, jeter les vieilles données — mais c’est l’idée de base. C’est l’une de ces idées géniales et simples qui paraissent évidentes après qu’on se l’est faite expliquer. Elle a de nombreuses applications — vous pouvez demander à un ordinateur de compter les lignes dans une image et voir si c’est plutôt un histogramme de fréquences de lignes de chien, ou plutôt un histogramme de fréquences de lignes de chat. Ca peut détecter la pornogrpahie, la fraude banquaire, les disputes sur Internet. C’est bien utile. Et c’était de mauvaises nouvelles pour Xnet.

Supposons que quelqu’un ait mis tout Internet sur écoute — ce que, clairement, le Département de la Sécurité Intérieure avait fait. On ne pourrait pas dire qui transmetterait des paquets Xnet en regardant le contenu des paquets, grâce à la cryptographie. Mais on pourrait détecter qui enverrait beaucoup, beaucoup plus de données cryptées que les autres. Pour un utilisateur normal d’Internet, une session en ligne est probablement constituée à 95% de texte en clair, et de seulement 5 pourcents de texte chiffér. Si quelqu’un envoyait 95% de texte chiffré, on pourrait leur envoyer l’équivalent de Taches de Rousseurs et du Morveux, mais éduqués en informatique, pour leur demander s’ils seraient un terroriste utilisateur de Xnet traffiquant de la drogue. C’est ce quiarrive tout le temps en Chine. Certains dissidents malins avaient eu l’idée de contourner le Grand Firewall de Chine, qui sert à censurer l’entièreté de la connection Internet du pays, en utilisant des connections encryptées à des ordinateurs dans d’autres pays. Maintenant, le Parti là-bas ne saura pas sur quoi le dissident surfe : ça pourrait être du porno, ou des recettes pour fabrique des bombes, ou des lettres coquines de sa copine aux Philippines, ou de la documentation politique, ou des nouvelles de la Scientologie. Ils n’ont même pas besoin de le savoir. Tout ce qu’ils ont besoin de savoir, c’est que ce type fait beaucoup plus de traffic crypté que ses voisins. A ce moment, ils l’envoient dans un camps de travaux forcés à titre d’exemple pour ceux qui veulent savoir ce qui arrive aux petits malins.

Pour le moment, j’étais prêt à parier que Xnet était trop insignifiant pour avoir été remarqué par le DSI, mais ça se resterait pas comme ça tout le

temps. Et à partir de ce soir, je n’étais plus trop sûr si j’était en meilleure position qu’un dissident chinois. J’étais en train de mettre tous les utilisateurs de Xnet en danger. La loi se fichait de si vous faisiez effectivement quelque chose de mal ou pas ; ils enquêteraient sur vous juste parce que vous seriez statistiquement anormaux. Et je ne pouvais même pas arrêter ça — maintenant que Xnet était en place, il avait acquis une vie propre. Il fallait que je corrige ça d’une autre manière.

J’aurais aimé pouvoir discuter de ça avec Jolu. Il travaillait à un fournisseur de services Internet appelé Pigspleen Net qui l’avait engagé quand il avait douze ans, et il en savait bien plus que moi sur le net. S’il y avait qulqu’un dont les connaissances pourraient nous éviter la prison, c’était bien lui. Fort heureusement, Van, Jolu et moi avions prévu de nous rencontrer pour boire un café le lendemain soir à notre bar préféré dans Mission après l’école. Officiellement, c’était une réunion de notre équipe de Harajuku Fun Madness, mais dans la mesure où le jeu avait été annulé et où Darryl était disparu, c’était plutôt devenu une crise de larmes hebdomadaire, complétée par la demi-douzaine de coups de téléphone et de chats du style “Tu tiens le coup ? C’est vraiment arrivé ?” Ca serait bon d’avoir quelqu’un d’autre à qui parler.

“Tu es dingue”, a dit Vanessa. “Est-ce que tu as complètement, réellement, vraiment pour de bon perdu la tête, ou quoi ?” Elle s’était présentée en uniforme de son école de filles, parce qu’elle s’était retrouvée à faire un long détour pour rentrer chez elle, jusqu’au pont de San Mateo et retour par la ville, avec un service de bus-navette que son école faisait fonctionner. Elle détestait être vue en public dans cet accoutrement, qui la faisait ressembler à un personnage de Sailor Moon — une jupe plissée, une tunique et des chaussettes qui allaient jusqu’au genoux. Elle était de mauvaise humeur depuis qu’elle était entrée dans le café, qui était plein d’étudiants en art plus âgés, plus cools, émos, qui gloussaient dans leurs cappuchinos en la voyait passer.

- “Que veux-tu que je fasse, Van ?”, j’ai dit. Je commençais à m’exaspérer, moi aussi. L’école était insoutenable, maintenant qu’il n’y avait plus le jeu et que Darryl était porté disparu. Toute la journée, pendant les cours, je me consolais à la pensée que je verrais mon équipe, ou ce qui en restait. Et là, nous nous disputions.
- “Je veux que tu arrêtes de t’exposer à des risques, M1k3y.” Les poils derrière ma nuque se sont dressés. Bien sûr, nous utilisions nos pseudos d’équipe pendant nos réunions, mais maintenant que mon pseudo était aussi associé à mon utilisation de Xnet, ça m’effrayait de l’entendre dire à voix haute en public.
- “N’emploie plus jamais ce nom en public”, ai-je dit sèchement. Van a

secoué la tête.
- “C’est précisément ce que je veux dire. Tu pourrais te retrouver en prison pour ça, Marcu, et pas seulement toi. Des tas de gens. Après ce qui est arrivé à Darryl –”
- “C’est pour Darryl que je fais ça !” Les étudiants en art se sont dévissé le cou pournous regarder et j’ai baissé la voix. “Je fais ça parce que l’alternative est de les laisser s’en tirer sans rien.”
- “Tu crois que tu vas les arrêter ? Tu es dingue. C’est le gouvernement.”
- “C’est encore notre pays”, j’ai dit. “Nous avons encore le droit de le faire.”
Van avait l’air sur le point d’éclater en sanglors. Elle a inspiré profondément deux fois et s’est levée.
- “Je ne peux pas, désolée. Je ne supporte pas de te voir faire ça. C’est comme regarder un accident de voiture au ralenti. Tu vas te détruire, et je t’aime trop pour voir arriver ça. “
Elle s’est penchée, m’a serré furieusement dans ses bras et m’a donné un vigoureux baiser sur la joue, en dépassant sur le coin de ma bouche.
- “Prends bien soin de toi, Marcus”, a-t-elle dit. Ma bouche me brûlait à l’endroit qu’elle avait touché. Elle a soumis Jolu au même traitement, mais bien au milieu de la joue. Et elle est partie. Jolu et moi nous sommes dévisagés après son départ. J’ai pris mon visage dans mes mains.
- “Bon Dieu”, ai-je dit finalement. Jolu m’a tapoté dans le dos et m’a commandé un autre café.
- “Ca va aller”, a-t-il dit.
- “On aurait cru que si quelqu’un pouvait comprendre, ça serait bien Van”.
La moitié de la famille de Van vivait en Corée du Nord. Ses parents n’oubliaient jamais que certains des leurs vivaient sous le joug d’un dictateur dément, incapables de s’échapper en Amérique comme ils l’avaient fait. Jolu a frissonné :
- “C’est peut-être pour ça qu’elle panique tellement. Parce qu’elle sait à quel point ça peut devenir dangereux.” Je voyais pourquoi il disait ça. Deux des oncles de Van avaient disparu dans des prisons et n’en n’avaient jamais réapparu.
- “Ouais”, j’ai fait.
- “Alors comment ça se fait que tu n’étais pas sur Xnet, hier soir ?”
Je lui étais reconnaissant de cette distraction. Je lui ai tout expliqué, tout le fourbi bayesien et mes craintes que nousne puissions pas continuer à utiliser Xnet comme nous le faisions sans nous faire repérer. Il m’a écouté attentivement.
- “Je vois ce que veux dire. Le problème c’est que s’il y a trop de données cryptées sur la connection Internet de quelqu’un, il va sortir du lot et avoir l’air bizarre. Mais s’il n’encrypte pas, c’est trop facile pour les méchants de les mettre sur écoute. “

- “Ouais”, ai-je répondu, “j’ai essayé de démêler ça tout la journée. Peut-être que nous pourrions ralentir les connections, les distribuer sur les accomptes de plus de gens –”
- “Ca ne marchera pas”, a-t-il-dit. “Pour être assez lent pour disparaître dans le bruit de fond, tu devrais pratiquement désactiver le réseau, ce qui n’est pas une option.”
- “Tu as raison”, j’ai dit, “mais qu’est-ce qu’on peut faire d’autre ?”
- “Et si nous changions la définition de ‘normal’ ?”
Et là, vous voyez pourquoi Jolu s’est fait engager chez Pigspleen quand il avait encore 12 ans. Donnez-lui un problème avec deux mauvaises solutions possibles, et il vous en sortira une troisième complètement différente qui commence par jeter vos présuppositions aux orties. J’ai hoché la tête avec vigueur.
- “Continue, explique-moi”
- “Et si l’utilisateur moyen d’Internet à San Francisco se mettait à utiliser beaucoup plus de crypto tous les jours ? Si nous pouvions changer la répartition en cinquante-cinquante entre les données chiffrées et données en clair, alors les utilisateurs qui nous fournissent nos accès à Xnet auraient juste l’air normaux. “
- “Mais comment pouvons-nous y arriver ? Les gens ne font simplement pas assez attention au respect de leur vie privée pour surfer sur Internet par des canaux encryptés. Ils ne comprennent pas en quoi ça compte que leurs recherches sur Google soient mises sur écoute. “
- “Ouais, mais les pages web représentent de petits volumes de traffic. Si on arrivait à faire télécharger quelques gros fichiers encryptés aux gens chaque jour, ça génèrerait autant de traffic chiffré que des milliers de pages web. “
- “Tu penses à indienet”, ai-je dit.
- “T’as pigé”, a-t-il répondu.

indienet — tout en minuscules, toujours — était l’atout qui avait fait de Pigspleen l’un des fournisseurs Internet indépendants avec le plus de succès dans le monde entier. Quand les grands éditeurs de disques ont commencé à faire des procès à leurs fans parce qu’ils téléchargeaient leur musique, de nombreux éditeurs indépendants et leurs artistes se sont gratté la tête : comment pouvez-vous vous faire de l’argent en faisant des procès à vos clients ? La fondatrice de Pigspleen avait la réponse : elle a proposé un marché avec tout artiste qui voudrait travailler avec ses fans plutôt que de les combattre. Donnez à Pigspleen une license pour distribuer votre musique à ses clients et ils vous donneraient un pourcentage des recettes des abonnements Internet, dépendant de la popularité de votre musique. Pour un artiste indépendant, le gros problème

n’est pas le piratage, c’est l’obscurité : personne ne s’intéresse assez à vos chansons pour les piquer. Ca a marché. Des centaines d’artistes indépendants et d’éditeurs avaient signé des accords avec Pigspleen, et plus il y avait de musique, plus les fans tendaient à prendre leurs abonnements Internet chez Pigspleen, et plus il y avait d’argent pour les artistes. En l’espace d’une année, le fournisseur avait eu des centaines de milliers de nouveaux utilisateurs, et maintenant il en comptait un million — plus de la moitié des connections haut débit de la ville.

- “Ca fait des mois que je devrait réécrire le code d’indienet”, a dit Jolu. “Les programmes originaux ont été écrits vite fait-mal fait, et on pourrait les rendre bien plus efficaces avec un peu de travail. Mais je n’ai jamais eu le temps. L’une des principales choses à faire est d’encrypter les connections, pour la simple et bonne raison que Trudy aime bien l’idée. Trudy Doo était la fondatrice de Pigspleen. Elle était une légende du punk de San Francisco, chanteuse et leader du groupe anarcho-féministe les Speedwhores, et elle était dingue de confidentialité. Je croyais volontier qu’elle voulait que ses services de distribution de musiue soient encryptés, juste pour le principe.
- “Ca va être dur ? Je veux dire, combien de temps ça va prendre ?”
- “Eh bien, il y a des tonnes de codes de crypto gratuits en ligne, évidemment”, a dit Jolu. Il avait adopté l’attitude qu’il prenait quand il creusait dans un problème de code bien juteux — le regard perdu très loin, tambourinant des paumes sur la table en provoquant de petites vagues dans le café. J’aurais voulu rire — le monde pouvait crouler, devenir invivable et terrifiant, mais Jolu écrirait ce code.
- “Je peux te donner un coup de main ?” Il m’a lancé un regard.
- “Quoi, tu penses que je ne peux pas m’en sortir seul ?”
- “Hein ?”
- “Ben, tu as mis tout ce Xnet sur pied sans même m’en parler. Sans m’en dire un mot. Je me suis dit que tu n’avais pas besoin de mon aide avec ces trucs.” J’étais brisé net dans mon élan.
- “Hein ?”, j’ai répété. Jolu avait l’air bien remonté, maintenant. Il était clair que cette histoire l’avait travaillé depuis un bon moment.
- “Jolu –”. Il m’a fixé et je voyais bien qu’il était furieux. Comment avais-je pu rater ça ? Seigneur, je pouvais être un tel idiot des fois.
- “Ecoute, mon pote, c’est pas vraiment un problème — ” ce qui était clairement sa façon de dire que c’était vraiment un problème ” — c’est juste que, tu vois, tu ne m’as jamais demandé. Je hais le DSI. Darryl était mon ami à moi aussi. J’aurais vraiment pu aider.” J’aurais voulu cacher ma tête entre mes genoux.
- “Ecoute, Jolu, c’était vraiment stupide de ma part. J’ai fait ça à genre deux

heures du matin. J’étais juste dingue quand c’est arrivé. Je –” Je ne pouvais pas l’expliquer. Oui, il avait raison, et c’est là tout le problème. Il avait été deux heures du matin mais j’aurais pu en parler à Jolu le lendemain ou le surlendemain. Je ne l’avais pas fait parce que je n’avais pas su quoi lui dire — que c’était un bricolage dégueulasse, que j’avais besoin d’y réfléchir mieux. Jolu avait toujours le chic pour transformer mes idées de deux heures du matin en vrai code, mais le genre de choses qu’il produisait était toujours légèrement différent de ce que j’aurais fait moi-même. J’avais voulu ce projet pour moi. J’avais été complètement omnubilé par mon rôle de M1k3y.
- “Je suis désolé”, ai-je finalement fait. “Je suis vraient, vraiment désolé. Tu as absolument raison. J’ai juste paniqué et je me suis conduit comme un idiot. J’ai vraiment besoin de ton aide. Je ne peux pas faire marcher tout ça sans toi.”
- “Tu le penses vraiment ?”
- “Bien sûr que je le pense vraiment”, j’ai dit. “Tu es le meilleur codeur que je connaisse. Tu es un vrai génie, Jolu. Ce serait un honneur pour moi que tu m’aides avec ce projet.” Il a tambouriné des doigts encore un moment.
- “C’est seulement — tu sais. C’est toi qui nous diriges. Van est la maline, Darryl était… c’était ton lieutenant, celui qui organisait tout, qui faisait attention aux détils. Moi truc à moi, c’était d’être le programmeur. J’ai eu l’impression que tu me faisais comprendre que tu n’avais pas besoin de moi. “
- “Oh mec, je suis vraiment un idiot. Jolu, tu es la personne la plus qualifiée que je voie pour faire ça. Je suis vraiment, vraiment, vraiment –
- “Bon, ça va, là, ça suffit. Arrête. C’est bon. Je te crois. On est tous à côté de nos pompes en ce moment. Alors oui, bien sûr tu peux m’aider. On peut même probablement te payer — j’ai un petit budget pour des programmeur sous contrat.
- “Vraiment ?” Personne ne m’avait jamais payé pour écrire du code.
- “Bien sûr, tu es sûrement assez bon pour que ça en vaille la peine. “
Il m’a souri et m’a tapé sur l’épaule. Jolu est vraiment décontracté la plupart du tmeps, c’est la raison pour laquelle il m’avait fait tellement peur. J’ai payé les cafés et nous sommes sortis. J’ai appelé mes parents et que leur ai dit ce que je faisais. La mère de Jolu a insisté pour nous confectionner des sandwichs. Nous nous sommes enfermés dans sa chambre avec son ordinateur et le code d’indienet e tnous nous sommes lancés dans l’une de nos grandes sessions marathon de programmation. Quand la famille de Jolu est allée se coucher vers onze heures et demie, nous avons pu kidnapper la machine à café dans sa chambre et nous faire des intraveineuses avec notre stock de grains de café magiques.

Si vous n’avez jamais programmé un ordinateur, vous devriez essayer. Il n’y a rien de pareil au monde. Quand vous programmez un ordinateur, il fait exactement ce que vous lui dites de faire. C’est comme de concevoir une machine — n’importe quelle machine, comme une voiture, un robinet, un piston à gaz pour une porte — en employant des mathématiques et des instructions. C’est terrible, au sens premier du terme : ça peut vous emplir de terreur. Un ordinateur est la machine la plus complexe que vous utiliserez jamais. Il est fait de milliards de transistors ultra-miniaturisés qui peuvent se configurer pour exécuter n’importe quel programme que vous puissiez imaginer. Mais quand vous vous asseillez à votre clavier et que vous écrivez une ligne de code, ces transistors font ce que vous leur dites de faire. La plupart d’entre nous ne construiront jamais de voiture. Presque aucun de nous ne va créer un système d’aviation. Concevoir un bâtiment. Dessiner une ville. Ce sont des machines compliquées, ces choses-là, et elles sont hors de portée de simples mortels comme vous et moi. Mais un ordinateur est, genre, dix fois plus compliqué, et il dansera pour vous sur la musique que vous jouerez. Vous pouvez apprendre à écrire du code simple en une après-midi. Commencez avec un langage comme Python, qui est conçu pour donner à des non-programmeurs une manière facile de dresser leur machine. Même si vous n’écrivez de code qu’un seul jour, une après-midi, vous devez essayer. Les ordinateurs peuvent vous contrôler ou peuvent alléger votre travail — si vous voulez contrôler vos machines, vous devez apprendre à écrire du code. Nous avons écrit beaucoup de code cette nuit-là.

Chapitre 8

Ce chapitre est dédié à Borders, le géant mondial de la distribution de livres qu'on trouve dans toutes les villes du monde — je n'oublierai jamais le jour où je suis entré dans le gigantestque Borders sur Orchard Road à Singapour et que j'y ai trouvé une étagère chargée de mes romans ! Depuis de nombreuses années, le Borders d'Oxford Street à Londres accueille les soirées de Science Fiction mensuelles de Par Cadigan, où des auteurs locaux ou en visite lisent leurs oeuvres, discutent de science-fiction et rencontrent leurs fans. Quand je me trouve dans une ville étrangère)ce qui m'arrive souvent) et que j'ai besoin d'un bon bouquin pour mon prochain vol, il semble qu'il y a toujours un Borders prêt à proposer d'excellentes sélections — je suis particulièrement amateur du Borders d'Union Square à San Francisco. Borders, dans le monde entier.

Je n'étais pas le seul à me faire avoir par les histogrammes. Il y a des tas de gens qui ont des profils de traffic anormaux, ou des profils d'utilisation anormaux. L'anomalie est tellement répendue qu'elle est pratiquement la norme. Xnet était plein de ce genre d'histoires, de même que les journaux et les nouvelles à la télévision. Des maris se faisaient attraper à tromper leurs femmes ; des épouses, à tromper leurs maris ; les enfants, à faire le mur pour retrouver des copains et des copines illicites. Un gamin qui n'avait pas dit à ses parents qu'il avait le SIDA s'est fait attraper en allant à la clinique chercher ses médicaments. Ces gens-là étaient des gens qui avaient quelque chose à cacher — pas des coupbles, juste des gens qui avaient des secrets. Il y avait encore plus de gens qui n'avaient rien à cacher du tout, mais qui prenaient tout de même mal de se faire arrêter et interroger. Imaginez que quelqu'un vous enferme à l'arrière d'une voiture de police et exige que vous prouviez que vous n'être pas un terroriste. Et ça n'était pas que les transports publics.

La plupart des conducteurs de la zone de la Bay avaient un passe FasTrack clippé à leur par-soleil. Il s'agit d'un petit "porte-monaie" radio qui vous paye vos droits de passage quand vous traversez sur un pont, et qui vous évite de devoir faire la queue pendant des heures aux payages. Ils avaient triplé le prix des droits de passage payés en liquide (encore qu'ils avaient toujours enrobé ça se sucre en prétendant que les FasTrak étaient meilleur marché, par que l'argent anonyme coûtât plus cher). Les quelques irréductibles qui restaient encore ont disparu quand le nombre de voies acceptant le liquide a été réduit à une seule par pont, de sorte que les queues étaient encore plus longues. Ainsi, si vous habitiez dans le coin, ou si vous conduisiez une voiture de location d'un agence locale, vous aviez un FasTrak. Sauf qu'il se trouve que les FasTrak ne sont pas lues qu'aux

payages des ponts. Le Département de la Sécurité Intérieure avait installé des lecteurs de FasTrak partout en ville — quand on roulait à côté, ils notaient l'heure exacte et le numéro d'identification, construisant ainsi une représentation de plus en plus parfaite de qui allait où, et quand, dans une base de données qui se renforçait aussi des radars routiers, des caméras aux feux rouges, et de toutes les caméras de lecture de plaques minéralogiques qui avaient poussé partout comme des champignons.

Personne n'y avait réfléchi à deux fois. Et maintenant que les gens faisaient un peu attention, nous commencions tous à remarquer de petits détails, comme le fait que les FasTrak n'avaient pas d'interrupteur. De cette manière, si vous conduisiez une voiture, vous pouviez tout à fait vous faire arrêter par une voiture de patrouille qui aurait voulu savoir pourquoi vous faisiez autant de voyages aux magasins de bricolage ces derniers temps, et pourquoi vous aviez été à Sonoma vers minuit la semaine précédente. Les petites manifestations du week-end grossissaient tout autour de la ville. Cinquante mille personnes ont défilé dans Market Street après une semaine de ce régime de surveillance. Je m'en fichais totalement. Les gens qui avaient mis ma ville sous un régime d'occupation ne s'intéressaient pas à ce que voulaient les indigènes. Ils étaient une armée conquérante. Ils connaissaient nos sentiments.

Un matin, je suis descendu pour le petit déjeuner juste à temps pour entendre Papa raconter à Maman que les deux plus grandes compagnies de taxis allaient offrir des “réductions” aux gens qui utiliseraient des cartes spéciales pour payer leurs trajets, prétendument pour améliorer la sécurité des chauffeurs en leur faisait transporter moins d'argent liquide. Je me suis démandé ce qui arriverait à l'information sur qui prenait quel taxi pour où. J'ai réalisé à quel point j'avais eu chaud. Le nouveau client indienet venait de sortir, comme mise à jour automatique, juste au moment où ces mesures avaient commencé à devenir vraiment sérieuses, et Jolu m'a raconté que 80 pourcents du traffic qu'il voyait sur Pigspleen était maintenant encrypté. Xnet pourrait bien avoir été sauvé.

Papa me rendait dingue, par contre.
- “Tu es parano, Marcus,”, m'a-t-il dit à un petit déjeuner quand je lui ai raconté que j'avais vu des types se faire arrêter par les flics au BART la veille.
- “Papa, c'est idicule. Ils n'attrape aucun terroriste, si ? Ca fait juste peur aux gens.”
- “Ils n'ont peut-être pas encore attrapé de terroriste, mais ils dégagent certainement plein de racaille des rues. Regarde les dealers de drogue — ils disent qu'ils en ont mis des douzaines au frais depuis que ça a commencé. Tu te souviens quand ces drogués t'avaient braqué ? Si on ne

s’en prend pas aux dealers, ça ne pourrait que dégénérer.” J’avais été braqué l’année précédente. Ils l’avaient fait de façon assez civilisée. Un type tout maigre et qui sentait mauvais m’a dit qu’il avait une arme, l’autre m’a demandé mon porte-monnaie. Ils m’ont même laissé mes papiers, quoi qu’ils aient pris ma carte de débit et mon Fast Pass. Ca m’avait quand même terrifié et rendu paranoïaque, et j’avais regardé régulièrement par-dessus mon épaule pendant des semaines.
- “Mais la plupart des gens qu’il détiennent n’ont rien fait de mal, Papa”, j’ai dit. Tout ça m’agaçait. Mon propre père ! “C’est délirant. Pour chaque coupable qu’ils attrapent, ils punissent des centaines d’inncoents. C’est simplement pas bien.”
- “Innocents ? Des types qui trompent leurs femmes ? Des trafiquants de drogue ? Tu défends ces types, qu’est-ce que tu fais de tous ceux qui sont morts ? Si tu n’as rien à cacher –”
- “Alors ça ne t’ennuyerais pas qu’ils t’arrêtent ?” Jusqu’à ce jour, les histogrammes de mon père s’était révélés jour normaux à vous causer une dépression nerveuse.
- “Je considèrerais ça comme un devoir, ” a-t-il dit. “Je serais fier. Je me sentirais plus en sécurité”. Facile à dire quand on était lui.

Vanessa n’aimait pas que je parle de ça, mais elle s’y connaissait trop pour que j’évite le sujet très longtemps. Nous nous voyions tout le temps, et nous parlions du temps qu’il faisait, de l’école et de trivialités sans conséquences, et tout d’un coup, je ne sais comment, je me retrouvais sur ce sujet. Vanessa était calme quand ça arrivait — et ne se mettait plus hors d’elle — mais je sentais que ça la dérangeait. Mais bon.
- “Alors mon père a dit ‘je considérerais ça comme mon devoir’. C’est complètement dingue, non ? Je veux dire, bon Dieu ! J’ai failli lui raconter que j’avais été en prison, et lui demander s’il pensait ce c’était notre ‘devoir’ !”.
Nous étions assis dans l’herbe au parc Dolores après l’école, à regarder les chiens qui essayaient d’attraper des frisbees. Van était passée chez elle et s’était changée avec un vieux t-shirt de l’un de ses groupes préférés de techno-brega brésilienne, Carioca Proibidão — les Interdits de Rio. Elle avait récupéré le t-shirt à un concert où nous étions tous allés deux ans avant, faisant le mur pour une grande aventure à Cow Palace, et elle avait grandit de 3 ou 4 centimètres depuis, de sorte qu’il était serré et soulignait son ventre, où l’on voyait son nombril. Elle s’est allongée dans la faible lumière du soleil, les yeux clos derrière ses lunettes de soleil, les orteils gigotant dans ses sandales. J’avait connu Vanessa depuis toujours, et quand j’y pensais, je la voyais comme la petite fille que j’avais connue avec des centaines de bracelets bricolés avec des bouts de bouteilles de soda, qui

jouait du piano et n’aurait pas pu dancer même si sa vie en avait dépendu. Assis là dans Dolores Park, je l’ai soudain vue telle qu’elle était. Elle était complètement h4wt — c’est-à-dire, sexy. C’est comme quand on regarde cette image d’un vase et qu’on se rend compte qu’elle représente aussi deux visages qui se regardent. Je voyais que Van était juste Van, mais je voyais aussi qu’elle était super mignonne, quelque chose que je n’avais jamais remarqué. Bien sûr, Darryl l’avait su de longue date, mais ne croyez pas pour autant que je n’ai pas été comme frappé par la foudre en le comprenant.
- “Tu ne peux pas en parler à ton père, tu sais”, a-t-elle dit. “Tu nous mettrais tous en danger”. Ses yeux étaient fermées et sa poitrine montait et descendait avec sa respiration, ce qui me distrayait d’une façon vraiment embarassante.
- “Oui”, j’ai dit, l’air sombre. “Mais le problème c’est que je sais qu’il n’est pas vraiment sérieux. Si on arrêtait mon père pour l’obliger à prouver qu’il n’est pas un terroriste pédophile trafiquant de drogue, il deviendrait fou furieux. Il serait hors de lui. Il ne supporte déjà pas de se faire mettre en attente quand il téléphone pour des factures de carte de crédit. S’il était enfermé à l’arrière d’une voiture et interrogé pendant une heure, il ferait une rupture d’anévrisme. “
- “Ils s’en sortent uniquement parce que les normaux méprisent les anormaux. Si tout le monde se faisait arrêter, ce serait un désastre. Personne n’irait jamais nulle part, ils attendraient tous de se faire interroger par les flics. Ca serait la paralysie totale.
- “Ouah ! Van, tu es un vrai génie !”, j’ai dit.
- “Redis-me-le…”, a-t-elle répondu. Elle souriait paresseusement et me regardait par ses yeux mi-clos, presque romantique.
- “Sérieusement. On peut le faire. On peut facilement saboter ces profiles. Faire arrêter les gens est facile.” Elle s’est assise, a rejeté ses cheveux en arrière et m’a regardé. J’ai senti des libellules dans mon estomac, j’avais l’impression que je l’impressionais vraiment. “Les cloneurs d’Arphids”, j’ai dit. “Ils sont totalement triviaux à fabriquer. Il suffit de flasher le firmware d’un lecteur à dix dollars de chez Radio Shack, et on est bon. Après, le truc à faire, c’est de se promener et d’échanger les tags des gens au hasard, en écrasant leurs données Fast Pass et FasTraks avec celles d’autres personnes. Tout le monde aura l’air bizarre et louche, et tout le monde aura l’air coupable. Et alors : paralysie totale.” Van a serré les lèvres et baissé ses lunettes, et j’ai réalisé qu’elle était si fâchée qu’elle ne pouvait pas parler.
- “Au revoir, Marcus”, a-t-elle dit, et elle s’est levée. En un clin d’oeil, elle marchait au loin si vite qu’elle courait presque.
- “Vam ! Van !”, ai-je lancé en me levant et en me lançant à sa poursuite.

Elle a accéléré, me forçant à lui courir après pour la rattraper. “Van, qu’est-ce qu’il y a ?”, ai-je demandé en lui attrapant le bras. Elle s’est dégagé si vivement que j’ai pris mon propre poing dans la figure.
- “Tu es dingue, Marcus. Tu vas mettre tous des petits copains de Xnet en danger de mort, et en plus de ça tu vas faire de toute la ville des suspects de terrorisme. Tu ne pourrais pas arrêter avant de faire du mal à des gens ?” J’ai ouvert et fermé la bouche plusieurs fois.
- “Van, ça n’est pas moi le problème, c’est eux. Ce n’est pas moi qui arrête les gens, qui les jette en prison, qui les fait disparaître. C’est le Département de la Sécurité Intérieure qui fait ça. Je me bats pour me défendre, pour qu’ils arrêtent.”
- “Et comment, en agravant le problème ?”
- “Peut-être que ça doit être pire pour aller mieux, Van. Ca n’est pas ce que tu disais ? Si tout le monde se faisait arrêter —”
- “Ca n’est pas ça que je voulais dire. je ne voulais pas dire que tu devrais faire arrêter tout le monde. Si tu veux protester, rejoins une manif. Fais quelque chose de positif. Tu n’as rien appris de Darryl ? Rien du tout ?”
- “Oh que oui !”, j’ai dit en perdant mon calme. “J’ai apprès qu’on ne peut pas leur faire confiance. Que si on ne les combat pas, on les aide. Qu’ils vont transformer tout le pays en prison si on les laisse faire. Qu’est-ce que tu as appris, Van ? A avoir peur en permanence, à rester bien tranquille, courber l’échine et espérer que personne ne te remarquera ? Tu penses que ça va aller mieux ? Si on ne fait rien, voilà tout le bien que ça nous fera. Ca vas seulement dégénérer à partir de maintenant. Tu veux aider Darryl ? Aide-moi à les faire tomber !”

Le revoilà. Mon voeux. Pas delibérer Darryl, mais de faire tomber tout le DSI. C’était dément, même moi je le savais. Mais c’était là mon plan. Je n’allais pas le remettre en question. Van m’a repoussé vigoureusement des deux mains. Elle était forte grâce à ses cours de sport — escrime, lacrosse, hockey sur gazon, tous les sports d’écoles de filles — et je ne suis retrouvé le cul par terre sur le trottoir dégoûtant de San Francisco. Elle a pris son envol et je ne l’ai pas suivie.

> Ce qui est important avec les systèmes de sécurité n’est pas comment ils fonctionnent, mais comment ils échouent.
C’était la première ligne de mon premier billet de blog sur Open Revolt, mon site sur Xnet. J’écrivais en temps que M1k3y, et c’était ma déclaration de guerre.
> Peut-être bien que tous le filtrage automatique est censé attraper des terroristes. Peut-être qu’il va finir par attraper un terroriste tôt ou tard. Le problème, c’est qu’il nous attrape nous aussi, même quand nous ne faisons rien de mal.

> Plus il attrape de monde, plus il devient fragile. S'il attrape trop de gens, il meurt.
> Vous pigez l'idée ? J'ai copié un tutoriel sur la façon de construire un clôneur de RFID, et quelques astuces pour s'approcher des gens assez pour lire et écrire leurs badges.
J'ai mis mon propre clôneur dans la poche de ma veste de motocross en cuir noir d'époque avec les poches protégées, et je suis parti pour l'école. J'ai réussi à copier six badges entre chez moi et Chavez High. Ils voulaient la guerre. Ils l'auraient.

Si vous décidez un jour de vous lancer dans quelque chose d'aussi idiot que de construire un détecteur de terrorisme automatique, voici une leçon de mathématiques que vous devriez comprendre avant toute chose. Ca s'appelle "le paradoxe du faux positif", et c'est vraiment quelque chose. Supposons qu'il existe une nouvelle maladie, mettons le Super-SIDA. Seule une personne sur un million attrape le Super-SIDA. Vous développez un test pour le Super-SIDA précis à 99%. C'est-à-dire que 99% du temps, il donne un résultat correct — vrai si le sujet est infecté, faux si le sujet est sain. Vous faites passer le test à un million de personnes. Une personne sur ce million a le Super-SIDA. Une personne sur cent que vous testez va générer un "faux positif" — le test dira qu'elle a le Super-SIDA alors qu'elle ne l'a pas. C'est ça que signifie "précis à 99%" : un pourcent à côté de la plaque. Combien font un pourcent d'un million ? 1 000 000/100 = 10 000. Une personne sur un million a le Super-SIDA. Si vous testez un million de personnes au hasard, vous allez probablement trouver un cas réel de super-SIDA. Mais votre test ne va pas identifier un malade du Super-SIDA. Il va identifier 10 000 personnes comme porteurs. Votre test précis à 99% va fonctionner avec une erreur de 99,99%. C'est le paradox du faux positif. Quand vous essayez de trouver quelque chose de vraiment rare, la précision de votre test doit être à la mesure de la rareté de ce que vous cherchez. Si vous essayez de pointer un pixel en particulier sur votre écran, un crayon bien affuté est un bon pointeur : la pointe du crayon est bien plus petite (plus précise) que les pixels. Mais une pointe de crayon n'est pas utile pour pointer vers un atome de l'écran. Pour ça, vous auriez besoin d'un pointeur — un test — qui ferait la taille d'un atome, ou moins, à la pointe.

C'est là le paradoxe du faux positif, et voici en quoi il s'applique au terrorisme: les terroristes sont très rares. Dans une ville de vingt millions d'habitants comme New York, pourrait y avoir un ou deux terroristes. Peut-être dix au grand maximum. 10 / 20 000 000 = 0,00005 pourcents. Un ving-millière de pourcent. C'est franchement assez rare.

Maintenant, supposons que vous ayiez un logiciel qui renifle tous les

relevés de comptes en banque, des cartes de payages, des cartes de transports publics ou des appels téléphoniques et qui attrape les terroristes 99 pourcents du temps. Avec un échantillon de vingt millions de gens, une précision de 99 pourcents va identifier deux cents mille innocents comme terroristes. Pour attraper dix sales types, vous aurez à arrêter et interroger deux cents mille innocents. Maintenant, vous savez quoi ? Les tests de terrorisme ne sont pas du tout précis dans les 99 pourcents. On est plutôt dans les 60 pourcents de précision. Même parfois 40%. Tout cela voulait dire que le Département de la Sécurité Intérieure faisait tout ce qu'il fallait pour échouer lamentablement. Ils essayaient de repérer des événements incroyablement rares — que quelqu'un soit un terroriste — avec des systèmes peu précis. Ca vous étonne que nous serions capables de produire un bordel pareil ?

Je suis sorti sur le perron en sifflotant un mardi matin, une semaine après le lancement de l'Opération Faux Positif.
J'écoutais de la musique que j'avais téléchargée de Xnet la veille au soir — pas mal de gens envoyaient de petits cadeaux numériques à Mik3y pour le remercier de leur avoir redonné espoir. J'ai tourné sur la 23ème rue et j'ai descendu précautioneusement les marches de pierre creusées dans le flanc de la colline. En descendant, je suis passé devant Monsieur Saucisses-à-pattes. Je ne connais pas le vrai nom de Monsieur Saucisses-à-pattes, mais je le croise presque chaque jour, occupé à promener ses trois chiens-saucisses poussifs sur l'escalier jusqu'au petit parc. Il est pratiquement impossible de se faufiler entre eux tous sur ces escaliers, et je finis toujours à moitié ligoté dans une laisse, la tête dans le jardin de quelqu'un, ou perché sur le par-choc d'une des voitures stationnées près du virage.

Monsieur Saucisses-à-pattes est clairement Quelqu'un d'Important, parce qu'il a une montre de luxe et qu'il porte presque toujours un beau costume. J'avais mentalement fait la supposition qu'il travaillait dans le district financier. Ce jour-là, quand je me suis frotté contre lui, j'ai déclanché mon clôneur de RFID, que j'ai toujours prêt dans la poche de ma veste. Le lecteur a aspiré les numéros de ses cartes de crédit et de ses clefs de voiture, son passepart et des billets de cent dollars dans son porte-monnaie. Pendant qu'il fait ça, il ré-écrivait aussi de nouveau numéros, pris à des gens contre qui je m'étais frotté. C'était comme d'échanger les plaques mineralogiques de plein de voitures, mais invisible et instantané. J'ai souris des excuses à Monsieur Saucisses-à-pattes et j'ai continué à descendre les escaliers.

Je me suis arrêté devant trois voitures assez longtemps pour échanger leurs tags FasTrak avec ceux de voitures devant lesquelles j'étais passé la veille. Vous pourriez penser que j'étais un peu téméraire en faisait ça, mais

j’étais prudent et timoré comparé à pas mal de gens de Xnet. Quelques filles qui faisaient Chimie à Berkeley avaient trouvé comment synthétiser à partir d’ingrédients de cuisine une substance sans danger qui déclanchait les détecteurs d’explosifs. Elles s’étaient amusées à sprays les serviettes et les vestes de leurs professeurs, et à se cacher pour regarder ces mêmes profs tenter d’entrer dans les auditoires et les bibliothèques du campus et se faire sauter dessus par les nouveau escadrons de sécurité qui poussaient partout comme des champignons. D’autres voulaient trouver comment contaminer des enveloppes avec des substances qui testeraient positif au bacille du Charbon, mais tous les autres trouvaient qu’ils était fous à lier. Heureusement, il semblait bien qu’ils ne trouveraient jamais rien.

Je suis passé devant l’Hôpital Général de San Francisco et j’ai hoché la tête avec satisfaction quand j’ai vu les queues énormes aux portes principales. Ils avaient un cordon de police aussi, évidemment, et il y avaient assez de gens de Xnet qui travaillaient comme internes, dans les cafétarias et je ne sais quoi là-dedans que les badges de tout le monde avaient été copiés et échangés à la ronde. J’avais lu que les contrôles de sécurité avaient gaspillé une heure de travaille à tout le moment, et les syndicats menaçaient de rompre les négociations si l’hôpital ne faisaient rien là-dessus. Quelques blocs plus loin, j’ai vu une queue encore plus longue au BART. Les flics allaient et venaient le long de la file, pointaient des gens du doigt et les appelaient pour les interroger, fouiller leurs sacs et les palper. Ils se faisaient continuellement faire des procès pour ça, mais ça ne semblait pas ralentir leur cadence.

Je suis arrivé au lycée un peu en avance et j’ai décidé de marcher dans la 22ème rue pour me prendre un café — et je suis passé devant un barrage de police où ils arrêtaient les voitures pour une inspection poussée. A l’école, ça n’était pas moins sauvage — les gardes de sécurité aux détecteurs de métaux prenaient aussi les cartes d’étudiants et prenaient les étudiants qui avaient des déplacements atypiques à part pour interrogatoire. Ca va sans dire, nous avions des déplacements assez étranges. Ca va sans dire, les cours commençaient une heure, ou plus, en retard. Les élèves des classes étaient dingues. Je crois que personne n’arrivait à se concentrer. J’ai entendu deux professeurs se raconter combien de temps ça leur avait pris pour rentrer chez eux après le travail la veille, et qui se préparaient à faire le mur pour sortir plus tôt ce jour-là. J’ai eu un mal de chien à ne pas hurler de rire. Le paradoxe du faux positif frappe encore !

Effectivement, ils nous ont laissé sortir des cours en avance et je suis rentré à la maison en faisant des détours, tournant autour de la Mission

pour y semer le chaos. Les longues rangées de voitures. Les stations du BART alignées le long des patés de maisons. Les gens qui juraient aux distributeurs de billets qui ne leur donnaient pas d’argent parce que leurs comptes avaient été gelés pour activité suspecte (c’est le danger de lier votre compte de débit directement à votre FasTrak et votre Fast Pass !).

Je suis rentré à la maison, je me suis fait un sandwich et je me suis loggé sur Xnet. La journée avait été bonne. Des gens de tous les coins de la ville chantaient leurs succès. Nous avions forcé toute la ville de San Francisco à s’arrêter complètement. Les nouvelles et les actualités le confirmaient — ils parlaient du DSI devenu enragé. et rejetaient la faute sur la “sécurité” à l’huile de pissenlit qui étaient censée nous protéger du terrorisme. La section d’affaires du San Francisco Chronicle en faisait sa première page, avec une estimation des coûts économiques résultant du zèle du DSI en termes d’heures de travail perdues, de réunions manquées, et ainsi de suite. D’après l’économiste du Chronicle, une semaine de ces conneries aurait coûté à la ville plus cher que l’attentat du Bay Bridge. Mouarf-mouarf-mouarf.

Et le meilleur : Papa est rentré tard cette nuit-là. Trois heures en retard. Pourquoi ? Parce qu’il s’était fait arrêter, fouiller, et interroger. Et ensuite c’était de nouveau arrivé. Deux fois. Deux fois !

Chapitre 9

Ce chapitre est dédié à Compass Books/Books Inc, la plus ancienne librairie de l'ouest des USA. Ils ont des officines à travers toute la Californie, à San Francisco, Burlingame, Mountain View et Palo Alto, mais le mieux de tout ça s'est qu'ils font tourner une librairie qui tue tout en plein milieu du Disneyland's Downtown Disney à Anaheim. Je suis un grand fan des parcs Disney (voyez mon premier roman, "Down and Out in the Magic Kingdom", si vous ne me croyez pas), et à chaque fois que j'ai vécu en Californie, je me suis acheté un abonnement à l'année pour Disneyland, et à pratiquement chaque visite, je passe chez Compass Books à Downtown Disney. Ils gardent une sélection brillante de livres non-officiels (et même critiques) sur Disney, ainsi qu'une grande variété de livres pour enfants et de science fiction, et le café d'en face fait un capuccino qui arrache.
Compass Books/Books Inc

Il était tellement furieux que j'ai cru qu'il allait éclater. Vous vous souvenez quant j'ai dit que je ne l'ai que rarement vu perdre son calme ? Cette nuit-là, il l'a perdu plus que jamais avant.
- "C'était incroyable. Ce flic, il devrait avoir dix-huit ans et il me répétait 'mais monsieur, pourquoi vous êtes-vous rendu à Berkeley hier si vos clients sont à Moutain View ?' Je n'ai pas arrêté de lui expliquer que je donne de scours à Berkeley, et là il disait, ' je croyais que vous étiez consultant', et ça repartait à zéro. On aurait dit une espèce de série télé où les flics auraient été soumis à un Rayon Crétinisant. Le pire c'est qu'il insistait pour dire que j'avais été à Berkeley aujourd'hui, et je lui disait que non je n'y avait pas été, et il disait que si. Et là il m'y montré ma facture de FasTrak et elle prétendait que j'avais traveré le pont de San Mateo trois fois ce jour-là ! Et ça n'est pas tout, " a-t-il poursuivi, inspirant profondément, signe qu'il était vraiment hors de lui. "Ils avaient des informations sur où j'ai été, y compris des endroits où il n'y a pas de payages. Ils ont interrogé mon passe dans la rue, au hasard. Et c'était tout faux ! Bordel de merde, non seulement ils nous espionnent tous, mais ils ne sont même pas compétents !

Je m'étais retiré dans la cuisine pendant qu'il râlait, et maintenant je l'observais dans l'encardement de la porte. Maman a rencontré mon regard et nous avons tous les deux levé les sourcils comme pour dire, lequel de nous deux va lui dire "on te l'avait bien dit" ? Je lui ai fait un signe de tête. Elle pourrait utiliser ses super-pouvoirs matrimoniaux pour annuler sa rage, quelque chose qui n'était pas à la portée d'une simple unité filiale.
- "Drew", a-t-elle dit, et elle lui a attrapé le bras pour l'empêcher d'arpenter la cuisine dans tous les sens en agitant les bras comme un

prêcheur des rues.
- “Quoi ?”, a-t-il demandé d’un ton cassant.
- “Je crois que tu dois des excuses à Marcus”. Elle a maintenu sa voix calme et égale. Papa et moi sommes les gravillons de la maison — Maman est un vrai roc. Papa m’a regardé. Il a plissé les yeux en réfléchissant pendant une minute.
- “D’accord”, a-t-il dit finalement. “Tu as raison. Je parlais d’une surveillance compétente. Ces types sont de vrais amateurs. Je suis désolé, fils. Tu avais raison. C’était ridicule.” Il a présenté sa main et a serré la mienne, puis m’a fait une accolade ferme et inattendue. “Mon Dieu, qu’est-ce que nous sommes en train de faire de ce pays, Marcus ? Ta génération mérite d’hériter de quelque chose de meilleur que ça. ” Alors il m’a laissé aller.
Je voyait des rides profondes sur son visage, des rides que je n’avais jamais remarquées. Je suis retourné à ma chambre pour jouer à quelques jeux Xnet. Il y avait un bon truc multijoueurs, un jeu de pirates mécaniques où vous deviez effectuer des quêtes tous les jours ou deux pour remonter les ressorts de votre équipage pour pouvoir retourner piller et voler. C’était le genre de jeux que je déteste mais que je n’arrive pas à m’empêcher de jouer : des tas de quêtes répétitives qui ne sont même pas tellement satisfaisantes à accomplir, un petit peu de combat entre joueurs (à se chamailler pour savoir qui prendrait commande du navire) et quelques casse-têtes pas si nombreux que ça qu’il fallait résoudre. Pour l’essentiel, jouer à ce genre de jeux me donnait la nostalgie de Harajuku Fun Madness, qui avait un bon équilibre entre vadrouiller dans le vrai monde, résoudre des énigmes en ligne, et faire de la stratégie avec votre équipe. Mais pour l’heure, c’était juste ce dont j’avais besoin. De l’amusement sans intelligence. Mon pauvre Papa. C’est moi qui lui avais fait ça. Il avait été heureux, sûr que l’argent de ses impôts servait à le défendre. J’avais détruit sa confiance. C’était une fausse confiance, bien sûr, mais elle l’avait aidé à vivre. En le voyant maintenant, misérable et brisé, je me demandais s’il valait mieux être conscient et désespéré, ou vivre dans le paradis des imbéciles. Cette honte — la honte que j’avais ressentie depuis que j’avais donné mes mots de passe, depuis qu’ils m’avaient brisé — est revenue, me laissant sans énergie avec le seul désir de m’éloigner de moi-même.

Mon personnage était un matelot sur le navire pirate Zombie Charger, et il s’était déchargé pendant que j’étais resté hors ligne. Je devais demander par messagerie instantanée que quelqu’un sur mon navire me remonte. Ca m’a occupé un moment. J’avais bien ça, en fait. Il y a quelque chose de magique à voir un complet inconnu vous rendre un service. Et comme c’était Xnet, je savais que tous ces étrangers étaient des amis, en un sens.

> Tu es dou ?
Le personnage qui me remontait s’appelait Lizanator, et était une fille, encore que ça ne veuille pas dire que le joueur en était une. Les garçons ont une curieuse tendance à jouer des personnages féminins.
> San Francisco, j’ai dit
> non idio, tes dou a San Fran ?
> Pourquoi, tu es pédophile ?
Normalement, ça suffisait à changer de sujet de conversation. Bien entendu chaque jeu était plein de pervers et de pédophiles, et aussi de flics qui faisaient les appâts à pédophiles et à pervers (encore que j’espérais bien qu’il n’y avait pas de flics sur Xnet !). Une accusation de ce genre suffisait normalement à changer de sujet, neuf fois sur dix.
> Mission? Potrero Hill? Noe? East Bay?
> Remonte-moi juste, k, mrc.
Elle s’est arrêtée de remonter.
> Tas peur ?
> Ca va, pourquoi tu t’intéresses ?
> juste curieuse.
Je la trouvais louche. C’était clairement plus que de la curiosité. Vous pouvez appeler ça de la paranoïa. Je me suis déconnecté et j’ai éteint ma Xbox.

Papa m’a lancé un regard par-dessus la table le lendemain matin et a dit “On dirait que les choses vont s’améliorer, au moins”. Il m’a passé un exemplaire du Chronicle ouvert à la page trois.
> Un porte-parole du Département de la Sécurité Intérieure a confirmé que le bureau de San Francisco a demandé une augmentation de budget et de personnel de 300 pourcents à Washington.
Quoi ?
> Le général de corps d’armée Graeme Sutherland, officier resposable des opérations du DSI pour le nord de la Californie, a confirmé cette demande à une conférence de presse hier, en mentionnant qu’une augmentation brutale de l’activité suspecte dans la zone de la Bay a motivé la demande. “Nous surveillons un pic de communications et d’activité clandestines et nous pensons que des saboteurs créent délibérément de fausses alertes de sécurité pour nous mettre des bâtons dans les roues. “
J’ai louché. Sans blague.
> “Ces fausses alertes pourraient constituer des “leurres radar” visant à camoufler de vraies attaques. La seule façon efficace de les combattre est d’augmenter notre personnel de bureau et d’analyse pour pouvoir enquêter à fond sur chaque piste”.
> Surtherland a remarqué que les contretemps subis dans toute la ville

était “malheureux” et s’est engagé à les éliminer.
J’ai eu une vision de la ville avec quatre ou cinq fois plus d’agents du DSI, rameutés pour répondre à mes propres idées stupides. Van avait raison. Plus je les combattais, pire les choses allaient tourner.

Papa a montré le journal du doigt.
- “Ces types sont peut-être des imbéciles, mais au moins ce sont des imbéciles systématiques. Ils vont juste augmenter leurs ressources jusqu’à ce qu’ils résolvent ce problème. C’est possible, tu sais. Exploiter toutes les données de la ville, suivre chaque piste. Ils finiront par attraper les terroristes. ” J’ai perdu mon calme.
- “Papa ! est-ce que tu entends ce que tu dis ? Ils parlent d’enquêter sur pratiquement chaque personne dans la ville de San Francisco !”
- “Oui”, il a fait, “c’est exact. Ils vont attraper chaque escroc, chaque trafiquant de drogue, chaque sale type et chaque terroriste. Attends un moment. Ca pourrait bien être la meilleure chose qui soit arrivée à ce pays.
- “Dis-moi que tu plaisantes”, ai-je dit. “Je t’en supplie. Tu penses que c’est pour ça qu’on a écrit la Constitution ? Qu’est-ce que tu fais de la Déclaration des Droits ?”
- “La Déclaration des Droits a été écrite avant qu’on fasse de la fouille de données informatisée. ” A-t-il répondu. Il était terriblement serein, convaincu d’avoir raison.
- “Le droit à la liberté d’association est une bien belle chose, mais pourquoi est-ce qu’on ne devrait psa autoriser la police à fouiller les réseaux sociaux pour voir si vous passez votre temps libre avec des gangsters et des terroristes ?”
- “Parce que c’est une violation de la vie privée !”, ai-je fait.
- “Mais qu’est-ce que ça fait ? Tu préfères avoir ta vie privée ou des terroristes ?” Arg. Je détestais débattre comme ça avec mon père. J’avais besoin d’un café.
- “Allons, Papa. Démanteler la vie privé, ça n’attrape pas de terroriste. Ca ennuie juste les gens normaux. “
- “Comment tu sais qu’ils n’attrapent pas de terroristes ?”
- “Où seraient ces terroristes qu’ils auraient attrapés ?”
- “Je suis certain qu’on verra des arrestations bientôt. Attends un peu. “
- “Papa, qu’est-ce qui t’es arrivé depuis la hier soir ? Tu aurais atomisé ces flics qui t’ont arrêté –”
- “Ne me parle pas sur ce ton, Marcus. Ce qui m’est arrivé depuis hier soir, c’est que j’ai eu l’occasion de repenser à tout ça et de lire ça. ” Il a secoué le journal. “La raisons pour laquelle ils m’ont attrapé, c’est qu’il y a des sales types qui les brouillent activement. Ils faut qu’ils ajustent leurs techniques pour surmonter ce brouillage. Mais ils vont y arriver. D’ici là, se

faire arrêter de temps en temps dans la rue est un prix modique à payer. Ca n’est pas le moment de jouer au petit avocat avec la Déclaration des Droits. C’est le moment de faire des sacrifices pour garder notre ville en sécurité.”
Je n’ai pas pu finir mon toast. J’ai posémon assiette dans le lave-vaisselle et je suis parti pour l’école. Il fallait que je sorte de là.

Les gens de Xnet n’était pas contents de la surveillance renforcée, mais ils n’allaient pas la subir en silence. Quelqu’un a téléphoné à une émission sur KQED et a déclaré que la police perdait son temps, que nous pouvions enrayer le système plus vite qu’ils ne pouvaient le réparer.
L’enregistrement était en tête des téléchargements sur Xnet cette nuit-là.
- “Ici California Live, nous parlons à un correspondant anonyme qui nous appelle d’une cabine publique quelque part dans San Francisco. Il a ses propres informations sur les ralentissements que nous avons pu voir en ville cette semaine. Vous êtes en ligne.
- “Ouais, euh, salut, c’est justele début, tu vois ? J’veux dire, genre, on vient juste de commencer, là. Ils peuvent engager un milliard de sales keufs et mettre un barrage à chaque coin de rue. On va tout brouiller ! Et, genre, toutes ces conneries sur les terroristes ? On n’est pas des terroristes ! Ca m’fait trop marrer, ouais ! On brouille le système parce qu’on déteste la Sécurité Intérieure, et parce qu’on aime notre ville. Les terroristes ? Je sais même pas comment on écrit ‘Jihad’. Peace. “
Il avait l’air un parfait idiot. Pas seulement à cause des propos incohérents, mais aussi à cause de sa ventardise. Il avait l’air d’un gamin obscènement content de lui. C’était un gamin obscènement content de lui. Le Xnet s’est enflammé sur cette question. Beaucoup de gens pensaient que c’était idiot d’avoir appelé, d’autres le considéraient comme un héros. Je me suis inquiété à la pensé qu’il y avait probablement une caméra pointée sur la cabine qu’il avait utilisée. Ou un lecteur de RFID qui aurait reniflé son Fast Pass. J’espérais qu’il aurait eu la présence d’esprit d’essuyer ses empreintes digitales de sa monnaie, garder son capuchon, et laisser ses RFID chez lui. Mais j’en doutais. Je me demandais s’il ne recevrait pas de la visite un de ces jours.

J’ai su qu’il se passait quelque chose de sérieux sur Xnet quand j’ai soudainement reçu un million d’e-mails de gens qui voulaient informer M1k3y des derniers évnènements. C’est alors que j’étais précisément en train de lire les aventures de Monsieur Je-sais-pas-écrire-Jihad que ma boite de réception est devenue comme folle. Tout le monde avait un message pour moi — un lien vers un livejournal sur Xnet — un des nombreux blogs anonymes basés sur le système de publication de documents Freenet qu’utilisaient aussi les militant démocrates chinois.

> On a eu chaud.
> Nous étions en train de brouiller l'Embarcado ce soir et on s'amusait à donner à tout le monde une nouvelle clef de voiture, de maison, des Fast Pass ou des FasTrak, dispersant de la fausse poudre à canon. Il y avait des flics partout, mais nous étions plus malins qu'eux ; on est là pratiquement chaque soir et on ne s'est jamais fait prendre.
> Ben cette nuit, on s'est fait prendre. C'était une erreur grossière, nous sommes devenus imprudents et on s'est faits avoir. C'est un flic en civil qui a attrapé un de mes copains, et ensuite le reste de notre groupe. Ils avaient surveillé la foule depuis un long moment et ils avaient un de ces camions tout près, ils ont emmené quatre d'entre nous mais ils ont raté les autres.
> Le camion était bourré comme une boite à sardines avec toutes sortes de gens, vieux et jeunes, blancs et noirs, riches et pauvres, tous suspects, et il y avait deux flics qui essayaient de nous poser des questions et des flics en civil qui amenaient plus de monde. La plupart des gens essayaient de passer en tête de la file d'attente pour en avoir fini avec l'interrogatoire, alors on en a profité pour se gliser vers l'arrière et on a passé des heures là-dedans, il faisait vraiment étouffant et ça devenait de plus en plus peuplé.
> Vers 8 heures, la relève est arrivée, deux nouveaux flics sont entrés et en engueulé les deux flics qui étaient là et ils étaient genre c'est quoi ce bordel, vous foutez rien du tout là-dedans ou quoi. Ils se sont bien pris la tête, ensuite les deux vieux flics sont sortir et les deux flics neufs se sont assis à leurs bureaux et ont discuté en murmurant pendant un moment.
> Finalement un des deux flics s'est levé et a commencé à brailler TOUT LE MONDE RENTREZ CHEZ VOUS NOM DE DIEU ON A AUTRE CHOSE À FOUTRE QUE DE VOUS CASSER LES PIEDS AVEC DES QUESTIONS SI VOUS AVEZ FAIT DES BÊTISES NE RECOMMENCEZ PAS ET QUE ÇA SERVE DE LEÇON À TOUT LE MONDE.
> Certains encravatés étaient vraiment énervés ce qui était HILARANT parce que genre dix minutes avant ils râlaient parce qu'ils étaient détenus là et maintenant ils étaient super frustrés d'être relâchés, je veux dire décidez-vous, quoi.
> On s'est séparés rapidement et on est rentrés pour écrire tout ça. Il y a des flics en civil partout, je vous dis. Si vous faites du brouillage, ouvrez l'oeil et préparez-vous à courir s'il y a des problèmes. Si vous vous faites attraper essayez d'attendre jusqu'à ce qu'on vous relâche, ils sont tellement occupés qu'il y a des chances pour qu'ils vous laissent simplement partir.
> On les occupe à ce point-là ! tous ces gens dans le camion étaient là parce qu'on les avait brouillés. Alors brouillez !

J’ai cru que j’allais vomir. Ces quatre mômes — de gamins que je n’avais jamais rencontrés — avaient failli disparaître pour toujours à cause de ce truc que j’avais commencé. A cause de quelque chose que je leur avait dit de faire. Je ne valais pas mieux qu’un terroriste.

Le DSI a obtenu ses budgets. Les Président est passé à la télévision avec le gouverneur pour nous raconter qu’il n’y avait pas de pris trop élevé pour la sécurité. Nous avons dû regarder ça le lendemain à l’assemblée de l’école. Mon père a applaudi.Il avait détesté le Président depuis le jour où il avait été élu, avec l’argument qu’il n’était pas meilleur que le précédent et que le précédent avait été un véritable désastre, mais là, la seule chose dont il parlait était à quel point ce nouveau type était décidé et dynamique.
- “Sois gentil avec ton père”, m’a dit Maman un soir après que je suis rentré de l’école. Elle avait travailléde la maison autant qu’il était possible. Maman est spécialiste de déménagements freelance qui aide les Britanniques à s’installer à San Francisco. La High Commission du Royaume-Uni la paye pour répondre à des mails de Britanniques mystifiés de tous le pays qui se complètement perturbés par les coutumes bizarres des Américains. Elle gagne sa vie en expliquant les Américains, et elle me disait que ces temps il valait mieux le faire de chez soi, où il n’y avait pas besoin de vraiment voir des Américains ou de leur parler. Je ne me fais pas d’illusions sur la Grande-Bretagne. L’Amérique peut bien être prête à jeter sa Constitution aux orties chaque fois qu’un Jihadistenous regarde de travers, mais comme j’avais appris dans mon projet indépendant en sous d’Etudes Sociales en neuvième, les Britanniques n’ont même pas de Constitution. Ils ont des lois qui vous feraient des boucles aux poils des orteils : ils peuvent vous garder en prison pendant une année entière s’ils sont vraiment sûr que vous êtes un terroriste mais qu’ils n’ont pas de d’éléments pourle prouver. Maintenant, à quel point est-ce qu’on peut être sûr de soi quand on n’a pas de preuves ? Comment est-ce qu’ils se forgent des certitudes pareilles ? Ils vous ont vu commettre des actes terroristes pendant un rêve particulièrement réaliste ? Et la surveillance en Grade-Bretagne fait paraître l’Amérique comme une bande de joyeux amateurs. Le Londonnien moyen se fait photographier 500 fois par jour, juste en se promenant dans les rues. Chaque plaque minéralogique se fait photographier à chaque coin de rue dans tout le pays. Tout le monde, des banques aux entreprises de transports publics, est enthousiate à l’idée de vous traquer et de vous fliquer s’ils pensent que vous êtes vaguement suspect.

Mais Maman ne l’entendait pas de cette oreille. Elle avait quitté la Grande-Bretagne quand elle était encore au lycée et ne s’était jamais sentie chez elle ici, bien qu’elle eût épousé un garçon de Petaluma et y eût élevé un

fils. Pour elle, c’était toujours un pays de barbares, et la Grande-Bretagne serait toujours son foyer.
- “Maman, il a simplement tort. Toi, entre tous, tu devrais le savoir. Tout ce qui fait de ce pays un grand pays se fait jeter aux orties, et ça lui va très bien. Tu as remarqué qu’ils n’ont pas attrapé un seul terroriste ? Papa raconte tout le temps qu’on a besoin d’être en sécurité, mais il devrait comprendre que la plupart d’entre nous ne se sentent pas en sécurité. Nous nous sentons en danger en permanence.”
- “Je sais bien, Marcus. Crois-moi, je ne suis pas fan de ce qui se passe dans ce pays. Mais ton père est –” Elle s’est étranglée. “Quand tu n’est pas rentré après les attentats, il a pensé –” Elle s’est levée et s’est fait une tasse de thé, ce qu’elle faisait à chaque fois qu’elle se sentait gênée ou déconcertée. “Marcus, nous t’avons cru mort. Tu comprends ? Nous t’avons pleuré pendant des jours. Nous t’imaginions réduit en morceaux, au fond de l’océan. Mort parce que quelques salopards avaient décidé de tuer des centaines d’étrangers, juste pour dire quelques chose.”
J’ai intégré ça lentement. Je veux dire, j’avais compris qu’ils s’étaient inquiétés. Beaucoup de monde était mort dans ces attentats — le dernier bilan tournait autours de quatre mille — et presque tout le monde connaissant quelqu’un qui n’était jamais rentré chez lui ce jour-là. Deux personnes de mon école avaient disparu.
- “Ton père était au bord de tuer quelqu’un. N’importe quoi. Il était comme fou. Tu ne l’as jamais vu dans un état pareil. Je ne l’avais jamais vu comme ça non plus. Il était dément. Il s’assayait à cette table et il jurait continuellement. Des mots atroces, des mots que je ne lui avais jamais entendu dire. Un jour — le troisième jour — quelqu’un a appelé et il était sûr que c’était toi, mais ce n’était qu’un faux numéro et il a lancé le téléphone si fort qu’il s’est désintégré en des milliers de fragments.” Je m’étais demandé pourquoi il y avaitun nouveau téléphone dans la cuisine. “Quelque chose s’est brisé dans ton père. Il t’aime. Nous t’aimons tous les deux. Tu es la chose la plus importante dans nos vies. Je ne pense pas que tu le réalises. Tu te souviens quand tu avais dix ans, quand je suis rentrée à Londres pendant un long moment ? Tu te souviens” J’ai hoché la tête en silence. “Nous étions à deux doigts de divorcer, Marcus. Oh, la raison n’a plus d’importance. C’était juste un mauvais moment, le genre de choses qui arrivent quand des gens qui s’aiment cessent de se prêter attention l’un à l’autre pendant quelques années. Il est venu et il m’a convaincu de revenir pour toi. Nous ne pouvions pas supporter l’idée de te faire ça. Nous sommes retombés amoureux pour toi. C’est pour toi que noussommes ensemble maintenant. ” J’avais la gorge serrée. Je n’avais jamais rien su de tout ça. Personne ne m’en avait jamais rien dit.
- “C’est pour ça que ton père traverse une mauvaise passe en ce moment.

Il n’est pas dans son état normal. Ca va prendre un certain temps avant qu’il revienne à nous, avant qu’il redevienne l’homme que j’aime. D’ici là, il faut que nous soyions compréhensifs.”
Elle m’a serré dans ses bras longuement, et j’ai remarqué à quel point ses bras était devenus fins, et comment la peau de son cou était distendue. J’avais toujours vu ma mère jeune, pale, les joues rouges et heureuse, lançant des regards mutins derrière ses lunettes cerclées de métal. Maintenant, elle avait l’air d’une vieille femme. C’est moi qui lui avais fait ça. Les terroristes lui avaient fait ça. Le Département de la Sécurité Intérieure lui avait fait ça. D’une façon perverse, nous étions tous dans le même camps, et Maman et Papa, et tous ceux que nous avions exploités, étaient dans l’autre.

Je n’ai pas dormi cette nuit-là. Les paroles de Maman repassaient dans ma tête. Papa avait été tendu et silencieux pendant le dîner et nous avions à peine parlé, parce que je ne me faisais pas confiance pour ne pas dire le mauvais truc et parce qu’il était tout remonté à cause des dernières nouvelles, selon lesquelles c’était bien Al Qaeda qui était responsable de l’attentat. Six groupes terroristes différents avaient revendiqué l’attentat, mais seule la vidéo Internet d’Al Qaeda dévoilait des informations que le DSI n’avais révélée à personne. Je me suis allongé sur mon lit et j’ai écouté les émissions radio du soir où des auditeurs téléphonaient. Le sujet portait sur des problèmes sexuels, avec ce type homosexuel que j’adorais écouter en temps normal ; il donnait aux gens des conseils crus, mais de bons conseils, et il était vraiment marrant et maniéré. Ce soir-là, je ne riais pas. La plupart des auditeurs posaient des questions sur ce qu’ils devaient faire pour reprendre une vie sexuelle avec leurs partenaires après les attentats. Même sur une radio consacrée au sexe, je ne pouvais pas échapper au sujet. J’ai éteint la radio et j’ai entendu un mateur ronronner en bas dans la rue.

Ma chambre à coucher se situe tout en haut de notre maison, l’une des Vieilles Dames Peintes. J’ai un plafond de grenier, en diagonale, et des fenêtres des deux côtés — l’une domine la Mission tout entière, l’autre donne une vue sur la rue en face de chez nous. Il y avait souvent des voitures qui circulaient à toute heure de la nuit, mais il y avaient quelque chose d’étrange dans ce bruit-là. Je suis allé à la fenêtre de la rue et j’ai tiré les rideaux. En bas, dans la rue, il y avait une camionette blanche, sans marquages, dont le toit était hérissé d’antennes, plus d’antennes que je n’en n’avais jamais vu sur une voiture. Elle roulait très lentement dans la rue, une petit parabole tournant dans tous les sens sur le sommet. Alors que je regardais, la camionette s’est arrêtée et l’une des portes de derrière s’est ouverte. Un type en uniforme du DSI — je les reconnaissait à cent

mètres, maintenant — a posé le pied dans la rue. Il tenait un appareil portatif dont la lueur bleutée lui éclairait le visage. Il a fait quelques pas, d’abord vers mes voisins, puis vers moi. Sa façon de marcher et de regarder son écran me rappelait quelque chose — il utilisait un détexteur de WiFi ! Le DSI patrouillait pour repérer les noeuds de Xnet. J’ai lâché les rideaux et j’ai plongé à travers la chambre pour trouver ma Xbox. Je l’avais laissé en ligne le temps de télécharger des animations sympas qu’un des gars de Xnet avait fait à partir du discours “aucun prix n’est trop élevé” du Président. J’ai arraché la prise du mur, et je suis retourné à la fenètre en entreouvrant les stores d’un centimètre à peine. Le type regardait de nouveau son détecteur, en arpentant la rue devant notre maison. Un instant plus tard, il est rentré dans sa camionette et est reparti. J’ai sorti mon appareil pohto et j’ai pris autant de photos que possible de la camionette et de ses antennes. Puis j’ai ouvert GIMP, un éditeur d’images libre, et j’ai tout supprimédela photographie à l’exception dela camionette, effaçant ma rue et tout ce qui aurait pu aider à m’identifier. Je les ai postées sur Xnet et j’ai écrit tout ce que je savais sur ces camionettes. Il ne faisait aucun doute que ces types cherchaient Xnet.

Maintenant, je ne pourrais plus dormir. Rien d’autre à faire que de jouer aux pirates à ressort. Même à cette heure, il y avait plein de joueurs en ligne. Le vrai nom des pirates à ressorts étaient Pillage Mécanique, et c’était un projet de hobbyiste démarré par des adolescents finlandais fans de Death-Metal. C’était totalement gratuit à jouer, et ça fournissait autant d’amusement qu’un service à 15 dollars par mois comme Ender’s Univere, Middle Earth Quest ou Discworld Dungeons. Je me suis loggé et je me suis retrouvé au milieu du pont du Zombie Charger, à attendre que quelqu’un veuille bien me remonter. Je détestais cette partie du jeu.
> Eh, toi
J’ai tapé à un pirate qui passait par là.
> Tu me remontes ?
Il s’est arrêté et m’a regardé.
> Pq je feré sa ?
> On est dans la même équipe. Et ça te donne des points d’expérience.
Quel abruti.
> Tu é dou ?
> San Francisco
Ca commençait à me rappeler quelque chose.
> Ou a SF ?
Je me suis déconnecté. Il y avait quelque chose de bizarre qui se passait avec ce jeu. J’ai regardé les Livejournals et j’ai commencé à éplucher les blogs. J’en avait lu une demi-douzaine quand j’ai trouvé quelque chose qui

m’a glacé le sang. Les bloggers adorent les quizz. Quel est ton genre de hobbit ? Es-tu un bon amant ? Quelle planète te ressemble le plus ? Tu serais quel personnage de quel film ? A quel type émotionnel appartiens-tu ? Ils les remplissent et les font remplire à leurs amis, et tout le monde compare les résultats. Amusement sans conséquences. Mais les quizz que je voyais cette nuit-là sur Xnet me faisaient peur, parce qu’ils étaient tous sauf innocents : Quel est ton sexe ? Quel âge as-tu ? Dans quelle école vas-tu ? Dans quel quartier habites-tu ? Les questionnaires faisaient des graphiques sur une carte avec des épingles de couleu rpour les écoles et les quarties, et fournissaient des conseils débiles sur les pizzerias et ce genre de choses. Mais regardez-moi ces questions. Imaginez mes réponses :
Masculin
17 ans
Chavez High
Potrero Hill
Il n’y avait que deux personnes dans toute mon école qui avaient ce profil exact. Dans la plupart des écoles, ça serait pareil. Si vous vouliez savoir qui étaient les gens de Xnet vous pouviez utiliser des quizz pour les identifier l’un après l’autre. C’était déjà une mauvaise nouvelle, mais le pire était ce que ça impliquait : quelqu’un au DSI utilisait Xnet pour nous cibler. Xnet s’était fait infiltrer par le DSI. Il y avait des espions parmi nous.

J’avais distribué les disques de Xnet à des centaines de personnes, et ils en avaient fait autant. Je connaissais assez bien les gens à qui j’avais donné mes disques. J’en connaissait même très bien certains. J’avais vécu dans la même maison toute ma vie et je m’étais fait des centaines et des centaines d’amis au fil des ans : des gens avec qui j’avais été à la crêche aux gens avec qui j’avais joué au football en passant par ceux avec qui j’avais joué à des jeux de rôle grandeur nature, ceux que j’avais rencontré en boîte, et mes camarades d’école. Mes meilleurs amis étaient dans mon équipe de jeu, mais il y avait pléthore de gens en qui j’avais assez confiance pour leur donner un disque de Xnet. J’avais besoin d’eux maintenant. J’ai réveillé Jolu en faisant sonner son téléphone portable et en raccrochant après la première sonnerie, trois fois de suite. Une minute plus tard, il était sur Xnet et nous pouvions tenir une discussion sécurisée. Je lui ai montré mon billet de blog sur les camionettes radio et il est revenu une minute plus tard, tout paniqué.
> tu es sûr qu’ils nous cherchent nous ?
En quise de réponse, je lui ai envoyé le quizz.
> Oh putain on est perdus
> Non c’est pas si terrible mais on doit trouver à qui on peut faire

confiance.
> Comment ?
> C’est ça que je veux savoir — combien de personnes tu peux recommander sans réserve comme si tu mettrais ta vie entre leurs mains ?
> Peut-être 20 ou 30.
> Je veux rassembler un groupe de gens vraiment fiables et faire un échange de clefs Web-Of-Trust.

Le Web of Trust est une des ces cool applications de la cryptographie à propos desquelles j’avais lu des choses, mais que je n’avais jamais essayée. C’est une façon à peu près totalement fiable de s’assurer qu’on peut vraiment parler aux gens à qui on fait confiance, mais que personne d’autre ne peut écouter. Le problème, c’est que ça exige de recontrer physiquement les gens du réseau en question au moins une fois, pour commencer.
> Je vois, évidemment. C’est pas compliqué. Mais comment tu vas rassembler tout le monde pour la signature des clefs ?
> C’est ce que je voulais te demander — comment on peut faire ça sans se faire repérer ?
Jolu a tapé quelques mots avant de les effacer, puis en a tapé encore d’autres avant de les effacer aussi.
> Darryl aurait su, ai-je tapé
> C’est même pour ça qu’il était bon.
Jolu n’a rien dit un instant. Puis :
> Si on organisait une fête ? On se rassemble tous comme une bande d’adolescents qui font la fête et comme ça on a une excuse toute prête si quelqu’un débarque et nous demande ce qu’on fout là ?
> Ca marcherait nikel ! Tu es un génie, Jolu.
> Je sais. Et tu vas adorer : je sais où on devrait faire ça
> Où ?
> Sutro baths!

Chapitre 10

Ce chapitre est dédié à Anderson's bookshop, la librairie pour enfant de légende à Chicago. Anderson's est une vieille, vieille entreprise de famille qui a commencé comme un de ces vieux drug-stores qui vendaient aussi accessoirement quelques livres. Aujourd'hui, c'est un empire de livres pour enfants florissant, avec plusieurs succursales et des méthodes de vente incroyablement innovantes qui réunissent les livres et les enfants de façon enthousiasmante. Le meilleur d'entre eux est le marché aux livres mobile, dans lequel ils livrent de gigantesques étagères sur roues, pré-chargées d'excellents livres pour enfants, directement aux écoles, dans des camions — et voilà, une bourse aux livres instantannée ! Anderson's Bookshops: 123 West Jefferson, Naperville, IL 60540 USA +1 630 355 2665

Qu'est-ce que vous feriez si vous trouviez un espion dans vos rangs ? Vous pouriez le dénoncer, le coller au mur et vous en débarasser. Mais vous vous retrouvriez avec un autre espion, et celui-là serait plus prudent que le précédent et ne se ferait peut-être pas attraper aussi facilement. Voici une meilleure idée : commencez à intercepter les communicatoins de l'espion et donnez-lui, ainsi qu'à ses maîtres, des informations bidon. Supposons que ses maîtres lui ordonnent de récolter des informations sur vos mouvements. Laissez-le vous suivre partout et prendre toutes les notes qu'il veut, mais ouvrez ses enveloppes et renvoyez-les au QG après avoir remplacé ses rapports sur vos mouvements par d'autres, fictifs. Si vous voulez, vous pouvez lui faire avoir l'air erratique et indigne de confiance au point que c'est eux qui se débarasseront de lui. Vous pouvez provoquer des crises qui forcent un camp ou l'autre à révéler l'identité d'autres espions. En bref, vous les possédez.

Ceci s'appelle une attaque man-in-the-middle, et si vous y réfléchissez, ça fait franchement peur. Quelqu'un qui attaque vos communications de cette façon a des milliers de façons de vous abuser. Bien entendu, il existe une bonne manière d'éviter les attaques man-in-the-middle : utiliser la cryptographie. Avec la cryptographie, ça n'a pas d'importance que l'ennemi intercepte vos messages, puisqu'il ne peut pas les déchiffrer, les modifier et les renvoyer. C'est une des raisons principales d'utiliser la crypto. Mais souvenez-vous : pour que la crypto fonctionne, vous avez besoin des clefs de ceux à qui vous voulez parler. Vous et votre partenaire devez partager un ou deux secrets, des clefs que vous utilisez pour encrypter et décrypter vos messages pour que ceux qui les interceptent ne puissent rien en faire. C'est de là que vient l'idée d'une clef publique. C'est un peu complexe, mais c'est aussi incroyablement élégant. Dans la crypto à clefs publiques, chaque utilisateur reçoit deux clefs. Ce sont de longues suites de fourbi

mathématique, et elles ont des propriétés pratiquement magiques. Quoi que vous chiffriez avec une clef, l'autre va le déchiffrer, et inversement. De plus, il n'y a que ces clefs-là qui puisse le faire — si vous déchiffrez un message avec une clef, vous savez qu'il a été chiffré avec l'autre clef (et vice-versa). Ainsi, vous pouvez prendre l'une ou l'autre de ces clefs (pas d'importance laquelle) et vous pouvez la rendre publique, tout simplement. Vous en faites un non-secret complet. Vous voulez que quiconque dans le monde sache ce que c'est. Pour des raisons assez évidentes, ça s'appelle une "clef publique". L'autre clef, vous la cachez dans les plus noirs recoins de votre âme. Vous la gardez de votre vie. Vous ne laisez personne, jamais, savoir ce que c'est. Ca s'appelle une "clef privée" (Eh ouais !).

Maintenant, supposons que vous soyiez un espion et que vous vouliez parler à votre chef. Sa clef publique est connue de tous. Votre clef publique est connue de tous. Personne ne connait votre clef privée à part vous. Personne ne connait de clef privée autre que la sienne propre. Vous voulez envoyer un message. D'abord, vous l'encryptez avec votre clef privée. Vous pourriez simplement envoyer ce message-là, et ça serait déjà pas mal, puisque le destinataire saurait que le message qui lui arrive vient réellement de vous. Comment ? parce que s'ils peuvent le décrypter avec votre clef publique, il ne peut pas été encrypté qu'avec votre clef privée. Cest l'équivalent de mettre votre sceau ou votre signateur au bas d'un message. Ca dit "C'est moi qui ai écrit cela, et personne d'autre. Personne ne peut l'avoir ouvert ou modifié."

Malheureusement, tout ça ne va pas tenir votre message secret. C'est parce que votre clef publique est de notoriété publique (il faut qu'elle le soit, parce que sinon vous seriez limité à envoyer des messages aux quelques personnes qui ont votre clef publique). Toute personne qui intercepte votre message peut le lire. Ils ne peuvent pas le modifier et faire croire que c'est votre version, mais si vous ne voulez pas que tout le monde sache ce que vous dites, il vous faut une meilleure solution. Alors, au lieu d'encrypter le message seulement avec votre clef privée, vous l'encryptez aussi avec la clef publique de votre chef. Maintenant, il est verrouillé deux fois. Le premier verrouillage — la clef publique du chef — ne s'ouvre que quand on le combine avec la clef privée du chef. Le second verrouillage — votre clef privée — ne s'ouvre qu'avec votre clef publique. Quand votre chef reçoit un message, il l'ouvre avec les deux clefs et ils sont certains que a) c'est bien vous qui l'avez écrit et b) que seul lui peut le lire. C'est très cool. Le jour où nous l'avons découvert, Darryl et moi avons immédiatement échangé nos clefs et avons passé des mois à nous faire des clins d'oeil et à nous frotter les mains en échangeant des messages à encryption de qualité militaire sur où on se retrouverait après l'école et si

Van s’intéresserait un jour à lui.

Mais si vous voulez comprendre la sécurité, vous devez réfléchir dans les termes les plus paranoïaques possibles. Genre, qu’est-ce qui se passerait si je vous faisais croire que ma clef publique est celle de votre chef ? Vous crypteriez le message avec votre clef privée et ma clef publique. Je pourrais le décrypter, le lire, le réencrypter avec la véritable clef de votre chef, et la renvoyer. Pour autant que votre chef pourrait en juger, personne d’autre que vous n’aurait pu écrire le message, et personne d’autre que lui n’aurait pu le lire. Et moi, je m’assierais au milieu, comme une araignée dodue sur une toile, et tous vos secrets m’appartiendraint. Maintenant, la façon la plus simple de régler ça est de faire une vraie publicité à votre clef publique. Plus votre clef publique est notoire, plus l’attaque man-in-the-middle est difficile. Mais vous savez quoi ? Faire connaître quelque chose vraiment universellement est tout aussi difficile que de le tenir secret. Réfléchissez — combien de milliards de dollars sont dépensés en publicités pour du shampoing et d’autres conneries, juste pour faire en sorte qu’autant de monde que possible sache quelque chose qu’un publicitaire veut faire savoir ? Il y a une façon moins chère de régler son compte au man-in-the-middle : le réseau de confiance.

Supposons qu’avant de quitter votre QG, vous et votre chef prenez un café ensemble et vous échangez vos clefs. Plus de man-in-the-middle ! Vous êtes absolument certain à qui appartient la clef, parce qu’elle vous a été remise en mains propres. Jusque-là ça va. Mais il y a une limite naturelle à tout ceci : combien de personnes pouvez-vous physiquement rencontrer pour échanger des clefs avec eux ? Combien d’heures par jour voudriez-vous consacrer à ce qui équivaut à écrire votre propre annuaire téléphonique ? Combien de gens sont prêt à vous consacrer du temps pour ça ? Ca aide de penser à cette question en termes d’annuaire téléphonique. Le monde était jadis plein d’annuaires téléphoniques, et quand on avait besoin d’un numéro, on pouvait le chercher dans l’annuaire. Mais beaucoup des numéros dont on avait besoin pendant une journée donnée, soit on les aurait connus par coeur, soit on aurait pu les demander à quelqu’un d’autre. Encore aujourd’hui, quand je sors avec mon téléphone cellulaire, je demande à Jolu ou à Darryl s’ils ont le numéro que je cherche. Ca va plus vite et c’est plus facile que de chercher en ligne et c’est plus fiable, aussi. Si Jolu a un numéro, je lui fais confiance, et je fais donc confiance au numéro, aussi. C’est ce qu’on appelle la “confiance transitive” — la confiance qui se transmet à travers le réseau de vos relations. Un réseau de confiace est une version de ça, à grande échelle. Disons que je rencontre Jolu et que je récupère sa clef. Je la mets sur mon trousseau de clefs — une liste de clefs que j’ai signées avec ma clef privée. Ce qui veut

dire que vous pouvez l'ouvrir avec ma clef publique et être certain que c'est moi — ou quelqu'un qui possède ma clef, en tout cas — qui a dit que "cette clef appartient à ce gars". Alors je vous donne une copie de mon trousseau et pour peu que vous ayiez confiance que j'ai effectivement rencontré et vérifié toutes les clefs, vous pouvez le prendre et l'ajouter à votre trousseau. Et là, vous, vous rencontrez quelqu'un d'autre et vous lui donnez tout le trousseau. Des trousseaux de plus en plus grands poussent, et pour peu que vous ayiez confiance dans le suivant dans la chaîne, et qu'il ait lui-même confiance dans le suivant et ainsi de suite, vous êtes pas mal en sécurité.

Ce qui m'amène aux réunions de signature de clefs. C'est exactement ce que ça dit : une fête où tout le monde se réunit et signe les clefs de tout le monde. Darryl et moi, quand nous échangions des clefs, ça faisait une sorte de mini-réunion, qui ne comptait que deux pauvres geeks comme participants. Mais avec plus de monte, vous semez les germes d'un réseau de confiance, à partir duquel il peut s'étendre. Au fur et à mesure que les gens de votre trousseau parcourent le monte et rencontrent des gens, ils ajoutent de plus en plus de noms à leur trousseau. Vous n'avez même plus besoin de rencontrer les gens, vous avez assez confiance dans les clefs signées par les gens de votre trousseau pour les considérer valides. C'est pourquoi les fêtes et les réseaux de confiance vont ensemble comme les tartines et le Nutella.

"Dis-leur juste que c'est une fête super-privée, seulement sur invitation.", j'ai dit. "Dis-leur de n'amener personne avec eux ou on ne les laissera pas entrer". Jolu m'a regardé par-dessus son café.
- "Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Si tu dis ça, les gens vont emmener encore plus de monde."
- "Arg !"
Je passais une nuit par semaine chez Jolu, ces temps, à entretenir le code sur Indienet. Pigspleen me payait même une somme d'argent non nulle pour faire ça, ce qui me faisait vraiment bizarre. Je n'aurais jamais pensé que je serais payé pour écrire du code.
- "Alors qu'est-ce qu'on fait ? Nous voulons seulement des gens en qui nous pouvons vraiment avoir confiance, et on ne veut pas dire pourquoi avait d'avoir les clefs de tout le monde pour pouvoir le leur envoyer par message secret. "
Jolu débuggait et je regardais par-dessus sont épaule. Cette technique s'appelait "extreme programming", ce qui était un peu embarassant. Maintenant nous l'appelions juste "programmation". Deux personnes sont bien meilleures pour repérer des erreurs qu'une seule. Comme dit le dicton, "avec assez d'yeux, tous les bugs sont faciles".

Nous progressions dans le rapport de bugs et nous préparions à publier une nouvelle version. Tout se mettait à jour automatiquement en tâche de fond, de sorte que nos utilisateurs n’avaient besoin de rien faire, mais ils se réveillaient toutes les semaines environ avec un meilleur programme.

Ca faisait vraiment bizarre de savoir que le code que j’écrivais serait utilisé le lendemain par des centaines de milliers de personnes.
- “Qu’est-ce qu’on fait ? Pouh la, j’en sais rien. Je pense qu’il va falloir faire avec.”
J’ai repensé à nos jours de Harajuku Fun Madness. Le jeu comprenait beaucoup de problèmes sociaux qui impliquaient de grands groupes de gens.
- “OK, tu as raison. Mais au moins tâchons de garder tout ça secret. Dis-leur d’emmener au maximum une seule personne, et ça devra être quelqu’un qu’ils connaissent depuis au moins cinq ans. ” Jolu a levé les yeux de l’écran.
- “Hé”, a-t-il dit, “Hé, ça marcherait du tonnerre ! Je m’y vois déjà. Je veux dire, si tu me disais de n’emmener personne, je penserais ‘il se prend pour qui, ce gars ?’ Mais si tu le présentes comme ça, ça fait un super trip à la 007″.
J’ai identifié un bug. Nous avons bu du café. Je suis renté et j’ai joué un peu à Pillage Mécanique, en essayant d’oublier les remonteurs et leurs questions indiscrètes, et j’ai dormi comme un bébé.

Les Sutro Baths sont les authentiques fausses ruines romaines de San Francisco. Quand elles ont ouvert en 1896, c’était les plus grands bains publics du monde, un immense solarium victorien de verre rempli de piscines et de baignoires et même un toboggan à eau primitif. Elles se sont déteriorées dans les années 50, et les propriétaires ont fini par y mettre le feu pour toucher l’assurance en 1966. Tout ce qui en reste est un labyrinthe de pierres usées posées directement au dessus de la falaise qui domine Ocean Beach. Ca ressemble tout à fait à des ruines romains, croulantes et mystérieuses, et juste derrière, il y a des grottes que conduisent jusqu’à la mer. Quand la mer est grosse, les vagues montent jusqu’aux grottes et touchent les ruines — il y a eu des cas où des touristes se sont fait entraîner.

Ocean Beach est loin derrière le parc du Golden gate, une falaise abrupte pointillée de maisons très chères, au destin tragique, qui plonge vers une étroite bande de plage encombrée de méduses et de surfers intrépides (dingues). Il y a un rocher géant qui dépasse des récifs à quelques encablures de la plage. On l’appelle Seal Rock, et c’était jadis un point de rassemblement pour les lions de mer jusqu’à ce qu’on les déplace dans les environs de Fisherman’s Wharf, où ils sont une attraction pour les touristes.

La nuit venue, il n’y a guère de monde là-bas. Il y fait très froid, avec des éclaboussures d’eau salée qui vous trempent jusqu’aux os si vous vous laissez faire. Les rochers sont affûtés, il y a du verre brisé, et de temps en temps, des seringues de junkies. C’est un super endroit pour faire la fête.

C’est moi qui ai eu l’idée d’emporter des bâches et des réchauffe-main chimiques. Jolu a trouvé comment se procurer de la bière — son frère aîné, Javier, a un copain qui fait tourner un véritable service de livraison d’alcool juvénile : payez-le assez et ils reviendra à votre fête camouflée avec des glacières et autant de bières différentes que vous voulez. J’ai claqué pas mal de mon argent de Indienet, et le gars s’est pointé pile à l’heure : à 20 heures, une bonne heure après le coucher du soleil. Il a déchargé six glacières de sa camionette et les a traîneées dans les ruines des bains. Il avait même des caisses supplémentaires pour les bouteilles vides.
- “Amusez-vous et sayez sages, les jeunes, ” a-t-il dit en touchant son chapeau de cow-boy. C’était un type dodu avec un sourir énorme, et un marcel effrayant qui laissait échapper les poils de ses aisselles, de son ventre et de ses épaules, J’ai épluché quelques billets de vingt dollars de mon rouleau de billets et les lui ai tendus — il faisait un profit de 150 pourcents. Un bon plan. Il a regardé mon rouleau.
- “Tu sais, je pourrai simplement te piquer tout ça, ” a-t-il dit, toujours en souriant. “Je suis un criminel, après tout.”
J’ai rangé mon rouleau dans ma poche et je l’ai regardé droit dans les yeux. J’avais été stupide de lui laisser voir ce que j’avais sur moi, mais je savais qu’il y a des moment où il faut se faire respecter.
- “Je blague”, il a fini par dire. “Mais fais gaffe avec tout cet argent. Ne le fais pas voir à tout le monde.”
- “Merci”, j’ai répondu, “mais la Sécurité Intérieure me protège.” Son sourire s’est encore agrandi.
- “Ah ! C’est même pas des amateurs. Ces cornichons n’ont pas la moindre idée. “
J’ai regardé son camion. Il y avait un FasTrak bien en évidence sur le pare-brise. Je me demandais combien de temps ça prendrait avant qu’il se fasse avoir.
- “Vous avez invité des filles ce soir ? C’est pour ça que vous avez tout cette bière ?”
J’ai souri et je l’ai salué de la main comme s’il avait été en train de retourner à son camion, ce qu’il aurait dû faire. A la fin il a compris le sous-entendu, et il est reparti. Son sourire n’avait jamais faibli.

Jolu m’a aidé à dissimuler les glacières dans les éboulis, en travaillant avec des petites lampes à LEDs montés sur des serre-tête. Quand les glacières ont été en place, nous avons installé des petites lampes à LED dans

chacune d’elles, pour qu’il y ait de la lumière quand on enlèverait les couvercles en styrofoam, pour que les gens voient ce qu’ils feraient. C’était une nuit sans lune et il y avait une couverture nuageuse, et les lampadaires des rues au loin nous illuminaient à peine. Je savais que nous serions aussi visibles que des incendies sur des détecteurs à infrarouge, mais nous n’avions aucune chance de rassembler des gens sans être observés. J’ai décidé qu’on nous considèrerait comme de simples fêtards qui s’ennivreraient sur la plage. Je ne bois pas beaucoup. J’ai vu de la bière, de l’herbe et de l’ecstasy aux fêtes que je fréquente depuis que j’ai 14 ans, mais je déteste la fumée (quoi que je ne dise pas non à un space brownie de temps en temps), l’ecstasy prend temps longtemps — qui peut consacrer tout un week-end ce que les effets viennent et repartent — et la bière, bon, c’est pas mal, mais je ne vois pas pourquoi on en fait tout un plat. Ce que je préfère, c’est les grands cocktails compliqués, le genre de choses qu’on vous sret dans un volcan en céramique, avec six couches, en flammes, avec un singe en plastique sur le dessus, mais c’était surtout pour tout le décorum. En fait, j’aime bien être ivre. Ce que je n’aime pas, c’est la gueule de bois qui suit, et nom d’un chien, qu’est-ce que je me prends comme gueules de bois. Quoi que si j’y réfléchis, ça a peut-être un rapport avec le genre de boissons qui viennent dans ces volcans en céramique. Mais on n’organise pas une fête sans quelques bières bien fraîches. C’est ce que les gens attendent. Ca aide à briser la glace. Les gens font des stupidités quand ils ont bu trop de bières, mais mes amis ne sont pas vraiment le genre de gens à avoir des voitures. Et le gens font des stupidités quoi qu’il arrive — la bière ou le hashish ne sont que des épiphénomènes à ce fait central.

Jolu et moi nous sommes chacun ouvert une bière — une Anchor Steam pour lui, une Bud Lite pour moi — et nous avons trinqué en nous asseyant sur les rochers.
- “Tu leur as dit 21 heures ?”
- “Ouais”, il y a dit.
- “Moi aussi”.
Nous avons bu en silence. La Bud Lite était la boisson la moins alcoolisée de la glacière. J’aurais besoin d’avoir les idées claires plus tard.
- “Ca t’arrive de prendre peur ?”, ai-je finalement demandé. Il s’est tourné vers moi.
- “Non, je prends pas peur. J’ai peur tout le temps. J’ai eu peur depuis les explosions. Parfois j’ai tellement peur que je ne veux pas sortir de mon lit. “
- “Alors pourquoi est-ce que tu fais ça ?” Il a souri.
- “Puisqu’on en parle, peut-être que je ne vais pas continuer longtemps. Je veux dire, c’était génial de te donner un coup de main. Génial. Vraiment

excellent. Je ne vois pas quand qu'ai fais quoi que ce soit d'aussi important. Mais Marcus, mon frère, je dois te dire…" Il s'est interrompu.
- "Quoi", ai-je demandé, bien que j'aie su ce qui allait venir.
- "Je ne peux pas continuer indéfiniment", a-t-il finalement dit. "Peut-être même pas un moins. Je crois que je n'en peux plus. C'est trop dangeureux. Le DSI, tu ne peux pas leur faire la guerre. C'est dément. C'est vraiment, réellement dément."
- "Tu parles comme Van", j'ai dit. Ma voix était bien plus amère que ce que j'aurais voulu.
- "Je ne te critique pas. Je pense que c'est fantastique que tu sois assez brave pour faire ce que tu fais tout le temps. Mais je ne suis pas comme ça. Je ne peux pas vivre dans une terreur perpétuelle."
- "De quoi tu parles ?"
- "Je dis que j'en ai assez. Je vais rejoindre les gens qui font comme si tout allait bien, comme si les choses allaient revenir à la normale un jour. Je vais utiliser Internet comme l'ai toujours fait, et n'utiliser Xnet que pour jouer aux jeux. Je dis que je veux sortir de tout ça. Je ne prendrai plus part à tes plans. "
Je n'ai rien dit.
- "Je sais que ça te laisse tout seul. Ca n'est pas ce que je veux, je te jure. Je préfèrerais que tu laisses tomber toi aussi. Tu ne peux pas déclarer la guerre au gouvernement des USA. Ca n'est pas une guerre que tu peux gagner. Te regarder essayer, c'est comme regarder un oiseau qui se cogne à une vitre, encore et encore. "
Il aurait voulu que je dise quelque chose. Ce que je voulais dire, c'était Bon Dieu, Jolu, merci beaucoup de m'abandonner comme ça ! Tu as oublié comment c'était quand ils nous ont enlevés ? Tu as oublie comment le pays était avant qu'ils en prennent le contrôle ? Mais ça n'était pas ce qu'il voulait que je lui dise. Ce qu'il voulait que je lui dise, c'est "Je comprends, Jolu. Je respecte ton choix." Il a bu le reste de sa bouteille et en a sorti une nouvelle dont il a ouvert le bouchon.
- "Il y a autre chose", a-t-il dit.
- "Quoi ?"
- "Je ne voulais pas le mentionner, mais je veux que tu comprennes pourquoi je dois faire ça.
- "Pour l'amour du ciel, Jolu, quoi ?"
- "Je déteste devoir dire ça, mais tu es blanc. Moi, pas. Les blancs qui se font chopper avec de la cocaïne font des stades de citoyenneté. Les bruns qui se font prendre avec du crack vont en prison pour vingt ans. Les Blancs voient un flic dans la rue et se sentent en sécurité. Les Bruns voient un flic dans la rue et se demandent s'ils vont se faire fouiller. La façon dont le DSI te traite ? C'est la norme dans ce pays depuis toujours pour nous autres."

C’était tellement injuste. Je n’avais pas demandé à être blanc. Je ne pensais pas que j’étais plus brave parce que j’étais blanc. Mais je voyais ce que Jolu voulait dire. Si les flics arrêtaient quelqu’un dans la Mission et contrôlaient son identité, il y avait de bonnes chances pour que cette personne ne soit pas un Blanc. Quelque risque que je coure, Jolu en courait de pires. Quelque peine que je doive payer, Jolu payerait plus cher.
- “Je ne sais pas quoi dire”, ai-je dit.
- “Tu n’as pas à dire quoi que ce soit”, il a dit. “Je voulais juste que tu saches, pour que tu puisses comprendre.

Je voyais des gens descendre le sentier dans notre direction. C’était des amis de Jolu, deux Mexicains et une fille que je connaissait vaguement, petite et geek, qui portait tout le temps des lunettes noires cool à la Buddy Holly qui lui donaient un air de l’étudiante en art rejetée qui se révèle avoir un talent caché dans les films pour adolescents. Jolu m’a présenté et a distribué de la bière. La fille n’en n’a pas pris, mais a sorti à la place une petite flasque de vodka en argent de son sac, et m’en a offert. J’en ai pris une gorgée — la vodka chaude n’est pas quelque chose qui s’apprécie sans une certaine habitude — et lui ai fait compliment pour sa flasque, qui était rehaussée d’une frise de personnages de Parappa the Rapper.
- “C’est japonais”, a-t-elle dit pendant que je l’examinais avec mon porte-clef à LED. “Ils ont plein de gadgets pour l’alcool basés sur des jeux pour gamins. C’est totalement tordu”.
Je me suis présenté et elle s’est présentée.
- “Ange”, a-t-elle dit en me serrant la main — la mienne était sèche, chaude, avec des ongles courts.
Jolu m’a présenté à ses amis, qu’il connaissait depuis un camp d’informatique en 4ème année. D’autres sont arrivés — cinq, puis dix, et 20. C’était un groupe sérieux, maintenant. Nous avions dit aux gens d’être là à 21:30 précises, et nous avons accordé jusqu’à 21:45 pour voir si tout le monde était là. Les trois quarts étaient des amis de Jolu. J’avais invité tous les gens en qui j’avais confiance. Soit j’étais plus sélectif que Jolu, soit j’étais moins populaire. Maintenant qu’il m’avait annoncé sa désertion, j’avais l’impression qu’il était seulement moins sélectif. Je lui en voulais vraiment, mais j’essayais de n’en rien montrer en me concentrant sur les interactions avec les invités. Mais il n’était pas stupide. Il savait ce qui se passait. Je voyais qu’il était vraiment ennuyé. Bien.

- “OK” ai-je dit en escaladant une ruine, “OK, hé, tout le monde ?”
Quelques personnes proches ont fait attention, mais ceux du fond continuaient de bavarder. J’ai tendu mon bras en l’air comme un arbitre, mais il faisait trop sombre. Finalement j’ai eu l’idée d’allumer ma lampe LED et de la pointer vers chacun des bavards, puis vers moi.

Graduellement, la foule s'est tue. J'ai souhaité la bienvenue à tout le monde, puis je leur ai demandé de se rapprocher pour que je puisse expliquer pourquoi nous étions tous là. Je voyais qu'ils étaient tous captivés par l'atmosphère secrète, intrigués et un peu lancés par la bière.
- "Voilà de quoi il s'agit. Vous utilisez tous Xnet. Ce n'est pas une coïcidance si Xnet a été créé juste après que le DSI a pris le contrôle de la ville. Les gens qui ont fait ça sont une organisation consacrée à la liberté personnelle, qui ont créé le réseau pour nous garder des barbouzes du DSI et de leurs gros bras."
Jolu et moi avions préparé ceci à l'avance. Nous n'allions pas avouer que nous étions derrière tout, à personne. C'était trop risqué. A la place, nous allions tout présenter comme si nous n'étions que des lieutenants dans l'armée commandée par "M1k3y", qui travaillaient à organiser la résistance locale.
- "Le Xnet n'est pas pur", j'ai dit. "Il peut être utilisé par le camp d'en face tout autant que par nous. Nous savons qu'il y a des espions du DSI qui l'utilisent en ce moment même. Ils utilisent des trucs d'ingénierie sociale pour nous inciter à nous révéler, de façon à pouvoir nous arrêter. Si Xnet doit être un succès, nous devons trouver comment les empêcher de nous espionner. Il nous faut un réseau à l'intérieur du réseau."
J'ai fait une pause pour laisser digérer ça. Jolu avait suggéré que c'était un peu violent — apprendre brusquement qu'on est en train de se faire recruter dans une cellule révolutionnaire.
- "Maintenant, je ne suis pas là pour vous demander de faire quoi que ce soit activement. Vos n'avez pas à sortir faire du brouillage ou je ne sais quoi. On va a fait venir ici parce qu'on sait que vous êtes cool, et que vous êtes dignes de confiance. C'est à cette confiance que nous voudrions vous faire contribuer ce soir. Certains d'entre vous connaissent déjà les réseaux de confiance et les signatures de clefs, mais pour le reste d'entre vous, je fais un petit rappel — "
Ce que j'ai fait.
- "Maintenant, ce que je voudrais que vous fassiez ce soir, c'est rencontrer les gens ici et voir à quel point vous pouvez leur faire confiance. Nous allons vous aider à générer des paires de clefs et les partager entre vous. "
Cette partie-là était compliquée. Demander aux gens d'apporter leurs laptops n'aurait jamais marché, mais nous avions besoin de faire quelque chose de bien complexe qui ne pouvait pas exactement se faire avec un papier et un crayon. J'ai sorti un laptop que Jolu et moi avions reconstruit la veille au soir, depuis zéro.
- "J'ai confiance en cette machine. Nous en avons assemblé chaque composante de nos propres mains. Elle tourne sur une version toute récente de ParanoidLinux, bootée directement du DVD. S'il reste un

ordinateur sûr dans le monde, ça pourrait bien être celui-là. J’ai un générateur de clefs chargé ici. Vous pouvez venir ici et lui donner des entrées aléatoires — vous pressez les touches n’importe comment, vous agitez la souris dans tous les sens — et il va utiliser ça comme graine pour vous créer une paire de clefs, publique et privée, qu’il va ensuite afficher à l’écran. Vous pouvez prendre une photo de votre clef privée avec votre téléphone, et presser n’importe quelle touche pour la détruire à tout jamais — elle n’est pas stockée sur le disque. Ensuite ça va vous montrer votre clef publique. A ce moment, appelez tous ceux ici en qui vous avez confiance et qui vous font confiance, et faites-leur prendre une photo de vous à côté de la clef, qu’ils sachent à qui elle appartient. Quand vous rentrez chez vous, vous devrez convertir ces photos en clefs. ça va prendre un bon moment, j’en ai peur, mais vous n’aurez à le faire qu’une seule fois. Soyez super-attentifs à ce que vous tapez — une erreur et vous êtes baisé. Heureusement, il y a une façon de savoir si vous avez tapé correctement : sous la clef, il va y avoir un nombre beaucoup plus court, qui s’appelle l’”empreinte”. Quand vous aurez tapé la clef, vous pourrez en générer une empreinte et la comparer à l’empreinte de référence, et si elles correspondent, vous êtes bon. “

Ils m’ont tous regardé avec des yeux ronds. OK, je leur avais demandé de faire quelque chose d’assez bizarre, soit, mais quand même.

Chapitre 11

Ce chapitre est dédié à la librairie universitaire de l'université de Washington, dont la section de science-fiction rivalise avec bien des boutiques spécialisées, grâce au regard acéré et au dévouement du spécialiste de science-fiction, Duane Wilkins. Duance est un vrai fan de science fictions — je l'ai rencontré pour la première fois à la convention mondiale de science fiction à Toronto en 2003 — et ça se voit au choix éclectique et éduqué présenté en vitrine. Un bon indicateur d'une bonne librairie est la qualité des "critiques en vitrine" — les petits bouts de carton fichés dans les étagères avec des critiques écrites (souvent à la main) par le personnel et qui chantent les mérites de livres que vous risqueriez de rater autrement. L'équipe de la bibliothèque universitaire a clairement bénéficié du mantorat de Duane, puisque les critiques sur ses étagères sont sans rivales.

The University Bookstore 4326 University Way NE, Seattle, WA 98105 USA +1 800 335 READ

Jolu s'est levé.

- "Ca commence ici, les gars. Voilà comment on saura dans quel camp vous êtes. Vous pouvez très bien ne pas vouloir vous battre dans les rues et vous faire arrêter pour vos opinions, mais si vous avez des opinions, ça nous le montrera. Ceci va créer le réseau de confiance qui nous dira qui est des nôtres et qui ne l'est pas. Si nous voulons ravoir notre pays un jour, nous devons le faire. Nous devons faire quelque chose dans ce genre."

Quelqu'un dans l'audiance — c'était Ange — avait la main levée, une bouteille de bière dedans.

- "Alors traitez-moi d'imbécile, mais je ne pige rien de toute ça. Pourquoi est-ce que tu veux qu'on fasse ça ?"

Jolu m'a jeté un coup d'oeil, et je lui ai rendu son regard. Ca semblait tellement évident quand nous l'avions organisé.

- "Xnet n'est pas seulement une façon de jouer à des jeux gratuits. C'est le dernier réseau de communication ouvert d'Amérique. C'est la dernière façon qui reste de communiquer sans se faire espionner par le DSI. Pour qu'il fonctionne, nous devons savoir que celui à qui on parle n'est pas un barbouze. Ca signifie que nous devons savoir que celui à qui nous envoyons des messages est bien celui que nous pensons qu'il est. C'est pourquoi vous êtes ici. Vous êtes tous là parce que nous vous faisons confiance. Je veux dire, vraiment confiance. Nous mettrions nos vies entre vos mains. "

Certains ont grogné. Ca avait l'air mélodramatique et stupide. Je me suis redressé.

- "Quand les bombes ont explosé", j'ai dit, et alors quelque chose s'est

serré dans ma poitrine, quelque chose qui faisait mal. “Quand les bombes ont explosé, nous étions quatre qui nous sommes fait attraper vers Market Street. Pour je ne sais quelle raison, le DSI a décidé que ça faisait de nous des suspects. Ils nous ont mis des sacs sur la tête, embarqués sur un bateau et interrogés pendant des jours. Ils nous ont humiliés. Ils se sont amusés avec nous. Et alors, ils nous ont relâchés. Tous, sauf un. Mon meilleur ami. Il était avec nous quand ils sont ont ramassés. Il était blessé et avait besoin d’un médecin. Il n’est jamais sorti. Ils disent qu’ils ne l’ont jamais vu. Ils disent que si nous parlons de ça à quiconque, ils nous arrêteront et nous feront disparaître. Pour toujours”.
Je tremblais. J’avais honte. Cette putain de honte. Jolu avait sa lampe braquée sur moi.
- “Bon Dieu”, j’ai dit. “Vous autres êtes les premières personnes à qui j’ai raconté. Si cette histoire se répend, vous pourrez être sûrs qu’ils sauront qui l’a racontée. Vous pouvez être sûrs que j’aurais de la visite.” J’ai respiré profondément à plus reprises. “Voilà pourquoi je me suis engagé pour Xnet. C’est pourquoi j’ai consacré ma vie à combattre le DSI. A chaque fois que je respire. Chaque jour. Tant que nous ne serons pas libres à nouveau. N’importe lequel d’entre vous peut maintenant m’envoyer en prison, si vous voulez. “
Ange a levé sa main une nouvelle fois.
- “On ne va pas te cafter, ” a-t-elle dit. “Pas question. Je connais pratiquement tout le monde ici et je peux te le promettre. Je ne sais pas comment savoir à qui faire confiance, mais je sais à qui ne pas faire confiance. Les vieux. Nos parents. Les adultes. Quand ils pensent à quelqu’un qui se fait espionner, ils pensent à quelqu’un d’autre, un méchant. Quand ils pensent à quelqu’un qui se fait arrêter et envoyer dans une prison secrète, c’est toujours quelqu’un d’autre — quelqu’un de brun, quelqu’un de jeune, un étranger. Ils ont oublié ce que c’est d’avoir notre âge. D’être un sujet de suspiction en permanence ! Combien de fois vous êtes monté dans un bus et tout le monde vous a regardé comme si vous mangiez des excréments et que vous écorchiez des petits chiots ? Et le pire, c’est qu’ils deviennent adultes de plus en plus jeunes. Il y a un temps où on disait ‘ne faites pas confiance à des gens qui ont plus de 30 ans’. Moi, je vous dit, ‘ne faites pas confiance à ces connards de plus de 25′ !”
Ca a déclanché des rires, et elle a rit aussi.
Elle était jolie, d’une façon bizarre, qui rappelait un cheval, avec un visage étroit et une longue mâchoire.
- “Je ne blague pas complètement, vous savez ? Je veux dire, réfléchissez-y un moment. Qui a élu ces clowns de mes fesses ? Qui les a laissés envahir notre ville ? Qui a voté pour installer des caméras dans les salles de classe et nous suivre partout avec des puces d’espionnage dans les cartes de

transport et les voitures ? C'était pas quelqu'un de 16 ans. On est peut-être bees, on est peut-être jeunes, mais nous se sommes pas de la racaille. “
- “Je veux un T-shirt avec ça écrit dessus !”, j'ai dit.
- “Ca serait une bonne blague”, a-t-elle répondu.
Nous nous sommes souri.
- “Où est-ce qu'on va pour avoir ces clefs ?” a-t-elle demandé en sortant son téléphone.
- “On va faire ça par ici, dans la zone fermée près des grottes. Je vous conduirai là-bas et je vous montrerai comment faire, et ensuite vous faite ce que vous avez à faire et vous montrez la machine à votre amis pour faire les photos de votre clef publique pour qu'ils puissent la signer en rentrant chez eux. “
J'ai levé la voix.
- “Oh ! Encore une chose ! Pour l'amour du ciel, j'y crois pas que j'aie oublié ça. Détruisez les photos quand vous aurez tapé vos clefs ! La dernière chose dont nous aurions envie c'est d'un flux de photos sur Flickr avec des photos de nous en train de conspirer. “
Il y a eu quelques rires nerveux, puis Jolu a éteint la lumière et je n'ai plus rien vu dans les ténèbres soudaines. Graduellement, les yeux se sont ajustés et je me suis mis en route pour la grotte. Quelqu'un marchait sur mes pas. Ange. Je me suis tourné et lui ai souri, et elle m'a répondu, des dents lumineuses dans la pénombre.
- “Merci pour tout à l'heure”, j'ai dit. “Tu étais parfaite.”
- “Tu étais sérieux avec l'histoire du sac sur la tête et tout le reste ? “
- “J'étais sérieux”, ai-je répondu. “C'est arrivé. Je n'en avais jamais parlé à personne, mais c'est arrivé. “
J'y ai réfléchi pendant un moment.
- “Tu sais, avec tout le temps qui s'est écoulé depuis, sans parler à personne, ça commençait à me faire l'effet d'un mauvais rêve. Et pourtant c'était la réalité. “
Je me suis arrêté et je suis monté vers la grotte.
- “Je suis content d'avoir finalement parlé à quelqu'un. Encore un peu et j'aurais douté de ma propre santé mentale.”
J'ai installé le laptop sur un rocher assez sec et l'ai démaré depuis le DVD pendant qu'ele regardait.
- “Je vais le redémarer pour chaque personne. C'est un disque standard de ParanoidLinux, quoi que tu doives me croire sur ce point.”
- “Mais bon”, elle a dit, “toute l'idée, là, c'est la confiance, non ?”
- “Oui”, ai-je dit, “la confiance”.
Je me suis retiré de quelques mètres pendant qu'elle faisait tourner le générateur de clef, en écoutant ses frappes sur les clavier et le glissement de la souris pour générer du hasard, en écoutant le ressac sur la plage, en

écoutant les rumeurs de la fête du côté où il y avait de la bière. Elle est sortie de la grotte en portant le laptop. Dessus, en lettres énormes et lumineuses, apparaissaient sa clef publique, avec son checksum et son adresse mail. Elle a approché l'écran de son visage et a attendu pendant que je sortais mon téléphone.
- “Souriiiiire”, a-t-elle dit.
J'ai pris la photo et rengainé l'appareil photo dans ma poche. Elle est allée d'un gorupe à l'autre pour se faire prendre en photo avec l'écran. C'était festif. Fun. Elle avait vraiment beaucoup de charisme — on n'avait pas envie de rire d'elle, mais de rire avec elle. Et bon Dieu, drôle, ça l'était ! Nous avions déclaré la guerre à la police secrète. Nous nous prenions pour qui ?

Ca a continué comme ça pendant une heure environ, tout le monde à prendre des photos et à générer des clefs. J'ai pu rencontrer tout le monde à cette occasion. Je connaissais beaucoup d'entre eux — c'est moi qui en avais invité certains — et les autres étaient des amis de mes copains ou des copains de mes copains. Nous allions tous devenir potes. Et nous l'étions devenu, le temps que la nuit se termine. C'était tous des gens bien.

Quand tout le monde a eu fini, Jolu est allé se faire sa clef et s'est ensuite détourné, en me lançant un sourire gêné. Mais j'avais consommé ma colère contre lui. Il faisait ce qu'il avait à faire.Je savais que quoi qu'il en dise, il serait toujours là pour moi. Et puis, nous avions été dans les prisons du DSI ensemble. Van aussi. Quoi qu'il arrive, ça nous unirait pour la vie entière.

J'ai généré ma clef et j'ai fait le circuit à travers toute la bande, en me faisait photographier par chacun. Puis je suis monté sur la hauteur d'où j'avais parlé avant et j'ai demandé l'attention de tout le monde.
- “Alors, beaucoup d'entre vous on remarqué qu'il y a un défaut crucial dans toute cette procédure : et si ce laptop n'était pas sûr ? S'il enregistrait secrètement nos instructions ? S'ils nous espionnait ? Et si Jose-Luis et moi n'étions pas dignes de confiance ?”
Les gens ont encore pouffé gentiment. Un peu plus chaleureusement qu'avait, à cause de la bière.
- “C'est sérieux !”, ai-je insisté. “C'est pourquoi je vais faire ça.” ai-je dit en sortant un marteau que j'avais pris dans la trousse à outil de Papa.
J'ai posé le laptop derrière moi et balancé le marteau, pendant que Jolu suivait le mouvement avec sa lampe. Crac — j'avais toujours rêvé de détruire un ordinateur portable à coups de marteau, et j'avais enfin une occasion de le faire. C'était pornographiquement bon. Et mauvais. Crac ! Le panneau de l'écran est tombé, désintégré en millions de morceaux, révélant le clavier. J'ai continué à frapper jusqu'à ce que le clavier tombe, exposant la carte mère et le disque dur. Crac ! J'ai visé directement le

disque dur, en le frappant de toutes mes forces. Ca a pris trois coups pour que le boitier se fende et expose le medium fragile à l'intérieur. J'ai continué à frapper dessus jusqu'à ce qu'il ne subsiste pas de morceau plus grand qu'un briquet, et j'ai tout ramassé dans un sac poubelle. La foule poussait des hourrah délirants — assez fort pour que je m'inquiète que quelqu'un de loin, plus haut, nous entende par-dessus le bruit du ressac et appelle la police.
- "Bon !", j'ai dit. "Maintenant, si vous voulez bien m'accompagner, je vais emporter ceci à la mer et le tremper dix minutes dans l'eau salée. "
Au début ça n'a intéressé personne, mais alors Ange s'est avancée et m'a pris par le bras de sa main chaude et m'a dit "C'était magnifique" dans l'oreille, et nous sommes descendus vers la mer ensemble.

Il faisait parfaitement sombre sur le bord de la mer, et c'était traître, même avec nos lampes. C'est déjà difficile de marcher sur les rochers glissants et coupants quand on n'essaye pas de garder son équilibre avec un sac en plastique contenant trois kilos d'électronique en morceaux dans la main. J'ai glissé une fois et j'ai pensé que j'allais me couper sur les rochers, mais elle m'a attrapé d'une poigne étonnamment ferme et m'a remis debout. Ca m'a tiré tout près d'elle, assez près pour sentir son parfum, qui sentait l'odeur des voitures neuves. J'adore cette odeur. "Merci", ai-je réussi à dire en plongeant mon regard dans ses grands yeux qui s'aggrandissaient encore à cause de ses lunettes de garçon cerclées de noir. Je ne voyais pas de quelle coleur ils étaient dans le noir, mais j'imagine quelque chose de sombre, compte tenu de ses cheveux sombres et de son teint olive. Elle avait l'air méditéranéenne, peut-être grecque, espagnole ou italienne. Je me suis accroupi et j'ai trempé le sac dans la mer pour le remplir d'eau salée. J'ai réussi à gliser un petit peu et à me tremper une chaussure, et j'ai juré et elle a ri. Nous avions à peine échangé un mot depuis que nous étions descendus vers l'océen. Il y avait quelque chose de magique dans ce silence sans mots.

A ce moment, j'avais embrassé un total de trois filles dans ma vie, sans compter le moment où j'étais rentré à l'école pour y recevoir un accueil dû à un héros. Ca n'est pas un nombre gigantesque, mais pas non plus un nombre minuscule, non plus. J'ai un radar à filles raisonnable, et je pense que j'aurais pu l'embrasser. Elle n'était pas sexy dans le sens traditionnel, mais il y a quelque chose à être avec une fille la nuit sur une plage, et en plus elle était intelligente, passionnée et dévouée. Mais je ne l'ai pas embrassée, ni pris sa main. A la plache, nous avons partagé un moment dont je nepeux que dire qu'il était spirituel, Les vagues, la nuit, la mer et les rochers, nos respirations. Le moment s'est étendu. J'ai soupiré. Ca avait été une sacré nuit. J'aurais beaucoup à taper cette nuit, à introduire toutes

les clefs dans mon trousseau, les signer et publier les clefs signes. Démarrer le réseau de confiance. Elle a soupiré elle aussi.

- “Allons-y”, j’ai dit.
- “Oui”

Nous sommes revenus sur nos pas. Cette nuit était une bonne nuit.

Jolu a attendu aprés la fête que l’ami de son frère vienne reprendre ses glacières. Je suis remonté par la route avec tout le monde jusqu’au plus proche arrêt du Muni et je suis monté à bord. Bien entendu, aucun d’entre nous n’utilisait un passe officiel du Muni. A ce stade, ceux du Xnet clônaient normalement le passe Muni de quelqu’un d’autre trois ou quatre fois par jour, en prenant une nouvelle identité à chaque déplacement. Ca n’a pas été facile de rester calme dans le bus. Nous étions tous un peu saoûls, et c’était assez hilarant de s’entre-regarder sous les lumières crues du bus. Nous sommes devenus assez bruyants et le chauffeur a utilisé son intercom à deux reprises pour nous dire de la mettre en sourdine, et a fini par nous ordonner de la boucler immédiatement ou il appellerait les flics. Ca nous a fait rigoler encore, et nous sommes tous descendus comme un seul homme avant qu’il n’appelle la police. Nous étions maintenant à North Beach, et il y avait plein de bus, de taxis, le BART à Market Street, les clubs et des cafés éclairés au néon pour nous disperser, et nous nous sommes séparés. Je suis rentré à la maison et j’ai démarré ma Xbox pour y recopier les clefs depuis l’écran de mon téléphone portable. C’était un travail idiot et hypnotique. J’étais un peuivre, et j’ai glissé dans un demi-sommeil. J’allais m’endormir quand une fenêtre de messagerie instantanée est apparue.

> Herro !

Je ne reconnaissais pas le pseudo — spexgril — mais j’avais ma petite idée de qui ça pouvait être.

> Salut, ai-je tapé précautionneusement

> C’est moi, de tout à l’heure.

Et elle a copié-collé un bloc cryptographique. J’avais déjà introduit sa clef publique dans mon trousseau, et j’ai donc configuré mon client de messagerie pour décrypter le code avec sa clef.

> C’est moi, de tout à l’heure.

C’était bien elle !

> C’était chouette de te voir là-bas, ai-je tapé avant de l’encrypter avec ma clef publique et de l’envoyer par mail.

> C’était chouette de te voir là-bas, j’ai tapé dans le client de messagerie

> Toi aussi. Je ne rencontre pas tellement de garçons intelligents qui sont aussi mignons et pas des billes en société. Franchement, mon gars, tu ne laisses pas des masses de chances aux filles.

Mon coeur frappait dans ma poitrine.
> Hé ho ? Toc toc ? Ce micro est branché ? Je ne suis pas née ici, les gars, mais c'est ici que je meurs. N'oubliez pas de filer un pourboire aux serveuses, elles bossent dur. Je suis là toute la semaine.
J'ai rigolé.
> Je suis là, je suis là. Je me marre juste trop pour taper.
> Au moins mon tchat-comédie-do est toujours puissant.
> C'était vraiment cool de te rentrer, aussi.
> Oui, en général ça l'est. Tu m'emmènes où ?
> T'emmener ?
> Pour notre prochaine aventure ?
> Je n'ai pas vraiment prévu
> OK, alors c'est moi qui t'emmène. Vendredi. Dolores Park. Concert illégal en plein air. T'as intérêt à y être ou tu es un dodécahèdre.
> Attends, quoi ?
> Tu ne lis pas Xnet ? Il y a de la pub partout. Tu as entendu parler des Speedwhores?
J'ai failli m'étrangler. C'était le groupe de Trudy Doo — comme Trudy Doo, la femme qui nous payait, Jolu et moi, pour mettre à jour le code d'Indienet.
> Oui je connais
> Ils organisent un gros concert, ils ot genre cinquante groupes qui vont jouer, ils vont s'installer sur les courts de tennis et apporter leurs propres amplis sur des camions et faire la fête toute la nuit.
J'ai eu l'impression d'avoir vécu sous un rocher. Comment avais-je pu rater ça ? Il y avait une librairie anarchiste sur Valencia devant laquelle je passais parfois sur le chemin du lycée avec un poster d'une vieille révolutionnaire nommée Emma Goldman avec une légende "Si je ne peux pas danser, je ne veux rien avoir à faire avec votre révolution." J'avais consacré toute mon énergie à trouver comment utiliser le Xnet pour organiser des combattants dévoués pour qu'ils brouillent le DSI, mais ça c'était beaucoup plus fun. Un grand concert — je n'avais aucune idée de comment organiser un truc comme ça, mais j'étais content que quelqu'un ait su. Et maintenant que j'y pensais, j'étais sacrément fier qu'ils utilisent Xnet pour le faire.

Le lendemain j'étais un zombie. Ange et moi avions tchatté — et flirté — jusqu'à 4 heures du matin. Heureusement pour moi, c'était un samediet j'ai pu reser au lit, mais entre la gueulede bois et le manque de sommeil, je pouvais à peine connecter deux pensées. Le temps qu'il soir l'heure du déjeuner, j'avais réussi à me lever et à me traîner dans la rue. J'ai titubé vers le Turc pour me prendre un café — ces temps, si j'étais seul, j'achetais toujours mon café là, comme si le Turc et moi faisions partie d'un club secret. En chemin, je suis passé devant de nombreux graffiti récents.

J’aime bien les graffiti de la Mission; assez souvent, ce sont d’énormes fresques pitoresques, ou des scarcasmes d’étudiants en art sprayés au pochoir. J’aimais bien que les taggers de la Mission continuent leurs activités sous le nez du DSI. Un autre sorte de Xnet, j’imagine — ils devaient avoir leurs façons de savoir ce qui se passait, où avoir de la peinture, quelles caméras fonctionnaient. Certaines des caméras avaient été sprayées à la peinture, j’ai remarqué. Peut-être qu’ils utilisaient Xnet ! Peints en lettres de 3 mètres de haut sur le flanc d’une clôture de marchand de voiture se déroulaient les mots encore humides : NE FAITES PAS CONFIANCE À CEUX DE PLUS DE 25 ANS. Je me suis arêté. Quelqu’un avait quitté ma “fête” la veille au soir et était venu ici avec un pot de peinture ? Plein de ces gens vivaient dans le quartier. J’ai pris mon café et je me suis promené dans la ville. Je me disais que je devais appeler quelqu’un, pour voir s’ils voulaient aller au cinéma ou quelque chose. C’est comme ça que les samedis où il n’y avait rien à faire se déroulaient jadis. Mais qui aurais-je appelé ? Van ne me parlait plus, je ne pensais pas que j’étais prêt à reparler à Jolu, et Darryl — eh bien, Darryl n’était pas joignable.

Je suis retourné à la maison avec mon café et j’ai surfé un peu sur les blogs de Xnet. Ces blogs anonymes ne conduisaient pas à leur auteur — sauf si l’auteur avait été assez stupide pour y mettre son nom — et il y en avait pléthore. La plupart n’étaient pas politisés, mais beaucoup l’étaient. Ils parlaient de l’école et de l’injustice qui s’y déployait. Ils parlaient des flics. Des tags. Il s’est avéré qu’il y avait des plans pour les concerts depuis des semaines. J’ai sauté de blog en blog, qui étaient devenu tout un mouvement sans que je m’en rende compte. Et le concert s’appelait “Ne faites pas confiance à ceux de plus de 25 ans”. Voilà où Ange avait trouvé ça. C’était un bon slogan.

Lundi matin, j’ai décidé que je voulais rendre une nouvelle visite à la librairie anarchiste, et voir si je pouvais me procurer un de ces posters d’Emma Goldman. Il me fallait quelque chose pour me souvenir. J’ai fait un détour par la 16ème rue et Mission sur le chemin de l’école, puis j’ai remonté Valencia. Le magasin était fermé, mais j’ai pu noter les heures d’ouverture indiquées sur la porte et m’assurer qu’il leur restait ce poster. En redescendant Valencia, j’ai halluciné sur le nombre de NE FAITES PAS CONFIANCE À CEUX DE PLUS DE 25 ANS qu’il y avait partout. La moitié des magasins avaient du marchandising NE FAITES PAS CONFIANCE dans les vitrines : des boites à bento, des t-shirts moulants pour filles, des trousses à crayons, des casquettes. Les magasins hype étaient de plus en plus rapides, évidemment. Au fur et à mesure que de nouveaux mêmes submergaient le net en un ou deux jours, les magasins devenaient de

meilleur en meilleur pour ajuster le marchandising de leurs devantures. Une vidéo Youtube marrante d'une type qui décollerait avec un jetpack bricolé avec des bouteilles d'eau gazeuse arriverait dans votre boite à mails un lundi, et le mardi vous pourriez déjà acheter des T-shirts avec des photos de la vidéo dessus. Mais c'était stupéfiant de voir quelque chose sauter du Xnet aux vitrines des magasins. Des jeans de designer dégriffés avec le slogan écrit au stylo bille. Des badges brodés. Les bonne snouvelles voyagent vite.

Il était écrit sur le tableau noir quand je suis arrivé au cours d'études sociales de Madame Gavlez. Nous nous sommes tous assis à nos bureaux, en lui souriant. Il semblait nous sourire en retour. Il y avait quelque chose de profondément rassurant à l'idée que nous pouvions nous faire confiance les uns aux autres, que l'ennemi pouvait être identifié. Je savaisn bien que ça n'était pas entièrement vrai, mais ça n'était pas non plus absolument faux. Madame Galvez est entrée, s'est passé la main dans les cheveux, et s'est assise en allumant son SchoolBook. Elle a pris une craie et s'est tournée pour faire face au tableau. Nous avons tous ri. Sans méchanceté, mais nuos avons ri. Elle s'est tournée et elle riait aussi.
- “L'inflation semble affecter les auteurs de slogans de ce pays, semble-t-il. Combien d'entre vous savent d'où vient cette phrase ?”
Nous nous sommes entre-regardés.
- “Les hippies ?”, a proposé quelqu'un, et nous avons ri.
Les hippies se trouvent partout à San Francisco, tant la variété vieux junkie avec d'énormes barbes broussailleuse et des lunettes de soleil que la nouvelle version, qui s'intéressent plus aux costumes et aux courses en sac qu'à manifester contre quoi que ce soit.
- “Eh bien oui, les hippies. Mais quand on parle de hippies de nos jours, on pense aux habits et à la musique. Les habits et la musique étaient accessoires aux courant profonds qui ont fait de cette ère, les années soixante, une période importante. Vous avez tous entendu parler des mouvements pour les droits civils pour mettre fin à la segrégation, des gamins blancs et noirs comme vous qui écumaient le Sud dans des bus pour enregistrer les électeurs noirs sur les listes électorales et manifester contre le racisme officiel d'Etat. La Californie était l'un des principaux endroits d'où venaient les leaders du mouvement pour les droits civils. Nous avons toujours été plus politisés que le reste du pays, et c'est aussi ici que les Noirs avaient obtenu les mêmes emplois que les Blancs dans les usines, alors ils étaient un peu plus avancés que leurs cousins du Sud.
” Les étudiants de Berkeley envoyaient un flux constant de Freedom Riders vers le Sud, et ils les recrutaient dans les bureaux de renseignements du campus, à Bancroft et Telegraph Avenue. Vous avez probablement vu que

ces tables sont toujours en place aujourd'hui.
" Eh bien, le campus a essayé de les faire fermer. Le président de l'université a interdit les organisations politiques sur le campus, mais les gamins des droits civils ne voulaient pas arrêter. La polince a essayé d'arrêter un type qui distribuait de la documentation sur une de ces tables, et ils l'ont jeté dans un fourgon, mais 3000 écudiants ont encerclé le fourgon et ont refusé de le laisser bouger. Ils ne laisseraient pas ce jeune aller en prison. Ils sont montés sur le toit du fourgon et on fait des discours sur le Premier Amandement et la liberté d'expression.
Ils ont galvanisé le mouvement pour la liberté d'expression. C'est là le début des hippies, mais c'est aussi de là que viennent des mouvements plus radicaux. Des groupes supprémacistes noirs comme les Black Panthers — et plus tard des groupes pour les droits des homosexuels comme les Pink Panthers, aussi. Des groupes féministes radicaux, même des "séparatistes lesbiennes" qui voulaient carrément abolir les hommes. Et les Yippies. Quelqu'un a entendu parler des Yippies ?"
- "C'est pas eux qui ont fait léviter le Pentagone ?", ai-je dit. J'avais vu un documentaire sur cette histoire. Elle a ri.
- "J'avais oublié ça mais effectivement, c'était eux. Les Yippies étaient des hippies très politisés, mais ils n'étaient pas sérieux au sens où nous pensons à la politique de nos jours. Ils étaient joueurs. Blagueurs. Ils jetaient de l'argent à la Bourse de New York. Ils ont encerclé le Pentagone avec des centaines de manifestant et psalmodié une incantation magique supposée le faire léviter. Ils ont inventé une variante fictive du LSD qu'on pouvait sprayer sur les gens avec des pistolets à eau, s'aspergeaient lesuns les autres et faisaient semblant d'être stone. C'était amusant et très télégénique — un Yippie, un clown nommé Wavy Gravy, avait l'habitude de faire habiller des centaines de manifestants en Père Noël, pour que les caméras montrent des agents de police en train d'arrêter et d'évacuer le Père Noël aux journaux télévisés du soir — et ils mobilisaient beaucoup de monde.
Leur moment de gloire a été la convention nationale du Parti Démocrate en 1968, où ils ont appeléà manifester contre la guerre du Viet-Nam. Des milliers de manifestants se sont massés à Chicago, dormant dans les parcs et faisant des piquets chaque jour. Ils ont fait beaucoup de numéros bizarres cette année-là, comme présenter un cochon nommé Pigasus comme candidat à la nomination présidentielle. La police et les manifestants se sont battus dans les rues — ils avaient souvent fait ça avant, mais à Chicago les flics n'avaient pas le bon sens de laisser les reporters tranquilles. Ils ont tabassé des journalistes, et les reporters se sont vengés en montrant finalement ce qui se passait réellement à ces manifestations, de sorte que tout le pays a pu voir ses enfant se faire

tabasser sauvagement par la police de Chicago. Ils ont appelé ça une ‘émeute de la police’.
Les Yippies adoraient dire ‘Ne faites jamais confiance a quelqu’un de plus de 30 ans’. Ils voulaient dire que ceux qui étaient nés avant un certain moment, quand l’Amérique avait combattu des ennemis comme les Nazis, ne pourraient jamais comprendre ce que cela signifie de tellement aimer son pays qu’on en vient à refuser de se battre contre les Vietnamiens. Ils pensaient que quand vous arriviez à 30 ans, vos attitudes étaient comme gelées et vous ne comprendrirez jamais pourquoi les gosses du moment sortaient dans les rues, séchaient les cours, lâchaient leurs études, s’amusaient.
San Francisco était l’épicentre du phénomène. Des armées révolutionnaires se sont formées ici. Certains ont fait sauter des immeubles ou cambriolé des banques pour leur cause. Beaucoup de ces gamins finissaient par devenir plus ou moisn normaux, pendant que d’autres finissaient en prison. Certains de ceux qui avaient arrêté leurs études ont fait des choses extraordinaires — par exemple, Steve Jobs et Steve Wozniak, qui ont fondé Apple Computers et inventé l’ordinateur personnel.”

Je commençait à me passionner pour le sujet. J’en savais un peu sur la question, mais je ne l’avais jamais entendu raconter comme ça. Ou peut-être que ça n’avait jamais été important avant ce jour. Tout d’un coup, toutes ces manifestations nazes et solennelles d’adultes n’avaient plus du tout l’air aussi nazes. Peut-être qu’il y avait de la place pour ce genre d’action dans le mouvement Xnet.
J’ai levé la main.
- “Ils ont gagné ? Est-ce que les Yippies ont gagné ?”
Elle m’a lancé un long regard, comme si elle pesait soigneusement sa réponse. Personne n’a pipé mot. Nous voulions tous connaître la réponse.
- “Ils n’ont pas perdu”, a-t-elle dit. “Ils ont un peu implosé, en quelque sorte. Certains sont allés en prison pour des histoires de drogue ou autre. Certains ont changé leur fusil d’épaule, sont devenus des yuppies et ont donné des conférences pour dire à tout le monde à quel point ils avaient été stupides, à quel point la cupidité était une bonne chose et combien ils avaient été bêtes. Mais ils ont réellement changé le monde. La guerre du Viet-Nam a fini, et l’espèce de conformisme et d’obéissance inconditionnelle que les gens appelaient patriotisme est passée de mode dans les grandes largeurs. Les droits des Noirs, des femmes et des homosexuels ont largement progressé. Les droits des Hispaniques, des handicapés, et toute la tradition des libertés civiles ont été renforcés par ces gens. Le mouvement protestataire actuel est un descendant direct de leurs luttes.”

- “Je n’en reviens pas que vous parliez d’eux comme ça”, a dit Charles. Il était tellement en arriére sur son siège qu’il était presque debout, et son visage sec et maigre avait viré au rouge. Il avait de grands yeux humides et des lèvres charnues, et quand il s’énervait il avait l’air d’un poisson. Madame Galvez s’est raidie un peu, et a dit
- “Continue, Charles.”
- “Vous venez juste de décrire des terroristes. De véritables terroristes. Ils faisaient sauter des immeubles, vous avez dit. Ils ont essayé de détruire la Bourse. Ils tapaient sur les policiers, et empêchaient la police d’arrêter des gens qui violaient la loi. Ils nous ont attaqués !”
Madame Galvez a hoché lentement la tête. Je voyais qu’elle essayait de trouver une façon de traiter Charles, qui avait vraiment l’air prêt à exploser.
- “Charles soulève un bon argument. Les Yippies n’étaient pas des agents de l’étranger, c’étaient des citoyens américains. Quand tu dis ‘ils nous ont attaqués’, tu doit clarifier à qui ‘ils’ et ‘nous’ font référence. Quand ce sont des compatriotes — “
- “Conneries !”, a-t-il hurlé. Il était debout sur ses pieds. “Nous étions en guerre. Ces types étaient en intelligence avec l’ennemi. C’est facile de dire qui est nous et qui est eux : si vous soutenez l’Amérique, vous êtes nous. Si vous soutenez les gens qui tirent sur les Américains, vous êtes eux.”
- “Est-ce que quelqu’un d’autre a un commentaire ?”
Plusieurs mains se sont levées. Madame Galvez leur a donné la parole tour à tour. Certains ont fait remarquer que la raison pour laquelle les Vietnamiens tiraient sur des Américains tenait à ce que ces Américains étaient venu au Vietnam et courraient dans tous les sens dans la jungle avec des fusils. D’autres pensaient que Charles avait raison, que les gens ne devraient pas être autorisés à faire des choses illégales. Tout le monde a apprécié le débat, sauf Charles, qui hurlait sur les gens et les interrompait quand ils développaient leurs arguments. Madame Galvez a essayé de le faire attendre son tour une ou deux fois, mais il n’en n’avait rien à faire.
Je cherchais un truc sur mon SchoolBook, quelque chose que je me souvenais avoir lu. Je l’ai toruvé Je me suis levé. Madame Galvez m’a regardé en attendant mon intervention. Les autres ont suivi son regard et se sont tus. Même Charles m’a regardé après un instant, ses gros yeux humides brillants de haine contre moi.
- “Je voudrais lire quelque chose”, ai-je déclaré. “C’est court”.

Les gouvernements sont instituté par les hommes, tirent leur juste pouvoir de l’agrément des gouvernés. A chaque fois qu’une forme de gouvernement devient opposée à ces buts, c’est le droit du peuple de le modifier ou de l’abolire, et d’instituer un nouveau gouvernement, en jetant

ses fondations sur ces principes, et en organisant ses pouvoirs de telle manière que tous le considèrent comme tendant à leur sécurité et à leur bonheur.

Chapitre 12

Ce chapitre est dédié à Forbidden Planet, une chaîne britannique de livres de science-fiction et de fantasy, ainsi que de bandes dessinées, de jouets et de vidéos. Forbidden Planet a des magasins partout au Royaume-Uni, et a aussi des avant-postes à Manhattan et Dublin, en Irlande. Il est dangereux de poser le pied dans un Forbidden Planet — j'en échappe rarement avec mon porte-monnaie intacte. Forbidden Planet est vraiment à la pointe du mouvement qui met la gigantesque audience de science-fiction télévisée et cinématographique en contact avec des livres de science-fiction — quelque chose d'absolument critique pour l'avenir du domaine.
Forbidden Planet, UK, Dublin and New York City

Madame Galvez arborait un large sourire.
- "Est-ce que quelqu'un sait d'où ceci est tiré ?"
Plusieurs personnes ont dit en choeur "la Déclaration d'Indépendance". J'ai hoché la tête.
- "Pourquoi est-ce que tu nous a lu ça, Marcus ?"
- "Parce qu'il me semble que les Pères Fondateurs de ce pays ont dit que les gouvernements ne devraient drer qu'aussi longtmeps que nous croyons qu'ils fonctionnent pour nous, et que si nous cessons d'y croire, nous devrions les renverser. C'est bien ce que ça dit, n'est-ce pas ?"
Charles a secoué la tête.
- "C'était il y a des siècles !" a-t-il dit. "Les choses sont différentes maintenant !"
- "Qu'est-ce qui est différent ?"
- "Eh bien, pour commencer, nous n'avons plus de roi. Ils parlaient d'un gouvernement qui existait parce que l'arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père d'un vieux gâteux croyait que Dieu lui avait donné le pouvoir et avait tué tous ceux qui n'étaient pas d'accord. Nous avons un gouvernement démocratiquement élu — "
- "Je n'ai pas voté pour eux," j'ai dit.
- "Et ça te donne le droit de faire sauter des immeubles ?"
- "Quoi ? Qui a parlé de faire sauter quoi que ce soit ? les Yippies et les hippies et tous ces gens croyaient que le gouvernement ne les écoutait plus — regarde la façon dont ceux qui enregistraient les électeurs dans le Sud étaient traités ! Ils se faisaient tabasser, arrêter "
- "Certains se sont fait tuer", a dit Madame Galvez.
Elle a levé les mains et attendu que Charles et moi ne rasseyions.
- "Nous n'avons presque plus de tmps pour aujourd'hui, mais je voudrais vous féliciter tous pour l'un des cours les plus intéressants que j'aie jamais donné. C'était une excellente discussion et j'ai beaucoup appris de vous

tous. J’espère que vous avez appris les uns des autres aussi. Merci à tous pour vos contributions.
Je propose un devoir optionnel pour un crédit supplémentaire à ceux qui veulent un petit défi. Je voudrais que vous m’écriviez un papier comparant la réaction politique aux mouvements pour la paix et les libertés civiles dans la zone de la Bay avec les réactions actuelles des mouvements des droits civils à la Guerre contre la Terreur. Minimum trois pages, mais aussi long que vous voudrez. Je serais intressée de voir à quoi vous arriverez.”
La cloche a sonné un moment plus tard et tout le monde a quitté la clase. J’ai traîné un moment et j’ai attendu que Madame Galvez me remarque.
- “Oui, Marcus ?”
- “C’était magnifique”, j’ai dit. “Je n’avais jamais rien su de pareil sur les années 60″
- “les années 70 aussi. Cet endroit a toujours été un bon endroit où vivre des périodes politiquement lourdes. J’ai vraiment apprécié ta référence à la Déclaration — c’était très intelligent.”
- “Merci”, j’ai dit. “Ca m’est venu comme ça. Je n’avais jamais vraiment compris ces mots avant aujourd’hui.”
-”Eh bien, voilà quelque chose que chaque professeur aimerait entendre, Marcus. “, a-t-elle répondu, et elle m’a serré la main. “Je me réjouis de lire ton papier.”

J’ai acheté le poster d’Emma Goldman en rentrant à la maison et je l’ai punaisé au-dessus de mon bureau, par-dessus un poster d’époque en noir et blanc. J’avais aussi acheté un T-shirt PAS CONFIANCE avec un montage de Grover et Elmo qui chassaient les adultes Gordon et Susan de Sesame Street à coups de pieds dans les fesses. Ca me faisait marrer. J’ai découvert plus tard qu’il y avait déjà eu une demi-douzaine de concours de graphisme en ligne pour illustrer ce slogan avec des sites comme Fark, Worth1000 et B3ta, et il y avait des centaines d’images toutes prêtes qui traînaient sur Internet et utilisables pour commercialiser des gadgets.

Maman a levé le sourcil en voyait le T-shirt, et Papa a secoué la tête et m’a fait la morale sur ne pas chercher les ennuis. J’ai eu l’impression que sa réaction confirmait un peu la justesse de mon propos. Ange m’a retrouvé en ligne et nous avons encore flirté jusqu’à tard dans la nuit. Le camion blanc avec les antennes est revenu et j’ai éteint ma X-box le temps qu’il soit passé. Nous avions tous l’habitude de faire ça. Ange était toute frétillante à l’idée de la fête. Ca avait tout l’air d’être parti pour être géant. Il y avait tellement de groupes qui s’étaient inscrits qu’on parlait de construire une deuxième scène pour les concerts annexes.
> Comment ils ont fait pour avoir un permis pour faire du bruit dans le parc la nuit ? Il y a plein de maisons autour.

> C’est quoi per-mis ? Moi veux sa-voir plus sur vos per-mis hu-mains.
> Quoi, c’est illégal ?
> Euh, hello ? Tu t’inquiètes parce qu’on fait un truc illégal ?
> Bon argument.
> LOL.
Je me sentais toutefois un peu nerveux par anticipation. Je veux dire, j’avais un rencard avec une fille parfaitement géniale pour le week-end et je l’emmenais– enfin techniquement, c’était elle qui m’emmenait — à une rave illégale qui se tenaient au milieu d’un quartier fréquenté. Ca ne pouvait pas manquer d’être intéressant, tout du moins.

Intéressant. Les gens ont commencé à flâner en direction de Dolores Park tout au long de l’après-midi du samedi, en apparaissant au milieu des joueurs de frisbee et des maîtres qui promenaient leurs chiens. Ce n’était pas très clair comment le conert allair marcher, mais il y avait des tas de flics, en civil et en uniforme, qui traînaient dans le coin. On pouvait reconnaître les flics en civil parce que, comme Le Morveux et Taches de Rousseur, ils avaient des coupes à la Castro et des physiques du Nebraska : des types massifs avec cheveux courts et moustaches broussailleuses. Ils se promenaient, l’air gêné et mal à l’aise dans leurs shorts géants et les chemises coupées très large qui, sans aucun doute, tombaient de façon à couvrir toute la quincaillerie d’équipement pendue à leur ceinture.
Dolores Park est joli et ensoleillé, avec des palmiers, des courts de tennis, et de nombreuses collines avec des arbres normaux autour desquels courir ou sous lesquels zoner. Les sans-abris dorment là-bas la nuit, mais c’est aussi vrai de n’importe où à San Francisco.
J’ai rencontré Ange dans la rue, devant la librairie anarchiste. C’était moi qui l’avais suggéré. Retrospectivement, c’était une tentative totallement évidente d’avoir l’air cool et subversif devant cette fille, mais sur le moment j’aurais juré avoir choisi l’endroit parce que c’était un endroit pratique pour se retrouver.
Elle lisait un livre intitulé “Up Against the Wall Motherfucker” quand je suis arrivé.
- “C’est du joli”, j’ai dit. “Tu parles à ta mère sur ce ton ?”
- “Ma mère ne se plaint pas”, a-t-elle répondu. “En fait, c’est l’histoire d’un groupe de gens comme les Yippies, mais de New York. Ils utilisaient tous ce mot en guise de nom de famille, comme ‘Ben M-F.’ L’idée était d’avoir un groupe de gens qui fassent l’actualité, mais avec des noms absolument impossibles à imprimer. Juste pour embêter les média. Assez marrant, vraiment.”
Elle a reposé le livre sur son rayonnage et je me suis demandé si je devais la serrer dans mes bras. En Californie, les gens font ça tout le temps pour

se dire bonjour ou au revoir. Sauf quand ils ne le font pas. Et parfois, ils font des baisers sur les joues. C’est très perturbant.
Elle a réglé la question en m’attrapant pour te serrer dans ses bras et en tirant ma tête pour me m’embrasser énergiquement sur la joue, puis en soufflant dans mon cou. J’ai rigolé et je l’ai repoussée.
- “Tu veux un burrito ?”, ai-je demandé
- “Tu poses la question, ou tu énonces l’évidence ?”
- “Ni l’un ni l’autre, c’est un ordre.”
J’ai acheté quelques autocollants amusants qui disaient CE TÉLÉPHONE EST SUR ÉCOUTE et avaient juste la bonne taille pour se coller sur les combinés des téléphones payats qui s’alignaient encore le long des rues de la Mission, parce que c’était le genre de quartier où tout le monde ne peut pas forcément se payer un téléphone cellulaire.
Nous avons marché dans l’air de la nuit. J’ai décrit à Ange à quoi ressemblait le parc quand je l’avais quitté.
- “Je parie qu’ils ont des centaines de ces camions stationnés juste derrière le coin de la rue.”, a-t-elle dit. “Pour mieux t’envoyer en cabane”.
- “Hum. ” J’ai regardé autour de moi. “J’aurais vaguement espéré que tu dirais quelque chose comme ‘Oh, il n’y a aucune chance pour qu’ils y fassent quoi que ce soit’”.
- “Je ne pense pas que ça soit l’idée. L’idée est de mettre plein de civils dans une position où les flics devront décider, est-ce qu’on les traite comme des gens normaux ou comme des terroristes ? C’est un peu comme le brouillage, mais avec de la musique à la place des gadgets. Tu fais des brouillage, n’est-ce pas ?”
Parfois j’oublie que tous mes amis ne savent pas que M1k3y et Marcus sont la même personne.
- “Ouais, un petit peu”, ai-je répondu.-
- “Ben ça c’est comme du brouillage, mais avec des super groupes”.
- “Je vois”
Les burritos de la Mission sont une institution. Ils ne coûtent pas cher, sont gigantesques et délicieux. Imanginez un tube de la taille d’un obus de bazooka, rempli de viande grillée épicée, de guacamole, de salsa, de tomates, de fèves sautées, de riz, d’oignon et de coriandre. Ils ont le même rapport avec Taco Bell qu’une Lamborghini a à une voiture jouet. Il y a environ deux cents stands à burrito dans la Mission. Ils sont tous héroïquement moches, avec des sièges inconfortables, un minimum de décor — des posters des offices de tourisme mexicains aux couleurs passées, des Jésus électriques et des hologrammes de la Vierge Marie — de de la musique Mariachi à pleins tubes. Ce qui les distingue, essentiellement, c’est de quel genre de viande exotique ils remplissent leurs produits. Les coins vraiment authentiques ont de la cervelle et de la

langue, ce que je ne commande jamais, mais c’est sympa de savoir qu’il y en a.
L’endroit où j’allais avait à la fois de la cervelle et de la langue, que nous n’avons pas commandé.Je me suis pris un carne asada e telle a pris un émincé de poulet et nous nous sommes chacun pris un grand gobelet d’horchata. Dès que nous nous sommes assis, elle a déroulé son burrito et a sorti une petite bouteille de son sac à main. C’était une petite flasque d’aérosol en acier inoxidable qiu ressemblait parfaitement à un spray au poivre d’autodéfense. Elle l’a braqué sur les entrailles de son burrito et a vaporisé un fin brouillard rouge et huileux. J’en ai respiré une bouffée, et ma gorge s’est fermée et mes yeux se sont remplis de larmes.
- “Qu’est-ce que tu fais à ce malheureux burrito sans défense ?”
Elle m’a lancé un sourire malicieux.
- “Je suis accroc aux épices, ” a-t-elle dit. “C’est de l’huile de capsaïcine en vaporisateur”.
- “Capsaïcine –”
- “Oui, c’est le principe actif des sprays au poivre. Ceci est en gros un spray au poivre, mais légèrement dilué. Tu peux imaginer des gouttes pour les yeux Cajun, si ça t’aide à conceptualiser.”
Mes yeux mont brûlé rien qu’à y penser.
- “Tu plaisantes”, j’ai dit. “Tu ne vas jamais manger un truc pareil”.
Ses sourcils sont montés.
- “Ca a l’air d’un défi, fiston. Regarde-moi faire”.
Elle a roulé de burrito avec le même soin qu’un junkie roulerait son joint, en repliant les bouts à l’intérieur, et en le renroulant finalement dans le papier d’aluminium. Elle a déchiré une extrémité et a porté le burrito à la bouche, en faisant une pause juste devant ses lèvres.
Jusqu’au moment où elle a mordu dedans, je ne croyais pas qu’elle allait le faire. Je veux dire, c’était pratiquement une arme anti-personnelle tartinée sur son dîner. Elle a mordu dedans. Mâché. Avalé. Elle donnait toute l’apparence de manger un excellent dîner.
- “Tu veux un morceau ?”, a-t-elle demandé innocemment.
- “Ouais”, j’ai dit. J’aime la nourriture épicée. Je commande toujours les curries qui ont quatre poivrons sur le menu des restaurants pakistanais. J’ai pelé un peu plus d’aluminium et pris une grosse bouchée. Grosse erreur.
Vous voyez cette sensation quand vous mordez dans du raifort ou du wasabi ou un truc du genre, et que vous avez l’impression que vos sinuses se ferment en même temps que votre trachée, en enfermant dans votre tête avec de l’air nucléairement chaud qui essaye de sortir par les yeux et les narires ? Cette impression que de la vapeur va sortir de vos oreilles comme dans un dessin animé ? Là, c’était bien pire. C’était comme de se mettre la main dans un four pré-chauffé, sauf que ça n’aurait pas été votre

main, mais tout l'intérieur de votre tête, avec l'œsophage et tout jusqu'à l'estomac. Tout mon corps a explosé de sueur et je me suis étranglé sans fin.
Sans un mort, elle m'a tendu mon horchata, et j'ai réussi à me planter la paille dans la bouche et à aspirer fort, en avalant la moitié en un coup.
- "Donc, il y a une échelle, l'échelle de Scoville, que nous autres amateurs d'épices utilisons pour dire à quel point un poivre est fort. La capsaïcine pure est à environ 15 millions à l'échelle de Scoville. Le Tabasco est à 2500. Le spray au poivre est à un honnête 3 millions. Ce truc-là n'est qu'à un malheureux cent milles, à peu près aussi fort qu'un Scotch Bonnet Pepper. Je m'y suis habituée en environ un an. Certains des vrais durs arrivent à un demi million à peu près, deux cent fois plus fort que le Tabasco. C'est assez démentiellement fort. A une température de Scoville pareille, le cerveau est saturé d'endorphines. c'est mieux pour se faire plâner que le hash. Et c'est bon pour la santé. "
Je commençais à récupérer mes sinus et à pouvoir respirer sans ouvrir la bouche.
- "Bien sûr, tu te prends un cercle de feu féroce quand tu vas aux toilettes", elle a dit en me faisant un clin d'oeil. Ouch.
- "Tu es dingue", j'ai dit.
- "Tu peux parler, ton hobbie est de construire des laptops et de les exploser à coups de marteau"
- "Touché", ai-je dit en touchant mon front.
- "Tu en veux encore ?", a-t-elle dit en me tendant son burito
- "Je passe mon tour", ai-je dit, assez vite pour que nous riions tous les deux.
Quand nous sommes sortis du restaurant et avons mis le cap sur le parc Dolorès, elle a passé son bras autour de ma taille, et j'ai découvert qu'elle avait juste la bonne taille pour que mon bras passe autour de ses épaules. C'était une nouveauté. Je n'avais jamais été un type baraqué, et les filles avec qui j'étais sorti avaient toutes ma taille — les adolescentes grandissent plus vite que les garçon, ce qui est une ruse cruelle de la nature. C'était chouette. Je me sentais bien.
Nous avons tourné le coin de la 20ème rue et marché en direction de Dolores. Avant même d'avoir fait un pas, nous pouvions sentir la rumeur. C'était comme le bourdonnement d'un million d'abeilles. Il y avait une grosse foule qui s'écoulait en direction du parc, et quand j'ai regardé dans cette direction, j'ai vu que c'était environ cent fois plus peuplé que quand j'en étais parti pour rencontrer Ange.
Cette vision m'a échauffé le sang. C'était une nuit belle et fraîche et nous étions sur le point de faire la fête, faire une super fête, faire la fête comme s'il n'y avait pas de lendemain. "Buvez, mangez et soyez heureux, car

demain nous mourrons”. Sans rien dire, nous somes partis au trot. Il y avait beaucoup de flics, le visage tendu, mais qu’est-ce qu’ils pouvaient bien faire ? Il y avait beaucoup de monde dans le parc. Je ne suis pas très bon à compter les foules. Les journaux citeraient plus tard les organisateurs en annonçant 20000 personnes ; les flics disaient 5000. Ca voulait peut-être dire qu’il y avait eu 12500 personnes.
Qu’importe. Ca faisait la plus grande foule dont j’aie jamais fait partie, dans le cadre d’un événement non annoncé, non autorisé, et illégal. Nous étions au milieu de la foule en un instant. Je n’en jurerais pas, mais je ne pense pas qu’il y ait eu quelqu’un de plus de 25 ans dans cette cohue. Tout le monde souriait. Il y avait des pré-adolescents de 10 ou 12 ans, et ça me rassurait. Personne ne ferait rien de trop stupide avec des gamins si jeunes dans la foule. Personne ne veut voir des enfants blessés.
Ca allait être une glorieuse nuit de printemps de fête. Je me suis dit que le truc à faire serait de pousser en direction des courts de tennis. Nous nous sommes frayé un chemin à travers la foule, et pour rester ensemble nous nous sommes pris la main. Seulement, ne pas nous perdre ne nous obligeait pas à entrelacer nos doigts. Ca, c’était strictement pour le plaisir. C’était très plaisant. Les groupes étaient tous à l’intérieur des courts de tennie, avec leurs guitares et leurs mixers et les claviers et même une batterie. Plus tard, sur Xnet, j’ai trouvé un flux Flickr où on les voyait passer tout cet équipement en contrebande, pièce par pièce, dans les sacs de sport et sous leurs manteaux. Dans le lot, il y avait de gigantesques haut-parleurs, le genre que vous voyez dans les magasins de pièces détachées de voitures, et au milieu, un pile de… batteries de voitures. J’ai ri. Génial ! Voilà comment ils allaient alimenter leurs amplis.
D’où je me tenais, je voyais que c’étaient les cellules d’une voiture hybride, une Prius. Quelqu’un avait éviscéré une éco-mobile pour alimenter l’amusement de cette nuit. Les batteries continuaient à l’extérieur des courts, s’empilaient contre un grillage, pendaient aux gradins par des fils passés à travers les maillons des chaînes. J’ai compté — 200 batteries ! Bon Dieu ! Ces trucs pesaient une tonne, en plus. Il n’y aurait eu aucun moyen d’organiser tout ça sans e-mails, wikis et listes de diffusion. Et des gens aussi intelligents n’auraient jamais fait ça sur l’Internet public. Tout ça s’était tenu sur Xnet, j’aurais parié mes bottes et ma selle.
Nous avons nous sommes laissés balotter dans la foule pendant un moment pendant que les groupes s’accordaient et discutaient entre eux. J’ai vu Trudy Doo au loin, dans l’un des courts de tennis. Elle avait l’air d’être en cage, comme une catcheuse professionelle. Elle portait un marcel déchiré et ses cheveux formaient des dread longues d’un rose fluorescent qui lui descendaient jusqu’à la taille. Elle portait des pantalons de camouflage de l’armée et d’énormes bottes gothiques avec des protections

en acier sur les orteils. Comme je regardais, elle a ramassé une lourde veste de moto, usée comme un costume de catcheur, et l'a endossé comme une armure. C'était probablement une armure, j'ai réalisé. J'ai essayé de lui faire signe, pour impressioner Ange, j'imagine, mais elle ne m'a pas vu et je me suis pris l'air d'un idiot, alors j'ai arrêté. L'énergie de la foule était impressionnante. On entend des gens parler de "vibrations" ou "d'énergie" pour des grands groupes de gens, mais avant d'en avoir fait l'expérience, vous pensez probablement ce que c'est un figure de style. Ce n'en n'est pas une. C'est les sourires, contagieux et larges comme des pastèques, sur tous les visages. Tout le monde qui danse vaguement au son d'un rythme que personne n'entend, balançant des épaules. Les démarches roulantes. Les blagues et les rires. Le ton de chaque voix tendu et excité, comme des fusées d'artifices prêtes à décoller. Et on ne peut s'empêcher d'en faire partie. Parce qu'on en fait partie.
Le temps que les goupes se lancent, j'étais stone à la foule. Le premier content était une sorte de turbo-folk serbe, sur lequel je ne voyais pas comment danser. Je sais dancer exactement deux types de musique : la trance (bougez dans tous les sens et laisser la musique vou dicter les mouvements) et le punk (jetez-vous dans tous sens et débattez-ous jusqu'à ce que vous soyiez blessé, épuisé, ou les deux). Le concert suivant était un groupe de hip-hop de Oakland accompagnés par un groupe de trash metal, ce qui donnait mieux que ce qu'on pourrait croire. Puis du pop genre chewing-gum. Et alors les Speedwhores sont montées sur scène, et Trudy Doo a pris le micro.
- "Je m'appelle Trudy Doo et si vous me faites confiance vous êtes idiot. J'ai trente-deux ans et c'est trop tard pour moi. Je suis perdue. Je suis prisonnière de la vieille mentalité. Je crois toujours que ma liberté est garantie et je laisse des gens me l'arracher. Vous êtes la première génération élevée dans l'Amérique du Goulag, et vous connaissez le prix de votre liberté au centime près !"
La foule a rugit. Elle joutait des petits accords nerveux et irréguliers sur sa guitare et sa bassiste, une fille obèse énorme coiffée en lesbienne, avec des bottes encore plus énormes et un sourire à ouvrir des bouteilles de bière, jouait déjà fort et vite. J'avais envie de sauter sur place. J'ai sauté sur place. Ange a sauté avec moi. Nous transpirions avec abandon dans le soir, qui fumait de sueur et de fumée de hashish. Des corps chauds s'écrasaient les uns sur les autres de tous côtés. Ils sautaient sur place eux aussi.
- "Ne faites pas confiance à ceux de plus de 25 ans !", a-t-elle crié.
Nous avons rugi. Nous n'étions plus qu'une gorge animale géante, hurlante.
- "Ne faites pas confiance à ceux de plus de 25 ans ! Ne faites pas confiance à ceux de plus de 25 ans ! Ne faites pas confiance à ceux de plus

de 25 ans !”
Elle a frappé quelques accords durs sur sa guitare et l’autre guitariste, une fille minuscule avec un visage couvert de piercings, s’est jointe à elle en improvisant, partant en whiiii-diii-wiiidiiii-diii-dii dans les aigus, au-delà de la douxième frette.
- “Cette ville est à nous ! Ce pays est à nous. Aucun terroriste ne nous le prendra tant que nous restons libres. Quand nous cessons d’être libres, les terroristes on gagné ! Reprenez-la ! Reprenez-la ! Vous êtes assez jeunes et stupides pour ne pas savoir que vous ne pouvez pas gagner, alors vous êtes les seuls à pouvoir nous conduire à la victoire ! Reprenez-la !
- “REPRENONS-LA !”, avons-nous rugi.
Elle s’est lancée dans un solo sur sa guitare. Nous avans hurlé et alors c’est devenu vraiment BRUYANT.

J’ai dancé jusqu’à ce que je sois trop fatigué pour faire un pas de plus. Ange a dansé à mes côtés. Techniquement, nous avons frotté nos corps couverts de sueur l’un contre l’autre pendant des heures, mais croyez-le ou non, je ne me suis pas excité pour autant. Nous dansions, perdus dans le rythme, la saturation et les cris — REPRENEZ-LA ! REPRENEZ-LA !
Quand je n’ai plus pu danser, j’ai pris sa main et elle a serré la mienne comme si je l’empêchais de tomber du haut d’un immeuble. Elle m’a remorqué vers le bord de la foule, où elle était moins dense et où il faisait plus frais. Là-dehors, sur à la limite de Dolores Park, nous étions dans l’air froid et la sueur sur nos corps a instantanément paru glaciale. Nous avons grelotté et elle a jeté ses bras autour de ma taille.
- “Réchaufe-moi !”, a-t-elle exigé.
Je n’avais pas besoin qu’on m’explique. Je l’ai serrée dans mes bras. Son coeur faisait écho aux coups de batterie rapides de la scène — du breakbeat maintenant, rapide, furieux et snas paroles. Elle répendait l’odeur de sa sueur, un musc aigu qui sentait très bon. Je savais que moi ausi je sentais la sueur. Mon nez pointait sur le haut de sa tête, et son visage était juste sur ma clavicule. Elle a passé ses mains autour de mon cou et tiré. “Descends par ici, je n’ai pas emporté d’échelle”, voilà ce qu’elle a dit et j’ai essayé de sourir, mais c’est difficile de sourire en embrassant quelqu’un.
Comme je disais, j’avais embrassé trois filles dans ma vie. Deux d’entre elles n’avaient jamais embrassé personne avant moi. Une avait eu des petits amis depuis qu’elle avait 12 ans. Elle avait des problèmes.
Aucune n’embrassait comme Ange. Elle rendait sa bouche toute entière douce, comme l’intérieur d’un qartier de fruit, et elle n’a pas précipité sa langue dans ma bouche, mais elle l’y a introduite doucement, et a aspiré mes lèvres dans sa bouche en même temps, de sorte que c’était comme si

ma bouche et la sienne se confondaient. Je me suis entendu gémir, je l'ai saisie et je l'ai serrée plus fort. Lentement, doucement, nous nous sommes alongés dans l'herbe. Nous nous sommes étendus sur le flanc et nous sommes agripés l'un à l'autre en nous embrassant encore et encore. Le monde a disparu et seuls les baisers sont restés.
Mes mains ont trouvé ses fesses, sa taille. Le bord de son T-shirt. Son ventre tout chaud, son nombril tout doux. Ils se sont déplacés plus haut.
- "Pas ici", a-t-elle dit, "allons par là-bas". Elle a pointé du doigt de l'autre côté de la rue en direction de l'église blanche qui donne leur nom au parc Dolorès et à la Mission. En nous tenant les mains, nous avons traversé jusqu'à l'église. Elle avait de grosses colonnes devant sa façade. Elle m'a plaqué contre l'une d'entre elles et a tiré on visage vers le sien à nouveau. Mes mains sont vite et retournées franchement sur son t-shirt. Je les ai passées sur sa poitrine. "Ca s'ouvre dans le dos", a-t-elle murmuré dans ma bouche. J'avais une érection qui aurait pu couper du verre. J'ai bougé mes mains dans son dos, qui était fort et large, et j'ai trouvé la fermeture avec mes doigts tremblants. Je me suis battu un moment avec en pensant à toutes ces blagues sur les garçon incapables d'ouvrir des soutien-gorge. J'était mauvais à ce jeu. Et alors le crochet s'est libéré brusquement. Elle s'est exclamée dans ma bouche. J'ai passé mes mains sur son corps, en sentant l'humidité de ses aisselles — ce qui était sexy et pas du tout dégoûtant pour je ne sais quelle raison — puis en effleurant le bord de ses seins.
C'est alors que les sirènes ont retenti.
Elle étaient plus fort que quoi que ce soit que j'aie jamais entendu. Un son comme une sentation physique, comme quelque chose qui vous soufflerait de vos pieds. Un son aussi fort que ce que vos oreilles peut supporter, et encore plus fort.
- "DISPERSEZ-VOUS IMMÉDIATEMENT" a dit une voix, comme si Dieu avait fait la fête dans mon crâne. "CE RASSEMBLEMENT EST ILLÉGAL. DISPERSEZ-VOUS IMMÉDIATEMENT."
Le groupe avait arrêté de jouer. Le bruit de la foule de l'autre côté de la rue a changé. J'ai eu peur. J'ai entendu un clic quand les systèmes de haut-parleurs de voitures et de batteries de voitures dans le court de tennis se sont allumés.
- "REPRENEZ-LA"
C'était un cri de défi, comme quand on hurle par-dessus le bruit des vagues ou quand on crie du haut d'une falaise.
- "REPRENEZ-LA"
La foule a grogné, un son qui m'a fait dresser les poils sur la nuque.
- "REPRENEZ-LA !" Ils psalmodiaient. "REPRENEZ-LA ! REPRENEZ-LA ! REPRENEZ-LA !"

Les policiers se sont mis en ligne, portant des boucliers en plastique, couverts de casques à la Dark Vador qui leur couvraient le visage. Chacun d'eux avait une matraque noire et un et des lunettes infra-rouge. Ils avaient l'air de soldats dans un film de guerre futuriste. Ils ont tous fait un pas à l'unisson et chacun d'eux a frappé sa matraque sur son bouclier, un bruit de craquement comme si la terre s'ouvrait. Une autre pas, un autre craquement. Ils étaint partout dans le parc et se rapprochaient, maintenant.
- "DISPERSEZ-VOUS IMMÉDIATEMENT", a répété la voix de Dieu.
Il y avait maintenant des hélicoptères qui nous survolaient. Pas de projecteurs, par contre. Les lunettes infrarouge, oui. Evidemment. Ils avaient des viseurs à infra-rouge dans le ciel, aussi. J'ai tiré Ange en arrière contre l'entrée de l'église, nous éloignant des flics et des hélicos.
- "REPRENEZ-LA !", a rugi le système de haut-parleurs.
C'était le cri de rébellion de Trudy Doo et j'ai entendu sa guitare saturer quelques accords, et son batteur jouer, puis cette grosse basse profonde.
- "REPRENONS-LA !" a répondu la foule, et ils sont sortis du parc en direction des lignes de police comme un jet de vapeur.
Je n'ai jamais été dans une guerre, mais maintenant je pense que je vois à quoi ça peut ressembler. Ce que ça fait quand des gosses terrorisée chargent une force ennemie à travers un champs, sachant ce qui les attend, fuyant, hurlant, beuglant.
- "DISPERSEZ-VOUS IMMÉDIATEMENT", a dit la voix de Dieu. Elle venat des camions stationnés tout autours du parc, des camions qui s'étaient mis en place dans les dernières secondes. C'est alors que le brouillard est tombé. Il venait des hélicoptères, et nous avons été pris juste à sa limite. Ca m'a fait sentir comme si le haut de ma tête allait tomber. Mes sinus me faisaient l'impression d'avoir été percés par des pics à glace. Ca faisait dégouliner et gonfler mes yeux, et fermer ma gorge. Du spray au poivre. Pas 100 mille Scoville. Un million et demi. Ils avaient gazé la foule. Je n'ai pas vu ce qui s'est passé ensuite, mais je l'ai entendu, par-dessus le bruit d'Ange et moi qui nous étranglions et nous agrippions l'un à l'autre. D'abord, les bruits de toux et de vomi. La guitare, la batterie et la basse se sont arrêtés brusquement. Et la toux. Et les cris. Les crix ont duré longtemps. Quand j'ai pu voir à nouveau,les flics avaientrelevé leurs lunettes sur le front et les hélicoptères inondaient Dolores Park de tant de lumière qu'il avait l'air de faire jour. Tout le monde regardait le Parc, ce qui était une bonne nouvelle, parce que quand les lumières se sont allumées comme ça, nous étions absolument visibles.
- "Qu'est-ce qu'on fait ?" a demandé Ange.
Sa voix étaient serrée et terrorisée. Je n'ai pas osé parler pendant un moment. J'ai avalé masalive quelques fois.

- “On part en marchant”, j’ai dit. “C’est la seule chose que nous puissions faire. On marche. Comme si nous passions juste par là. On descend Dolores, on tourne à gauche et on remonte vers la 16ème rue. Comme si on passait juste par là. Comme si on n’avait rien à voir avec tout ça.”
- “Ca ne va jamais marcher”, a-t-elle dit.
- “C’est tout ce qu’on peut faire.”
- “Tu ne penses pas qu’on devrait filer ventre à terre ?”
- “Non,” ai-je répondu. “Si on court, ils vont nous poursuivre. Peut-être que si on marche, ils se diront qu’on n’a rien fait et qu’ils nous laisseront tranquilles. Ils ont des tas de gens à arrêter. Ca va les occuper un bon moment .
La parc était une masse de corps qui se roulaient, adolescents et adultes se tenant le visage et étouffant. Les flics les traînaient par les aisselles, leur entravaient les poignets avec des menottes en plastique, et les lançaient dans les camions comme des paquets de linge.
- “OK ?”, ai-je demandé.
- “OK”, a-t-elle répondu.
Et c’est précisément ce que nous avons fait. Marché, la main dans la main, rapidement comme si nous avions à faire, comme deux personnes qui veulent éviter toute forme de désorde que quelqu’un d’autre causerait. Le genre de démarche que l’on adopte quand vous faites semblant de ne pas voir un mendiant, ou que vous ne voulez pas être entraîné dans une bagarre de rue. Ca a marché. Nous avons atteint le coin, l’avons tourné, et avons continué. Aucun de nous n’a osé parler pendant deux pâtés de maison. Alors, j’ai laissé s’écouler un filet d’air dont je n’avais même pas eu conscience que je le retenais. Nous sommes arrivés sur la 16ème rue et avons tourné en direction de Mission Street. En temps normal, c’est un quarter assez effrayant un samedi soir à 2 heures du matin. Cette nuit c’était un soulagement — les bons vieux drogués, prostituées, dealers et ivrognes habituels. Psa de flics avec des matraques, pas de gaz.
- “Hum”, ai-je dit en respirant l’air de la nuit. “Café ?”
- “Maison”, a-t-elle répondu. “Je crois maison, pour lemoment. Café, plus tard”.
- “Ouais”, ai-je acquiescé.
Elle habitait plus haut dans Hayes Valley. J’ai repéré un taxi qui roulait vers nous et l’ai appelé. C’était en soi un petit miracle — il y a rarement un taxi quand on en a besoin dans San Francisco.
- “Tu as ce qu’il faut pour rentrer ?”
- “Oui”, a-t-elle répondu. Le chauffeur nous a dévisagés à travers sa vitre. J’ai ouvert la portière arrière pour qu’il ne puisse pas repartir.
- “Bonne nuit”, ai-je dit.
Elle a passé ses mains derrière ma tête et a tiré mon visage vers le sien.

Elle m’a embrassé fort sur la bouche, sans rien de sexuel, mais ça en était d’autant plus intime.
- “Bonne nuit”, a-t-elle murmuré dans mon oreille, et elle s’est glissée dans le taxi.
Titubant, les yeux en larmes, brûleant de honte pour avoir abandonné tous ces amis de Xnet à la merci des agents du DSI et de la police de San Francisco, je me suis mis en route pour la maison.

Le lundi matin, Fred Denson était derrière le bureau de Madame Galvez.
- “Madame Galvez ne donnera plus ce cours”, a-t-il dit quand nous nous sommes tous installés.
Ils avait cette expression de contentement de soi que j’ai reconnue immédiatement. Sur un présentiment, j’ai jeté un coup d’oeil à Charles. Il souriait comme si c’était son anniversaire et qu’il avait reçu le plus beau cadeau de monde. J’ai levé la main.
- “Pourquoi pas ?”
- “La procédure du décannat est de ne discutter les problèmes relatifs aux employés qu’avec l’employé et le comité de discipline”, a-t-il dit sans même tenter de cacher à quel point ça lui faisait plaisir de dire ça. “Nous commençons un nouveau sujet aujourd’hui, sur la sécurité nationale. Vous avez les nouveaux documents dans vos SchoolBook. Veuillez les ouvrir et passer à la première page.”
La première page était frappée du sceau du Département de la Sécurité Intérieure, avec le titre : CE QUE TOUT AMÉRICAIN DEVRAIT SAVOIR SUR LA SÉCURITÉ INTÉRIEURE. J’aurais voulu jeter mon SchoolBook par terre.

J’avais prévu de rencontrer Ange à un café de son quartier après l’école. J’ai sauté dans un BART et je me suis retrouvé assis derrière deux types en costume. Ils lisaient le San Francisco Chronicle, qui titrait en pleine page sur un article détaillant la mort de l’”émeute des jeunes” au Mission Dolores Park. Ils bavardaient et caquetaient sur le sujet. Et l’un d’eux a dit à l’autre, “C’est comme si on leur avait lavé le cerveau ou quoi. Bon Dieu, est-ce qu’on a jamais été aussi stupide, nous ?” Je me suis levé et suis allé m’assseoir sur un autre siège.

Chapitre 13

Ce chapitre est dédié à Books-a-Million, une chaîne de gigantesques librairies répendue dans tous le USA. Je suis entré en contact avec Books-a-million pour la première fois pendant un séjour dans un hôtel de Terre Haute, dans l'Indiana (je devais faire un discours au Rose Hulman Institute of Technology plus tard ce jour-là). Le magasin était juste à côté de mon hôtel et il me fallait vraiment de quoi lire — j'avais voyagé pendant un bon mois et j'avais lu tout ce qu'il y avait dans ma valise, et j'avais encore cinq villes à parcourir avant de rentrer chez moi. Comme je fixais les rayonnages, une libraire m'a demandé si elle pouvait m'aider. J'ai déjà travaillé dans des librairies, et un libraire qui connaît son affaire vaut son poids en or fin, de sorte que j'ai dit bien sûr, et que j'ai commencé à décrire mes goûts, en citant des auteurs que j'avais aimés. La libraire a souri et dit "j'ai là un livre qui vous ira comme un gant", et elle a commencé à sortir un exemplaire de mon premier roman, "Down and Out in the Magic Kingdom". J'ai éclaté de rire, je me suis présenté, et me suis retrouvé au beau milieu d'une conversation passionante sur la science-fiction, qui a bien failli me faire arriver en retard pour mon discours !
Books-A-Million

- "Ce sont de vraies putes", a dit Ange, en crachant le mot. "Non, en fait, c'est une insulte aux prostituées qui travaillent dur de par le monde. C'est... c'est des profiteurs !"

Nous contemplions une pile de journaux que nous avions achetés et emportés dans le café. Ils proposaient tous des "reportages" sur la fête dans Dolores Park et chacun d'eux jusqu'au dernier en faisaient une orgie d'alcool et de drogue où des enfants avaient aggressé les policiers. USA Today décrivait le coût de l'"émeute", y incluant le coût du lavage des résidus de gaz lacrymogène venus du bonmbardement au gaz, la marée d'attaques d'asthme qui encombrait les salles d'urgence de la ville, et le coût des procédures contre les centaines d'"émeutiers" arrêtés. Personne ne donnait notre version des faits.

- "Bon, ceux de Xnet ont de bonnes versions, en tout cas", ai-je dit.

J'avais enregistré un paquet de blogs et de vidéos sur mon smartphone et je les lui ai montrés. C'étaient des récits de première main de gens qui avaient été gazés et tabassés. Les vidéos nous montraient tous en train de danser, de nous amuser, montraient les discours politiques pacifiques et les slogan de "Reprenons-la", et Trudy Doo qui parlait de nous comme étant la seule génération qui pourrait croire dans le combat pour nos libertés.

- "Nous devons montrer ça aux gens", a-t-elle dit.

- "Ouais", ai-je répondu sombrement. "C'est joli, en théorie".

- “Ben, qu’est-ce qui te fait croire que la presse ne publie jamais ce que notre
camp pense ?”
- “Tu l’as dit, c’est des putes. “
- “Ouais, mais les putes font ce qu’elle font pour de l’argent. Ils pourraient vendre plus de journaux et de publicité s’il y avait une controverse. Tout ce qu’ils ont pour le moment, c’est de la criminalité — une controverse, c’est bien meilleur”
- “OK, bon argument. Mais alors, pourquoi est-ce qu’ils ne le font pas ? Ben les reporters arrivent à peine à lire les blogs normaux, alors tenir la trace de ceux qui sont sur Xnet… C’est n’est pas comme si c’était vraiment un endroit conçu pour les adultes.”
- “Ouais”, a-t-elle dit. “Eh bien, on peut régler ça, pas vrai ?”
- “Hein ?”
- “Ecris tout ça. Mets-le à un endroit, avec tous les liens. Un seul endroit où ils pourront aller, prévu pour que la presse le trouve, et où ils pourront avoir toute l’histoire. Mets-y des liens vers les HOWTO pour Xnet. Les utilisateurs d’Internet peuvent accéder au Xnet, pour peu qu’ils se fichent que le DSI sache ce qu’ils sont allés surfer.”
- “Tu penses que ça marcherait ?”
- “Ben, même si ça ne marche pas, ça serait un truc de constructif à faire.”
- “Pourquoi est-ce qu’ils nous écouteraient, de toute façon ?”
- “Qui est-ce qui n’écouterait pas ce que M1k3y aura à dire ?”
J’ai reposé mon café. J’ai récupéré mon smartphone et l’ai glissé dans ma poche. Je me suis levé, ai tourné les talons, et suis sorti du café. J’ai pris une direction au hasard et j’ai marché. Ma visage me paraissait serré, tout mon sang était parti à mon estomac, qui était comme chiffonné. Ils savent qui tu es, j’ai pensé. Ils savent qui est M1k3y. Si Ange avait deviné, le DSI aussi. J’étais perdu. J’avais su ça depuis qu’ils m’avaient laissé sortir du camion du DSI, qu’un jour ils viendraient pour m’arrêter et qu’ils me feraient disparaître pour toujours, pour m’envoyer là où Darryl avait disparu.
Tout était fini.
Elle m’a pratiquement plaqué au sol quand j’arrivais sur Market Street. Elle était hors d’haleine et semblait furieuse.
- “C’est quoi, ton foutu problème, Môssieur ?”
Je me suis dégagé et j’ai continué à marcher. Tout était fini.
Elle m’a agrippé à nouveau.
- “Arrête ça, Marcus, tu me fais peur. Allez, parle-moi.”
Je me suis arrêté et je l’air regardé. Elle est devenue floue devant mes yeux. Je n’arrivais à rien mettre au point. J’avais l’envie démente de sauter devant un trolleybus du Muni qui passait près de nous, au milieu de la rue.

Plutôt mourir que d’y retourner.
- “Marcus !” Elle a fait quelque chose que je n’avais jamais vu faire que dans les films. Elle m’a gifflé, une claque violente en plein visage. “Parle-moi, bon sang !”
Je l’ai regardée et j’ai porté ma main à mon visage, qui me piquait fort.
- “Personne ne devrait savoir qui je suis”, ai-je dit. “Je ne peux pas dire ça plus simplement. Si tu sais, tout est fini. Une fois que les gens savent, tout est fini.”
- “Oh bon Dieu, je suis désolée. Ecoute, je sais seulement parce, ben, parce que j’ai fait du chantage à Jolu. Après la fête je t’ai suivi un moment, pour savoir si tu étais vraiment le brave type que tu avais l’air d’être ou si tu étais un tueur en série. Je connais Jolu depuis longtemps et quand je lui ai posé des questions sur toi, il s’est répendu en compliments comme si tu étais le nouveau Messie ou quelque chose, mais j’entendais bien qu’il y avait quelque chose qu’il
ne me disait pas. Ca fait une baille que je connais Jolu, il sortait avec ma grande soeur à un camp d’informatique quand il était gosse. J’ai des trucs bien crades sur lui. Je lui ai dit que je balancerais tout ça s’il ne me disait pas ce qu’il y avait. “
- “Et alors il t’a tout dit”
- “Non”, a-t-elle répondu. “Il m’a dit d’aller me faire voir. Et alors, je lui ai dit quelque chose sur moi. Quelque chose que je n’avais jamais dit à personne.”
- “Quoi ?”
Elle m’a jeté un regard. A regardé autour de nous. Est revenue à moi.
- “OK. Je ne vais pas te faire jurer le secret parce que quel sens ça aurait ? Soit je peux te faire confiance, soit je ne peux pas. L’année dernière — ” Elle s’est étranglée. “L’année dernière, j’ai volé les test standardisés et je les ai publiés sur le net. C’était juste une blage. Il se trouve que je passais devant le bureau du proviseur et je les ai vus dans son coffre-fort, et la porte était ouvert béante. Je me suis faufilée dans son bureau — il y avait six jeux de copies, j’en ai juste fourré un dans mon sac et je suis repartie. En arrivant chez moi, j’ai tout scanné et j’ai tout mis sur un serveur du Parti Pirate au Danemark”
- “C’était toi ?” me suis-je exclamé. Elle a rougi.
- “Hum. Oui.”
- “Putain de merde !” me suis-je exclamé. Ca avait été un vrai scandale. Le Bureau de l’Education avait dit que ces tests du programme “No Child Left Behind” avaient coûté des dizaines de millions de dollars à produire et qu’ils devraient dépenser toute cette fortune une nouvelle fois maintenant qu’il y avait eu une fuite. Ils avaient appelé ça de “l’édu-terrorisme”. Les média avaient spéculé sans fin sur les motivations politiques de la fuite, se

demandant si c’était la protestation d’un enseignant, ou un étudiant, ou un voleur, ou un contractuel gouvernemental désabusé.
- “C’était TOI ?”
- “C’était moi”, a-t-elle répondu.
- “Et tu as dit ça à Jolu — “
- “Parce que je voulais qu’il soit sûr que je garderais le secret. S’il connaissait mon secret, alors il aurait quelque chose qu’il pourrait utiliser pour me faire mettre en prison si je l’ouvrais. Donner un petit peu, recevoir un petit peu. Tit for tat, comme dans le Silence des Agneaux.”
- “Et il t’a dit”
- “Non”, a-t-elle dit. “Il n’en n’a rien fait”.
- “Mais –”
- “Alors je lui ai dit à quel point d’en pinçais pour toi. Comment je planifiais de me ridiculiser complètement et de me jeter à ta tête. Alors, là, il m’a dit.”
Je ne voyais pas quoi dire, alors. J’ai fixé mes orteils. Elle a pris mes mains et les a serrées.
- “Je suis désolée de lui avoir arraché ça. C’était à toi de décider de me dire, si tu avais voulu me le dire un jour. Ca n’était pas mes affaires –”
- “Non”, ai-je dit. Maintenant que je savais comment elle avait trouvé, je commençais à me calmer. “Non, c’est une bonne chose que tu saches. Toi. “
- “Moi, ” a-t-elle répondu. “Ma petit personne.”
- “OK, je vivre avec. Mais il y a une autre chose.”
- “Quoi ?”
- “Il n’y a pas de façon de dire ça sans avoir l’air d’un connard, alors je vais juste le dire. Les gens qui sortent ensemble — ou quoi que ce soit qu’on fait maintenant — ils se séparent. Quand ils se séparent, ils se fâchent l’un contre l’autre. Parfois ils se haïssent même. C’est pas cool d’imaginer que ça nous arriverait à nous, mais tu sais, on doit y penser. “
- “Je promets solennellement que rien que tu puisses jamais me faire ne me fera trahir ton secret. Rien. Baise une douzaine de majorettes dans mon lit pendant que ma mère regarde. Fais-moi écouter du Britney Spears. Bousille mon laptop, détruits-le à coup de marteau et plonge-le dans l’eau de mer. Je te jure. Rien. Jamais. “
J’ai expiré un peu d’air.
- “Hum”, j’ai dit.
- “Ca serait un bon moment pour s’embrasser”, a-t-elle dit en levant le visage.

La nouveau grand projet de M1k3y sur Xnet était de rassembler une collection ultime de rapports sur la fête PAS CONFIANCE à Dolores Park. J’ai

assemblé le site le plus grand, le plus méchant que j'ai pu, avec des sections qui montraient l'action par lieu, par heure, par catégorie — violences policières, danse, suites, chansons. J'ai uploadé tout le concert. C'est essentiellement tout ce sur quoi j'ai travaillé tout la nuit. Et la nuit suivante. Et celle d'après.
Ma boite mail débordait de suggestions de gens. Ils m'envoyaient des copines de leurs téléphones et de leurs appareils photo de poche. Puis j'ai reçu un mail d'un nom que je connaissais — Dr Eeevil (trois "e"s), l'un des principaux mainteneurs de ParanoidLinux.

> M1k3y
> J'ai suivi ton expérience avec Xnet avec grand intérêt. Ici en Allemagne, on a pas mal d'expérience sur ce qui arrive quand un gouvernement est hors de contrôle.
> Une chose que tu devrais savoir, c'est que chaque appareil photo a une "signature de bruit" unique qui peut s'utiliser pour lier une photo à un appareil. Ca veut dire que les photos que tu rediffuses sur ton site pourraient potentiellement être utilisées pour identifer les photographes, s'ils se font attraper après pour quelque chose d'autre.
> Heureusement, il n'est pas dur d'éliminer ces signatures, si tu prends la peine de le faire. Il y a un outil dans la distribution de ParanoidLinux que tu utilises qui fait ça — il s'appelle photonomous, et tu le trouves dans /usr/bin. Tu n'as qu'à lire les man pages pour la documentation. Mais c'est pas compliqué.
> Bonne chance avec ce que tu fais. Ne te fais pas chopper. Reste libre. Reste
parano.
> Dr Eeevil.

J'ai anonymisé toutes les photo que j'avais postées et que les ai remises en ligne, avec une note expliquant ce que m'avait dit Dr Eeevil pour avertir tous les autres qu'ils devaient faire pareil. Nous avions tous les mêmes installations ParanoidXbox de base, de sorte que nous pouvions tous anonymiser nos images. Il n'y avait rien
que je puisse faire avec les photos déjà téléchargées et copiées dans des caches, mais à partir de maintenant nous serions un peu plus malins. C'est là toute l'attention que j'ai accordée à cette qestion cette nuit-là, jusqu'à ce que je descende pour le petit déjeuner le lendemain matin et que je trouve ma mère avec la radio allumée sur le journal du matin de NPR.
« L'agence d'actualités arabe Al-Jazeera a publié des photographies, des vidéos et des témoignages directs des émeutes de jeunes du week-end dernier dans Mission Dolores Park», a dit le présentateur pendant que je buvais mon verre de jus d'orange. J'ai réussi à ne pas le cracher partout

dans toute la pièce, mais je me suis étranglé à
moitié. « Les reporters d'Al-Jazeera » affirment que ces témoignages ont été publiés sur ce qui s'appelle « Xnet », un réseau clandestin qu'utilisent les étudiants et les sympatisants d'Al-Qaida dans la zone de la Baie. L'existence du réseau a longtemps fait l'objet de rumeurs, mais aujourd'hui marque sa première mention dans la presse
grand public.»
Ma mère a hoché la tête : « Il ne manquait plus que ça », a-t-elle dit, « comme si la police ne nous faisait pas assez d'ennuis. Des gamins qui courent dans tous les sens en jouant aux guerrilleros et leur donnent un prétexte pour lancer une vraie répression ».
« Les blogs de Xnet ont publié des centaines de reportages et de fichiers multimédias de jeunes gens qui ont pris part aux émeutes et prétendent que leur réunion était pacifique jusqu'à ce que la police les attaque. Voici l'un de ces témoignages:»
«Tout ce qu'on faisait, c'était danser. J'ai emmené mon petit frère. Les groupes jouaient et nous parlions de la liberté, et de comment on est en train de se la faire prendre par ces connards qui disent qu'ils combattent les terroristes mais qui nous attaquent nous alors qu'on n'est pas des terroristes, on est des Américains. Je pense que c'est eux qui haïssent la liberté, pas nous. On dansait et les groupes jouaient et c'était cool et tout d'un coup les flics ont commencé nous crier de nous disperser. On a tous crié Reprenons-la !, on veut dire reprenons l'Amérique. Les flics nous ont gazés avec des
sprays au poivre. Mon petit frère a douze ans. Il a raté trois jours d'école. Mes idiots de parents disent que c'est ma faute. Et la police, alors ? On paie leurs salaires et ils sont censés nous protéger mais ils nous ont gazé sans aucune raison, gazés comme ils gazent des soldats ennemis.»
« D'autres témoignages semblables, y compris en audio et en vidéo, se trouvent sur le site d'Al-Jazeera et sur Xnet. Vous trouverez des instructions pour accéder à ce Xnet sur la page web de NPR. »
Mon père est decendu.
« Est-ce que tu utilises Xnet ? » a-t-il demandé. Il a scruté mon visage avec intensité. Je me suis senti tressaillir. « Ca sert pour les jeux vidéo », ai-je répondu. « c'est à ça que la plupart des gens l'utilisent. C'est juste un réseau sans fil. C'est ce qui se fait avec ces Xbox gratuites qui se distribuaient gratuitement l'année dernière. » Il m'a fusillé du regard. « Des jeux ? Marcus, tu n'en n'as pas conscience, mais vous aidez à se cacher des gens qui complotent des attentats et la destruction de ce pays. Je ne veux pas te voir utiliser Xnet. Plus maintenant. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ? » J'ai voulu répondre.
Bon sang, j'aurais voulu le secouer par les épaules. Mais je n'en n'ai rien

fait. J’ai détourné le regard. J’ai dit « Bien sûr, Papa. » Je suis allé à l’école.

D’abord, ça m’a rassuré quand j’ai découvert qu’on n’allait pas laisser M. Benson donner le cours de sciences sociales. Mais la femme qu’ils avaient trouvée pour le remplacer était mon pire cauchemar.
Elle était jeune, dans les 28 ou 29 ans, et jolie, d’une façon assez commune. Elle était blonde et parlait avec un doux accent du Sud quand elle s’est présentée à nous comme Madame Andersen. Ca m’a fait tiquer. Je ne connais pas une seule femme de moins de soixante ans qui parle d’elle-même comme « Madame ». Mais j’étais prêt à en faire abstraction. Elle était jeune, jolie, et avait l’air gentille. Ca irait sûrement.
Ca n’allait pas. « Dans quelles circonstances est-ce que le gouvernement devrait être prêt à suspendre la Charte des Droits fondamentaux ? » a-t-elle demandé, en écrivant une colonne de chiffre de un à dix.
« Jamais », ai-je dit sans attendre qu’on me donne la parole. C’était facile. « Les droits constitutionnels sont absolus »
« Ca n’est pas une vision des choses très sophistiquée ». Elle a jeté un oeil au plan de classe. « Marcus. Par exemple, supposons qu’un policier conduise une fouille illégale — il dépasse le cadre de son mandat. Il découvre des preuves indiscutables qu’un sale type a tué ton père. Ce sont les seules preuves qui existent. Est-ce que le
sale type devrait s’en sortir libre ? »
Je connaissais la répondre à cette question, mais je ne pouvais pas vraiment l’expliquer.
« Oui », ai-je finalement dit. « Mais la police ne devrait pas conduire de fouilles illégales »
« Faux », a-t-elle dit. « La conséquence d’une action de police illégale doit être une sanction disciplinaire contre le fonctionnaire, pas une punition de toute la société pour l’erreur d’un policier ».
Elle a écrit « Culpabilité criminelle » au point Un sur le tableau.
« D’autres façons dont les Droits fondamentaux peuvent s’annuler ? »
Charles a levé la main.
« Crier au feu dans un théâtre bondé ? »
« Très bien, … » elle a consulté son plan, « Charles. Il y a de nombreux cas où le
Premier Amendement, qui définit la liberté d’expression, n’est pas absolu. Faisons une
liste avec quelques exemples. »
Charles a levé la main une nouvelle fois.
« Mettre la vie d’un officier de police en danger ».
« Exact, révéler l’identité d’un policier en civil ou d’un officier de renseignements.

Très bien.»
Elle a noté.
« D’autres exemples ? »
« La sécurité nationale », a dit Charles sans attendre qu’on lui donne la parole. « La
calomnie. L’obscénité. Le détournement de mineurs. La pornographie infantile. Les recettes
pour fabriquer des bombes ».
Madame Andersen a tout noté rapidement, mais s’est arrêtée à la pornographie infantile.
« La pornogrpahie infantile n’est rien qu’un cas particulier d’obscénité ».
Je me sentais malade. Ce n’était pas ce que j’avais appris ou ce que je croyais sur mon
pays. J’ai levé la main.
« Oui, Marcus ?»
« Je ne comprends pas. Vous avez l’air de dire que la Charte des Droits est optionnelle.
C’est la Constitution. On est censé y obéir absolument. »
« C’est ce qui se dit souvent à force de trop simplifier », a-t-elle dit avec un sourire
faux. « mais en réalité, les rédacteurs de la Constitution la voyaient comme un document
vivant, qui se réviserait au cours du temps. Ils comprenaient que la République ne durerait
pas éternellement si le gouvernement en exercice ne pouvait pas gouvernement selon les
nécessités du moment. Ils n’ont jamais voulu que l’on envisage la Constitution comme une
doctrine religieuse. Après tout, ils étaient venus ici parce qu’ils fuyaient la doctrine
religieuse. »
J’ai secoué la tête.
« Quoi ? Non. C’étaient des marchands et des artisans loyaux à leur roi jusqu’à ce qu’il
institue des règlements contraires à leurs intérêts et qu’il les mette en vigueur avec
brutalité. Les réfugiés religieux étaient bien avant. »
« Certains des Pères Fondateurs descendaient des réfugiés religieux », a-t-elle dit.
« Et la Charte des Droits n’est pas quelque chose dont on choisit ce qui nous plaît ou pas.
Ce que les Pères Fondateurs combattaient, c’était la tyrannie. C’est ce que

la Charte des
Droits vise à empêcher. Ils étaient une armée révolutionnaire et voulaient un ensemble de
principes auxquels tout le monde pourrait souscrire. La vie, la liberté et la recherche du
bonheur. Le droit des gens à renverser leurs oppresseurs. »
« Oui, oui » a-t-elle dit en agitant la main dans ma direction. « Ils croyaient au droit
des gens à se débarasser de leurs rois, mais… »
Charles souriait à pleines dents et quand elle a dit ceci, son sourire s'est encore élargi.
« Ils ont rédigé la Charte des Droits parce qu'ils pensaient qu'avoir des droits absolus
valait mieux que le risque que quelqu'un les leur enlève. Comme le Premier Amendement: il
est censé nous protéger en empêchant le gouvernement de créer deux sortes d'expression,
l'expression autorisée et l'expression criminelle. Ils ne voulaient pas se retrouver devant
un connard qui déciderait que tout ce qu'il trouverait déplaisant était illégal ».
Elle s'est retournée et a écrit « La vie, la liberté et la recherche du bonheur ».
« Nous sommes un peu en avance sur le programme du cours, mais vous avez l'air d'un
groupe avancé » Les autres ont ri à ces mots, nerveusement. « Le rôle du gouvernement est
d'assurer aux citoyens le droit à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur. Dans
cet ordre. C'est comme un filtre. Si le gouvernement veut faire quelque chose qui nous rend
un peu malheureux, ou qui nous prive de certaines de nos libertés, c'est possible du moment
qu'il le fait pour nous sauver la vie. C'est la raison pour laquelle la police peut vous
mettre en détention s'ils pensent que vous constituez un danger pour vous-même ou pour les
autres. Vous perdez votre liberté et du bonheur pour protéger votre vie. Tant que vous avez
la vie, vous pouvez toujours obtenir la liberté et le bonheur plus tard. »
Certains des autres avaient la main levée.
« Est-ce que ça ne veut pas dire qu'on peut nous faire n'importe quoi, tant

qu’on raconte
ensuite que c’était pour nous empêcher de faire mal à quelqu’un dans l’avenir ?»
« Ouais », a dit un autre élève, « on dirait que vous dites que la sécurité nationale est
plus importante que la Constitution. »
J’étais vraiment fier de mes camarades. J’ai dit:
« Comment peut-on protéger la liberté en suspendant les droits fondamentaux ? »
Elle a secoué la tête comme si nous étions vraiment stupides.
« Les Pères Fondateurs “révolutionnaires” fusillaient les traîtres et les espions. Ils ne
croyaient pas à des libertés absolues, pas quand ça mettaient la République en péril.
Regardez, prenez ces gens du Xnet » — j’ai fait tout mon possible pour ne pas me raidir –
« ces gens qui s’appellent Brouilleurs et qui étaient dans les actualités ce matin.
Après que cette ville a été attaquée par des gens qui ont déclaré la guerre au pays,
ils se sont lancés dans le sabotage des mesures de sécurité mises en place pour attraper
les méchants et les empêcher de frapper à nouveau. Ils l’ont fait en mettant les autres
citoyens en danger et en les ennuyant...»
« Ils l’ont fait pour montrer qu’on nous enlève nos droit en prétendant les protéger !»,
ai-je dit. Bon, soit, j’ai crié. Bon Dieu, elle m’énervait tellement. « Ils l’ont fait
parce que le gouvernement traite tout le monde comme un suspect de terrorisme ».
« Alors pour prouver qu’ils ne devraient pas se faire traiter comme des terroristes »,
a crié Charles en réponse, « ils se sont mis à agir comme des terroristes ?»
Je bouillais.
« Oh pour l’amour du Ciel ! Agir comme des terroristes ? Ils ont prouvé que la
surveillance universelle était plus dangereuse que le terrorisme. Regarde ce qui s’est
passé dans le parc l’autre week-end. Ces gens étaient en train de danser et d’écouter de
la musique. En quoi est-ce que c’est du terrorisme ? »

Le professeur a traversé la pièce et s'est tenue devant moi, en se penchant au-dessus de moi jusqu'à ce que je la boucle.

« Marcus, tu as l'air de penser que rien n'a changé dans ce pays. Tu dois comprendre que la destruction du Bay Bridge a tout changé. Des milliers de nos amis et de nos proches sont morts au fond de la baie. Nous devons nous unir pour faire face à l'insulte violente que notre pays a endurée… »

Je me suis levé. J'en avait assez entendu de ces imbécilités sur « tout a changé ».

« Nous unir ? La raison d'être de l'Amérique, c'est que nous sommes un pays où les opinions diverses sont les bienvenues. Nous sommes un pays de dissidents, de militants, de gens qui plaquent leurs études, et de gens qui parlent librement. »

J'ai repensé à la dernière lesson de Madame Galvez et aux milliers d'étudiants de Berkeley qui avaient encerclé le fourgon de police quand ils avaient essayé d'arrêter un type pour distribution de tracts sur les droits civils. Personne n'avait essayé d'arrêter les camions qui partaient avec tous les gens qui avaient dansé dans le Parc.

Je n'avais pas essayé. J'étais occupé à m'enfuir. Peut-être que quelque chose avait changé.

« Je crois que tu sais où se trouve le bureau de Monsieur Benson », m'a-t-elle dit.

« Tu vas t'y rendre immédiatement. Je ne tolérerai pas de comportement irrespectueux pendant mes cours. Pour quelqu'un qui prétend chérir la liberté d'expression, tu es remarquablement prêt à couvrir de tes hurlements les opinions différents des tiennes. »

J'ai ramassé mon SchoolBook et mon sac, et je suis sorti en trombe. La porte avait un piston à gaz, et était donc impossible à claquer, sinon je l'avais claquée. Je me suis rendu à toute vitesse dans le bureau de Monsieur Benson. Des caméras m'ont filmées dans

mon trajet. Ma démarche était enregistrée. Les Arphids de ma carte d'étudiant diffusaient mon identité aux senseurs du couloir.
C'était comme être en prison.
« Ferme la porte, Marcus », a dit Monsieur Benson. Il a retourné son écran pour que je puisse voir la séquence vidéo du cours de Sciences Sociales. Il avait tout surveillé.
« Qu'est-ce que tu as à dire pour ta défense ? »
« Ca n'était pas de l'enseignement, c'était de la propagande ! Elle nous a dit que la Constitution n'avait aucune importance ! »
« Non, elle a dit que ce n'était pas un dogme religieux. Et tu l'as attaquée comme une espèce de fondamentaliste, une bonne illustration de son propos. Marcus, entre tous, tu devrais comprendre que tout a changé quand le pont a sauté. Ton ami Darryl...»
« Je vous interdis de dire un mot à propos de lui», ai-je dit, hors de moi. « Vous n'êtes pas digne d'en parler. Oui, je vois bien que tout est différent maintenant. Nous étions un pays libre. Maintenant ce n'est plus le cas. »
« Marcus, est-ce que tu sais ce que signifie "tolérance zéro" ? »
Je me suis tassé. Il pouvait me faire expluser pour « comportement menaçant ». Cettee mesure visait les gamins des gangs qui essayaient d'intimider leurs professeurs. Mais évidemment il n'aurait aucun scrupule à l'utiliser contre moi.
« Oui », ai-je dit, « je sais ce que ça veut dire. »
« Je pense que tu me dois des excuses. »
Je lui ai lancé un regard. Il avait du mal à contenir un sourire sadique. Une partie de moi voulait ramper. Elle voulait mendier son pardon et me couvrir de honte. J'ai rejeté cette partie et décidé que je préfèrerais me faire virer que de présenter des excuses.
« Les gouvernements sont institués par les hommes, tirent leurs justes pouvoirs du consentement de ceux qu'ils gouvernent, et lorsque toute forme de gouvernement

devient hostile à ces buts, c’est le droit du peuple de le modifier ou de l’abolir,
et d’instituer un nouveau gouvernement, en basant ses fondations sur ces principes,
et en organisant ses pouvoirs de telle façon qu’ils concourent à sa sécurité et à
son bonheur.»
Je m’en souvenais mot pour mot. Il a secoué la tête.
« Savoir les choses par coeur n’est pas la même chose que les comprendre, fiston. »
Il s’est penché sur son ordinateur et a cliqué quelques fois. Son imprimante a
bourdonné. Il m’a donné une feuille de papier à entête toute chaude qui m’annonçait
une suspension de deux semaines.
« Je vais la transmettre à tes parents par e-mail tout de suite. Si tu es toujours
sur le domaine de l’école dans trente minutes, je te fais arrêter pour violation de
propriété privée. »
Je l’ai regardé.
« Tu n’as pas intérêt à me déclarer la guerre dans ma propre école », a-t-il dit.
« Tu ne peux pas gagner cette guerre. Va-t-en! »
Je suis parti.

Chapitre 14

Ce chapitre est dédié à l'incomparable Mysterious Galaxy à San Diego, en Californie.
Les gens de la Mysterious Galaxy m'ont invité à signer des livres à chaque fois que
je suis passé à San Diego pour une conférence ou pour donner un cours (l'atelier
Clarion Writers' est rattaché à l'université d'Etat de San Diego dans la ville voisine de La Jolla), et à chaque fois que je suis venu, ils ont rempli leur boutique. Ce magasin a une troupe loyale de fans absolus qui savent qu'ils pourront toujours avoir d'excellents conseils et des idées géniales dans la boutique. Pendant l'été 2007, j'ai emmené ma classe du Clarion jusqu'à la librairie
pour le lancement de minuit du dernier Harry Potter et je n'ai jamais vu une fête
aussi fantastiquement amusante qu'au magasin.
Mysterious Galaxy: 7051 Clairemont Mesa Blvd., Suite #302 San Diego, CA USA 92111 +1 858 268 4747

Il n'y avait pas beaucoup d'animation sur le Xnet en plein milieu d'un jour d'école, quand tous les gens qui l'utilisaient étaient en cours. J'avais la feuille pliée dans la poche arrière de mon jeans, et je l'ai jetée sur la table de la cuisine en arrivant à la maison. Je me suis assis dans le salon et j'ai allumé la télévision. Je ne la regardais jamais, mais je savais que mes parents
le faisaient. La télé, la radio et les journaux, c'était là qu'ils se faisaient leurs idées sur le monde.
Les actualités étaient terribles. Il y avait tant de raisons d'avoir peur. Les soldats américains mourraient partout dans le monde. Pas seulement les soldats,
du reste. Les Gardes Nationaux, qui croyaient s'enrôler pour sauver les gens des
ouragans, se retrouvaient en garnison outre-mer pendant des années et des années
dans une guerre sans fin.
J'ai zappé à travers les chaînes d'information en continu, l'une après l'autre,
un défilé de dignitaires nous disant pourquoi nous devions avoir peur. Un défilé
de photos de bombes explosant de par le monde. J'ai continué à zapper et je me
suis retrouvé devant un visage familier. C'était le gars qui était venu dans

le
camion et avait parlé à Coupe-à-la-Serpe quand j’étais enchaîné à l’arrière. En
uniforme militaire. La légende l’identifiait comme le Général de Corps d’Armée
Graeme Sutherland, commandant régional, DHS.
« Je tiens là des exemples authentiques du genre de littérature que l’on trouvait
à ce soi-disant concert à Dolores Park du week-end dernier. »
Il tenait une pile de prospectus. Il y avait eu pas mal de gens qui distribuaient
des tacts, je m’en souvenais. Partout où vous aviez un groupe de gens à San Francisco,
il y avait des tacts.
« Je voudrais que vous les examiniez un moment. Permettez-moi de vous en lire les
titres. SANS LE CONSENTEMENT DES GOUVERNÉS: UN GUIDE CITOYEN POUR RENVERSER L’ÉTAT.
En voilà un, LES ATTENTATS DU ONZE SEPTEMBRE ONT-ILS VRAIMENT EU LIEU ? Et un autre,
COMMENT UTILISER LEUR SÉCURITÉ CONTRE EUX. Cette littérature nous montre le but réel
de ce rassemblement illégal de samedi dernier. Ce n’était pas seulement un rassemblement
dangeureux de millieurs de personnes sans précautions élémentaires, et même sans
toilettes. C’était un festival de recrutement de l’ennemi. C’était une tentative de
corrompre des enfants et les convaincre que l’Amérique ne devrait pas se protéger.
Prenez ce slogan, NE FAITES CONFIANCE À PERSONNE AU-DESSUS DE 25 ANS. Quelle meilleure
façon de vous assurer qu’aucune discussion réfléchie, équilibrée, adulte ne s’injecte
jamais dans votre message pro-terroriste, que d’en exclure les adultes, de limiter
votre groupe aux jeunes gens impressionables ?
« Quand la police est arrivée sur les lieux, elle a trouvé un rassemblement de
recrutement pour les ennemis de l’Amérique qui battait son plein. Ce rassemblement
avait déjà dérangé le repos de centaines de résidents du quartier, dont

aucun n’avait
été consulté pour l’organisation de cette rave party qui devait durer toute la nuit.
« Ils ont ordonné à ces gens de se disperser — ça se voit très bien sur la vidéo –
et quand les fêtards se sont retournés contre eux, encouragés par les musiciens sur
scène, la police les a maîtrisés par l’applications de techniques de maintien de
l’ordre non léthales.
« Les personnes arrêtées sont les meneurs et les provocateurs qui avaient conduit des
centaines de jeunes gens impressionables à charger les rangs de la police. 827 d’entre
eux ont été écroués. Beaucoup d’entre eux étaient déjà connus de nos services. Plus de
cent de ceux-là étaient même recherchés. Ils sont toujours détenus.
« Mesdames et Messieurs, l’Amérique est en guerre et se bat sur de nombreux fronts, mais
sur aucun elle ne court un péril plus grand que là où elle est, au pays. Que nous soyons
attaqués par des terroristes ou par ceux qui sympathisent avec eux. »
Un reporter a levé la main et demandé:
« Général Sutherland, vous n’êtes sans doute pas en train de dire que ces enfants sont
des sympathisants des terroristes simplement parce qu’ils ont participé à une fête dans
un parc ? »
« Bien sûr que non. Mais quand des jeunes gens sont sous l’influence des ennemis de notre
pays, ils dérappent facilement. Les terroristes adoreraient recruter une cinquième colonne
qui se batte pour eux sur le front de l’arrière. Si c’étaient mes enfants, je serais très
inquiet. »
Un autre reporter s’est annoncé.
« Certainement, il ne s’agissait que d’un concert en plein air, Général ? Ils ne
s’entraînaient pas avec des fusils d’assaut. »
Le général a sorti une pile de photos et a commencé à les brandir.
« Voici des images prises par nos officiers avec des caméras infra-rouges avant charger. »

Il les a tenues près de son visage et les a fait défiler une à une. Elles montraient des
gens qui dansaient vraiment énergiquement, certains se faisant écraser ou marcher dessus.
Ensuite ils sont passés aux actes sexuels près des arbres, une fille avec trois garçons,
deux garçons embrassés.
« Il y avait des enfants de dix ans à cet événement. Un cocktail mortel de drogue, de
propagande et de musique qui s'est soldé par des dizaines de blessés. C'est un miracle
que personne ne soit mort. »
J'ai éteint la télévision. Ils mettaient ça en scène comme si ça avait été une émeute.
Si mes parents m'avaient soupçonné d'y avoir été, ils m'auraient gardé ligoté à mon lit
pendant un mois et ne m'auraient laissé sortir qu'avec un collier-balise de localisation.
A propos de quoi, ça les ennuyerait sûrement que je me sois fait suspendre.

Ils ne l'ont pas pris bien. Mon père voulait me confiner dans ma chambre, mais ma mère
l'a convaincu de n'en rien faire.
« Tu sais bien que ce vice-principal avait Marcus dans le collimateur depuis des années »,
a dit ma mère. « La dernière fois que tu l'as rencontré, tu l'as maudit pendant une heure,
après coup. Je crois me souvenir que le mot "trou du cul" a été mentionné plusieurs fois »
Mon près a secoué la tête.
« Déranger un cours pour argumenter contre le Département de la Sécurité Intérieure… »
« C'est un cours de Sciences Sociales, Papa », ai-je dit. Je n'en n'avais plus grand-chose
à faire, mais je me disais que si ma mère me défendait, je devais l'aider.
« Nous parlions du DSI. Est-ce que le débat n'est pas censé être une chose saine ? »
« Ecoute, fils », a-t-il dit. Il avait pris l'habitude de m'appeler « fils » souvent.
Ca me donnait l'impression qu'il avait cessé de penser à moi comme à une personne, et

qu’il était passé à me considérer comme une sorte de larve à moitié formée qu’il devait giuder hors de l’adolescence. Je détestais ça.

« Tu vas devoir vivre avec le fait que nous vivons dans un monde différent, aujourd’hui. Tu as absolument le droit de donner ton opinion, évidemment, mais tu vas devoir te préparer aux conséquences. Tu vas devoir affronter le fait qu’il y a des gens qui souffrent, qui ne vont pas vouloir discutailler sur le finesses du Droit constitutionnel quand il y a des vies en jeu. Nous sommes dans un canot de sauvetage, maintenant, et quand on est dans un canot de sauvetage, personne ne veut entendre raconter à quel point le capitaine est méchant. »

J’ai eu du mal à me retenir de lever les yeux au ciel.

« On m’a donné pour devoir d’écrire un article pour chacune de mes matières, en utilisant la ville comme sujet de fond — un article en Histoire, un en Sciences Sociales, un en Anglais, et un en Physique. C’est toujours mieux que de rester à la maison à glander devant la télé »

Mon père m’a jeté un regard scrutateur, comme s’il me soupçonnait d’être sur un mauvais coup, puis a acquiescé. J’ai salué mes parents et je suis monté dans ma chambre. J’ai démarré ma Xbox et j’ai ouvert un traitement de texte pour noter des idées en vrac pour mes articles. Pourquoi pas ? Ca valait vraiment mieux que de rester à la maison à ne rien faire.

J’ai fini par chatter pendant un bon bout de temps avec Angie cette nuit-là. Elle compatissait et m’a dit qu’elle m’aiderait avec mes articles si je voulais la retrouver après l’école l anuit suivante. Je savais où était son lycée — elle allait au même que Van — et qu’il se trouvait tout à l’autre bout de la Baie de l’Est, où je n’étais pas retourné depuis l’explosion des bombes. J’étais tout excité à l’idée de la

revoir.
Chaque nuit depuis la fête, je m’étais couché en pensant à deux choses : la scène de la foule chargeant les cordons de police, et la sensation du contour de son sein sous sa chemise quand nous nous étions appuyés contre le pillier. Elle était épatante. Je n’avais jamais été avec une fille aussi… aggressive qu’elle avant. Ca avait toujours été moi qui prenait l’initiative et elles qui me tenaient à distance. J’ai eu l’impression que Ange était tout aussi sexuelle que moi. C’était une idée fascinante.

J’ai dormi profondément cette nuit, avec des rêves excitant à propos de moi et Ange, et de ce que nous ferions si nous nous retrouvions dans un endroit tranquille quelque part.

Le lendemain, je me suis mis à travailler à mes devoirs. San Francisco est un bon endroit sur lequel écrire. Histoire ? Bien sûr, il y en a, depuis la Ruée vers l’Or jusqu’aux chantiers navals de la Seconde Guerre Mondiale, les camps d’internement des Japonais, l’invention du PC. La Physique ? L’Exploratorium a les meilleures expositions de tous les musées où j’ai jamais été. J’ai pris une satisfaction perverse à l’installation sur la liquéfaction des sols pendant les grands tremblements de terre. L’anglais ? Jack London, les poètes de la Beat Generation, les auteurs de Science-Fiction comme Pat Murphy et Rudy Rucker. Les Sciences Sociales ? La mouvement pour la liberté d’expression, César Chavez, les droits homosexuels, le féminisme, le mouvement pacifiste… J’ai toujours adoré apprendre pour le pur plaisir d’apprendre. Simplement pour mieux comprendre le monde qui m’entoure. Je pouvais faire ça en me promenant dans la ville. J’ai décidé que je commencerais par mon devoir d’anglais, sur la Beat Generation. City Light Books avait une magnifique bibliothèque, à l’étage, où Alan Ginsberg et ses amis avaient créé leur

poésie radicale et
droguée. C’était Howl que nous avions lu en cours d’anglais et je n’avais jamais oublié
les premiers vers, ils me donnaient des frissons dans l’échine:
« J’ai vu les meilleurs esprits de ma génération détruits par la folie, affamés
hystériques nus, rampant dans les rues nègres à l’aube à la recherche d’une dose
de furie, hipsters aux têtes d’ange brûlant de désir pour l’antique connection céleste
à la dynamo étoilée de la machinerie de la nuit… »
J’adorais la façon dont il faisait rouler ces mots ensemble, « affamés hystériques nus».
Je connaissais la sensation. Et « les meilleurs esprits de ma génération » me faisait
réfléchir dur aussi. Ca me rappelait le parc et la police, et le gaz qui s’abattait.
Ils avaient mis Ginsberg en taule pour obscénité à cause de Howl — rien qu’à cause d’un
vers sur l’homosexualité qui ne ferait plus tiquer personne aujourd’hui.
D’une certaine façon, savoir que nous avions fait quelque progrès me rendait heureux.
Que la société avaient été encore plus restrictive avant.

Je me suis perdu dans la bibliothèque, à lire ces magnifiques éditions anciennes. Je
me suis perdu dans « Sur la Route » de Jack Kerouac, un roman que j’avais voulu lire
depuis longtemps, et un bibliothécaire qui était venu voir ce que je faisais a
hoché la tête avec approbation avant de me toruver une édition bon marché qu’il m’a
vendu pour six dollars. J’ai marché dans Chinatown et j’ai pris des dim sum et des
nouilles avec de la sauce forte que j’aurais jadis trouvée sérieusement épicée,
mais qui ne me ferais jamais plus cette impression, plus depuis que j’avais goûté
au Ange Special.

Comme la journée tournait à l’après-midi, je suis monté sur le BART et j’ai pris
la navette du pont San Mateo pour me faire conduire à East Bay. J’ai lu mon édition
de « Sur la Route » et profité du paysage qui passait à toute vitesse. « Sur

la Route »
est un roman à moitié autobiographique de Jack Kerouac, un écrivain drogué et buveur
qui parcourt l’Amérique en auto-stop, vivant de petits boulots, rôdant dans les rues
la nuit, renontrant des gens et les perdant de vue.
Des Hipsters, des clochards aux tristes figures, des escrocs, des cambrioleurs, des
salopards et des anges. Il n’y a pas vraiment d’intrigue — Kerouac l’aurait écrit
en trois semaines sur un long rouleau de papier, sous l’effet de la drogue –, seulement
un ensemble d’anecdotes étonnantes, une chose survenant après l’autre. Il devient ami
avec des personalités auto-destructrices comme Dean Moriarty, qui l’entraîne dans des
combines tordues qui ne marchent jamais, si vous voyez ce que je veux dire.
Il y avait un rythme dans les mots, c’était sensuel, je pouvait l’entendre lu à
haute voix dans ma tête. Ca me donnait envie de me coucher sur la banquette d’une
camionette et de me réveiller dans une petite ville pousiéreuse quelque part dans
Central Valley sur la route de Los Angeles, un de ces endroits où il n’y a qu’une
station-service et un restauroute, et de marcher dans les champs pour rencontrer
des gens et voir des choses et faire des trucs.
C’était un long trajet en bus et j’ai dû m’assoupir un peu — rester réveillé tard
à chatter avec Ange avait perturbé mon cycle de sommeil, d’autant que ma mère
m’attendait pour l’heure du petit déjeuner. Je me suis réveillé et j’ai changé de but,
et peu après, je suis arrivé à l’école d’Ange.
Elle a émergé du portail dans son uniforme — je ne l’avais jamais vue dedans avant,
c’était assez mignon dans un genre assez étrange, et ça m’a rappelé Van dans son
uniforme. Elle m’a longuement serré dans ses bras et m’a embrassé énergiquement sur

la joue.

« Salut, toi ! », m’a-t-elle dit.

« Hiya ! »

« Qu’est-ce que tu lis de beau ? »

Je m’étais préparé à cette question. J’avais marqué un passage du doigt.

« Ecoute ça : Ils ont dancé dans les rues comme des dingledodies, et je les ai suivis en titubant comme j’ai toujours fait tout ma vie avec les gens qui m’intéressaient, parce que les seuls qui comptent pour moi sont les fous, ceux qui vivent à la folie, qui parlent à la folie, qui cherchent leur salut dans la folie, qui veulent tout à la fois, ceux qui ne baillent jamais ni ne disent de banalités, mais qui brûlent, brûlent, brûlet comme de fabuleuses chandelles romaines qui explosent à travers les étoiles et au milieu desquelles on voit la lumière bleue centrale qui éclate et tout le monde s’exclame “Ohhh !” ».

Elle m’a pris le livre et a relu le passage.

« Wouah, des dingledodies ! J’adore ! C’est tout le temps comme ça ? »

Je lui ai parlé des partie que j’avais lues, en marchant lentement sur le trottoir en direction de l’arrêt de bus. Quand nous avons tourné le coin de la rue, elle m’a passé le bras autour de la taille et j’ai passé le mien sur son épaule. Descendre la rue avec une fille — ma copine ? Certainement, pourquoi pas ? — en parlant d’un bon livre. C’était paradisiaque. Ca m’a fait oublier mes ennuis pour un moment.

« Marcus ? »

Je me suis retourné. C’était Van. Subconsciemment, je m’y étais attendu. Je m’en suis rendu compte parce que mon conscient ne s’est pas étonné du tout. L’école n’étais pas grande, et ils sortaient tous en même temps. Je n’avais plus parlé à Van depuis des semaines, et ces semaines me semblaient des mois. Nous avions eu l’habitude de parler chaque jour.

« Hé, Van ! », ai-je fait. J'ai réfréné l'envie de retirer mon bras des épaules d'Ange.
Van avait l'air surprise, mais pas fâchée, plutôt étonnée, secouée. Elle nous a examinés.
« Angela ? »
« Salut, Vanessa », a dit Ange.
« Qu'est-ce que tu fais ici ?»
« Je suis venu chercher Ange », ai-je dit en essayant de garder un ton neutre. Je me
sentais soudainement gêné d'être surpris avec une autre fille.
« Oh », a dit Van. « Eh bien, c'était sympa de te voir ».
« Oui, toi aussi », a dit Ange en me retournant avant de m'emmener vers l'arrêt de bus.
« Tu la connais ? », a demandé Ange.
« Oui, depuis toujours ».
« C'est ton ex ? »
« Quoi ? Non ! Jamais de la vie ! On était juste amis »
« Vous étiez juste amis ?»
J'avais l'impression que Van marchait juste derrière nous et écoutait tout, quoi
qu'à l'alllure où nous marchions, elle aurait dû se mettre au pas de gymnastique pour
nous suivre. J'ai résisté aussi longtemps que j'ai pu à l'envie de regarder par-dessus
mon épaule, puis je n'y ai plus tenu. Il y avait plein de filles de l'école derrière
nous, mais pas Van.
« Elle était avec moi, Jose-Louis et Darryl quand nous avons été arrêtés. On jouait
au ARG ensemble. Tous les quatre, on était meilleurs amis. »
« Et qu'est-ce qui s'est passé ?»
J'ai baissé le ton.
« Elle n'a pas aimé Xnet », ai-je expliqué. « Elle trouvait que ça nous attirerait
des ennuis. Que j'attirerais des ennuis à des gens. »
« Et c'est comme ça que vous avez arrêté d'être amis ? »
« On a juste pris des directions différentes »
nous avons fait quelques pas.
« Vous n'étiez pas, tu sais, du genre amis petit ami-petite amie ? »
« Et c'est pour ça que vous avez arrêté d'être amis ? »
« Non ! », ai-je fait. Mon visage brûlait. J'avais l'impression d'avoir l'air d'un menteur, alors que je disais la vérité. Ange nous a arrêtés d'une secousse

et a scruté mon visage.

« Vraiment ? »

« Non, sérieusement. On était juste amis. Darryl et elle — bon, pas vraiment, mais Darryl était raide amoureux d’elle. Il n’y aurait eu aucun moyen… »

« Mais si Darryl ne s’était pas intéressé à elle, tu aurais trouvé un moyen, hein ? »

« Non, Ange, s’il-te-plaît. Fais-moi confiance et laisse tomber. Vanessa était une amie proche et maintenant elle ne l’est plus, et ça me fait de la peine, mais je ne l’ai jamais vue comme ça, d’accord ? »

Elle s’est affaissée un peu.

« D’accord, d’accord. Je suis désolée. Je ne me suis vraiment jamais entendue avec elle. On ne s’est jamais entendues de toutes les années où on s’est connues. »

« Oh oh », ai-je pensé. Voilà comment Jolu l’avait connue depuis si longtemps alors que je ne l’avais jamais rencontrée ; il y avait quelque chose entre elle et Van, et il ne voulait pas la faire venir autours de nous.

Elle m’a tenu longuement dans ses bras et nous nous sommes embrassés, et une bande de filles qui nous dépassaient nous ont sifflés; nous avons rectifié notre tenue et nous sommes dirigés vers l’arrêt de bus. Devant nous marchait Van, qui devait nous avoir dépassés pendant notre baiser. J’ai eu l’impression d’être un vrai connard.

Bien entendu, elle était à l’arrêt, puis dans le bus, et nous n’avons pas échangé un mot ; pendant tout le trajet, j’ai essayé de faire la conversation à Ange, mais l’atmosphère était tendue.

Nous avions prévu de nous arrêter pour un café puis d’aller chez Ange pour être ensemble et « travailler », c’est-à-dire nous passer sa Xbox tour à tour pour regarder le Xnet. La mère d’Ange rentrait tard les jeudis, jour où elle donnait un cours de yoga et sortait dîner avec sa classe, et la soeur d’Ange était

sortie avec son copain, de sorte que nous avions toute la maison à nous. J’avais eu des idées tordues sur ce plan depuis que nous l’avions échaffaudé.

Nous sommes rentrés chez elle, sommes montés directement dans sa chambre et avons fermé la porte. Sa chambre était une sorte de zone sinistrée, couverte de couches de vêtements, d’ordinateurs portables et de pièces de PCs qui nous entraient dans les chaussettes et les pieds comme des cailloux. Son bureau était encore pire que le sol, croûlant sous les livres et les bandes dessinées, et nous avons fini assis sur le lit, ce qui m’allait très bien.

La gêne de croiser Van s’était quelque peu dissipée, et nous avons allumé la Xbox. Elle était l’épicentre d’un nid de cables, dont certains filaient vers un antenne WiFi qu’elle avait bricolée et installée sur le rebord de la fenêtre pour capter le réseau sans fil des voisins. D’autres partaient vers une paire de vieux laptops qu’elle avait transformés en moniteurs, juchés sur des supports et grouillants de composantes électroniques visibles. Les écrans étaient sur les deux tables de nuit, ce qui en faisait une excellente installation pour regarder des films ou pour chatter depuis le lit — elle pouvait tourner les écrans de travers et se coucher sur le flanc, et ils seraient bien orientés pour elle, de quelque manière qu’elle se tourne.

Nous savions tous les deux pourquoi nous étions vraiment là, assis côte à côte et serrés contre la table de nuit. Je tremblais un peu et j’avais la sensation aigüe de la chaleur de sa jambe et de son épaule contre les miennes, mais j’avais besoin de faire le rituel de m’authentifier sur Xnet, jeter un oeil à mes mails, et ainsi de suite.

Il y avait un email d’un gamin dont la prédilection était de publier des vidéos
d’agents du DSI lancés dans des entreprises vraiment démentes — la dernière les
avait montrés occupés à démonter une poussette après d’un chien détecteur d’explosifs
s’y était intéressé ; ils en enlevaient les pièces avec des tournevis en pleine rue
dans la Marina pendant que les riches passaient devant la scène, en le regardant avec
de grands yeux et en s’étonnant de l’étrangeté de la chose.
J’avais publié un lien avec la vidéo, et il s’en était téléchargé un nombre de copies
complètement dingue. Il avait l’envoyée sur le mirroir Alexandria de l’Internet Archive,
en Égypte, qui hébergeait n’importe quoi gratuitement du moment que ce soit sous une
license Creative Commons qui laisse tout le monde la remixer et la partager. L’archive
américaine — dont les serveurs se trouvaient à Presidio, à quelques minutes seulement
de moi — s’était trouvée obligée d’effacer les vidéos au nom de la Sécurité nationale,
mais les archives d’Alexandrie s’étaient séparées et étaient devenue une organisation
propre prête à héberger tout ce qui embarassait les USA. Ce gosse — dont le pseudo
était Kameraspie — n’avait envoyé une vidéo encore meilleure, cette fois. Ca se passait
au portail de la mairie au Centre Civique, un grand bâtiment en forme de gâteau de
mariage, couvert de statues dans des petites alcôves, de dorures, de feuilles d’arbre
et de moulures. Le DSI avait un périmètre de sécurité autour du bâtiment, et la vidéo
de Kameraspie offrait une excellente vue de leur poste de garde, quand un type en
uniforme d’officier s’est approché, a présenté sa carte d’identité et a posé sa
serviette sur le tapis roulant du portique à rayons X.
Tout s’est bien passé jusqu’à ce que l’un des gens du DSI voie quelque chose qu’il

n’aimait pas dans l’imagerie à rayons X. Il a interrogé le Général, qui a levé les yeux au ciel et a dit quelque chose d’inaudible (la vidéo était prise depuis l’autre côté de la rue, apparemment avec un téléobjectif camouflé fait maison, de sorte que la bande son enregistrait surtout les gens qui marchaient et les bruits de la circulation).
Le Général et les types du DSI se sont lancés dans une discussion animée, et plus ils argumentaient, plus nombreux étaient les agents du DSI aglutinés autours d’eux.
A la fin, le Général a secoué la tête avec agacement, a pointé son doigt sur la poitrine du type du DSI, a ramassé sa serviette et a commencé à s’éloigner. Les types du DSI lui ont hurlé dessus, mais il n’a pas ralenti. Son attitude communiquait qu’il était complètement, totalement exaspéré.
Et c’est arrivé. Les agents du DSI ont couru après le Général. Kameraspie a ralenti sa vidéo à partir de ce moment, pour que nous puissions bien voir, image par image en slow-motion, le général se retournant à moitié, son expression de visage quelque chose comme « jamais vous n’oserez me plaquer au sol », puis se muant en horreur lorsque trois gardes géants du DSI lui sont rentrés dedans, l’ont propulsé de travers, puis l’ont aggripé à mi-corps, comme une prise de rugby qui vous bousille une carrière. Le Général — entre deux âges, cheveux gris acier, visage marqué et digne — s’est écroulé comme un sac de pommes de terre, a rebondi deux fois, son visage a frappé le trottoir et le sang a jailli de son nez.
Le DSI a ligoté le général, lui ficelant les chevilles et les poignets. Le Général criait maintenant, il hurlait littéralement, son visage cramoisi sous le sang qui coulait à flots de son nez. Ses jambes se sont convulsées dans le champs étroit de la caméra. Les passants regardaient ce type dans son uniforme, qui se faisait

garoter, et l’on voyait sur son visage que c’était là le pire, cette humiliation rituelle, cette dignité arrachée. Le clip s’est achevé.
« Oh mon cher tendre Bouddha », ai-je murmuré comme l’écran fondait au noir, en relançant la vidéo. J’ai fait un signe de tête à Ange et lui ai montré le clip.
Elle a regardé sans un mot, la mâchoire pendant jusqu’à sa poitrine.
« Poste ça » a-t-elle dit. « Poste ça poste ça poste ça poste ça poste ça !!! »
Je l’ai publié. J’arrivais à peine à taper quand j’ai écrit mon billet, décrivant ce que j’avais vu, ajoutant une note pour demander si quelqu’un pourrait identifier le militaire sur la vidéo, au cas où quelqu’un saurait quelque chose à ce propos.
J’ai cliqué pour publier.
Nous avons regardé la vidéo. Nous l’avons regardée encore. Mon e-mail a sonné.
> J’ai positivement identifié ton gars — tu peux trouver sa bio sur Wikipédia.
> C’est le général Claude Geist. Il commandait la mission interarme de maintien
> de la paix sous l’égide de l’ONU à Haïti.
J’ai vérifié la biographie. Il y avait une photographie du général à une conférence de presse, et des notes sur son rôle dans la difficile mission à Haïti. C’était clairement la même personne. J’ai mis le billet de blog à jour.
En théorie, c’était l’occasion pour Ange et moi de nous faire des câlins, mais ce n’est pas ce que nous avons finalement fait. Nous avons parcouru les blogs du Xnet, à la recherche d’autres témoignages où le DSI fouillait des gens, les brutalisait, violait leur intimité. C’était un travaille familier, la même chose que j’avais faite avec tous les enregistrements et les témoignages des émeutes dans le parc.
J’ai créé une nouvelle catégorie dans mon blog pour ça, AbusDAutorite, et j’ai commencé à les catégoriser. Ange me fournissait constamment de nouveaux termes de recherche à essayer et quand sa mère est rentrée, ma nouvelle catégorie avait soixante-dix billets, dont la Une était constituée par l’arrestation du général Geist à la Mairie.

J’ai travaillé tout le lendemain à mon papier sur les Best, en lisant Kerouac et en surfant sur Xnet. J’avais prévu de retrouver Ange à l’école, mais j’avais la pétoche à l’idée de retomber sur Van, alors je lui ai envoyé un SMS d’excuses pour lui dire que je travaillais à mon rapport.

Toutes sortes d’excellentes suggestions pour AbusdAutorite arrivaient; des centaines, petites et grands, photographiques ou audio. Le même se répendait. Il s’est répendu.

Le lendemain matin il y en avait encore plus. Quelqu’un a commencé un nouveau blog intitulé AbusdAutorite qui en récoltait des centaines d’autres. Le dossier s’épaississait. Nous étions en compétition pour les histoires les plus juteuses, les photos les plus démentes.

L’accord avec mes parents prévoyait que je mangerais le petit déjeuner avec eux chaque matin et que je leur parlerais de mes projets. Ils appréciaient que je lise Kerouac. Ca avait été l’un de leurs livres préférés et il se trouvait qu’il y en avait une édition dans la bibliothèque de la chambre de mes parents. Mon père l’a descendue et je l’ai feuilletée. Il y avait des passages marqués au crayon, des pages cornées, des notes dans la marge. Mon père avait vraiment adoré ce livre. Ca m’a rappelé des temps meilleurs, quand mon père et moi pouvions discuter cinq minutes sans nous mettre à hurler à propos du terrorisme, et nous avons passé un excellent petit déjeuner à parler de la façon dont le roman était construit, et de toutes les aventures étranges.

Mais le lendemain matin, au petit déjeuner, ils étaient tous les deux collés à la radio.

« Abus d’Autorité — c’est la dernière mode sur le célèbre réseau Xnet de San Francisco, et cela a capté l’attention du monde entier. Surnommé AdA, le mouvement est constitué de “petits frères” qui surveillent les mesures anti-terroristes du Département de la

Sécurité Intérieure, en en relevant les échecs et les excès. Son cri de ralliement est une vidéo à la popularité virale où le général Claude Geist, un général trois-étoiles à la retraite, se fait plaquer au sol par des officiers du DSI sur le trottoir devant la mairie. Geist n'a pas fait de déclaration conernant cet incident, mais les commentaires de jeunes agacés par la façon dont ils sont eux-mêmes traités ne se sont pas fait attendre et sont furieux. »

« Le plus remarquable est l'attention mondiale qu'a reçu le mouvement. Des extraits de la vidéo de Geist sont apparus en première page des journaux coréens, britanniques, allemands, égyptiens et japonais, et les émissions du monde entier ont diffusé le clip aux heures de grande audience. Le sujet a trouvé un souffle nouveau hier soir, lorsque le programme d'actualités du soir de la British Broadcasting Corporation a passé un reportage spécial sur le fait qu'aucune station ou agence de presse américaine n'avait rapporté l'incident. Les commentaires sur le site de la BBC notent que la version de BBC Amérique n'a pas non plus traité le sujet. »

Ils ont ensuite introduit quelques entretiens : des critiques de médias britaniques, un gamin du Parti Pirate suédois qui a fait des remarques moqueuses sur la corruption de la presse américaine, et un journaliste américain à la retraite vivant à Tokyo, et on ensuite passé un court extrait d'Al-Jazeera, qui comparait les performances de la presse américain et celles des médias d'informations en Syrie.

J'ai senti mes parents me scruter, qu'ils savaient ce que je fabriquais. Mais quand j'ai débarassé mon assiette, j'ai vu qu'ils s'entre-regardaient. Mon père tenait sa tasse de café tellement fort que ses mains tremblaient. Ma mère le contemplait.

« Ils essayent de nous discréditer », a finalement dit mon père. « Ils essayent de

saboter les efforts pour nous garder en sécurité. »
J’ai ouvert la bouche, mais ma mère m’a regardé dans les yeux et a secoué la tête. Je suis
donc monté dans ma chambre pour travailler à mon papier sur Kerouac. Quand j’ai eu entendu
la porte claquer deux fois, j’ai démaré ma Xbox et je me suis connecté au réseau.
> Salut M1k3y. Ici Colin Brown. Je suis producteur au programme
> d’information The National à la Canadian Broadcasting Corporation.
> Nous sommes en train de préparer un reportage sur le Xnet et nous
> avons envoyé un journaliste à San Francisco pour couvrir le sujet
> depuis là-bas. Est-ce que vous seriez intéressé à nous offrir une
> interview pour discuter de votre groupe et de ses activités ?
J’ai contemplé l’écran. Mon Dieu. Ils voulaient m’interviewer à propos de « mon groupe » ?
> Hum, non merci.
> Je préfère garder mon intimité. Et ce n’est pas “mon groupe”. Mais
> merci de faire ce reportage !
Une minute plus tard, un autre e-mail.
> Nous pouvons vous masquer et assurer votre anonymité.
> Vous vous doutez que le Département de la Sécurité Intérieure sera ravi
> de nous faire rencontrer son propre porte-parole. J’aimerais avoir
> votre version de l’histoire.
J’ai classé le e-mail. Il avait raison, mais j’aurais été fou de me prêter au jeu. Pour
ce que j’en savais, c’était un agent du DSI. J’ai lu un peu plus de Kerouac. Un autre
mail est arrivé. Même requête, mais une autre agence d’informations: KQED voulait me
rencontrer et enregistrer une interview pour la radio. Une station au Brézil. L’Australian
Broadcasting Corporation. Deutsche Welle. Toute la journée, les invitations de la presse sont
tombées. Toute la journée, je les ai déclinées poliment. Je n’ai pas beaucoup avancé dans
Kerouac ce jour-là.

« Tiens une conférence de presse » c’est ce qu’a dit Ange, comme nous étions assis à un
café près de chez elle ce soir-là. Je n’avais plus tellement envie de me rapprocher de
son école pour me retrouver coincé dans un bus avec Van.

« Quoi ? Tu es cinglée ? »

« Tu n’as qu’à le faire dans Pillage Mécanique. Juste, choisis un comptoir où on n’autorise pas le PvP, et donne-leur une heure. Tu peux te connecter depuis ici. »

Le PvP, c’est le « Player-versus-Player », le combat entre joueurs. Certaines portions de Pillage Mécanique sont des zones neutres, ce qui implique qu’on pourrait en théorie y emmener une tonne de bleus de reporters sans avoir peur que des gamers les exterminent au beau milieu de la conférence de presse.

« Je ne sais pas la première chose sur les conférences de presse »

« Oh, cherche sur Google. Je suis sûre que quelqu’un aura écrit un article sur comment tenir une conférence de presse réussie. Franchement, si notre Président peut y arriver, je suis sûre que toi aussi. Il a l’air d’à peine savoir nouer ses lacets sans aide. »

Nous avons commandé un rab de café.

« Vous êtes une femme très intelligente », ai-je fait.

« Et je suis belle, avec ça », a-t-elle répondu.

« Oui, il y a ça aussi ».

Chapitre 15

Ce chapitre est dcédié à Chapitres/Indigo, la grande chaîne canadienne.
Je travaillais, à Bakka, la librairie de Science-Fiction indépendante, quand Chapitres a ouvert son premier magasin à Toronto et j'ai su tout de suite qu'il se passait quelque chose de significatif, parce que deux de nos clients les plus intelligents et les mieux informés sont passés me raconter qu'ils avaient été engagés pour diriger le rayon Science-Fictions. Dès ses débuts, Chapitres a monté la barre de ce que les grandes librairies pouvaient être, en étendant ses heures d'ouverture, en s'adjoignant un café à l'atmosphère agréable avec de nombreuses places assises, en installant des terminaux de self-service à l'intérieur du magasin et en proposant la plus extraordinaire variété de titres.
Chapitres/Indigo

J'ai publié un billet de blog sur la conférence de presse avant même d'envoyer les invitations à la presse. Je voyais bien que tous ces journalistes voulaient voir en moi un chef, ou un général, ou un commandant suprême de la guerrilla, et je me suis dit qu'une bonne façon de régler ce problème serait d'avoir une bande de Xnetters disponibles pour répondre aux questions aux aussi. Alors, seulement, j'ai envoyé des emails à la presse.

Les réponses sont allées de l'étonnement à l'enthousiasme — il n'y a eu que le reporter de Fox News pour se déclarer “scandalisée” que j'aie le culot de lui demander de jouer à un jeu vidéo pour passer dans son programme télé. Le reste semblaient trouver que ce serait une bonne idée, encore que pas mal d'entre eux voulaient un sérieux support technique pour les aider à se connecter au jeu.
J'ai choisi 20 heures, après le dîner. Ma mère m'avait cassé les pieds à propos de toutes les soirées que je passais en dehors de la maison, jusqu'à ce que je parle d'Ange, après quoi elle est devenue toute mièvre et m'a regardé tout le temps avec dans les yeux l'idée que son petit garçon était devenu un homme. Elle voulait rencontrer Ange, et j'ai utilisé ceci à mon avantage, en lui promettant de l'amener à la maison le lendemain soir à condition de pouvoir aller « au cinéma » avec Ange cette nuit.
La mère et la soeur d'Ange étaient encore sorties — elles n'étaient pas du genre à rester à la maison — ce qui me laissait avec Ange seuls dans sa chambre avec sa Xbox et la mienne. J'ai débranché l'écran d'une des tables de nuit et y ai branché ma Xbox pour que nous puissions ne connecter tous les deux en même temps.
Les deux Xboxes étaient en attente, connectées à Pillage Mécanique. Je tournais en rond.

« Tout va bien se passer », a-t-elle dit.
Elle a jeté un oeil à l'écran.
« Le Marché de Peter-le-Borgne a 600 joueurs présents ! »
Nous avions choisi Peter-Le-Borgne parce que c'était le marché le plus proche du coin de village où apparaissaient les nouveaux joueurs. Si les reporters n'étaient pas déjà des joueurs de Pillage Mécanique (ah ah) c'est là qu'ils se retrouveraient. Dans mon blog, j'avais demandé aux gens de traîner sur la route qui reliait Peter-le-Borgne au point d'entrée et de guider quiconque aurait l'air d'un reporter désorienté jusque chez Peter.
« Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur raconter ? »
« Tu réponds simplement à leurs questoins — et si tu n'aimes pas la question, tu l'ignores. Quelqu'un d'autre y répondra. Ca va aller. »
« C'est complètement dingue. »
« Mais non, Marcus, c'est le plan parfait. Si tu veux vraiment emmerder le DSI, tu dois lui foutre la honte. Tu n'iras nulle part en essayant d'avoir plus de flingues qu'eux. Ta seule arme, c'est ta capacité à les présenter comme des crétins. »
Je me suis effondré sur le lit, et elle a attiré ma tête sur ses genoux pour me caresser les cheveux. J'avais essayé un certain nombre de coupes de cheveux différentes avant l'attentat, en les teignant de toutes sortes de couleurs bizarres, mais depuis que j'étais sorti de prison, j'avais cessé de m'y intéresser. Ils avaient poussé pour
devenir longs, mal fichus et crades, et j'étais passé dans la salle de bain pour les tondre à un centimètre, ce qui prenait zéro effort à entretenir et m'aidait à passer inapperçu quand je me promenais en clônant des Arphids. J'ai ouvert les yeux et j'ai plongé mon regard dans ses grands yeux marron derrière les lunettes. Ils étaient rouds, liquides et expressifs. Elle pouvait les exorbiter pour me faire rire,
ou les rendre doux et tristes, ou paresseux et ensommeillé d'une façon qui me réduisait à une flaque de pure excitation sexuelle.
C'est ce qu'elle me faisait à ce moment précis.
Je me suis redressé lentement et je l'ai prise dans mes bras. Elle m'a serré. Nous nous sommes embrassés. Elle embrassait étonnamment bien. Je sais bien que je l'ai déjà mentionné, mais ça vaut la peine d'être répété. Nous nous embrassions beaucoup, mais pour une raison ou une autre nous nous arrêtions toujours avant que ça ne devienne trop sérieux.
A ce moment, j'avais envie d'aller plus loin. J'ai trouvé la couture de son t-shirt et j'ai tiré. Elle a levé les mains au-dessus de sa tête et s'est éloignée de quelques centimètres. Je savais qu'elle allait faire ça. Je le savais depuis la nuit dans le parc.
Peut-être que c'était pour ça que nous n'étions pas allés plus loin — je savais que je ne pouvais pas compter sur elle pour reculer, et ça me faisait

un peu peur.
Mais je n’avais plus peur. L’imminance de la conférence de presse, les disputes avec
mes parents, l’attention internationale, l’impression qu’il y avait un mouvement qui
remuait dans toute la ville comme une boule de flipper folle — ça me donnait la chair
de poule et faisait chanter mon sang. Et elle était belle, et intelligente, et drôle,
et j’étais en train de tomber amoureux.
Son t-shirt a glissé, elle s’est cambrée pour l’aider à passer par-dessus ses épaules. Elle a passé ses mais derrière le dos et fait quelque chose, et son soutien-gorge est tombé. J’ai regardé avec de grands yeux, sans bouger ni respirer,
et alors elle a attrapé mon t-shirt et l’a tiré par-dessus ma tête, m’a pris à bras-le-corps et a attiré ma poitrine nue contre la sienne.
Nous avec roulé sur le lit en nous touchant et en pressant nous corps l’un contre
l’autre en haletant. Elle m’a embrassé sur toute la poitrine, et j’en ai fait de même
pour elle. Je ne respirais plus, ne pensais plus, je ne pouvais plus que bouger,
embrasser, lécher et caresser.
Nous nous sommes défiés d’aller plus loin. Je lui ai déboutonné ses jeans. Elle a
ouvert les miens. J’ai descendu sa braguette, elle en a fait autant pour moi et a
descendu mes jeans. J’ai tiré sur les siens. Un instant après, nous étions tous les
deux nus, à l’exception de mes chaussettes, que j’ai épluchées avec mes orteils.
C’est alors que nous avons vu le réveil à côté du lit, qui était depuis longtemps
tombé sur le sol et restait là à nous illuminer de son cadran.
« Merde », ai-je glappi, « ça commence dans deux minutes ! »
Je n’arrivais pas à croire que j’allais m’arrêter, à un moment pareil. Je veux dire,
si on m’avait demandé
« Marcus, tu es sur le point de baiser pour la première fois DE TA VIE, est-ce que
tu t’arrêterais si je lançais cette bombe nucléaire dans la même chambre ? », la

réponse aurait été un NON retentissant et sans équivoque.
Et nous avons arrêté pour ça.
Elle m'a attrapé, a attiré mon visage contre le sien et m'a embrassé jusqu'à ce que je croie m'évanouir, puis nous avons tous les deux attrapé nos habits et nous nous sommes plus ou moins habillés, nous avons récupéré nos claviers et nos souris, et nous sommes partis pour le marché de Peter-Le-Borgne.

On voyait très bien qui venait de la presse: c'étaient les bleus dont les automates avaient l'air ivres, oscillant d'un côté à l'autre, à essayer de se faire aux contrôles, pressant de temps en temps une mauvaise touche qui leur faisait offrir tout ou part de leurs inventaire à des étrangers, ou leur donnant involontairement calins et coups de pieds. Les Xnetters se voyaient très bien, eux aussi : nous jouions tous à Pillage Mécanique dès que nous avions un peu de temps libre (ou que nous n'avions pas envie de faire nos devoirs), et nous avions des automates modifiés, armés jusqu'aux dents et dont les clefs qui dépassaient de nos dos étaient piégées et auraient explosé quiconque aurait voulu les voler pour nous faire épuiser l'énergie de nos ressorts.
Quand je suis apparu, un message d'état du système a affiché M1K3Y EST ARRIVÉ CHEZ PETER-LE-BORGNE — SALUT MOUSSAILLON NOUS OFFRONS DE BONS PRIX POUR DU BUTIN DE QUALITÉ.
Tous les joueurs sur l'écran se sont immobilisés, puis se sont aglutinés autour de moi.
Le chat a exposé. J'ai pensé à activer les messages vocaux et à prendre un casque avec micro, mais vu le nombre de gens qui essayaient de parler en même temps, j'ai compris à quel point ce serait le chaos. Le texte était bien plus facile à suivre et ils ne pourraient pas trafiquer les citation (hé hé).

J'avait déjà exploré l'endroit avec Ange — j'aimais bien faire des raids avec

elle,
puisque nous pouvions nous remonter mutuellement nos automates. Il y avait une
éminence sur une pile de boites de rations de sel sur laquelle je pouvais me tenir
pour voir tout le marché.
> Bonsoir et merci à tous d’être venus.
> Je m’apelle M1k3y et je ne suis le chef de rien du tout.
> Autour de vous, vous avez des Xnetters qui ont autant de choses
> à dire que moi sur ce qui nous motive. J’utilise Xnet parce que
> je crois en la liberté et en la Constitution des Etats-Unis
> d’Amérique. J’utilise Xnet parce que le DHS a transformé ma ville
> en un Etat policier où nous sommes tous soupçonnés de terrorisme.
> J’utilise Xnet parce que je pense qu’on ne peut pas défendre la
> liberté en faisant un torchon de la Charte des Droits. J’ai étudié
> la Constitution dans une école de Californie et j’ai été éduqué à
> aimer mon pays pour sa liberté. Si j’ai une philosophie, c’est
> celle-ci:
> « Les gouvernements sont institués par les hommes, tirent leurs justes pouvoirs
du consentement de ceux qu’ils gouvernent, et lorsque toute forme de gouvernement
devient hostile à ces buts, c’est le droit du peuple de le modifier ou de l’abolir,
et d’instituer un nouveau gouvernement, en basant ses fondations sur ces principes,
et en organisant ses pouvoirs de telle façon qu’ils concourent à sa sécurité et à
son bonheur.»
> Ce n’est pas moi qui ai écrit ça, mais j’y crois. Le DSI ne gouverne pas avec mon
assentiment.
> Merci.

J’avais rédigé ceci la veille, en échangeant des brouillons avec Ange. Le copier-
coller n’a pris qu’un seconde, mais ça a pris un moment pour que tout le monde
le lise dans le jeu. Beaucoup des Xnetters ont clamé leur approbation, poussant
de grands “hourrah” de pirates en brandissant leurs sabres, leurs perroquets

croassant et voletant au-dessus de leur tête. Graduellement, les journalistes sont arrivés au bout de leur lecture. Le chat défilait à toute vitesse, tellement vite qu’on pouvait à peine lire, beaucoup des Xnetters émettant des “exactement”, des “l’Amérique, tu l’aimes ou tu la quittes”, des “Retourne chez toi, DSI” et “l’Amérique hors de San Francisco”, tous slogans très à la mode dans la blogosphère du Xnet.

> M1k3y, ici Priya Rajneesh, de la BBC. Vous dites
> que vous n’être le chef d’aucun mouvement, mais
> pensez-vous que le mouvement existe ?

Beaucoup de réponses. Certains pensaient qu’il n’y avait pas de mouvement, d’autres qu’il y en avait bien un, et beaucoup de gens avaient leur idée à eux sur le nom qu’il devrait avoir : Le Xnet, les Petits Frères, les Petites Soeurs, et mon préféré : les Etats-Unis d’Amérique.
L’ambiance était vraiment forte. J’ai laissé faire, en me demandant ce que je pourrait ajouter. Quand j’ai eu trouvé, j’ai tapé:
> Je pense que ceci répond à votre question, n’est-ce pas ? Il se pourrait qu’il y ait un mouvement, ou plusieurs, et qu’il s’appelle Xnet ou autre chose.

> M1k3y, je suis Doug Christensen pour le Washington Internet Daily.
> Que pensez-vous que le DSI devrait faire pour prévenir une
> nouvelle attaque à San Francisco, si ce qu’ils font en ce moment
> ne réussit pas ?

Encore du bavardage. Beaucoup de gens disaient que les terroristes et le gouvernement étaient les mêmes personnes — soit littéralement, soit pour dire qu’ils étaient aussi nuisibles les uns que les autres. Certains disaient que le gouvernement saurait comment attraper les terroristes mais préférait n’en rien faire parce que les “présidents de guerre” étaient faciles à faire ré-élire.

> Je ne sais pas. Je n’en n’ai vraiment aucune idée.
> Je me pose beaucoup cette question parce que je n’ai aucune
> envie qu’on me fasse sauter, ou qu’on fasse sauter ma ville.
> Mais j’ai au moins trouvé ceci : si la tâche du DSI est de nous

> garder en sécurité, ils ont échoué. De toutes les stupidités qu’ils
> ont mises en oeuvre, aucune n’empêcherait de faire sauter un autre
> pont. Nous suivre à la trace à travers la ville ? Nous arracher nos
> libertés ? Traiter les dissidents de traîtres ? Le but du terrorisme,
> c’est de nous terroriser. Moi, c’est le DSI qui me terrifie. Je n’ai
> pas mon mot à dire sur ce que les terroristes pourraient me faire,
> mais si nous sommes dans un pays libre, je devrais au moins pouvoir
> m’exprimer sur ce que mes propres flics me font. Je devrais pouvoir
> les empêcher de me terroriser.
> Je sais que ce n’est pas une très bonne réponse. Veuillez m’en excuser.

> Que voulez-vous dire quand vous dites que le DSI n’arrêterait pas des
> terroristes ? Comment le savez-vous ?

> Qui êtes-vous ?

> Je travaille pour le Sydney Morning Herald.

> J’ai 17 ans. Je ne suis pas un étudiant particulièrement brillant
> ni rien. Mais même ainsi, j’ai trouvé comment mettre sur pied
> un Internet qu’ils ne peuvent pas mettre sur écoute. J’ai compris
> comment brouiller leur technologie de localisation des personnes.
> Je peux transformer des innocents en suspects et des coupables en
> innocents, pour ce qu’ils en savent. Je pourrais passer du métal
> dans un avion ou tromper leur liste des personnes interdites de vol.
> J’ai compris comment faire tout ça en lisant Internet et en y
> réfléchissant. Si je peux le faire, les terroristes aussi. Ils
> prétendent nous avoir retirer la liberté pour nous donner la
> sécurité. Est-ce que vous vous sentez en sécurité ?

> En Australie ? Oh, oui, ça va encore.

Les pirates se sont tous esclaffés.
D’autres journalistes on posé des questions. Certains sympatisaient, d’autres étaient hostiles. Quand je me suis senti fatigué, j’ai passé mon clavier à Ange et je l’ai laissée être M1k3y un moment. De toute façon, je n’avais pas l’impression que M1k3y et moi étions la même personne. M1k3y, c’était le genre de gamin qui parle à la presse internationale et qui inspire un mouvement. Marcus se faisait suspendre de son lycée, se disputait avec son père et se demandait s’il était assez bien pour sa copine qui décoiffait.
A 23 heures, j’en avais eu assez. Et de plus, mes parents m’attendaient à la

maison. Je me suis déconnecté du jeu, Ange en a fait autant, et nous sommes
restés alongés un moment. J'ai pris sa main et je l'ai serrée fort. Nous nous sommes tenus dans les bras l'un de l'autre. Elle m'a embrassé dans le cou et
a murmuré quelque chose.
- Quoi ?
- J'ai dit « je t'aime », a-t-elle répondu. Quoi, tu veux que je t'envoie un télégramme ?
- Ouah !
- Ca te surprend à ce point, hein ?
- Non. Hum. C'est juste que… j'étais sur le point de te dire la même chose.
- Bien sûr, oui, a-t-elle dit en me mordant le bout du nez.
- C'est juste que je n'ai jamais dit ça avant, ai-je répondu. Alors il fallait que je me prépare.
- Tu ne l'as toujours pas dit, tu sais. Ne crois pas que je n'aie pas remarqué. Nous autre, les filles, on note ce genre de choses.
- Je t'aime, Ange Carvelli. ai-je dit.
- Je t'aime aussi, Marcus Yallow.

Nous nous sommes embrassés, et j'ai commencé à respirer pronfondément, et elle
aussi. C'est alors que sa mère a frappé à la porte.
- Angela, a-t-elle dit, je pense qu'il serait temps pour ton ami de rentrer chez lui, tu ne penses pas ?
- Oui, Maman, a-t-elle dit, en faisant le geste de donner un coup de hache.
Pendant que je mettais mes chaussures, elle murmurait: « et ils diront, cette
Angella, c'était une jeune fille tellement bien, qui aurait cru une chose pareille,
tout ce temps qu'elle passait dans le jardin, à aider sa mère en aiguisant la hache. »
J'ai ri. « Tu ne sais pas à quel point tu t'en sors à bon compte. Jamais mes parents
ne nous laisseraient seuls dans ma chambre jusqu'é 11 heures du soir. »
- Onze heures trois quart, a-t-elle dit, en regardant son réveil.
- Oh, merde ! ai-je glappi en nouant mes chaussures.
- File ! a-t-elle dit. Cours et sois libre ! Regarde bien des deux côtés en traversant la route ! Ecris-moi si tu trouves du travail ! Ne t'arrête pas pour un baiser ! Si tu n'es pas dehors à dix, vous aurez de sérieux ennuis, jeune homme.
Un. Deux. Trois.

Je l’ai fait taire en sautant sur le lit, en atterrissant sur elle et en l’embrassant jusqu’à ce qu’elle arrête de compte. Satisfait de ma victoire, j’ai dévalé l’escalier, ma Xbox sous le bras.

Sa mère était juste en bas. Nous nous étions rencontrés une ou deux fois. Elle avait l’air d’une version plus âgée et plus grande d’Angela — Ange disait que c’était son père le plus petit — avec des lentilles de contact au lieu des lunettes. Elle semblait m’avoir classé dans la catégorie des gens bien, dans le doute, et j’appréciais.

- Bonne nuit, Madame Carvelli, ai-je dit.

- Bonne nuit, Monsieur Yallow, a-t-elle répondu.

C’était l’un de nos petits rituels, depuis que je l’avais appelée Madame Carvelli quand nous nous étions vus pour la première fois. Je me suis retrouvé debout, tout gêné devant la porte.

- Oui ? a-t-elle fait.

- Hum, ai-je répondu, merci pour votre hospitalité.

- Vous êtes toujours le bienvenu dans cette maison, jeune homme.

- Et merci pour Ange, ai-je dit finalement, et me détestant de dire quelque chose d’aussi bête.

Mais elle a fait un grand sourire et m’a pris dans ses bras.

- Je t’en prie, c’était un plaisir, a-t-elle répondu.

Pendant tout le trajet en bus, j’ai repensé à la conférence de presse, repensé à Ange nue se débattant avec moi sur le lit, repensé à sa mère qui me souriait en me reconduisant. Ma mère m’attendait. Elle m’a demandé comment avait été le film et je lui ai donné la réponse préparée à l’avance d’après les critiques lues dans le Bay Guardian. En m’endormant, la conférence de presse m’est revenue. J’en étais vraiment fier. Ca avait été tellement bien que tous ces journalistes prestigieux apparaissent dans le jeu, nous écoutent, moi et tous les autres

qui partagions les mêmes valeurs. Je me suis endormi le sourire aux lèvres.

J’aurais dû être moins stupide.

CHEF DE XNET : JE PEUX PASSER DU MÉTAL DANS UN AVION

LE DSI N’A PAS MON AUTORISATION POUR GOUVERNER

LES GOSSES DU XNET: LES USA HORS DE SAN FRANCISCO

En encore, ça, c’était les meilleurs titres. Tout le monde m’a envoyé les articles pour que je blog dessus, mais c’était la dernière chose dont j’avais envie.

Je ne sais comment, j’avais tout fait rater. Les médias étaient venus à ma conférence de presse et en avaient conclu que nous étions soit des terroristes, soit manipulés par des terroristes. Le pire était la reporter de Fox News, qui avait apparemment fini par venir quand même, et qui nous avait consacré un commentaire de dix minutes où il discourait sur notre « trahison criminelle ». Son slogan, répété par toutes les agences de presse que j’ai pu trouver, était : « ils prétendent ne pas avoir de nom. Je vais leur en trouver un. Ces enfants gâtés, nous allons les appeler Cal-Quaida. Ils font le travail des terroristes sur le front de l’intérieur. Lorsque — pas si, mais lorsque — la Californie subira de nouveaux attentats, ces sales mouflets auront autant de comptes à rendre que la maison des Saud. »

Les chefs du mouvement pacifiste nous ont dénoncés comme éléments extrémistes. Un type est venu à la télé pour nous accuser d’être une fabrication du DSI, inventée pour les discréditer.

Le DSI a tenu sa propre conférence de presse pour annoncer un doublement des mesures de sécurité dans San Francisco. Ils ont présenté un cloneur d’Arphid trouvé quelque part et en ont fait la démonstration, en l’utilisant pour simuler un vol de voiture, et ont conseillé la vigilance à l’égard de jeunes aux comportement suspect, particulièrement dont les mains ne seraient pas bien en vue.

Ils ne plaisantaient pas.

J’ai fini mon article sur Kerouac et j’ai commencé celui sur le Summer of Love, l’été de 1967 où les pacifistes et les hippies avaient convergé sur San Francisco. Les gens qui avaient fondé Ben et Jerry — eux-mêmes de vieux hippies — avaient fondé un musée des hippies dans Haight, et il y avait d’autres archives et expositions un peu partout dans la ville. Mais il n’était pas facile de circuler. A la fin de la semaine, je me subissais en moyenne quatre fouilles au corps par jour. Les flics contrôlaient mon identité et me demandaient pourquoi j’étais dans la rue, et scrutaient méticuleusement la lettre de Chavez qui annonçait ma suspension. Je m’en suis tiré à bon compte: personne ne m’a fait arrêter. Mais tout le monde dans Xnet n’a pas eu autant de chance.

Chaque soir, le DSI annonçait de nouvelles arrestations, des “meneurs” et des “agents” du Xnet, toutes personnes dont jamais je n’avais entendu parler, paradées à la télévision avec leurs lecteurs d’Arphid et les autres appareils qu’ils avaient transporté dans leurs poches. Ils annonçaient que les gens « donnaient des noms », compromettaient le « réseau Xnet » et que d’autres arrestations suivraient prochainement. Le nom de « M1k3y » s’entendait souvent.

Mon père adorait ça. Lui et moi regardions les nouvelles ensemble, lui, ravi, et moi, recroquevillé dans mon fauteuil en paniquant silencieusement.

« Tu devrais voir les trucs qu’on va utiliser sur ces mômes, a dit mon père. Je les ai vus en action. Ils vont attraper quelques-uns de ces gosses, vérifier leurs listes d’amis dans leurs chats et les carnets d’adresse de leurs téléphones, chercher les noms qui se recoupent, reconnaître des schémas, arrêter d’autres gosses. Ils vont se détricotter comme un vieux pull-over. »

J’ai annulé le dîner chez nous avec Ange, et j’ai commencé à passer de plus

en plus de temps chez elle. Tina, la petite soeur d’Ange, a commencé à m’appeler « l’Invité », comme dans « est-ce que l’Invité dînera avec moi ce soir ? »

J’aimais bien Tina. La seule chose qui l’intéressait était de sortir faire la fête et rencontrer des garçons, mais elle était marrante et entièrement loyale à Ange. Une nuit où nous faisions la vaisselle, elle s’est essuyé les mains et m’a dit, sur le ton de la conversation, « tu sais, tu m’as l’air d’un bon gars, Marcus. Ma soeur est dingue de toi et je t’aime bien moi aussi. Mais je dois te dire une chose : si tu lui brises le coeur, je te retrouverai et je te ferai passer ton scrotum par-dessus la tête. Ca n’est pas joli à voir. »

Je lui ai assuré que je préfèrerais me tirer moi-même le scrotum par-dessus la tête que de faire du mal à Ange, et elle a acquiescé. « Du moment que nous sommes au clair sur ce point ».

- Ta soeur est cinglée, ai-je dit à Ange comme nous étions couchés sur son lit en lisant les blogs de Xnet. C’est l’essentiel de ce que nous faisions : nous amuser et lire Xnet.

- Est-ce qu’elle t’a fait sa sortie sur les scrotums ? Je déteste quand elle fait ça. Tu sais, c’est juste qu’elle aime le mot « scrotum », il n’y a rien de personnel là-dedans.

Je l’ai embrassée. Nous avons lu encore un moment.

- Écoute ça, s’est-elle exclamée. La police prévoit quatre à six cent arrestations ce week-end dans ce qu’ils qualifient de coup de filet le plus ambitieux jusqu’à aujourd’hui dans les milieux des dissidents Xnet.

J’ai eu envie de vomir.

- Il faut que nous fassions cesser ça, ai-je répondu. Tu sais qu’il y a des gens qui font encore plus de brouillage pour montrer qu’on ne les intimide pas ? Ce n’est pas de la folie furieuse ?

- Je pense que c’est courageux, a-t-elle fait. Nous ne pouvons pas nous laisser terroriser jusqu’à en devenir dociles.
- Quoi ? Non, Ange, Non. Nous ne pouvons pas laisser des centaines de gens aller en prison. Tu n’as pas vu ça. Moi, oui. C’est pire que ce que tu peux imaginer.
- J’ai une imagination assez fertile.
- Non, arrête. Sois sérieuse trois secondes. Je refuse de faire ça. Je n’enverrai pas des gens en prison. Si je le faisais, c’est que je serais le type que Van croit que je suis.
- Marcus, je suis sérieuse. Tu crois que ces gens ignorent qu’ils risquent la prison ? Ils croient en la cause. Toi aussi. Reconnais-leur le mérite de savoir dans quoi ils se lancent. Ca n’est pas à toi de décider les risques qu’ils peuvent prendre ou non.
- C’est ma responsabilité parce que si je leur dis d’arrêter, ils arrêteront.
- Je croyais que tu n’étais pas leur chef ?
- Je ne le suis pas, évidemment que non. Mais je n’y peux rien s’ils voient en moi leur source d’inspiration. Et tant qu’ils le feront, j’aurai la responsabilité de leur sécurité. Tu comprends, n’est-ce pas ?
- Tout ce que je comprends, c’est que tu te prépares à tout laisser tomber au premier signe de problème. Je me dis que tu as peur qu’ils t’identifient.
- Tu es injuste, ai-je répondu en me redressant et en m’éloignant d’elle.
- Vraiment ? Rappelle-moi qui a failli avoir un arrêt cardiaque quand il a cru que son identité secrète était découverte ?
- Ca n’avait rien à voir, ai-je répondu. Ca n’est pas moi la question. Tu sais bien que ça n’est pas le cas. Pourquoi est-ce que tu te mets dans cet état ?
- Mais pourquoi est-ce que toi tu te mets dans cet état ? Pourquoi est-ce que tu n’assumes pas d’être le type assez brave pour avoir démaré tout ceci ?
- Ca, ça n’est pas de la bravoure, c’est du suicide !
- Mélodrame adolescent à deux balles, M1k3y
- Ne m’appelle pas comme ça !
- Quoi , « M1k3y » ? Pourquoi pas, M1k3y ?
J’ai mis mes chausures. J’ai ramassé mon sac. Je suis rentré à la maison.

> Pourquoi je ne brouille pas.
> Je ne vais dire à personne ce qu’il doit faire, parce que
> je ne suis le chef de personne, quoi qu’en pense Fox News.
> Mais je vais vous dire ce que je prévois de faire. Si vous
> pensez que c’est la chose à faire, peut-être en ferez-vous
> autant.
> Je ne vais pas brouiller. Pas cette semaine. Peut-être pas
> non plus la suivante. Ce n’est pas parce que j’ai peur. C’est
> parce que je suis assez malin pour savoir que je suis mieux
> en liberté qu’en prison.
> Ils ont trouvé comment contrer notre tactique, alors nous
> allons trouver une nouvelle tactique. Peu m’importe ce que
> sera cette nouvelle tactique, je veux juste qu’elle fonctionne.
> Il est stupide de se laisser arrêter. Ca n’est du brouillage
> que si vous ne vous faites pas prendre.
> Il y a une autre raison de ne pas brouiller. Si vous vous faites
> prendre, ils peuvent se servir de vous pour attraper vos amis,
> et leurs amis, et leurs amis à eux. Ils peuvent arrêter vos
> amis même s’ils ne vont pas sur Xnet, parce que le DHS est comme
> un taureau furieux et ils ne vont pas exactement se torturer à
> l’idée d’arrêter des innocents.
> Je ne vous dis pas quoi faire. Mais le DSI est bête, et nous sommes
> malins. Le brouillage prouve qu’ils ne peuvent pas combattre le
> terrorisme, parce qu’ils ne sont même pas capables d’arrêter une
> bande de gamins. Si vous vous faire prendre, ça leur donnera l’air
> d’être plus malins que nous.
> ILS NE SONT PAS PLUS MALINS QUE NOUS ! Nous sommes plus malins qu’eux.
> Trouvons une façon de les brouiller, quel que soit le nombre de flics
> qu’ils mettent dans les rues de notre ville.

J’ai publié. Je suis allé au lit.
Ange m’a manqué.

Ange et moi n’avons pas parlé pendant les quatre jours suivants, puis il a été temps de retourner au lycée. Je l’aurais presque appelée un million de fois, je lui avais écrit des milliers de mails et de SMS que je n’ai jamais envoyés. Et je me retrouvais en cours de Sciences Sociales, où Madame Andersen
m’accueillait avec une courtoisie sarcastiquement volubile, me demandant comment s’étaient passées mes « vacances ». Je me suis assis sans répondre.
J’ai entendu Charles ricaner.

Elle nous a donné un cours sur la Destinée Manifeste, l’idée que les Américains
sont destinés à être les maîtres du monde entier (ou du moins c’est ce dont ça
avait l’air dans sa bouche), et a essayé de me provoquer à dire quelque chose
qui lui donnerait un prétexte pour m’expulser. J’ai senti les yeux de la classe
entière posés sur moi, ce qui m’a rappelé M1k3y et ceux qui le considéraient
comme un modèle. J’avais la nausée à force que des gens me voient ainsi. Ange
me manquait.

J’ai traversé le reste de la journée sans jamais laisser de prise à quoi que ce
soit. Je ne pense pas avoir dit plus de huit mots. Finalement ça a été fini et
j’ai pu sortir, cap sur le portail et la stupide Mission et ma maison absurde.

J’étais à peine sorti de l’enceinte quand quelqu’un m’est rentré dedans. C’était
un jeune sans-abri, peut-être mon âge, peut-être plus jeune. Il portait un long
manteau graisseux, une paire de jeans trop grands, et des baskets moisies qui
avaient l’air d’être passées dans un broyeur. Ses longs cheveux pendaient sur son
visage, et il portait une barbe qui lui dégoulinait de la gorge jusqu’au col de
son pull de tricot à la couleur indéfinie. J’ai remarqué tout ça alors que nous
étions tous les deux étalés sur le trottoir, pendant que les gens marchaient
autour de nous en nous lançant des regards curieux. Il semble qu’il me soit
rentré dedans en se pressant pour rejoindre Valencia, courbé en deux par le
poids d’un sac à dos qui traînait à côté de lui sur le trottoir, couvert de
petits dessins géométriques au marqueur.

Il s’est redressé sur ses genoux et s’est balancé d’avant en arrière, comme
s’il était ivre ou s’était frappé la tête.

- Désolé, mon pote. A-t-il dit. Je ne t’avais pas vu. Tu t’es fait mal ?

Je me suis assis moi aussi. Je n’avais mal nulle part.

- Hum, non, ça va.

Il s’est levé et m’a souri. Ses dents étaient étonnamment blanches et droites,
comme une publicité pour une clinique orthodontique. Il m’a tendu la main, et sa
poigné était puissante et ferme.

- Je suis vraiment désolé.
Sa voix était aussi claire et intelligente. Je m'attendais à ce qu'il parle comme
l'un de ces ivrognes qui parlent tous seuls en écumant la Mission tard le soir,
mais il s'exprimait comme un libraire cultivé.
- Aucun problème, ai-je dit.
Il m'a tendu la main a nouveau.
- Zeb, s'est-il présenté
- Marcus.
- Enchanté, Marcus, a-t-il fait. J'espère te retomber dessus à l'occasion !
En riant, il a récupéré son sac, a tourné les talons et est parti à toute vitesse.

J'ai marché le reste du trajet vers la maison dans un état de confusion mentale
stupéfait. Ma mère était à la table de la cuisine et nous avons bavardé un peu
de tout et de rien, comme nous faisions avant avant que tout ne devienne différent.

J'ai emprunté les escaliers vers ma chambre et me suis écroulé sur une chaise.
Pour une fois, je n'avais aucune envie de me connecter à Xnet. J'y avais jeté un
coup d'oeil le matin même avant d'aller au lycée, pour me rendre compte que mon
billet avait suscité une monstrueuse controverse entre ceux qui partageaient mon
avis et ceux qui prenaient souverainement mal que je leur conseille d'abandonner
leur sport préféré.
J'avais trois mille projets en cours quand tout ça avait commencé. Je construisais
un sténopé en légos, j'avais expérimenté avec la photographie par cerf-volant en
utilisant un vieil appareil photo muni d'un déclancheur en pâte à modeler, que
j'étirais au lancement et qui reprenait lentement sa forme, déclanchant des prises
de vue à intervalle régulier. J'avais un amplificateur à lampes que j'avais monté
dans une boite de conserve d'huile d'olive antique, rouillée et bosselée qui

avait
l’air d’une découverte archéologique — quand j’aurais fini, j’avais prévu de construire une station pour mon smartphone, et un set de haut-parleurs en surround
5.1 en boîtes de thon. J’ai jeté un oeil sur mon atelier et fini par ramasser le sténopé. Assembler des légos avec méthodes, voilà exactement ce qu’il me fallait. J’ai enlevé ma montre et la grosse bague à deux doigts qui figurait un
singe et un ninja prenant du champs avant de se combattre, et les ai déposées dans
une petite boîte que j’utilisais comme vide-poches pour tout le bric-à-brac que
je mettais dans mes poches et autour de mon cou avant de mettre les pieds dehors
pour commencer la journée : téléphone, porte-monnaie, clefs, détecteur de Wifi,
monnaie, batteries, cables… J’ai tout déversé dans la boîte, et je me suis retrouvé à tenir quelque chose que je ne me souvenais pas avoir jamais mis là.
C’était un bout de papier, gris et doux comme de la flanelle, effiloché sur les
bords où on l’avait arraché à une plus grande feuille de papier. Il était couvert
de l’écriture la plus fine et soigneuse que j’aie jamais vue. Je l’ai déplié et l’ai examiné. L’écriture recouvrait les deux côtés, partant du coin en haut à gauche d’un des côtés et courant jusqu’à une signature griphonée sur le coin
en bas à droite de l’autre face. La signature disait simplement: ZEB.
Je l’ai ramassé et j’ai commencé à lire.

> Cher Marcus,
> tu ne me connais pas mais moi, je te connais. Depuis
> les trois mois derniers, depuis que le pont de Bay Bridge
> a sauté, j’ai été détenu sur Treasure Island. J’étais dans
> la cour le jour où tu as parlé à cette fille asiatique et
> qu’on t’a plaqué au sol. Tu as été courageux. Je te félicite.
> J’ai eu une appendicite le lendemain et je me suis retrouvé à
> l’infirmerie. Dans le lit voisin, il y avait un type du nom de
> Darryl. Nous sommes restés en convalescence tous les deux pendant
> longtemps, et d’ici à ce que nous allions mieux, nous étions
> devenus trop embarassants pour qu’ils nous libèrent. Alors ils
> ont decidé que nous devions vraiment être coupables. Ils nous

> ont interrogés chaque jour. Tu as subi leurs interrogatoires, je
> sais. Imagine ça pendant des mois. Darryl et moi avons fini par
> partager une cellule. Nous savions qu'elle était sous écoute,
> alors nous ne parlions que de sujets sans intérêt. Mais la nuit,
> quand nous étions dans nos lits, nous nous tapotions des messages
> en code Morse (j'ai toujours su que ma passion pour la radio
> amateur finirait par servir un jour). D'abord, leurs questions
> étaient le même genre d'idiotie que toujours, qui avait fait le
> coup, comment ils l'avaient fait. Mais après un moment, ils sont
> passés à des questions sur Xnet. Bien sûr, je n'en n'avais jamais
> entendu parler. Mais ça ne les empêchait pas de continuer à
> demander. Darryl m'a dit qu'ils lui avaient apporté des clôneurs
> d'Arphid, des Xboxes, toute sorte de technologie, et ont exigé
> qu'il leur dise qui utilisait ça, où ils avaient appris à les
> bricoler. Darryl m'a raconté vos jeux et les trucs que vous
> avez appris. En particulier : le DSI nous a posé des questions
> sur nos amis. Qui connait qui ? Quel est leur signalement ?
> S'ils avaient des opinions politiques ? S'ils avaient des
> ennuis avec leur école ? Avec la police ? Nous appelons la
> prison "Guantanamo-sur-la-Baie". Ca va faire une semaine que
> je suis sorti et je ne pense pas que qui que ce soit sache que
> leurs fils et leurs filles sont détenus en plein milieu de la
> Baie. La nuit, nous entendions des rires et le bruit des fêtes
> sur la côte. Je suis sorti la semaine dernière. Je ne vais pas
> te dire comment, au cas où ce billet tomberait dans de mauvaises
> mains. Peut-être que d'autres pourraient suivre la même route.
> Darryl m'a expliqué comment te retrouver et m'a fait promettre
> de te dire ce que je savais quand je reviendrais. Maintenant que
> c'est fait, je file d'ici. D'une manière ou d'une autre, je
> quitte ce pays. Que l'Amérique aille se faire mettre. Garde
> courage. Ils sont peur de toi. Botte-leur le cul de ma part.
> Ne te fais pas prendre.
> Zeb.

J'avais les yeux humides en finissant le billet. J'avais un briquet jetable quelque part sur mon bureau, que j'utilisais de temps en temps pour brûler l'isolation de fils électriques ; je l'ai pêché et l'ai rapproché du billet.

Je savais que je devais à Zeb de le détruire et de m'assurer que personne d'autre ne le verrait jamais, au cas où il pourrait mener à lui, là où il allait. J'ai rapproché la flamme et le billet, mais je n'y suis pas arrivé.

Darryl. Avec toutes âneries sur Xnet, Ange et le DSI, j'avais presque oublié son existence. Il était devenu un fantôme, comme un vieil ami qui aurait

déménagé ou qui serait parti en échange à l’étranger. Tout ce temps, ils l’avaient interrogé, avaient exigé qu’il me dénonce, qu’il explique Xnet, les brouilleurs. Il était resté sur Treasure Island, la base militaire abandonnée à mi-chemin le long du tablier détruit du Bay Bridge. Il était tellement près que j’aurais pu nager jusqu’à lui. J’ai reposé le briquet et j’ai relu le billet. D’ici à ce que je finisse, j’étais en larmes, en sanglots. Tout m’était revenu, Coupe-à-la-Serpe et ses question, la puanteur
de la pisse et la raideur de mes pantalons comme l’urine séchait dans le tissu.

- Marcus ?
Ma porte était entrebaillée et ma mère s’inscrivait dans l’ouverture, me regardant d’un air inquiet. Combien de temps était-elle restée là ? J’ai essuyé mes larmes d’un revers de bras et reniflé.
- Maman, ai-je répondu. Salut.
Elle est entrée dans la pièce et m’a pris dans ses bras.
- Qu’est-ce qui se passe ? Tu veux en parler ?
Le billet traînait sur la table.
- C’est ta copine qui t’a écrit ? Tout va bien ?
Elle m’avait tendu une perche. Je pouvais tout attribuer à mes problèmes avec
Ange, elle quitterait la pièce et me laisserait seul. J’ai ouvert la bouche pour faire exactement ça, et voici ce qui est sorti :
- J’étais en prison. Après l’explosion du pont. J’étais en prison tout le temps.
Les sanglots qui sont sortis ensuite ne ressemblaient pas à ma voix. C’étaient
des sons animaux, peut-être comme un âne ou un grand félin nocturne. J’ai hoqueté
et ma gorge m’a brûlé et m’a fait mal, et ma poitrine est devenue lourde. Ma mère
m’a pris dans ses bras, comme elle faisait quand j’étais petit garçon, et m’a caressé les cheveux, a murmuré dans mon oreille, et m’a bercé, et graduellement,
lentement, les sanglots se sont dissipés.
J’ai inspiré un grand coup et ma mère m’a tendu un verre d’eau. Je me suis assis sur le bord du lit, elle s’est assise sur ma chaise de bureau, et je lui ai tout raconté.
Tout.
Bon, disons, l’essentiel.

Chapitre 16

Ce chapitre est dédié à Booksmith à San Francisco, qui niche dans le fameux quartier de Haight-Ashbury, à quelques pas du Ben and Jerry du croisement de Haight et Ashbury.
Les gens de Booksmith savent vraiment comment on organise une scéance avec un auteur — quand je vivais à San Francisco, je descendais tout le temps pour écouter les écrivains incroyables qui y prenaient la parole (William Gibson est inoubliable). Ils produisent aussi de petites cartes à échanger dans le style des cartes de joueurs de baseball, avec chaque auteurs — j'en ai deux de mes propres conférences là-bas.
Booksmith: 1644 Haight St. San Francisco CA 94117 USA +1 415 863 8688At

D'abord, ma mère a eu l'air choquée, puis scandalisée, et à la fin elle a renoncé complètement et a simplement laissé pendre sa mâchoire pendant que je lui décrivais les interrogatoires, comment je m'étais pissé dessus, le sac sur ma tête, Darryl.
Je lui ai montré le billet.
- Pourquoi ?
Dans ces deux syllabes, chaque récrimination que je m'étais adressé à moi-même la nuit, chaque moment où j'avais manqué du courage pour dire au monde quels étaient les véritables enjeux, la vraie raison pour laquelle je me battais, ce qui avait réellement inspiré Xnet. J'ai inspiré.
- Ils m'ont dit que j'irais en prison si j'en parlais. Pas seulement pour quelques jours. Pour toujours. J'étais… j'avais peur.
Ma mère est restée assise avec moi longtemps, sans rien dire. Et alors:
- Et le père de Darryl ?
Elle aurait aussi bien pu m'empaler une aiguille à tricotter dans la poitrine.
Le père de Darryl. Il avait dû penser que Darryl était mort, mort depuis longtemps.
Et en un sens, n'était-ce pas le cas ? Après que le DSI avait détenu quelqu'un

illégalement pendant trois mois, est-ce qu'ils le libéreraient jamais ? Mais Zeb s'était enfui. Peut-être que Darryl sortirait aussi. Peut-être le Xnet et moi parviendrions-nous à à le faire sortir.
- Je ne lui ai rien dit.
Ma mère s'est mise à pleurer. Elle ne pleurait pas facilement. C'est un trait britannique. Ca rendait ses sanglots et ses hoquets bien pires à entendre.
- Tu vas lui dire, a-t-elle réussi à dire. Tu lui diras.
- Je lui dirai.
- Mais d'abord il faut raconter à ton père.

Mon père n'avait plus d'horaire habituel pour rentrer à la maison. Entre ses consultations avec ses clients — qui avaient bien du travail maintenant que le DSI engageait les start-ups de data-mining dans la péninsule — et les longs trajets pendulaires jusqu'à Berkeley, il pouvait rentrer à n'importe quel moment entre six heures et minuit. Ce soir-là, ma mère l'a appelé et lui
a dit qu'il rentrait à la maison immédiatement. Il a dit quelque chose et elle a répété : immédiatement. Quand il est arrivé, nous nous étions installés dans le salon avec le billet entre nous sur la table basse.
C'était plus facile à raconter la deuxième fois. Le secret s'allégeait. Je n'ai rien embelli, je n'ai rien caché. J'ai tout avoué. J'avais entendu parler de confessions mais je n'avais jamais compris avant de le faire moi-même. Tenir le secret m'avait sali, avait contaminé mon esprit. Ca m'avait rempli de peur et de honte. Cela m'avait transformé en tout ce qu'Ange m'accusait d'être. Mon père est resté assis, raide comme un piquet
tout le temps, le visage de marbre. Quand je lui ai passé le billet, il l'a lu deux fois avant de le reposer soigneusement. Il a secoué la tête, s'est levé et s'est dirigé vers la porte d'entrée.
- Où est-ce que tu vas ? a demandé ma mère avec inquiétude.
- J'ai besoin de marcher un peu, c'est tout ce qu'il a réussi à coasser d'une voix brisée.
Nous nous sommes entre-regardés avec gêne, ma mère et moi, et nous avons
attendu son retour. J'ai essayé d'imaginer ce qui devait tourner dans sa tête. Il avait tant changé depuis les attentats et je savais par ma mère que ce qui l'avait transformé était l'idée que j'étais mort. Il avait cru que les terroristes avaient presque tué son fils et cette idée l'avait affolé. Affolé suffisemment pour faire tout ce que le DSI demandait, s'aligner comme un gentil petit mouton et les laisser le contrôler, le diriger. Maintenant il savait que c'était le DSI qui m'avait emprisonné, le DSI qui avait pris en otage les enfants de San Francisco dans

Guantanamo-
sur-la-Baie. Ca semblait logique, maintenant que j'y pensais. Bien entendu c'était à Treasure Island que j'avais été gardé. Où ailleurs irait-on avec un trajet de dix minutes en bateau ? Quand mon père est rentré, il avait l'air plus en colère que je l'avais jamais vu de toute ma vie.
- Tu aurais dû me dire !, a-t-il rugi.
Ma mère s'est interposée entre lui et moi.
- Tu blâmes la mauvaise personne, a-t-elle dit. Ce n'est pas Marcus l'auteur de ce kidnapping et de cette intimidation.
Il a secoué la tête et tapé du pied.
- Je ne reproche rien à Marcus. Je sais très bien qui est à blâmer. Moi. Moi et ce DSI à la con. Mettez vos chaussures et prenez vos manteaux.
- Où est-ce qu'on va ?
- Voir le père de Darryl. Ensuite on va chez Barbara Stratford.

Le nom de Barbara Stratford me disait quelque chose, mais je ne mettais pas
le doigt dessus. Je me suis dit qu'elle était peut-être une vieille amie de mes parents, mais je n'arrivais pas à la situer. Entre-temps, j'étais en route pour la maison du père de Darryl. Je ne m'étais jamais senti très à l'aise près de ce vieil homme, qui avait été opérateur radio dans la Marine et qui dirigeait sa maisonnée comme un navire de guerre. Il avait appris le code Morse à Darryl quand il était petit, ce que j'avais toujours trouvé cool. C'était un des détails auxquels j'avais su pouvoir avoir confiance
dans la lettre de Zeb. Mais pour chaque truc cool comme le code Morse, le père
de Darryl avait un règlement de discipline militaire cinglée qui semblait n'avoir aucun sens, comme faire les lits au carré ou se raser deux fois par jour.
Ca rendait Darryl cinglé. La mère de Darryl n'avais pas non plus apprécié, et
était retournée dans sa famille quand Darryl avait dix ans — Darryl y passait
tous ses étés et ses Noëls. J'étais assis à l'arrière de la voiture, et je voyais l'arrière de la tête de mon père pendant qu'il conduisait. Les muscles
de son cou étaient rigides et sautaient dans tous les sens alors qu'il serrait les mâchoires. Ma mère maintenait sa main sur son bras, mais il n'y avait personne pour me réconforter, moi. Si seulement j'avais pu appeler Ange. Ou
Jolu. Ou Van. Peut-être le ferais-je à la fin de la journée.

- Dans son esprit, il doit avoir enterré son fils, a dit mon père, alors qu'il négociait les épingles à cheveux qui mènent à Twin Peaks et à la petit villa que Darryl et son père partageaient.
Twin Peaks était dans la brume, comme c'est souvent le cas la nuit à San Francisco,
ce qui reflettait la lumière des phares. A chaque fois que nous prenions un virage,
je voyais les vallées de la ville en dessous, des bols de lumières scintillantes qui
défilaient dans le brouillard.
- C'est celle-là ?
- Oui, ai-je répondu, c'est ici.
Je n'étais pas retourné chez Darryl depuis des mois, mais j'avais passé assez de
temps ici sur des années pour reconnaître l'endroit insantanément. Tous les trois,
nous sommes restés autour de la voiture un long moment, en attendant de voir qui
irait sonner à la porte. A ma grande surprise, ça a été moi. J'ai sonné et nous
avons tous attendu en retenant à moitié notre souffle pendant une minute. J'ai
sonné de nouveau. La voiture du père de Darryl était dans l'allée, et nous avions
vu une lumière allumée dans le salon. J'étais sur le point de sonner pour la troisième fois lorsque la porte s'est ouverte.
- Marcus ?
Le père de Darryl ne ressemblait plus du tout à ce dont je me souvenais. Mal rasé,
en peignoir et pieds nus, les ongles longs et les yeux rouges. Il avait pris du poids, et un double menton flasque pendouillait sous sa mâchoire ferme de militaire.
Ses cheveux clairsemés étaient sales et désordonnés.
- Monsieur Glover, ai-je dit.
Mes parents remplissaient l'encadrement de la porte derrière moi.
- Bonsoir, Ron, a dit ma mère.
- Ron, a fait mon père.
- Vous aussi ? Qu'est-ce qui se passe ?
- Pourrions-nous entrer ?

Son salon faisait penser à l'un de ces reportages où des enfants abandonnés

se font secourir par les voisins après un mois passé enfermés : boîtes de plats surgelés, cannettes de bière et de jus de fruits, bols de céréales sales et piles de journaux. Il y avait une puanteur d'urine de chat, et des débrits de litière crissaient sous nos pieds. Même en faisait abstraction de la pisse de chat, l'odeur était incroyable, comme les toilettes d'une gare routière. Le canapé était recouvert d'un drap taché et d'une paire d'oreillers
graisseux et les coussins avaient l'air affaissés comme si l'on avait beaucoup
dormi dessus. Nous sommes restés là un long moment en silence, l'embarras
dominant toute autre émotion. Le père de Darryl avait l'air de désirer la mort.
Lentement, il a écarté les draps du sofa et a dégagé l'empilement de plateaux
graisseux de quelques chaises, en les emportant dans la cuisine et, d'après le bruit, en les jetant par terre. Nous nous sommes assis aux endroits qu'il avait dégagés, et il est revenu s'asseoir avec nous.
- Je suis désolé, a-t-il bredouillé. Je n'ai pas vraiment de café à vous proposer.
Mes courses devraient être livrées demain, alors je n'ai plus grand'chose…
- Ron, a interrompu mon père. Ecoute. Nous avons quelque chose à te dire, et ça
ne va pas être facile à entendre.

Il s'est tenu assis comme une statue pendant que je parlais. Il a regardé le billet,
l'a lu sans avoir l'air de comprendre, puis l'a relu. Il me l'a rendu. Il tremblait.
- Il…
- Darryl vit, ai-je dit. Darryl est vivant, et prisonnier sur Treasure Island.
Il s'est enfoncé le poing dans la bouche et a produit un grognement atroce.
- Nous avons une amie, a dit mon père. Elle écrit au Bay Guardian. Une reporter
d'investigation.
C'est là que je me suis souvenu d'où venait le nom. Le Guardian, hebdomadaire gratuit,
se faisait souvent piquer ses reporters par le grands quotidiens et les magazines
Internet, mais Barbara Stratford était avec eux depuis toujours. Un vague souvenir
d'avoir dîné avec elle, enfant, m'est revenu.

- Nous y allons maintenant, a dit ma mère. Est-ce que tu veux venir, Ron ? Est-ce
que tu veux raconter l'histoire de Darryl ?
Il a enfoncé son visage dans ses mains et a inspiré profondément. Mon père a mis
sa main sur ses épaules, mais Monsieur Glover l'a chassée d'une secousse.
- Il faut que j'aille me laver, a-t-il dit. Donnez-moi une minute.
Monsieur Glover est redescendu transformé. Il s'était rasé et mis du gel dans les
cheveux, et avait revêtu un uniforme militaire immaculé avec une rangée de rubans
de campagne sur la poitrine. Il s'est arrêté au pied des escaliers et a fait un l'a montré de la main.
- Je n'ai plus grand'chose de propre et présentable en ce moment. Et ceci m'a
paru approprié. Vous savez, au cas où elle voudrait prendre des photos.
Lui et mon père sont montés à l'avant de la voiture et je me suis assis à l'arrière,
derrière lui. De près, il sentait un peu la bière, comme si cela lui sortait par les pores.

Il était minuit passé quand nous nous sommes engagés dans l'allée de Barbara
Stratford. Elle vivait en dehors de la ville, en bas de Mountain View, et
aucun d'entre nous n'a dit un mot alors que nous roulions sur la 101. Les
bâtiments high-tech le long de l'autoroute filaient derrière nous. C'était
une zone de la Baie différente de celle où je vivais, ressemblant plus à
l'Amérique des suburbs que je voyais parfois à la télévision. De nombreuses
autoroutes et des quartiers de maisons identiques, des villes sans clochards
poussant leurs caddies le long des trottoires — il n'y avait même pas de
trottoires ! Ma mère avait téléphoné à Barbara Stratford pendant que nous
avions attendu que Monsieur Glover redescende. La journaliste était
endormie, mais ma mère était tellement remontée qu'elle en avait oublié
toute l'étiquette britannique et l'embarras de la réveiller. A la place,
elle lui a simplement dit, avec de la tension dans la voix, qu'elle avait
quelque chose à dire et que cela devait se faire en personne. Alors que
nous roulions vers la maison de Barbara Stratford, ma première impression a
été que c'était comme chez Brady Bunch — une villa basse avec un muret de

briques et une pelouse soignée, parfaitement carrée. Il y avait une sorte de décoration abstraite sur le muret, dont dépassait une vieille antenne de télévision Ultra-haute fréquence. Nous nous sommes avancés vers l'entrée et
avons vu que la lumière était déjà allumée à l'intérieur. La journaliste a ouvert la porte avant que nous ne puissions sonner. Elle avait environ l'âge de mes parents, une grande femme élancée avec un nez aquilin et des yeux
rusés ridés de pattes d'oies. Elle portait une paire de jeans assez à la mode pour qu'il y en ait dans les boutiques de Valencia Street, et une blouse indienne ample en coton qui lui tombait sur les cuisses. Elle portait de petites lunettes rondes qui a jeté des reflets dans la lumière de l'allée. Elle nous a lancé un petit sourire serré.
- Je vous que vous être venus avec toute la tribu.
Ma mère a acquiescé.
- Vous allez comprendre dans une minute, a-t-elle répondu.
Monsieur Glover a émergé de derrière mon père.
- Et vous avez fait venir la Marine ?
- Toute chose en son temps.
Nous nous sommes présentés l'un après l'autre. Elle avait une poignée de main
ferme et de longs doigts. Sa maison était meublée en style japonais minimaliste,
avec seulement quelques meubles bas et proportionnés avec précision, de grands
pots de fleurs en terre cuite avec des bambous qui brossaient le plafond, et quelque chose qui ressemblait à une grande pièce de moteur diesel rouillée montée sur une poutre de marbre poli. J'ai décisé que ça me plaisait. Le sol était en vieux bois, sablé et verni, mais non homogénéisé, de sorte que l'on voyait les craquelures et les trous sous le vernis. J'ai beaucoup aimé ça, particulièrement quand j'ai marché dessus en chaussettes.
- Le café va être prêt, a-t-elle annoncé. Qui en veut ?
Nous avons tous levé la main. J'ai lancé un regard de défi à mes parents.
- Bien, a-t-elle dit.
Elle a disparu dans l'autre pièce et en est revenue un moment après en portant
un plateau de bambou grossier avec une thermore de deux litres et six tasses
d'un design précis mais décorées grossièrement et imparfaitement. J'ai aussi
aimé ça.
- Bien, a-t-elle dit après avoir versé le café et distribué les tasses. Je suis

heureuse de vous revoir tous. Marcus, je pense que la dernière fois que je t'ai
vu, tu devais avoir sept ans. Si ma mémoire est bonne, tu étais très enthousiasmé
par tes nouveaux jeux vidéo, que tu m'avais montrés.
Je n'en n'avais aucun souvenir, mais ça ressemblait effectivement au genre de
choses que je faisait à sept ans. Ce devait être ma Séga Dreamcast. Elle a
sort un enregistreur, un carnet jaune et un crayon, et a taillé le crayon.
- Je suis ici pour écouter tout ce que vous voudrez me dire, et je puis vous
promettre de l'entendre en toute confidentialité. Mais je ne peux pas vous
promettre d'en faire quoi que ce soit, ou de le publier.
Son ton m'a fait comprendre que ma mère avait obtenu une sacré faveur en
sortant cette femme du lit, amie ou pas. Ce doit être le genre d'ennuis que
l'on a à être journaliste d'investigation. Il devait y avoir un million
de gens qui auraient voulu qu'elle embrasse leur cause. Ma mère m'a fait un
geste du menton. Bien que j'aie raconté l'histoire trois fois déjà cette nuit,
je me suis retrouvé muet. C'était différent que de raconter à mes parents.
Différent que de raconter au père de Darryl. Là… là, nous allions jouer
un nouveau coup dans le jeu. J'ai commené lentement, et j'ai regardé Barbara
prendre des notes. J'ai bu une tasse de café rien qu'à expliquer en quoi
consistait l'ARG et comment je faisais le mur pour y jouer. Mes parents et
monsieur Glover ont écouté cette partie avec beaucoup d'attention. Je me suis
reservi du café et l'ai bue en expliquant comment nous avions été capturés.
D'ici à ce que j'aie fini mon histoire, j'avais syphoné toute la thermos et
j'avais besoin d'uriner comme un cheval de course. La salle de bain était
aussi nette que le salon, avec un savon brun et organique qui sentait comme
de la terre propre. Je suis retourné au salon, où j'ai trouvé les adultes qui
me regardaient sans mot dire. Monsieur Glover a ensuite raconté son histoire
à lui. Il ne savait rien de ce qui s'était passé, mais il a expliqué qu'il
était un ancien combattant et que son fils était un bon garçon. Il a raconté
ce que l'on ressent à croire que son fils est mort, comment son ex-femme
avait eu un malaise quand elle l'avait appris et fini à l'hôpital. Il a
pleuré un petit peu, sans honte, les larmes coulant le long de son visage
ridé pour assombrir le col de son uniforme de soirée. Quand tout a été dit,

Barbara est sortie dans une autre chambre et en est revenue avec un bouteille
de whisky irlandais.
- C’est un Bushmills vieilli 15 ans dans un ancien fût de rhum, a-t-elle annoncé en disposant quatre verres.
Pas de verre pour moi.
- On n’en n’a pas vendu depuis dix ans. Je pense que c’est un bon moment pour le déboucher.
Elle a versé à chacun un petit verre de la liqueur, a levé le sien et l’a siroté, vidant d’un coup la moitié du verre. Les autres adultes en ont fait autant. Ils ont encore bu et fini leurs verres. Elle leur a versé encore du whisky.
- Bon, a-t-elle repris. Voilà ce que je peux vous dire en l’état des choses.
Je vous crois. Pas seulement parce que je vous connais, Lillian. L’histoire sonne juste, et elle correspond à des rumeurs que j’ai recueuillies. Mais je ne vais pas pour autant vous croire sur parole. Je vais enquêter sur chacun des détails que vous m’avez donnés, chaque élément de vos vies et de vos histoires. Je dois savoir s’il y a quelque chose que vous ne m’auriez pas dit, quoi que ce soit qui puisse s’utiliser pour vous discréditer après que cette affaire se mette en lumière. Il me faut tout. Ca pourrait me prendre des semaines avant que je sois prête à publier. Tu vas aussi devoir penser à ta sécurité et à celle de Darryl. S’il est vraiment un prisonnier fantôme, mettre la pression sur le DSI pourrait les inciter à le tranférer encore plus loin. Pensez à la Syrie. Ils pourraient même faire encore pire.
Elle a laissé l’idée plâner. Elle voulait dire qu’ils pourraient le tuer.
- Je vais emporter cette lettre et la scanner maintenant. Je veux des photographies de vous deux, maintenant et plus tard — nous pouvons envoyer un photographe, mais je veux documenter tout ceci aussi complètement
que possible dès cette nuit.
Je suis allé avec elle dans son bureau pour scanner le document. Je m’attendais
à un ordinateur stylé et peu gourmand, mais en fait, la chambre d’amis/bureau
était remplie de PCs dernier cri, de grands moniteurs à écrans plats, et d’un scanner assez grand pour y étendre un journal déplié. Et elle était rapide avec son équipement, aussi. J’ai noté avec approbation qu’elle utilisait ParanoidLinux. Cette dame prenait son travail au sérieux.
Les ventilateurs de l’ordinateur produisaient un écran de bruit blanc efficace,
mais même alors, j’ai fermé la porte et je me suis rapproché d’elle.
- Hum, Barbara ?

- Oui ?
- Ce que vous disiez à propos de ce qui pourrait me discéditer ?
- Oui ?
- Ce que je vous dirais, on ne pourrait pas vous forcer à le répéter, n'est-ce pas ?
- En théorie. Disons les choses comme ça : je suis allée en prison à deux reprises
plutôt que de dénoncer mes sources.
- OK, OK. Excellent. Ouah. En prison. Ouah. OK.
J'ai inspiré profondément.
- Vous avez entendu parler de Xnet ? De M1k3y ?
- Oui ?
- Je suis M1k3y.
- Oh, a-t-elle fait.
Elle a ouvert le scanner et retourné le billet pour traiter l'autre côté. Elle scannait à une résolution hallucinante, 10 000 point par pouce ou encore plus,
et la sortie sur l'écran ressemblait à celle d'un microscope à effet tunnel.
- Eh bien, voilà qui donne à cette histoire une autre couleur.
- Ouais, ai-je fait. J'imagine que oui.
- Tes parents n'en savent rien.
- Non. Et je ne suis pas sûr que j'aie envie qu'ils sachent.
- C'est quelque chose que tu vas devoir décider. Il faut que j'y réfléchisse. Est-ce que tu peux passer à mon bureau ? j'aimerais discuter avec toi de ce que ça signifie au juste.
- Est-ce que vous avez une Xbox Universal ? Je pourrais apporter un installer.
- Oui, je suis sûre que ça peut s'arranger. Quand tu viens, dis à la réception que tu es Monsieur Lebrun et que tu as rendez-vous avec moi. Ils comprendront.
On ne notera pas ton arrivée, toutes les bandes des caméras de sécurité seront
effacées, et les caméras seront désactivées jusqu'à ce que tu repartes.
- Ouah, a-je fait. Vous pensez comme moi.
Elle a souri et m'a donné une bourrade.
- Gamin, ça fait un sacré moment que je joue à ça. Pour le moment j'ai réussi
à passer plus de temps en liberté que derrière les barreaux. La paranoïa est
mon alliée.

J'étais comme un zombie le lendemain à l'école. J'avais dormi trois heures

au
total, et même avec trois tasses de la boue à la caféine du Turc n'avaient pas
réussi à faire démarer mon cerveau. L'ennui avec la caféine, c'est qu'on s'y habitue trop facilement, de sorte qu'il faut des doses de plus en plus élevées
pour ne serait-ce que dépasser la norme. J'avais passé la nuit à ruminer sur ce
que j'avais à faire. C'était comme courir à travers un labyrinthe de petits passages tordus, tous semblables, chacun menant au même cul-de-sac. Quand je
serais allé chez Barbara, ce serait terminé pour moi. C'était le résultat, de quelque façon que j'y pense. Le temps que la journée d'école soit finie, tout ce que je voulais était rentrer chez moi et me rouler dans mon lit. Mais j'avais
rendez-vous au Bay Guardian, sur le bord de mer. J'ai gardé les yeux rivés sur
mes pas en passant le portail, mais quand j'ai tourné dans la 24ème rue, une
autre paire de pas s'est mise en rythme avec les miens. J'ai reconnu les chaussures et je me suis arrêté.
- Ange ?
Elle avait l'air dans le même état que moi. Elle n'avait pas assez dormi, ses yeux ressemblaient à ceux d'un raton-laveur, et sa bouche avait des rides
tristes aux commissures.
- Salut, toi, a-t-elle fait. Surprise ! J'ai filé à l'anglaise du lycée. Je n'arrivais pas à me concentrer de toute manière.
- Hum, ai-je fait.
- Boucle-la et prends-moi dans tes bras, crétin.
C'est ce que j'ai fait. C'était bon. Mieux que bon. C'était comme si je m'était
amputé d'une partie de moi et qu'on l'avait rattachée.
- Je t'aime, Marcus Yallow.
- Je t'aime, Angela Carvelli.
- OK, a-t-elle dit en brisant l'étreinte. J'ai bien aimé ton billet sur pourquoi tu ne brouilles pas. Je peux respecter ça. Maintenant, qu'est-ce que tu as fait
pour trouver une façon de brouiller sans se faire prendre ?
- Je suis en route pour voir une journaliste d'investigation qui va publier une histoire sur la façon dont on m'a mis en prison, comme j'ai lancé Xnet, comment

Darryl est détenu illégalement par le DSI dans une prison secrète sur Treasure
Island.
- Oh.
Elle a regardé autour d’elle un moment.
- Tu n’as rien pu trouver d’un peu, tu sais, ambitieux ?
- Tu veux venir avec moi ?
- Je viens, oui. Et j’aimerais bien que tu m’expliques tout ça en détail, si tu veux bien.
Après toutes les répétitions, celles-ci, narrée alors que nous marchions vers Potrero Avenue en descendant la 15ème rue, a été la plus facile. Elle m’a tenu
la main et l’a serrée souvent. Nous sommes montés quatre à quatre dans les
escaliers des bureaux du Bay Guardian. Mon coeur battait la chamade. Je suis
allé au bureau de la réception et j’ai dit à la fille blasée qui trônait derrière :
- Je suis venu voir Barbara Stratford. Je m’appelle Levert.
- Vous voulez dire Lebrun ?
- Oui, ai-je fait en rougissant. Lebrun.
Elle a fait quelque chose sur son ordinateur et a dit :
- Prenez un siège. Barbara va être ici dans instant. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?
- Du café, avons-nous réclamé à l’unission.
Une autre raison d’adorer Ange : nous étions acros à la même drogue.
La réceptionniste — une jolie femme latino qui n’avait que quelques années de plus que nous, habillée de vêtements tellement vieux qu’ils en avaient l’air
hipster-rétro — a acquiescé et est revenue avec deux tasses frappées du sceau
du journal. Nous avons siroté en silence, en regardant les visiteurs et les reporters aller et venir. Finalement, Barbara est venue nous recevoir. Elle portait pratiquement les mêmes vêtements que la nuit de la veille. Ca lui allait
bien. Elle a haussé un sourcil quand elle a vu que j’étais venu accompagné.
- Bonjour, ai-je dit. Voici…
- Madame Lebrun, a dit Ange en tendant la main.
Oh, oui, évidemment, nous identités étaient secrètes.
- Je travaille avec Monsieur Levert.
Elle m’a donné un léger coup de coude.
- Dans ce cas, allons-y, a dit Barbara en nous entraînant dans une salle de

conférence aux long murs de verre dont les rideaux étaient tirés.
Elle a disposé un plateau de clones d'Oréos Whole Foods, un enregistreur numérique, et un nouveau carnet jaune.
- Voulez enregistrer vous aussi ? a-t-elle demandé.
Je n'avais pas réfléchi jusque-là. Ceci dit, je comprenais en quoi ça aurait été utile au cas où j'aurais voulu contester ce qu'avait dit Barbara. Néanmoins, si je ne pouvais pas lui faire confiance à elle pour me faire justice, tout était fichu de toute manière.
- Non merci, ça ira bien comme ça, ai-je fait.
- Bien, alors allons-y. Jeune fille, je m'appelle Barbara Stratford et je suis journaliste d'investigation. J'ai cru comprendre que vous savez pourquoi je suis ici, et je serais curieuse de savoir pourquoi vous êtes ici vous-même.
- Je travaille avec Marcus sur le Xnet, a-t-elle dit. Connaissez-vous mon nom ?
- Non, pas pour le moment, a répondu Barbara. Vous pouvez rester anonyme si vous le désirez. Marcus, je t'ai demandé de me raconter cette histoire parce que j'ai besoin de savoir comment elle interfère avec l'histoire que tu m'as racontée à propos de ton ami Darryl et du billet que tu m'as montré. Je pense que ceci ferait une bonne adjonction. Je pourrais présenter toute cette histoire comme l'origine de Xnet. « Ils se sont fait un ennemi qu'ils n'oublieront jamais », ce genre de choses. Mais pour être franche, je préférerais ne pas raconter cette histoire si ça n'est pas absolument nécessaire. Je préfèrerais un reportage bien claire sur la prison secrète à côté de chez nous, sans devoir discuter si les prisonniers qui y sont détenus sont du genre à n'en sortir que pour établir des mouvements clandestins qui déstabilisent le gouvernement fédéral. Je suis sûre que vous me comprenez.
Je comprenais. Si Xnet rentrait dans l'histoire, il se trouverait des gens pour dire, vous voyez, il faut bien embastiller ces gens, sinon ils vont fomenter des émeutes.
- C'est votre spectacle, ai-je dit. Je pense qu'il faut raconter au monde l'histoire de Darryl. Quand vous aurez fait ça, ça communiquera au DSI que j'aurai parlé publiquement, et ils me pourchasseront. Ils trouveront peut-être que je suis impliqué dans Xnet. Peut-être mêm qu'ils feront le rapport entre moi et M1K3y. En fait, ce que je veux dire, c'est que quoi qu'il arrive, à

partir du moment où vous publierez quelque chose sur Darryl, tout sera fini pour moi. Je me suis réconcilié avec cette idée.
- L'agneau de Dieu venu laver les pêchés des hommes, a-t-elle fait. Bien. Dans
ce cas, c'est entendu. Je veux que vous me racontiez tous les deux tout ce que
vous pouvez sur la façon dont Xnet a été fondé et comme ils opère, et ensuite
je voudrai une démonstration. A quoi vous l'utilisez ; qui d'autre l'utilise ; comment il s'étend ; qui a écrit les logiciels ; tout.
- Ca va prendre un moment, a fait Ange.
- J'ai tout mon temps, a dit Barbara.
Elle a bu un peu de café et mangé une imitation d'Oréo.
- Ce pourrait bien être le reportage le plus important de la Guerre contre le Terrorisme. Ca pourrait être une histoire à faire tomber le gouvernement. Quand on tourve une histoire comme ça, on la traite avec beaucoup de soin.

Chapitre 17

Ce chapitre est dédié à Waterstone, la chaîne de librairies anglaise. Waterstone au beau être une chaîne de magasins, chacun d'eux a l'atmosphère d'une véritable librairie indépendante, avec sa personalité bien à lui, un excellent assortiment (particulièrement en audiolivres), et un personnel compétent.
Waterstone.

Et ainsi, nous lui avons raconté. J'ai trouvé ça fort plaisant, en fait. Il est toujours amusant d'expliquer aux gens comment utiliser une technologie. C'est tellement cool de voir les gens comprendre comment la technologie qui les entoure peut améliorer leur vie. Ange était brillante, aussi — nous faisions une excellente équipe. A tour de rôle, nous expliquions comment tout fonctionnait. Barbara était déjà sérieusement
douée avec tout ça depuis le début, évidemment. Il se trouve qu'elle avait couvert les Crypto Wars, la période du début des années 90 où les associations
de libertés civiles comme l'Electronic Frontier Foundation s'étaient battues pour que les Américains aient le droit d'utiliser la cryptographie forte. J'avais une vague connaissance de cette période, mais la façon dont Barbara
la racontait me donnait des frissons. C'est incroyable de nos jours, mais il y avait eu une période où le gouvernement considérait la cryptographie comme une munition de guerre, et en avait interdit l'exportation et l'utilisation à quiconque, pour raisons de Sécurité Nationale. Vous vous rendez compte ? Dans ce pays, il y avait eu une époque où certaines mathématiques étaient interdites. La National Security Agency étaient la main derrière cette interdiction. Ils avaient un standard de crypto qu'ils disaient assez bon pour les banquiers et leurs clients, mais pas assez fort pour que la mafia puisse garder ses comptes secrets. Ce standard,
DES-56, était prétendu quasiment incassable. Alors, l'un des co-fondateurs de l'EFF, qui était millionnaire, avait construit un cracker de DES-56 à 250 000 dollars, capable de casser le chiffrement en deux heures. Malrgé ça, la NSA avait persisté à dire qu'elle devrait pouvoir empêcher les Américains de détenir des secrets qu'elle ne pourrait pas espionner. Alors, l'EFF avait donné le coup de grâce. En 1995, ils avaient défendu au tribunal un étudiant post-grad de Berkeley, Dan Bernstein. Bernstein avait écrit un cours de crptographie qui contenait un code informatique que l'on pouvait utiliser pour produire un chiffrement plus fort que DES-56. Des millions de fois plus fort. Du point de vue de la NSA, ceci faisait de

son article une arme de guerre, et l'interdisait donc à la publication.
Eh bien, ça a beau être difficile d'expliquer la cryptographie et ses enjeux à un magistrat, il se trouve que le juge de Cour d'Appel typique n'est pas très enthousiaste à l'idée de réglementer quels articles des étudiants port-grad peuvent ou non écrire. Les gentils avaient gagné les Crypto Wars lorsque la Cour du 9ème Circuit de la Division d'Appel avaient déterminé que le code était une forme d'expression protégée par le Premier Amendement –
« Le Congrès ne promulguera aucune loi qui empiète sur la liberté d'expression ».
Si vous avez jamais acheté quelque chose sur Internet, envoyé un message secret, consulté la balance de votre compte en banque, nous avez utilisé de
la crypto que l'EFF a légalisée. Et c'est une bonne chose : la NSA n'est pas tellement maline ; si elle peut craquer quelque chose, on peut être sûr que les terroristes et la mafia y arrivent aussi.

Barbara avait été l'un des reporters qui s'étaient fait une réputation en couvrant ces questions. Elle avait fait ses premières armes en couvrant les derniers combats des mouvements de droits civils à San Francisco, et avait fait le rapport entre les luttes pour la Constitution dans le monde réel et dans le cyberspace. De sorte qu'elle comprenait. Je ne pense pas que j'aurais pu expliquer tout ça à mes parents, mais avec Barbara c'était facile. Elle posait des questions intelligentes sur nos protocoles cryptographiques et les procédures de sécurité, parfois des questions dont je ne connaissais pas les réponses — parfois même elle signalait des défauts potentiels dans nos procédures. Nous avons branché la Xbox et l'avons mise en ligne. Il y avait quatre noeuds WiFi visibles depuis la salle de conférence et j'ai configuré des changements entre eux à intervalles aléatoires. Elle comprenait ça aussi — une fois qu'on était branché sur Xnet, c'était comme être sur Internet, à ceci près que certaines choses prenaient un peu plus de temps, et que tout était anonyme et impossible à tracer.
- Et maintenant, quoi ?, ai-je demandé en m'étirant.
J'avais parlé à en avoir la gorge sèche et j'avais un goût acide terrible à cause du café. D'autre part, Ange me serrait la main sous la table constamment d'une façon qui me donnait terriblement envie de partir chercher un endroit tranquille où nous réconcilier de notre première dispute.
- Maintenant, je vais faire mon enquête de journaliste. Vous allez partir d'ici et je vais vérifier tout ce que vous m'avez dit pour le confirmer dans la mesure du possible. Je vous ferai relire ce que

je me préparerai à publier et je vous dirai quand ça sortira. Je préfèrerais que vous ne parliez de ça à personne à partir de maintenant, parce que je veux l'exclusivité et parce que je veux être sûre d'être prêt à sortir l'histoire avant qu'elle ne devienne illisible à force de spéculations dans la presse et de propagande du DSI. Je vais devoir demander les commentaires du DSI avant de mettre sous presse, mais je le ferai de façon à vous protéger autant que ce sera possible. Je vous préviendrai aussi avant que ça ne se passe. Une chose sur laquelle je veux être très claire : ce n'est plus votre histoire. C'est la mienne. Vous avez été très généreux de m'en faire cadeau, et j'essayerai de bien vous traiter en remerciement, mais vous n'avez aucun droit à retirer quelque chose, à le changer ou à m'arrêter. La machine est maintenant lancée et rien ne l'arrêtera plus. Est-ce que vous me comprenez ?

Je n'y avais pas pensé en ces termes mais dit comme ça, c'était évident. Cela signifiait que le lancement s'était effectué et que je ne pourrais plus rappeler ma fusée. Elle tomberait sur son objectif, ou peut-être dévierait-elle, mais elle était partie et rien n'y changerait quoi que ce soit. Dans un moment proche, j'arrêterais d'être Marcus — je deviendrais un personnage public. Je serais le type qui aurait dénoncé le DSI. Je serais un mort sur pieds. Je suppose qu'Ange défléchissait dans les mêmes termes, parce qu'elle a pris une teinte vert clair.
- Sortons d'ici, a-t-elle enjoint.

La mère d'Ange et sa soeur étaient de sortie encore une fois, ce qui nous a rendu facile le choix d'où aller pour la soirée. L'heure du repas était dépassée, mais mes parents savaient que j'avais rendez-vous avec Barbara et ne tiendraient pas rigueur de rentrer tard. Quand nous sommes arrivés chez Ange, je n'ai pas ressenti le besoin de brancher ma Xbox. J'avais eu tout le Xnet que je pouvais supporter pour la journée. Tout ce à quoi je pouvais penser, c'était Ange, Ange, Ange. La vie sans Ange. Savoir Ange fâchée après moi. Ange qui ne me parlerait plus jamais. Ange qui ne m'embrasserait plus jamais. Elle avait pensé la même chose. Je le voyais dans ses yeux comme nous fermions la porte de sa chambre et nous entre-regardions. J'avais faim d'elle, comme on a faim après être resté des jours sans manger. Comme on a soif d'eau après trois heures de rugby sans arrêter. Comme rien de tout ça. C'était plus. C'était quelque chose que je n'avais jamais ressenti. J'avais envie de l'engloutir toute entière, de la dévorer. Jusqu'à ce point, c'était elle qui avait pris l'initiative sur le plan sexuel de notre relation. Je l'avais laissée choisir et déterminer le rythme. Il était étonnamment érotique qu'elle me saisisse

et qu’elle m’enlève ma chemise, qu’elle attire mon visage au sien. Mais cette nuit je ne pouvais pas me retenir. Je ne voulais pas me retenir.
La porte a cliqué en se refermant et j’ai saisi le bord de son t-shirt en tirant, lui laissant à peine le temps de lever les bras comme je le tirais par-dessus sa tête. J’ai jeté mon propre chemise par-dessus ma tête, en entendant le coton craquer et les coutures céder. Ses yeux brillaient, sa bouche outre-ouverte, son souffle court et léger. Le mien l’était aussi, ma respiration, mon coeur et mon sang rugissaient dans mes oreilles. J’ai arraché le reste de nos vêtements avec la même impétuosité et les ai jetés dans les piles de linge propre et sale sur le sol. Il y avait des livres et des papiers sur tout le lit, que j’ai écartés d’un revers de bras. Une seconde plus tard nous sommes atterris sur les draps défaits, enlacés, nous serrant comme si nous voulions nous tirer l’un à travers l’autre. Elle a gémit dans ma bouche et j’ai répondu, en sentant sa voix résonner dans mes cordes vocales,
une sensation plus intime que j’aie jamais ressenti auparavant. Elle s’est dégagée et a tendu le bras vers la table de nuit. Elle a ouvert le tiroir et a lancé un petit sac de pharmacie sur le lit devant moi. J’ai regardé dedans. Des préservatifs. Trojan. Douze, spermicides. Toujours sous cellophane. Je lui ai souri et elle m’a souri en retour comme j’ouvrais la boite.

Pendant des années, j’avais pensé à comment ça serait. Chaque jour, cent fois je l’avais imaginé. Certains jours, je n’avais pensé à pratiquement rien d’autre. Ca ne ressemblait à rien à quoi je n’étais attendu. Par certains côtés, c’était encore mieux. Par d’autres, c’était bien pire. Sur le moment, ça m’a semblé une éternité. Après, ça m’a paru s’être passé en un clin d’oeil. Après, je me sentais comme avant. Mais je me sentais aussi différent. Quelque chose avait changé entre nous. C’était étrange. Nous avons tous les deux été pudiques en remettant nos vêtements et en circulant dans la pièce, regards au sol, en évitant de nous regarder dans les yeux. J’ai emballé le préservatif dans un kleenex trouvé dans une boite derrière le lit, l’ai emporté dans la salle de bain, emballé de papier hygiénique et enfoncé profond dans la poubelle. Quand je suis revenu, Ange
était assise sur le lit et jouait avec sa Xbox. Je me suis assis doucement à côté d’elle et lui ai pris la main. Elle a tourné son visage vers le mien et m’a souri. Nous étions tous deux exténués, tremblants.
- Merci, a-t-elle dit.
Je n’ai rien répondu. Elle m’a regardé bien en face. Son sourire était immense, mais de grosse larmes roulaient sur ses joues. Je l’ai serrée contre moi et elle m’a aggripé.
- Tu es un homme bien, Marcus Yallow, a-t-elle murmuré. Merci.

Je ne savais pas quoi dire, mais je l’ai serrée dans mes bras aussi. Finalement, nous nous sommes séparés. Elle ne pleurait plus, mais elle souriait toujours. Elle a pointé ma Xbox du doigt, sur le sol à côté du lit. J’ai compris le message. Je l’ai ramassée, branchée et je me suis connecté. Toujours le même genre de choses. Beaucoup de emails. Les nouveaux billets des blogs que je suivais ont défilé. Du spam. Mon Dieu combien de spam je recevais. Ma boite suédoise était souvent utilisée comme adresse de retour pour du spam envoyé à des millions de comptes sur Internet, et tous les messages d’absence et les plaintes me revenaient à moi. Je ne savais pas qui faisait ça. Peut-être le DSI essayait-il de submerger ma boite aux lettres. Peut-être n’était-ce qu’une blague. Néanmoins, le Parti Pirate avait de bons filtres, et comme ils offraient 500 gigabytes d’espace disque à quiconque le demandait, je ne serais pas débordé au sens littéral avant un bon moment. J’ai filtré tout ça, en frappant la touche “Delete” de façon répétée.

J’avais une boite distincte pour le matériel qui arrivait encrypté avec ma clef publique, puisque c’était probablement lié à Xnet et sûrement sensible. Les spammers n’avaient pas encore compris que leurs mails publicitaires auraient eu l’air plus palusible encryptés, de sorte que pour le moment ça marchait bien. Il y avait quelques douzaines de messages chiffrés de membres de notre réseau de confiance. Je les ai lus rapidement — des liens vers des vidéos ou des photos de violences du DSI, des histoires à faire frémir de gens qui s’échappaient de justesse, des commentaires sur ce que j’avais blogué. Rien que d’habituel. Puis je suis tombé sur un message qui n’était encrypté qu’avec ma clef publique. Ca voulait dire que personne d’autre n’aurait pu le lire, mais que je n’avais aucune idée de qui l’avait écrit. Il prétendait venir de Masha, qui aurait aussi bien pu être un nom qu’un pseudonyme — impossible à déterminer.

> M1k3y,
> tu ne me connais pas, mais moi je te connais.
> j’ai été arrêtée le jour où le pont a sauté. Ils m’ont
> interrogée. Ils ont décidé que j’étais innocente. Alors
> ils m’ont proposé un travail : les aider à traquer les
> terroristes qui avaient assassiné mes voisins.
> Ca semblait un bon arrangement à l’époque. Je n’aurais

> pas imaginé que mon vrai travail serait d'espionner des
> gamins qui prenaient mal que leur ville se transforme en
> Etat policier.
> J'ai infiltré le Xnet le jour même de son lancement. Je
> suis dans ton réseau de confiance. Si je voulais trahir
> mon identité, je pourrais t'envoyer un mail depuis une
> adresse en laquelle tu as confiance. Trois adresses, en
> fait. Je suis totalement intégrée à ton réseau comme
> seule pourrait l'être un ado de 17 ans. Certains des
> mails que tu as reçus contiennent de l'intoxication
> soigneusement choisie par moi et mes officiers traitants.
> Ils ne savent pas qui tu es, mais ils se rapprochent.
> Ils continuent à brûler des gens et les retourner.
> Ils minent les réseaux sociaux et menacent des gosses
> pour en faire des informateurs. Il y a des centaines
> de gens qui travaillent pour le DSI à l'intérieur
> de Xnet en ce moment même. J'ai leurs noms, leurs
> pseudos et leurs clefs. Privées comme publiques.
> Dans les jours mêmes qui ont suivi le lancement
> du Xnet, nous avons travaillé à des failles de
> sécurité dans ParanoidLinux. Pour le moment elles
> sont limitées et sans conséquences, mais une
> pénétration est inévitable. Le jour où nous avons
> un trou de sécurité expoitable instantanément, tu
> es grillé.
> Je pense qu'on peut raisonnablement dire que si mes
> officiers traitants savaient que je suis en train de
> taper ceci, ils me garderaient dans un cul-de-bas-de-fosse
> à Guantanamo-sur-la-Baie jusqu'à ce que je sois une
> vieille femme.
> Quand bien même ils ne casseraient pas ParanoidLinux,
> il y a des versions de ParanoidLinux empoisonnées qui
> traînent partout. Les hachages de contrôlent ne
> correspondent pas, mais combien de gens vérifient
> les checksums ? En dehors de toi et moi ? Plein de ces
> gosses sont déjà morts, même s'ils n'en savent rien.
> Tout ce reste à faire pour mes officiers traitants,
> c'est déterminer le meilleur moment où t'arrêter pour
> que ça ait le meilleur impact possible dans les médias.
> Et ça arrivera plus tôt que tard. Crois-moi.
> Tu te demandes probablement pourquoi je te raconte
> tout ça.

> Moi aussi.
> Voici ce que je suis : je me suis engagée pour traquer
> des terroristes ; au lieu de ça, je me retrouve à espionner
> des Américains dont les opinions politiques déplaisent
> au DSI. Pas des gens qui complotent de faire sauter des
> ponts, mais des manifestants. Je ne peux pas continuer.
> Mais toi non plus, que ça te plaise ou non. Comme je
> disais, ce n'est qu'une question de temps avant que tu
> te retrouves couvert de chaînes sur Treasure Island.
> La question n'est pas si ça va arriver, mais quand.
> Alors j'en ai assez. Quelque part dans Los Angeles,
> il y a des gens. Ils disent qu'ils peuvent me
> garder en sécurité si je veux sortir d'ici.
> Je veux sortir d'ici.
> Je t'embarque, si tu veux venir aussi. Mieux vaut être
> un combattant qu'un martyr. Si tu veux venir avec moi,
> nous pourrons trouver une façon de triompher ensemble.
> Je suis bien autant intelligente que toi. Crois-moi.
> Qu'est-ce que tu en dis ?
> Voici ma clef publique.
> Masha.

En cas de doute, courir en cercle, crier et hurler. Vous connaissez ça ?
Ca n'est pas un très bon conseil, mais au moins c'est facile à suivre.
J'ai bondi du lit et j'ai marché de long en large. Mon coeur battait la chamade et mon sang chantant en une cruelle parodie de la façon dont je m'étais senti quand nous étions rentrés. Ceci n'était pas de l'excitation sexuelle, mais de la pure terreur.
- Quoi, a demandé Ange. Quoi ?
J'ai montré du doigt l'écran de mon côté du lit. Elle s'est roulée, a attrapé mon clavier et a effleuré le touchpad du bout de ses doigts.
Elle a lu en silence. Je faisais les cent pas.
- Ce doit être des mensonges, a-t-elle dit. Le DSI essaye de te faire paniquer.
Je l'ai regardée. Elle se mordait la lèvre. Elle n'avait pas l'air d'y croire.
- Tu penses ?
- Sûr. Ils ne peuvent pas t'avoir, alors ils essayent en utilisant Xnet.
- Mouais.
Je me suis rassis sur le lit. J'hyperventilais de nouveau.
- Décontracte-toi, a-t-elle dit. C'est juste de l'intox. Regarde.
Elle ne m'avait jamais pris mon clavier auparavant, mais il y avait une nouvelle sorte d'intimité entre nous. Elle a cliqué Répondre, et tapé:

> Bien essayé.
Elle écrivait au nom de M1k3y, maintenant, aussi. Nous étions ensemble d'une façon différente d'avant.
- Vas-y, signe. On verra bien ce qu'elle répond.
Je ne savais pas si c'était la meilleure idée possible, mais je n'en n'avais pas
de meilleure. J'ai signé et encrypté avec ma clef privée et avec la clef publique
que Masha avait fournie. La réponse a été instantanée.

> Je me doutais que tu dirais quelque chose de ce genre.
> Alors voici un hack auquel tu n'as pas pensé. Je peux
> établir un tunnel anonyme pour passer de la vidéo par
> DNS. Voici quelques liens vers des clips que tu pourrais
> vouloir voir avant de décider que je raconte n'importe
> quoi. Ces gens s'enregistrent les uns les autres, tout
> le temps, pour se prémunir contre une trahison. C'est
> facile de les mettre sur écoute quand ils s'écoutent
> les uns les autres.
> Masha.

En pièce jointe, il y avait le code source d'un petit programme qui avait l'air de faire exactement ce que Masha prétendait : télécharger de la vidéo à travers le protocole du Domain Name Service. Je vais donner un peu de contexte et expliquer quelque chose. En dernière analyse, tout protocole Internet n'est qu'une séquence de texte envoyée deci delà selon l'ordre préscrit. C'est un peu comme prendre un camion, y faire rentrer une voiture,
mettre une motocyclette dans le coffre de la voiture, attacher un vélo à la moto, et accrocher des patins à roulette sur le vélo. Sauf que là, c'est comme si on pouvait aussi bien accrocher le camion aux patins à roulette. Par exemple, prenons le Simple Mail Transport Protocol, ou SMTP, qui s'utilise pour envoyer des e-mails. Voici un exemple de conversation entre moi et le serveur mail, si je m'envoyais un message à moi-même:

> HELO littlebrother.com.se
250 mail.pirateparty.org.se Hello mail.pirateparty.org.se, pleased to meet you
> MAIL FROM:m1k3y@littlebrother.com.se
250 2.1.0 m1k3y@littlebrother.com.se… Sender ok
> RCPT TO:m1k3y@littlebrother.com.se
250 2.1.5 m1k3y@littlebrother.com.se… Recipient ok
> DATA354
Enter mail, end with "." on a line by itself

> When in trouble or in doubt, run in circles, scream and shout
> .
250 2.0.0 k5SMW0xQ006174 Message accepted for deliveryQUIT221 2.0.0 mail.pirateparty.org.se closing connection
Connection closed by foreign host.

La grammaire de cette conversation a été définie en 1982 par Jon Postel, l'un des héroïques pères fondateurs d'Internet, qui l'a utilisé pour faire tourner ce qui était littéralement les plus importants des serveurs d'Internet
sous son bureau à l'université de Southern California, du temps de l'ère paléolithique.

Maintenant, imaginons que nous connections un serveur mail à une session de chat.
Vous pourriez envoyer un message chat au serveur qui dirait
"HELO littlebrother.com.se"
et il répondrait
"250 mail.pirateparty.org.se Hello mail.pirateparty.org.se, pleased to meet you."
En d'autres termes, on pourrait avoir la même conversation par chat que l'on
a par SMTP. Avec les bons bidouillages, tout le système de serveur mail pourrait
se dérouler à l'intérieur d'un chat. Ou d'une session web. Ou n'importe quoi d'autre.
C'est ce que l'on appelle le "tunelling". Vous mettez le SMTP à l'intérieur d'un
"tunnel" de messagerie instantanée. Vous pourriez ensuite repasser le chat à
l'intérieur d'un tunnel SMTP, si vous vouliez que ça soit vraiment bizarre, tunnellant le tunnel dans un autre tunnel. En fait, tout protocole Internet est
susceptible de ce processus. C'est pratique, parce que si l'on est sur un réseau qui n'autorise que l'accès Web, on peut tunneller son mail dessus. On peut tunneller son peer-to-peer préféré. On peut même tunneller Xnet —
qui est lui-même un tunnel pour des dizaines de protocoles — dessus.

Le Domain Name Service est un protocole Internet ancien et intéressant, qui
remonte à 1983. C'est la façon dont votre ordinateur converti le nom d'un ordinateur — comme pirateparty.org.se — en une adresse IP que les ordinateurs

utilisent en réalité pour se parler les uns aux autres à travers Internet, comme 204.11.50.136. De façon générale, ça marche comme sur des roulettes, bien qu’il y ait des millions de rouages — chaque fournisseur d’accès à Internet fait tourner son propre serveur DNS, tout comme la plupart des gouvernements et beaucoup d’opérateurs privés. Ces machines DNS se parlent constamment les unes aux autres, s’envoyant des requêtes et y répondant de façon à ce que quelqu’obscur que soit le nom que vous fournissez à votre ordinateur, il soit en mesure de le traduire en un nombre.
Avant le DNS, il existait le fichier HOSTS. Croyez-le ou non, il y avait un unique document qui donnait la liste des noms et des adresses de chaque ordinateur connecté à Internet. Chaque ordinateur en avait une copie. Ce fichier a fini par devenir trop gros à utiliser, alors on a inventé le DNS et on l’a fait tourner sur le serveur qui vivait sous le bureau de Jon Postel. Il le personnel de nettoyage avait trébuché sur la prise, tout Internet aurait perdu la capacité de se retrouver lui-même. Ca n’est pas une blague. De nos jours, le DNS est omniprésent : chaque réseau a le sien, et tous ces serveurs sont configurés pour se parler entre eux et à tout utilisateur d’Internet.

Ce que Masha avait réalisé, c’était une façon de passer un système de streaming vidéo dans un tunnel DNS. Elle avait découpé la vidéo en milliards de petites morceaux et les avait cachés dans des messages DNS normaux. En faisant tourner son code, je pouvais télécharger la vidéo de tous ces serveurs DNS, à travers tout Internet, à une vitesse incroyable. Ca devait avoir l’air étrange sur les histogrammes de réseaux, comme si je cherchais l’adresse de tous les ordinateurs du monde. Mais ça avait deux avantages que j’ai tout de suite appréciés :

je
pouvais récupérer la vidéo en un clin d'oeil — à peine avais-je cliqué sur le premier lien, je recevais des images en plein écran, sans saccades ni interruptions — et je n'avais pas la moindre idée d'où elle était hébergée. C'était totalement anonyme. Au premier abord, je n'ai même pas
compris le contenu de la vidéo. J'étais totalement bluffé par l'intelligence de ce hack. Streamer de la vidéo sur du DNS ? C'était tellement malin et original que c'en était pratiquement pervers. Graduellement, j'ai commencé
à comprendre ce que je voyais. C'était une table de conférence dans une petite
salle dont un miroir recouvrait tout l'un des murs. J'avais été assis dans cette pièce: c'est là que Coupe-à-la-Serpe m'avait fait réciter mon mot de passe à haute voix. Il y avait cinq sièges confortables autour de la table, chacun avec une personne bien installée, tous en uniforme du DSI. J'ai reconnu le Généralde Corps d'Armée Graeme Sutherland, commandant du DSI dans
la zone de la Baie, ainsi que Coupe-à-la-Serpe. Les autres étaient de nouveaux
venus pour moi. Ils regardaient tous l'écran vidéo au bout de la table, sur lequel apparaissait un visage infiniement plus familier. Kurt Rooney était connu dans tout le pays pour être le stratège en chef du Président, l'homme qui
avait fait réélire le Parti pour son troisième mandat, et qui se dirigeait vers un quatrième. On l'appelait “Sans Pitié” et j'avais vu un jour des reportages sur la main de fer de laquelle il tenait ses employés, leur téléphonant, leur envoyant des messages par chat, scrutant chacun de leurs mouvements, contrôlant
toutes leurs actions. Il était vieux, avec un visage ridé, des yeux gris pâles et un nez applati avec de larges narines frémissantes et des lèvres fines, un
homme qui avait l'air de sentir en permanence une mauvaise odeur.
C'était l'homme sur l'écran. Il parlait, et tous les autres fixaient l'écran, chacun prenant des notes aussi vite qu'ils pouvaient taper, essayant de briller
à ses yeux.
- … disent que l'autorité les met en colère, mais nous devons montrer au pays que ce sont les terroristes, et non le gouvernement, dont ils devraient se plaindre. Vous avez compris ? La nation n'a pas d'amour pour cette ville. Pour autant qu'elle en ait quelque chose à faire, c'est une Sodome et Gomorhe

de pédés et d'athées qui ne méritent que de rôtir en enfer. La seule raison pour laquelle le pays s'intéresse à ce qui se dit à San Francisco, c'est parce qu'ils ont eu la bonne fortune de se faire faire sauter par des terroristes islamistes. Ces mouflets du Xnet approchent du point où ils finiront par nous
être utiles. Plus ils se radicalisent, plus le reste de la nation comprendra que le danger est partout.

Son audience a cessé de taper.
- Nous pouvons contrôler ça, je pense, a dit Coupe-à-la-Serpe. Nous homme à l'intérieur du Xnet se sont constitué un influence considérable. Les bloggeurs mandchouriens font tourner jusqu'à cinquante blogs chacun, saturent les canaux de chat, s'entrent-publient leurs liens respectifs, essentiellement en suivant la ligne de parti définie par ce M1k3y. Mais ils ont déjà démontré qu'ils pouvaient provoquer une action radicale, même lorsque M1k3y essaye de calmer les choses.

Le Général Sutherland a acquiescé.
- Notre plan est de les garder discrets jusqu'à un mois après les élections de mi-mandat. C'était notre plan à l'origine. Mais il semble…
- Nous avons d'autres idées pour les élections, a fait Rooney. C'est strictement
confidentiel, évidemment, mais vous devriez probablement éviter tous éviter
de voyager le mois qui précédera. Lâchez le Xnet dès maintenant, aussitôt que
possible. Tant qu'ils restent modérés, ils nous causent du tort. Forcez-les à se radicaliser.

La vidéo s'est terminée. Ange et moi nous sommes assis sur le lit, en regardant
l'écran. Ange s'est baissée et a relancé la vidéo. Nous l'avons regardée. C'était
encore pire la seconde fois.
J'ai écarté le clavier et je me suis levé.
- J'en ai assez d'avoir peur. Apportons ça à Barbara et qu'elle publie tout ! Mettons-le sur Internet. Qu'ils me fassent disparaître. Au moins que saurai ce qui m'arrivera. Au moins j'aurai un minimum de certitude dans ma vie !

Ange m'a agrippé, m'a serré dans ses bras et m'a bercé.
- Je sais, chéri, je sais. C'est terrible. Mais tu te concentres sur ce qui ne va pas et tu ignores le bon côté des choses. Tu as créé un mouvement. Tu as
dépassé les abrutis de la Maison Blanche, les escrocs en uniforme du DSI. Tu

t’es mis en position de mettre au grand jour toute la corruption du DSI. Bien
sûr qu’ils te pourchassent. Evidemment. Tu es aurais douté une seconde ? J’ai
toujours compté qu’ils le faisaient. Mais Marcus, n’oublie pas qui tu es.
Pense à ça. Tous ces hommes, ce fric, les flingues et les espions, et toi,
un lycéen en dix-sept ans, tu les bas à plate couture. Ils ne savent rien à
propos de Barbara. Ils ne savent rien sur Zeb. Tu leur as brouillé leurs systèmes
dans les rues de San Francisco et tu les as humiliés à la face du monde entier.
Alors cesse de t’appitoyer, d’accord ? Tu tiens la victoire.
- Mais ils sont sur le point de m’avoir. Tu as bien vu. Ils vont le jeter en
prison pour toujours. Même pas en prison. Ils me feront simplement disparaître,
comme Darryl. Peut-être encore pire. Peut-être qu’ils m’enverront en Syrie.
Pourquoi est-ce qu’ils me laisseraient à San Francisco ? Je suis une épine dans
leur pied tant que je suis aux USA.
Elle s’est assise sur le lit à mes côtés.
- Ouais, a-t-elle répondu, il y a ça.
- Il y a ça.
- Bon, tu sais ce qui nous reste à faire, n’est-ce pas ?
- Quoi ?
Elle a désigné le clavier du regard. Je voyais des larmes rouler sur ses joues.
- Non ! Tu es cinglée ! Tu penses que je vais m’enfuir avec je ne sais quelle
folle rencontrée sur Internet ? Une espionne ?
- Tu as mieux à proposer ?
J’ai envoyé une pile de linge en l’air d’un coup de pied.
- Très bien. Tout ce que tu voudras. Je vais lui parler.
- Parle-lui, a dit Ange. Dis-lui que toi et ta copine allez partir.
- Quoi ?
- Ferme-là, Ducon. Tu te crois en danger ? Je suis tout autant en danger,
Marcus. Ca s’appelle complicité. Si tu plonges, je plonge.
Son menton protubérait à un angle menaçant.
- Toi et moi — on est dedans ensemble, maintenant. Tu dois te mettre ça dans le
crâne.
Nous nous sommes assis ensemble sur le lit.
- A moins que tu ne veuilles pas de moi, a-t-elle dit au bout d’un moment,
d’une toute petite voix.

- Tu plaisantes, n’est-ce pas ?
- Est-ce que j’ai l’air de plaisanter ?
- En aucun pas je ne partirais volontairement sans toi, Ange. Je ne t’aurais jamais demandé de venir, mais je suis extatique que tu aies proposé.

Elle a souri et m’a lancé mon clavier.
- Envoie un mail à cette créature de Masha. Voyons ce que cette nana peut faire pour nous.

J’ai rédigé un mail, encrypté le message, et j’ai attendu la réponse. Ange me carressait avec son nez, m’a embrassé dans le cou, et nous sommes restés l’un contre l’autre. Quelque chose dans le danger et le pacte de partir ensemble – ça me faisait oublier l’aspect gênant du sexe, et m’excitait comme un fou. Nous étions à moitié nus quand le mail de Masha est arrivé:

> Vous êtes deux ? Pour l’amour du Ciel, comme si ça n’était
> pas déjà assez compliqué comme ça ! Je ne suis pas autorisée
> à sortir, sauf pour faire de l’observation de terrain après
> un gros coup du Xnet. Tu me comprends ? Mes officiers
> traitants surveillent chacun de mes mouvements, mais j’ai
> une laisse un peu plus longue si les Xnetters frappent un
> grand coup. Alors seulement, ils m’envoyent sur le terrain.
> Toi, organise quelque chose de spectaculaire. On m’y
> enverra. Je nous ferai sortir tous les deux. Tous les
> trois, si tu insistes. Mais que ça soit rapide,
> Je ne peux pas t’envoyer des tonnes de mails, compris ?
> Ils me surveillent. Ils se rapprochent de toi. Il ne te
> reste pas beaucoup de temps. Des semaines. Peut-être
> seulement des jours. J’ai besoin de toi pour sortir.
> C’est pour ça que je fais tout ça, au cas où tu te poserais
> la question. Seule, je ne pourrais pas sortir. Il me faut
> une grosse diversion du Xnet. Ca, c’est ton rayon.
> N’échoue pas, M1k3y, ou nous sommes morts tous les deux.
> Et ta nana avec nous.
> Masha.

Mon téléphone a sonné, nous faisant sursauter tous les deux. C’était ma mère, qui voulait savoir quand je rentrais à la maison. Je lui ai dait que j’étais en route. Elle n’a pas fait allusion à Barbara. Nous avions convenu de ne pas

aborder le sujet au téléphone. C'était une idée de mon père. Il pouvait devenir
tout aussi paranoïaque que moi.
- Il faut que j'y aille, ai-je dit.
- Nos parents vont…
- Je sais, ai-je répondu. J'ai vu ce que ça a donné quand mes parents m'ont cru mort. Me savoir en fuite ne va pas leur faire beaucoup mieux. Mais je préfère être en cavale qu'en prison. C'est ce que je pense. De toute manière,
une fois qu'on aura disparu, Barbara pourra publier sans crainte de nous attirer des ennuis.

Nous nous sommes embrassés sur seuil de sa chambre. Pas l'un de ces trucs sexy et
mouillés que nous faisions d'habitude quand nous nous séparions. Un baiser doux,
cette fois-ci. Un long baiser. Un baiser pour se dire au revoir.

Les trajets en BART incitent à l'introspection. Quand le train se balance et que
vous essayez d'éviter de regarder les autres passagers dans les yeux, et que vous
ne voulez pas lire des publicités pour la chirurgie esthétique, les micro-crédits
et les tests de SIDA, quand vous essayez d'ignorer les graffitis et de ne pas regarder de trop près les choses sur la moquette. Alors, votre esprit commence à
mouliner et à ruminer.
On se balance d'avant en arrière et l'esprit repasse sur tout ce qu'il a négligé,
rejoue le film de sa vie où on n'est pas le héros, mais un minable ou un pauvre type.
Le cerveau échaffaude des théories du genre : si le DSI voulait mettre la main au
colet de M1k3y, quelle meilleure manière que de l'attirer à découvert, de le faire
paniquer au point de se lancer dans une espèce de grosse opération publique de Xnet ?
Le cerveau propose ce genre de trucs même si le trajet ne dure que deux ou trois
arrêts. Quand on sort, et qu'on commence à bouger, le sang se met à circuler et
le cerveau se remet à vous aider. Parfois, le cerveau vous donne le

problème
avec sa solution.

Chapitre 18

Ce chapitre est dédié à la librairie multilingue Sophia Books, de Vancouver, un magasin divers et exaltant rempli de ce qu'il y a de meilleur dans les cultures populaires étranges et fascinantes de nombreux pays. Sophia se trouvait juste au coin de mon hôtel quand je suis venu à Vancouver donner une conférence à l'Université Simon Fraser, et les gens de Sophia m'ont envoyé un mail en avance pour me demander de passer et de signer leur stock quand j'étais dans le quartier. Quand je suis arrivé, j'ai toruvé un caverne d'Ali Baba d'oeuvres encore jamais vues dans un éventail de langues à vous donner le vertige, de la bande dessinée aux traités académiques épais, le tout présidé pour une équipe joyeuse (presque farceuse) qui aimait son travail de façon tellement palpable que ça contaminait chaque client qui passait le seuil.

Sophia Books: 450 West Hastings St., Vancouver, BC Canada V6B1L1 +1 604 684 0484

Des fois, ce que je préfère dans la vie, c'est mettre une cape et zones dans un hôtel, en faisant semblant d'être un vampire invisible alors que tout le monde me regarde avec des yeux ronds. C'est une histoire compliquée, mais pas du tout aussi étrange qu'on pourrait croire. Le milieu du Jeu de Rôle Grandeur Nature combine les meilleurs côtés de Donjon et Dragon avec ceux d'un club d'improvisation et d'une convention de science-fiction. Je conçois que ça puisse ne pas vous sembler aussi séduisant que ça m'était quand j'avais 14 ans.

Les meilleurs jeux sont ceux des camps scouts, hors de la ville : une centaine d'adolescents, garçons et filles, qui se débattent dans les bouchons du vendredi soir, en échangeant leurs histoires, en jouant à des jeux et en essayant de se faire mousser pendant des heures. Puis ils débarquent pour se retrouver debout dans l'herbe devant un groupe d'hommes et de femmes plus âgés en armures artisanales redoutables, bosselées et rayées, comme les armures devaient être jadis, et non comme on les voit dans les films, mais comme l'uniforme d'un soldat après un mois dans la cambrousse.

Ces gens étaient nominalement payés pour organiser les jeux, mais on ne se faisait recruter que si on était du genre à le faire gratuitement de toute manière. Ils nous avaient déjà répartis en équipes en fonction de questionnaires que nous avions remplis avant de partir, et nous avons reçus nos assignements, comme quand on se fait appeler par un camps avant de jouer au baseball. Alors, on recevait son briefing. C’était comme les briefings qu’on donne aux espions dans les films : voici votre identité, voici votre mission, voici les secrets que vous connaissez à propos de votre groupe. D’ici à ce que ce soit fini, il était l’heure de dîner : les feux flamboyaient, la viande cuisait en jutant, le tofu grillait sur des plaques (c’est le nord de la Californie, on ne fait pas l’impasse sur l’option végétarienne), et des manières de table que l’on ne pourrait décrire que par le terme de bestial. Les gamins les plus motivés se sentiraient déjà glisser dans leur personnage. A mon premier jeu, j’étais un sorcier. J’avais des paquets de graines qui représenaient mes sortilèges — quand j’en jetais un, je criais le nom du sort que je lançais – boule de feu, projectile magique, cone de lumière — et le joueur ou le « monstre » sur lequel je l’envoyais tombait à la renverse si je le touchais. Ou pas – parfois nous devions demander à un organisateur d’arbitrer, mais pour l’essentiel nous étions assez bons pour rester fair play. Pas du genre à ergoter sur le résultat des lancés de dés. A l’heure de se coucher, nous étions tous dans nos personnages. A 14 ans, je n’étais pas entièrement sûr de comment un sorcier devait parler, mais je pouvais m’inspirer de ce que j’avais vu dans des films et des romans.
Je parlais lentement, d’un ton mesuré, en gardant sur mon visage des expressions suffisamment mystiques, et en pensant à du mystique. La mission était complexe, il s’agissait de retrouver une relique sacrée volée par un ogre déterminé à soumettre le peuple de la contrée à ses quatre volontés. Ca n’était pas vraiment le plus important. Le coeur du problème, c’est que j’avais une mission

personnel, capturer un certain type de diablottin pour le servir d'animal magique
de compagnie, et que j'avais un ennemi secret, un autre joueur de mon équipe qui
avait tué ma famille quand j'étais enfant, un joueur qui ignorais que j'étais
revenu, déterminé à me venger. Quelque part, évidemment, il devait y avoir un
autre joueur entretenant des griefs semblables à mon encontre, de sorte que
même dans les moments de camaraderie, je gardais l'oeil ouvert pour un poignard
dans mon dos ou du poison dans la nourriture. Pendant les deux journées suivantes,
nous avons joué et déroulé l'intrigue. Certains moments du week-end se jouaient
comme cache-cache, d'autres ressemblaient plutôt à des excercices de survie en
milieu sauvage, d'autres encore tenaient du puzzle et du mot croisé. Les
organisateurs avaient fait un un travail magnifique. Et on se liait avec
les autres joueurs en accomplissant la quête. Darryl a été la cible de mon
premier meurtre, et j'y ai mis tout mon coeur, même si on était copains.
Brave type. Dommage que j'aie été forcé de le tuer.
Je lui ai balancé une boule de feu pendant qu'il cherchait un trésor après que
nous avons exterminé une bande d'Orcs, en jouant à papier-caillou-ciseaux avec
chacun pour déterminer qui triompherait à l'issu du combat. C'est bien plus
excitant que ce que l'on pourrait croire. Et c'était comme un camp d'été pour
les mordus de fiction. Nous parlions jusqu'à tard dans les tentes, en regardant
les étoiles, nous sautions dans la rivière quand nous avions chaud, et nous
baffions les moustiques. Nous devenions les meilleurs amis du monde, ou des
ennemis jurés.
Je ne sais pas pourquoi les parents de Charles l'on envoyé à ce Grandeur Nature.
Il n'était pas du genre à vraiment s'amuser à ça. Il était plus du genre à
arracher les ailes des mouches. Oh, peut-être pas à ce point. Mais il n'était
juste pas dans son élément, à courir en costume dans les bois. Il passait tout
son temps à faire la tête, en se moquant de tout et tous, essayant de nous

convaincre que nous ne nous amusions pas du tout. Vous avez certainement croisé cette catégorie de personne, le genre à mettre un point d'honneur à ce que tout le monde passe un moment abominable.
L'autre problème, avec Charles, c'est qu'il était imperméable au concept de simuler un combat. Quand on commence à courir dans les bois et à jouer à des jeux de guerre élaborés, on se retrouve facilement avec tellement d'adréaline dans le sang qu'on est prêt à arracher la gorge à quelqu'un. Ce n'est pas l'état d'esprit correct lorsque l'on a en main un simulâcre d'épée, de massue, de lance ou de quelqu'autre ustensile. C'est pourquoi personne n'est jamais autorisé à frapper qui ce que soit, sous aucune circonstance, pendant ces jeux. A la place, quand on se rapproche assez de quelqu'un pour combattre, on joue quelques tours de feuille-caillou-ciseaux, avec des modificateurs pour tenir compte de l'expérience, de l'armement et des conditions. Les organisateurs arbitrent les contentieux.
C'est tout à fait civilisé, et un peu étrange. On traque quelqu'un dans les bois, on le rattrape, on découvre ses dents, et on s'assied pour jouer une petite partie de roshambo. Mais ça marche — et tout reste sans danger et amusant.
Charles ne comprenait rien à ça. Je pense qu'il était parfaitement capable de comprendre que la règle interdisait le contact physique, mais il était simultanément capable de décider que cette règle n'avait pas d'importance, et qu'il n'en tiendrait pas compte. Les arbitres l'on remis à l'ordre un bon nombre de fois pendant le week-end, et il promettait toujours de s'en tenir aux règles, et il y revenait à chaque fois. C'était déjà l'un des gamins les plus grands, et il adorait vous plaquer au sol « accidentellement » à la fin d'une course-poursuite. Pas très marrant quand on se retrouve projeté sur un sol rocailleux dans la forêt.
Je venais de pourfendre Darrl dans une petite clairière où il cherchait un

trésor, et nous rigolions de extrême sournoiserie. Il allait faire le monstre – les joueurs tués pouvaient aller jour des monstres, de sorte que plus le jeu durait, plus il y avait de monstres à vous poursuivre ; que tout le monde pouvait continuer à jouer ; et que les batailles devenaient de plus en plus épiques.

C'est alors que Charles est sorti du bois derrière moi et m'a jeté au sol, en me projetant tellement fort que j'ai perdu le souffle pendant un moment.

- Je t'ai eu !, a-t-il hurlé.

Je ne le connaissais que de loin avant ça, et je n'avais jamais eu beaucoup d'estime pour lui, mais là j'étais prêt à tuer. Je me suis relevé lentement et je l'ai regardé, avec sa poitrine qui se gonflait et son sourire extatique.

- Tu es trop mort, a-t-il dit. Je t'ai totalement eu.

J'ai souri, et quelque chose dans mon visage m'a semblé anormal et douloureux.

J'ai touché ma lèvre supérieure. Elle était couverte de sang. Mon nez saignait
et ma lèvre était fendue, coupée sur une racine sur laquelle mon visage s'était
écrasé quand il m'avait plaqué au sol.

J'ai essuyé mon sang sur la jambe de mon pantalon et j'ai souri. J'ai fait comme
si tout ça était très drôle. J'ai ri un petit peu. Je me suis rapproché. Charles ne s'y est pas trompé. Déjà, il reculait, en essayant de disparaître dans les bois.

Darryl s'est déplacé sur son flanc. J'ai couvert l'autre côté. D'un seul coup, il
s'est tourné et s'est mis à courir. Le pied de Darryl a enveloppé sa cheville et
l'a envoyé rouler. Nous lui sommes sautés dessus, juste au moment où le sifflet
d'un arbitre a retenti. L'organisateur n'avait pas vu Charles me faire son sale
coup, mais il l'avait assez vu jouer pendant le week-end.

Il a renvoyé Charles à l'entrée du camp et l'a expulsé du jeu. Charles s'est plaint avec emphase, mais à notre satisfaction, l'arbitre n'a rien voulu savoir.

Une fois Charles parti, il nous a fait la lesson, à nous aussi, en nous disant que nos repésailles n'étaient pas plus justifiées que la provocation de Charles.

Ce n'était pas grave. Cette nuit-là, après la fin du jeu, nous avons tous pris des douches chaudes dans les dortoirs des scouts. Darryl et moi avons subtilisé

les vêtements et la serviette de Charles. Nous en avons fait un noeud et les avons jetés dans un urinoir. Nombreux ont été les garçon trop heureux de contribuer à les tremper. Charles avait été très enthousiaste avec ses plaquages. Je regrette de ne pas l'avoir contemplé lorsqu'il est sorti de sa douche et a découvert ses vêtements. C'est une décision douloureuse : est-ce qu'on court tout nu à travers le camp, ou est-ce qu'on défait le noeud serré et imbibé d'urine dans les vêtements pour s'en vêtir ?
Il a choisi la nudité. J'en aurais probablement fait autant. Nous nous sommes alignés sur le chemin menant des douches à la cabine où les bagages étaient entreposés et l'avons applaudi. J'étais à la tête de la ligne, et le premier à applaudir.

Les week-ends de camp scout n'arrivaient que trois ou quatre fois par an, ce qui nous causait, à Darryl et moi — et à beaucoup d'autres rôlistes — une sérieuse pénurie de GN dans nos vies. Heureusement, il y avait les jeux de Jour Maudit dans les hôtels de la ville. Jour Maudit est un autre GN, avec des clans de vampires rivaux et des chasseurs de vampires, et qui a ses propres règles tordues. Les joueurs utilisent des cartes pour résoudre l'issue des combats, de sorte que chaque échauffourée comprend une manche d'un jeu de stratégie avec des cartes.
Les vampires peuvent devenir invisibles en coisant leurs bras sur leur poitrine, et tous les autres joueurs doivent faire semblant de ne pas les voir, continuer leurs conversations sur leurs plans, et ainsi de suite. La vraie marque d'un bon joueur, c'est si il est assez honnête pour continuer à étaler ses secrets devant un ennemi « invisible » sans tenir compte qu'il est dans la pièce.

Il y avait quelques parties de Jour Maudit chaque mois. Les organisateurs des jeux étaient en bons termes avec les hôtels de la ville et ils faisaient savoir qu'il prendraient une dizaine de chambres non réservées le vendredi soir et les rempliraient de joueurs qui courreraient à travers l'hôtel, joueraient discrètement à Jour Maudit dans les couloirs, autour de la piscine, et ainsi de suite, mangeraient au restaurant de l'hôtel et payeraient pour le Wifi.
Ils organisaient la réservation le vendredi après-midi, nous envoyaient des messages, et nous allions directement de l'école à l'hôtel où ça se passait, en emportant nos sacs à dos, dormant six ou huit dans une chambre tout le week-end, nous nourissant de sucrerieset jouant jusqu'à trois heures du matin. C'était des jeux sains et sans dangers que nous parents approuvaient. Les organisateurs venaient d'une association de promotion de la lecture bien connue qui faisait tourner des atelier d'écriture pour la jeunesse, des ateliers de théâtre, et ainsi de suite. Ils avaient organisé ces jeux pendant dix ans sans incident. Tout était strictement sans alcool et sans drogue, pour éviter eux organisateurs de se faire arrêter sous prétexte de détournement de mineurs. Nous attirions entre une dizaine et une centaine de joueurs, selon le week-end, et nous le prix de quelques films, on pouvait avoir deux journées et demie d'amusement non-stop.
Un jour, toutefois, ils ont échoué dans un bloc de chambres au Monaco, un hôtel dans le Tenderloin qui s'adressait à des vieux touristes à sensibilité artistique, le genre d'endroit où chaque chambre a son aquarium à poissons rouges, où le hall d'entrée est rempli de beaux vieillards en vêtements chics, qui friment avec les résultats de leur chirurgie esthétique. Normalement, le Tout-Venant — notre terme pour ceux qui ne jouent pas — nous ignorait tout simplement, nous considérant comme des gamins désoeuvrés. Mais ce week-end, il se trouve que le

rédacteur d’un magazine de voyage italien résidait là, et il s’est intéressé à l’action. Il m’a coincé pendant que je rôdais dans le hall dans l’espoir de repérer le maître d’un clan ennemi, de me faufiler derrière lui et de boire son sang.
Je me tenais contre un mur, les bras croisés sur ma poitrine, invisible, quand il est venu à moi et m’a demandé, avec un fort accent, ce que mes amis et moi fabriquions dans l’hôtel ce week-end. J’ai essayé de le faire déguerpir, mais il n’y avait pas moyen de l’envoyer bouler. Alors je me suis dit que je pourrais aussi bien inventer n’importe quoi pour qu’il parte. Je n’aurais pas imaginé qu’il irait le publier. Je n’aurais vraiment pas imaginé que la presse américaine le reprendrait.
- Nous sommes ici parce que notre prince est mort, et nous sommes venus à la recherche d’un nouveau maître.
- Un prince ?
- Oui, j’ai dit en m’échauffant. Nous sommes du Vieux Peuple. Nous sommes venus en Amérique au 16ème siècle et nous avons notre propre famille royale qui vit dans les étendues sauvages de la Pensylvanie depuis. Nous vivons une vie simple dans les bois. Nous n’utilisons pas la technologie moderne. Mais le prince était le dernier de sa lignée et il est mort la semaine dernière. Une terrible maladie dégénérative l’a emporté. Les jeunes hommes de mon clan sont partis à la recherche des descendants de son grand-oncle, qui est parti rejoindre les modernes gens du temps de mon grand-père. Il est dit que sa descendance s’est multipliée, et nous allons retrouver les derniers de sa lignée et les ramener à leur domaine légitime.

je lisais beaucoup de romans de Fantasy. Ce genre d’histoires me venait facilement.
- Nous avons retrouvé une femme qui connaissait ces descendants. Elle nous a dit

que l’un d’entre eux résidait dans cet hôtel, et nous sommes venus le recontrer.

Mais nous avons été suivis par un clan rival qui voudrait nous empêcher de rapatrier notre prince, pour nous affaiblir et nous dominer plus facilement. C’est pourquoi il est vital que nous restions discrets. Nous ne parlons pas aux nouvelles gens si nous pouvons l’éviter. Cette conversation avec vous me gêne déjà considérablement.

Il m’a jeté un regard rusé. J’avais décroisé mes bras, ce qui me rendait « visible » aux vampires rivaux, dont l’une s’était lentement glissée vers nous. Au dernier moment, je me suis retournée et l’ai vue, les bras écarté, qui sifflait vers nous, dans le meilleur style vampire. J’ai écarté mes bras et j’ai sifflé moi aussi, puis je suis parti comme une flèche à travers le hall, en sautant un sofa et esquivant une plante en pot, avec elle à mes trousses. J’avais reconnu une retraite par un escalier qui descendait vers la salle de gymnastique du sous-sol; je m’y suis engouffré, et elle m’a perdu.

Je n’ai plus revu l’homme du week-end, mais j’ai raconté l’histoire à quelques-uns de mes camarades de GN, qui ont brodé sur le thème et ont trouvé plusieurs occasions de le répéter pendant le cours du week-end.

Le magazine italien avait un journaliste qui avait fait son mémoire de maîtrise sur les communautés amish technophobes dans la Pensylvani rurale, et elle a trouvé tout ceci extrêmement intéressant. Sur la base des notes et des interviews enregistrées que son patron avait rapporté de San Francisco, elle a écrit un article fascinant et émouvant sur ces jeunes membres d’une secte bizarre qui écumaient l’Amérique à la recherche de leur « prince ». Vraiment, les gens publient n’importe quoi, de nos jours.

Mais le problème, c’est que ce genre d’histoires se font reprendre et republier.
D’abord il y a eu les bloggers italiens, puis quelques bloggers américains. Des gens ont commencé à signaler avoir « apperçu » le Vieux Peuple à travers tout le pays, encore que je n’aie jamais su si c’étaient de pures inventions ou si d’autres personnes jouaient au même jeu.
Tout ça a remonté la chaîne alimentaire des médias jusqu’au New York Times, qui, malheureusement, avait une appétence malsaine pour la vérification des faits.
Le reporter qu’ils ont assigné à l’affaire a remonté la piste jusqu’à l’hôtel Monaco, qui l’a mis en rapport avec les organisateurs du GN, qui ont expliqué toute l’histoire en se tordant de rire.
A partir de ce moment-là, le GN a perdu beaucoup de son lustre. Nous sommes devenus les pires mythomanes de la nation, des menteurs pathologies pathétiques.
La presse que nous avions par inadvertance incitée à couvrir l’histoire du Vieux Peuple essayaient maintenant de se refaire une virginité en ressassant à quel point les rôlistes étaient incroyablement dérangés, et c’est alors que Charles a fait savoir à tout le monde que Darryl et moi étions les pires drogués de GN de toute la ville. Ca n’a pas été une saison agréable. Il y en avait dans la bande qui s’en fichaient, mais pas nous. Les moqueries étaient sans pitié. Charles dirigeait le choeur. Je trouvais des canines en plasique dans mon sac, et les ados qui passaient dans le hall faisaient « bouaaahhh bouah » comme les vampires dans les BDs, ou parlaient avec de faux accents transylvaniens quand j’étais dans le coin.
Nous sommes passés à ARG peu après. C’était encore plus amusant d’une certaine façon, et bien moins bizarre. Mais de temps en temps, ma cape et les week-ends dans les hôtels me manquaient.

Le contraire de l’esprit d’escalier, c’est cette façon dont les moments

gênants
de la vie reviennent nous hanter même longtemps après. Je me souvenais de chacune
des stupidités que j’avais jamais faite ou dite, je pouvais les invoquer avec une parfaite clarté. A chaque fois que j’avais le bourdon, je me rappelais naturellement les autres fois où je m’étais senti ainsi, un hit-parade d’humiliations qui défilaient l’une après l’autre dans mon esprit. Comme j’essayais
de me concentrer sur Masha et sur ma fin tragique imminente, l’incident du Vieux
Peuple est revenu me visiter. J’avais eu un sentiment analogue alors, quand les
organismes de presse avaient repris l’histoire les uns après les autres, et que
la probabilité que quelqu’un se rende compte que c’était nous qui avions raconté
ces salades à ce stupide rédacteur italien en jeans de designers aux coutures
élaborées, chemise sans col et lunettes en métal surdimensionnées. Il y a une
alternative à ruminer ses erreurs. On peut en tirer les leçons.
C’est une bonne théorie, en tout cas. Peut-être que la raison pour laquelle le
subconscient conjure tout ces fantômes misérables, c’est qu’ils doivent faire leur deuil avant de pouvoir reposer en paix dans l’au-delà de l’humiliation.
Mon subconscient revenait tout le temps avec des fantômes dan l’espoir que je
fasse quelque chose pour les faire reposer en paix.
Sur tout le trajet du retour, j’ai tourné sur ce souvenir et sur ce que je ferais de « Masha » au cas où elle essayait de me rouler. Il me fallait une issue de secours.
Et le temps que j’arrive à la maison — pour me noyer dans les étreintes mélancoliques de mes parents — j’avais trouvé.

Le truc consistait à minuter l’événement pour que ce soit trop rapide pour que
le DSI s’y prépare, mais qu’il y ait assez de préavis pour que le Xnet y soit représenté en force. Il devait y avoir trop de monde pour que
l’on puisse tous nous arrêter, mais que ça s’organise à un endroit où la presse nous
verrait, nous et les adultes, de sorte que le DSI n’irait pas simplement nous

gazer comme l’autre fois. Il fallait trouver quelque chose qui soit aussi spectaculaire pour les médias que la lévitation du Pentagone. Il fallait organiser quelque chose autour duquel tout le monde pourrait se rallier, comme les 3000 étudiants de Berkeley qui refusaient de laisser l’un des leurs emmené dans un fourgon de police. Il fallait que la presse soit présente, prête à rapporter ce que ferait la police, comme à Chicago en 1968. Ca serait délicat.
Le lendemain, j’ai fait le mur une heure avant la fin des cours, en utilisant les techniques habituelles pour m’évader, sans me soucier si ça déclancherait un nouveau système de vérification du DSI qui enverrait une note à mes parents.
D’une façon ou d’une autre, après la journée du lendemain, les ennuis que je pourrais avoir à l’école seraient bien le dernier soucis de mes parents.
J’ai retrouvé Ange chez elle. Elle s’était extraite du lycée encore plus tôt, mais elle avait simplement donné tout un spectacle de ses crampes et avait fait semblant d’être sur le point de tourner de l’oeil, et on l’avait renvoyé chez elle.
Nous avons commencé à annoncer la nouvelle sur Xnet. Nous avons l’avons envoyée par mail à quelques amis de confiance, et par chat à nos listes de correspondants.
Nous avons écumé les pontons et les villes de Pillage Mécanique que passé le mot à nos partenaires de jeu. Donner juste assez d’information pour qu’ils viennent sans trahir notre plan au DSI était délicat, mais il m’a semblé avoir trouvé un bon équilibre.

> DEMAIN VAMPMOB
> Si vous êtes goth, mettez vous habits du dimanche.
> Si vous n’êtes pas goth, trouvez un goth et
> empruntez des habits. Pensez en vampire.
> Le jeu commence à 8 heures précises. PRÉCISES.
> Venez et préparez-vous à vous répartir en équipes.
> Le jeu dure 30 minutes, comme ça vous aurez tout le
> temps d’aller en cours après.
> Le lieu sera révélé demain. Envoyez votre clef

> publique à m1k3y@littlebrother.pirateparty.org.se
> et regardez vos messages à 7 heures pour les nouvelles.
> Si c’est trop tôt pour vous, restez debout toute la
> nuit. C’est ce que nous allons faire de notre côté.
> Je vous garantis que ce sera ce que vous ferez de plus
> marrant de toute l’année. Croyez-moi.
> M1k3y

Ensuite j’ai envoyé un court message à Masha :
> Demain.
> M1k3y.

Une minute plus tard, elle a renvoyé:
> Je m’en doutais. VampMob, hein ? Tu travailles vite.
> Tu porteras un chapeau rouge. Voyage léger.

Qu’est-ce qu’on met dans ses bagages quand on part en cavale ? J’avais transporté assez de sacs pendant des camps scouts pour savoir que chaque gramme que l’on s’ajoute scie les épaules avec toute la force écrasante de la gravité à chaque pas que l’on fait — ce n’est pas seulement un gramme, c’est un gramme que l’on porte sur des millions de pas. C’est une tonne.
- Exactement, a dit Ange. C’est malin. Et on ne transporte jamais plus de trois jours de vêtements, non plus. On peut toujours faire la lessive dans un évier.
Mais vaut une tache sur un t-shirt qu’une valise trop lourde ou trop grosse pour tenir sous un siège d’avion.

Elle avait sorti un sac de messager en nylon ballistique qui barrait sa poitrine, passant entre ses seins — ce qui me faisait transpirer un petit peu — et reposait en diagonale dans son dos. Il y avait plein de place dedans, et elle l’avait posé sur le lit. En ce moment, elle empilait les vêtements à côté.
- Je suppose que trois t-shirts, une paire de pantalons, une paire de shorts, trois jeux de sous-vêtements, trois paires de chaussettes et un sweater suffiront.

Elle a vidé son sac de gym pour en sortir la trousse de toilette.
- Il faudra que je me rappelle d’y mettre ma brosse à dents demain matin avant d’aller au Centre Civique.

C'était impressionant de la voir faire ses bagages. Elle était sans pitié. C'était affolant, aussi — ça me faisait réaliser que le lendemain, je partais. Peut-être pour longtemps. Peut-être pour toujours.

- Est-ce que j'emporte ma Xbox ? a-t-elle demandé. J'ai des tonnes de trucs sur le disque dur, des notes, des dessins et des e-mails. Je ne voudrais pas que ça tombe dans de mauvaises mains.
- Tout est encrypté, ai-je répondu. C'est standard avec ParanoidLinux. Mais à part ça, laisse ta Xbox, il y en aura autant qu'on voudra à Los Angeles. Crée-toi simplement un compte au Parti Pirate et envoie-toi une image du disque dur. Je vais en faire autant quand je rentrerai chez moi.

Elle a ainsi fait, et a lancé l'envoi du mail. Ca prendrait quelques heures pour que toutes ces données se glissent à travers le réseau WiFi des voisins et vole vers la Suède.
Elle a alors fermé le rabat de son sac et a tiré les sangles de compression. C'était quelque chose de la taille d'un ballon de football qu'elle avait maintenant sur le dos, que j'ai contemplé avec admiration. Elle pouvait se promener dans la rue avec ça sur l'épaule et personne n'y regarderait à deux fois — elle avait l'air en route pour le lycée.
- Une dernière chose, a-t-elle fait, et elle s'est penchée vers la table de nuit pour en prendre les préservatifs. Elle en a sorti une bande de la boite, a ouvert le sac et les y fourrés, puis m'a donné une claque sur les fesses.
- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?
- Maintenant, on va chez tes parents et on prépare tes affaires. Il serait temps que je rencontre tes parents, non ?

Elle a abandonné son sac un milieu des piles de vêtements et d'effets divers qui

jonchaient le sol. Elle était prête à tourner le dos à tout ça et partir simplement
pour reser avec moi. Juste pour soutenir notre cause. Ca m'a donné l'impression
d'être courageux moi aussi.

Ma mère était déjà à la maison quand je suis arrivé. Elle avait son ordinateur
portable ouvert sur la table de la cuisine et répondait à des e-mails tout en parlant dans un casque téléphonique qui y était connecté, et elle aidait un malheureux et sa famille, originaires du Yorkshire, à s'acclimater à la vie en Louisianne.
J'ai passé le seuil et Ange m'a suivi, souriant comme une folle, mais serrant ma main tellement fort que j'ai senti mes os frotter les uns contre les autres.
Je ne sais pas ce qui l'inquiétait tellement. Ce n'est pas comme si elle allait passer énormément de temps avec mes parents après, même s'ils ne s'entendaient pas.
Ma mère a raccroché quand nous sommes arrivés.
- Salut Marcus, a-t-elle dit en m'embrassant sur la jour. Et qui est-ce là ?
- Maman, je te présente Ange. Ange, voici ma mère Lillian.
Ma mère s'est levée et a étreint Ange.
- Je suis ravie de vous rencontrer, ma chère, a-t-elle dit en la détaillant de la tête aux pieds.
Ange avait l'air assez acceptable, je pense. Elle s'habillait bien, avec discrétion, et on voyait rien qu'à la regarder à quel point elle était intelligente.
- C'est un plaisir de faire votre connaissance, Madame Yallow, a-t-elle répondu.
Elle avait l'air confiante et assurée. Elle s'en tirait bien mieux que quand j'avais rencontré sa mère.
- Appelle-moi Lillian, a-t-elle répondu. Elle scrutait chaque détail. Est-ce que vous rester à dîner ?
- Avec grand plaisir, a-t-elle fait.
- Est-ce que vous mangez de la viande ?
Ma mère s'était acclimatée à la vie en Californie.
- Je mange de tout ce qui ne me mange pas d'abord.
- C'est une droguée de sauces fortes, ai-je dit. On pourrait lui servir des vieux
pneus, elle les mangerait du moment qu'elle pourrait les faire nager dans le salsa.
Ange m'a frappé sur l'épaule.

- Je m’apprétais à commander du thai, a fait ma mère. Je vais ajouter quelques
plats à cinq chili à notre commande.
Ange a remercié poliment et ma mère s’est activée dans la cuisine, en sortant
des verres de jus de fruit et des plateaux de buiscuits, et en demandant à trois
reprises si nous voulions du thé. J’ai gloussé un peu.
- Merci Maman, ai-je dit. Nous allons monter quelques instants.
Ma mère a plissé les yeux une seconde, puis a souri à nouveau.
- Bien sûr, a-t-elle répondu. Ton père va rentrer dans une heure, nous passerons
à table à ce moment.
Toutes mes affaires de vampire étaient rangées dans le fond de mon placard. J’ai
laissé Ange les trier pendant que je choisissais des vêtements. Je n’allais jamais
qu’à Los Angeles. Il y avait des magasins là-bas, avec tous les vêtements dont
j’aurais besoin. Il ne me fallait rassembler que trois ou quatre de mes t-shirts
préférés et ma meilleure paire de jeans, un tube de déodorant, et un rouleau de
fil dentaire.
- L’argent !, me suis-je exclamé.
- Oui, a-t-elle répondu, je pensais vider mon compte en banque quand on passerait
devant un distributeur en rentrant. Je dois avoir dans les cinq cents dollars
d’économies.
- Tout ça ?
- A quoi veux-tu que je dépense mon argent ? Depuis l’introduction du Xnet, je
n’ai plus eu de frais de communication.
- Je pense que j’ai trois cents dollars, à peu près.
- Eh bien, tu vois. Récupère-les en allant au Centre Civique demain matin.
J’avais un gros sac à livres quand j’utilisais quand je devais transporter
beaucoup de matériel à travers la ville. C’était plus discret que mon sac de
camping. Ange passait toutes mes piles en revue sans merci et les réduisait à
ce qu’elle préférait.
Une fois tout empaqueté et rangé sous mon lit, nous nous sommes assis
tous les deux.

- On va devoir se lever vraiment tôt demain matin, a-t-elle annoncé
- Oui, ça sera une rude journée.

Notre plan consistait à envoyer des messages contenant différents faux rendez-vous pour la VampMob, qui enverraient les gens à des endroits discrets tous à cinq minutes de marche du Centre Civique. Nous avions découpé des stencils pour peinture en spray qui disaient simplement:
VAMPMOB CENTRE CIVIQUE –>
que je peindrais à chacun des rendez-vous vers cinq heures du matin. Ca empêcherait le DSI de boucler le Centre Civique avant que nous y soyions. Mon script pour envoyer les mails était prêt à envoyer les messages à sept heures — je n’aurais qu’à laisser ma Xbox tourner en partant.
- Combien de temps… Sa voix s’est éteinte.
- Je me demande aussi, ai-je répondu. Ca pourrait prendre un bout de temps, j’imagine.
Mais qui sait ? Avec l’article de Barbara qui va sortir…
J’avais aussi préparé un mail pour elle qui s’enverrait le lendemain matin.
- Peut-être que nous serons des héros dans deux semaines.
- Peut-être, a-t-elle fait en soupirant.
J’ai passé mon bras autour d’elle. Ses épaules se secouaient.
- Je suis terrorisé, ai-je fait. Je pense que ce serait cinglé de ne pas être terrifié.
- Oui, a-t-elle répondu.
- Oui.
Ma mère nous a appelé pour dîner. Mon père a serré la main à Ange. Il était mal rasé et avait l’air inquiet, comme il était depuis que nous étions allés voir Barbara, mais rencontrer Ange a faire ressortir un petit apperçu de sa personnalité. Elle l’a embrassé sur la joue et il a insisté pour qu’elle l’appelle Drew.
Le dîner s’est en fait très bien passé. La glace s’est brisée quand Ange a sorti son mélangeur de sauce forte et assaisonné son assiette, et nous a expliqué les Scoville.
Mon père a goûté une bouchée de sa nourriture et a titubé vers la cuisine

en râlant
pour boire deux litres de lait. Croyez-le ou non, ma mère y a quand même goûté malgré
tout et a donné tous les signes qu'elle adorait ça. Ma mère était, semble-t-il, une
prodige insoupçonnée des épices, un talent né.
Avant de partir, Ange a insisté pour offrir son mélangeur à a mère.
- J'en ai un autre chez moi, a-t-elle dit.
Je l'avais vue l'emballer dans son sac à dos.
- Vous m'avez l'air du genre de femme qui devrait en avoir un.

Chapitre 19

Ce chapitre est dédié à la librairie des presses du MIT, un magasin auquel j'ai rendu visite à chaque voyage à Boston depuis les dix dernières années. Le MIT est, évidemment, l'un des point d'origine de légende de la culture nerd, et la librairie du campus tient son rang face aux attente que j'avais quand j'y ai mis le pied pour la première fois. Outre les titres merveilleux que publient les presses du MIT, la librairie offre une revue de toutes les publications high-tech du monde, des zines de hackers comme "2600″ aux grosses anthologies académiques sur la conception de jeux vidéo. C'est l'une de ces boutiques où je dois leur demander de me faire livrer mes achats chez moi parce qu'ils ne tiennent pas dans ma valise.
MIT Press Bookstore: Building E38, 77 Massachusetts Ave., Cambridge, MA USA 02139-4307 +1 617 253 5249

Voici le mail qui est parti à sept heures le lendemain matin, pendant qu'Ange et moi écrivions "VAMP-MOB CENTRE CIVIQUE –>" au spray de peinture à des emplacements stratégiques de la ville.

> RÈGLES DE LA VAMPMOB
> Vous faites partie d'un clan de vampires diurnes.
> Vous avez découvert le secret pour survivre à la
> terrible lumière du jour. Le secret est le
> cannibalisme : le sang d'un autre vampire vous
> donne la force d'aller parmi les vivants.
> Vous devez mordre autant de vampires que vous
> pouvez pour rester en jeu. Si pendant une minute
> vous ne mordez personne, vous êtes éliminé.
> Si vous êtes éliminé, vous retournez votre chemise
> et vous devenez arbitre — suivez deux ou trois
> vampires et assurez-vous qu'ils marquent leurs
> morsures chaque minute.
> Pour mordre un autre vampire, vous devez dire
> "Mors !" cinq fois avant eux. Donc vous courez
> sus à un vampire, vous le regardez dans les yeux

> et vous criez “Mors mors mors mors mors”, et si
> vous y arrivez avant lui, vous vivez et il se
> transforme en poussière.
> Vous et les autres vampires que vous rencontrerez
> à votre rendez-vous formez une équipe. Ils sont
> votre clan. Leur sang ne vous nourrit pas.
> Vous pouvez devenir “invisible” si vous restez
> immobile avec les bras croisés sur la poitrine.
> On ne peut pas mordre les vampires invisibles,
> et eux ne peuvent pas mordre non plus.
> Ce jeu se base sur la confiance. Le but est de
> s’amuser et de se sentir vampire, pas de gagner.
> La fin du jeu sera annoncée par bouche à oreille
> quand les vainqueurs commenceront à sortir du lot.
> Les organisateurs vont lancer une campagne de rumeur
> parmi les joueurs quand le moment sera venu. Diffusez
> la rumeur aussi vite que vous pourrez et attendez le
> signal.
> M1k3y.
> Mors mors mors mors mors !

Nous espérions que des centaines de personnes viendraient jouer à la Vampmob.

Nous avions envoyé environ deux cents invitations chacun. Mais quand je me suis redressé d’un coup à quatre heures du matin et que j’ai attrapé ma Xbox, il y avait 400 réponses. Quatre cents. J’ai donné les adresses à mon script et je me suis glissé dehors. J’ai descendu les escaliers, en écoutant mon père ronfler et ma mère se retourner dans leur lit. J’ai verrouillé la porte derrière moi. A 4:15, la colline de Potrero était aussi tranquille que la campagne. Il y avait des rumeurs de traffic au loin, et une fois, une voiture m’a dépassé.

Je me suis arrêté à un distributeur de billets et j’ai retiré 320 dollars en billets de 20, les ai roulés et mis un elastique autour, puis j’ai enfoncé le rouleau dans une poche à fermeture éclair en bas de la cuisse de mes pantalons de vampire. Je portais de nouveau ma cape, une chemise à jabot, et des pantalons de smoking que j’avais bricolés pour qu’ils aient assez de poches pour toutes mes affaires. J’avais des bottes pointues avec des bouches à crânes d’argent, et j’avais caché mes cheveux sous une perruque noire. Ange

apportait
le fond de teint blanc et avait promis de me maquiller les yeux et de me faire
les ongles en noir.
Pourquoi pas ? Quand est-ce qu'on aurait de nouveau l'occasion de se déguiser
comme ça ?
Ange m'a rencontré devant chez elle. Elle portait aussi son sac à dos, avec des bas résille, une robe de goth lolita chiffonée, du fond de teint blanc, un maquillage de kabuki sophistiqué sur les yeux, et ses doigts et sa gorge débordaient de bijoux argentés.
- Tu es magnifiques !, nous sommes-nous exclamés à l'unisson, et nous avons
ri en filant dans les rues, les sprays de peinture dans nos poches.

En surveillant le Centre Civique, je me suis demandé ce que ça donnerait quand 400 participants de la VampMod convergeraient dessus. Je les
attendais dans les dix minutes, devant la Mairie. La grande place se remplissait
déjà de pendulaires qui évitaient soigneusement les sans-abris qui y mendiaient.
J'ai toujours détesté le Centre Civique. C'est une collection d'énormes bâtiments
en forme de gâteaux de mariage : tribunaux, musées, et des bâtiments administratifs
comme la Mairie. Les trottoires y sont larges et les bâtiments, blancs. Dans les
guides de tourisme de San Francisco, ils arrivent à le photographier pour que ça
ait l'air de l'Epcot Center, futuriste et austère. Mais de près, c'est sinistre et sordide. Les sans-abris dorment sur les bancs. Le district est vide dès six heures du soir, à l'exception des ivrognes et des drogués, parce qu'avec une unique
sorte de bâtiments là, il n'y a aucune raison valable pour que quiconque s'y attarde
le soir tombé. Ca ressemble plus à un hyper-marché qu'à un quartier de ville, et les
seuls commerces qu'il y ait sont les crédits pour les libérations sous caution et
les magasins d'alcools, boutiques qui se servent les familles des escrocs qui passe

en jugement et les pauvres gens qui en font leur foyer pour la nuit.
J’ai commencé à vraiment comprendre tout ceci en lisant l’interview d’une vieille planificatrice urbaine fantastique, une femme nommée Jane Jacobs, qui était la première personne à vraiment mettre le doigt sur le problème de découper les villes avec des autoroutes, entasser les pauvres dans des blocs d’habitation, et utiliser les lois d’urbanistique pour contrôler étroitement qui fait quoi et où.
Jacobs expliquait que les vraies villes sont organiques et qu’elles sont très diverses — riches et pauvres, blancs ou bruns, Anglo-saxons ou Mexicains, commerces et résidences, et même industries. Un quartier de ce genre a toutes sortes de gens qui le traversent à toutes heures du jour et de la nuit, de sorte que les commerces répondent à tous les besoins, qu’il y a des gens tout le temps, qui sont comme les yeux de la rue. C’est un sentiment connu. Si l’on se promène dans les vieux quartiers, on les trouve plein des boutiques les plus jolies, de gens en complets ou en haillons à la mode, de restaurants huppés et de cafés branchés, peut-être un petit cinéma, de maisons avec des décorations peintes élaborées.
Bien sûr, il pourrait y avoir aussi un Starbucks, mais il y aura aussi un marché aux fruits impeccable et une fleuriste qui aurait l’air d’avoir trois cents ans et élaguerait soigneusement les fleurs à ses fenêtres. C’est tout le contraire d’un espace planifié comme un hyper-marché. On s’y sent comme dans un jardin anglais ou même dans un bois: comme si les choses avaient poussé d’elles-mêmes.
On n’aurait pas pu faire plus différent de ceci que le Centre Civique. J’avais lu une interview de Jacobs où elle parlait des vieux quartiers que l’on avait démolis pour le construire. Ca avait été précisément la sorte de quartier qui s’étaient développés sans permission, sans plan et sans raison.
Jacobs disait qu’elle avait prédit qu’en quelques années, le Centre Civique serait devenu l’un des pires quartiers de la cité, une ville fantôme la nuit, un endroit qui ne nourrirait qu’une maigre pousse de commerces d’alcool

minables et de motels pouilleux. Dans l'interview, elle ne semblait très contente que le temps lui ait donné raison ; elle avait l'air de parler d'un ami mort quand elle décrivait ce qu'était devenu le Centre Civique.
C'était maintenant l'heure de point, et le Centre Civique était aussi animé qu'il pouvait l'être. Le BART du Centre Civique sert aussi de station pour les correspondances avec les lignes de trolleybus municipales, de sorte que si l'on doit passer de l'une à l'autre, c'était là qu'on le fait. A huit heures, il y avait des milliers de personnes qui émergeaient des escaliers, qui s'y enfonçaient, qui montaient ou débarquaient de taxis et de bus. Ils se serraient aux postes de garde du DSI devant les différents bâtiments administratifs, et contournaient les brutes aggressives. Ils sentaient tous le shampoing et l'eau de Cologne, frais sortis de la douche et engoncés dans leurs costumes de travail, balançant des sacs pour laptops et des cartables. A huit heures, le Centre Civique bruissait d'activité.
Alors, les vampires sont entrés en scène. Quelques dizaines sont arrivés en descendant Van Ness, d'autres en remontant le Market. D'autres encore par l'autre côté de Market. Et encore d'autres de Van Ness. Ils se glissaient autour des bâtiments, portant leur fond de teint blanc, de l'eyeliner noir, des vêtements noirs, des vestes de cuir, d'énormes bottes. Des mitaines en résille. Ils ont commencé à remplir la place. Quelques-uns des businessmen les ont remarqués en passant et ont détourné le regard, ne voulant pas laisser ces types bizarres entrer dans leur réalité personnelle alors qu'ils pensaient aux quelconques idioties qu'ils allaient devoir traverser pendant huit heures. Les vampires ont flâné, sans savoir quand le jeu commancerait. Ils s'étaient massés en plusieurs grands groupes, comme une marée noire à l'envers où tout le noir se concentrerait en un endroit. Beaucoup d'entre eux portaient des chapeaux anciens, melons ou haut-de-forme. Beaucoup des filles étaient en élégants costumes de servantes gothic lolita avec de gigantesques talons.
J'ai essayé d'estimer leur nombre. Deux cents. Puis, cinq minutes plus tard, c'était trois cents. Quatre cents. Ils continuaient à défiler. Les vampires avait rameuté leurs amis.
Quelqu'un m'a attrapé les fesses. Je me suis retourné et j'ai vu Ange, qui riait tellement fort qu'elle se tenait les côtes, pliée en deux.
- Regarde-moi ça, mon Dieu, regarde-moi ça !, a-t-elle hoqueté.
La place était deux fois plus fréquentée que quelques minutes avant. Je n'avais aucune idée de combien il y avait de Xnetters, mais un bon millier d'entre eux venaient d'arriver à ma petite fête. Seigneur.
Le DSI et les flics du SFPD commençaient à tourner autours de nous, en parlant dans leurs radios et en se regroupant. J'ai entendu une sirène au loin.
- Bon, ai-je fait en prenant Ange par le bras. Bien, allons-y.

Nous nous sommes tous les deux glissés dans la foule et dès que nous avons recontré nos premiers vampires, nous avons tous les deux dit, bien fort, “Mors mors mors mors mors !”. Ma victime était une fille tétanisée — mais mignonne — avec des toiles d’araignée dessinées sur les mains et du mascara qui lui dégoulinait sur les joues. Elle a dit “Et merde”, et s’est éloignée, prenant acte de ce que je l’avais eue.
Le cri de “Mors mors mors mors mors” s’était propagé aux vampires les plus proches. Certains d’entre eux s’attaquaient les uns les autres, d’autres couraient pour trouver un couvert où se cacher. J’avais ma victime pour la minute, alors je me suis retiré en utilisant les non-joueurs pour me dissimuler. Tout autours de moi, le cri de “Mors mors mors mors mors”, les exclamations, les rires et les jurons. Le bruit se répendait comme un virus dans la foule. Tous les vampires savaient maintenant que le jeu était lancé, et ceux qui s’étaient massés ensemble tombaient comme des mouches.
Ils riaient, s’époussetaient et se retiraient, en donnait des indices aux vampires encore en jeu que la partie continuait. Et d’autres vampires arrivaient à chaque seconde.
Huit heures seize. Il était temps d’attraper un nouveau vampire. Je me suis accroupi et je me suis avancé à travers les jambes des passants qui se dirigeaient vers les escaliers du BART. Ils sursautaient de surprise et se contorsionnaient pour m’éviter. J’avais mes yeux fixés sur une paire de bottes à plate-formes avec des dragons d’acier sur les orteils, de sorte que je ne m’y attendais pas quand je suis tombé nez à nez avec un autre vampire, un gamin de 15 ou 16 ans, ses cheveux maintenus en arrière par le gel, une veste Marilyn Manson en PVC sur les épaules, drapé dans des colliers et avec de fausses canines gravées de symboles complexes.
- “Mors mors mors…”, a-t-il commencé, lorsqu’alors, l’un des passants s’est pris les pieds sur lui et ils ont tous les deux roulé par terre.
J’ai bondi et crié “Mors mors mors mors mors !” avant qu’il se dégage.
De nouveaux vampires arrivaient. Leurs costumes étaient vraiment impressionants. La partie a débordé du trottoire et s’est déplacée dans Van Ness, en s’étendant vers Market Street. Les conducteurs klaxonnaient, les trolleybus émettaient leurs “ding ding” furieux. J’ai entendu d’autres sirènes, mais le traffic était maintenant perturbé dans toutes les directions. C’était épique.
MORS MORS MORS MORS MORS !
Le bruit venait de toutes les directions à la fois. Il y avait tellement de vampires, qui jouaient avec tellement d’entrain, que c’en était comme un rugissement. J’ai pris le risque de me relever pour regarder autour de moi et j’ai constaté que j’étais au milieu d’une foule de vampires géante qui s’étendait au loin que je pouvais voir dans toutes les directions.
MORS MORS MORS MORS MORS!

C’était encore mieux que le concert dans Dolores Park. Lui avait été tout de colère et de rock, mais ça, c’était… eh bien, c’était juste fun. C’était comme retourner à la place de jeux, aux parties de “attrape” épiques auxquelles nous jouions pendant les pauses déjeuner quand le soleil était tombé, avec des centaines de personnes qui se pourchassaient les unes les autres. Les adultes et les voitures rendaient tout encore plus amusant.
Voilà ce que c’était : c’était drôle. Tout le monde riait, maintenant.
Mais en même temps, les flics étaient en train de se mobiliser sérieusement. J’entendais des hélicoptères. D’une seconde à l’autre, tout serait fini. C’était le moment pour la fin de partie.
J’ai attrapé un vampire.
- Fin de partie. Quand les flics nous ordonneront de nous disperser, faites semblant d’avoir été gazés. Faire passer le mot. Répète ?
Le vampire était une fille, minuscule, tellement petit que j’ai pensé qu’elle devait être vraiment jeune, mais elle devait avec 17 ou 18 ans à son visage et à son sourire.
- Oh, c’est tordu !, a-t-elle fait.
- Qu’est-ce que j’ai dit ?
- Fin de partie: quand les flics nous ordonnent de nous disperser, faire semblant de s’être fait gazer. Faire passer le mot. Répète.”
- Bien, ai-je répondu. Fais passer.
Elle a disparu dans la foule. J’ai attrapé un autre vampire. J’ai fait passer le mot. Il a filé pour passer la consigne.
Je savais que quelque part dans la foule, Ange en faisait autant. Quelque part dans la foule, il devait y avoir des agents infiltrés, de faux Xnetters, mais qu’est-ce qu’ils pourraient faire avec cette information ? Ce n’est pas comme si les flics avaient le choix. Ils nous ordonneraient de nous disperser. C’était garanti.
Il fallait que je retrouve Ange. Le plan étai tde se retrouver à la Statue du Fondateur sur la place, mais l’atteindre allait être dur. La foule ne bougeait plus, elle était compacte, comme l’attroupement de la station du BART le jour où les bombes avaient explosé. Je peinais à me frayer un chemin lorsque les haut-parleurs sous l’hélicoptère se sont allumés.
- ICI LE DÉPARTEMENT DE LA SÉCURITÉ INTÉRIEURE. VOUS AVEZ ORDRE DE VOUS DISPERSER IMMÉDIATEMENT.
Tout autours de moi, des centaines de vampires sont tombés sur le sol en se tenant la gorge, roulant les yeux et haletant. Il était facile d’imiter les effets du gaz, nous avions tous eu tout le temps pour étudier les vidéos des fêtards de la Mission Dolores Park qui tombaient sous les nuages de spray au poivre.
- DISPERSEZ-VOUS IMMÉDIATEMENT
Je me suis jeté au sol en protegeant mon sac et en fouillant dans ma

ceinture de smoking pour en sortir la casquette de baseball rouge quej'y avais pliée. Je l'ai vissée sur ma tête, puis j'ai agrippé ma gorge à deux mains et j'ai fait d'horribles bruits d'agonie.
Les seuls qui restaient debout étaient les Normaux, tous les employés de bureau qui avaient simplement essayé d'aller au travail. J'ai regardé autour de moi du mieux que j'ai pu tout en m'étranglant et en hoquetant.
- ICI LE DÉPARTEMENT DE LA SÉCURITÉ INTÉRIEURE. VOUS AVEZ ORDRE DE VOUS DISPERSRE IMMÉDIATEMENT.
La voix de Dieu me donnait mal aux boyaux. Je l'ai sentie dans mes molaires, dans mes fémurs et dans ma colonne vertebrale.
Les employés avaient peur. Ils se déplaçaient aussi vite que possible, mais sans direction particulière. Les hélicoptères semblaient se trouver directement au-dessus de votre tête où que vous soyiez. Les flics fendaient la foule, à présent, et ils avaient mis leurs casques. Certains avaient des boucliers. Certains avaient des masques à gaz. J'ai hoqueté plus fort.
Et d'un coup, les employés couraient. J'aurais probablement couru aussi. J'ai regardé un type arracher une veste à 500 dollars et l'attacher autour de son visage avant de se diriger vers le Sud en direction de la Mission, tout ça pour trébucher et rouler au sol. Ses jurons se sont joints au concert de râles. Ca n'était pas censé se passer comme ça — les râles étaient seulement prévus pour inquiéter les gens et les perturber, mais pas les paniquer au point qu'ils se piétinent les uns les autres.
On entendait des cris, à présent, des cris que je connaissais trop bien après la nuit dans le parc. C'étaient le bruit de gens hors d'eux de terreur, courant les uns dans les autres en essayant de se sortir de là à tout prix.
Et alors, les sirènes d'alerte aérienne ont commencé.
Je n'avais plus entendu ce son depuis que les bombes avaient explosé, mais je ne l'oublierais jamais. Il pénétrait en moi et me traversait jusqu'aux testicules, en transformant mes jambes en gelée sur son passage. Il me donnait envie de fuir en courant de panique. Je me suis relevé, casquette rouge sur la tête, en ne pensant qu'à une seule chose : Ange. Ange et la Statue du Fondateur.
Tout le monde était maintenant debout, courant dans toutes les directions en hurlant. J'ai poussé des gens hors de mon passage, en m'aggripant à mon sac et à ma casquette, le cap sur la Statue du Fondateur. Masha me cherchait, et moi je cherchais Ange. Ange était quelque part là-dedans.
J'ai poussé et juré. Donné un coup de coude à quelqu'un. Quelqu'un m'a marché sur le pied tellement fort que j'ai senti quelque chose s'écraser, je l'ai poussé et il est tombé au sol. Il a essayé de se relever mais quelqu'un a marché sur lui. J'ai écarté et poussé des gens.
Puis, alors que j'étendais mon bras pour repousse quelqu'un d'autre, des mains puissantes ont saisi mon poignet et mon coude en un mouvement

fluide et on ramené mon bras derrière mon dos. J’ai eu la sensation que mon épaule allait sortir de son articulation et je me suis instantanément plié en deux, en geignant, un bruit à peine audible dans le vacarme de la foule, les battements des hélicoptères et les hurlements des sirènes.
Les mains puissantes derrière moi m’ont relevé et m’ont dirigé comme une marionette. La prise était tellement parfait que je ne pensais même pas à me débattre. Je ne pensais si au bruit, ni à l’hélicoptère, ni à Ange. La seule chose à laquelle je pensais, c’était faire les gestes que cette personne qui me tenait voulait que je fasse. Elle m’a retourné et je me suis retrouvé face à face avec cette personne.
C’était une fille dont le visage intelligent faisait penser à un rongeur, à moitié caché derrière une paire de lunettes géantes. Par-dessus les lunettes, une tignasse de cheveux rose vif, dont les touffes partaient dans toutes les directions.
- Toi !, me suis-je exclamé.
Je la connaissais. Elle avait pris une photo de moi et menacé de me dénoncer. Ca s’était passé cinq minutes avant que les alertes ne soient lancées. C’était elle, sans pitié et rusée. Nous avions tous deux fui de cet endroit dans le Tenderloin avec les bruits klaxons derrière nous, et nous avions tous les deux été ramassés par les flics. J’avais été aggressif et ils m’avaient considéré comme un ennemi.
Elle — Masha — était devenue leur alliée.
- Salut, M1k3y, a-t-elle sifflé dans mon oreille, tout près comme à un amant.
Un frisson m’a parcouru l’échine. Elle a lâché mon bras et je l’ai dégourdi.
- Seigneur !, ai-je fait. Toi !
- Oui, moi, a-t-elle répondu. Le gaz va tomber dans environ deux minutes. On se barre d’ici.
- Ange — ma copine — est à la Statue du Fondateur.
Masha a jeté un oeil par-dessus la foule.
- Pas la moindre chance, a-t-elle fait. Si on essaye d’y aller, nous sommes perdus. Le gaz va nous tomber dessus dans deux minutes, je ne sais pas si tu as entendu.
Je me suis arrêté.
- Je ne pars pas sans Ange, ai-je déclaré.
Elle a haussé les épaules.
- Comme tu veux, a-t-elle hurlé dans mon oreille. C’est ton problème.
Elle a commencé à fendre la foule en se dirigeant vers le nord, en direction des bas-quartiers. J’ai continué à pouser pour le rapprocher de la Statue du Fondateur. Une seconde après, mon bras s’est retrouvé pris dans cette clef terrible et je me suis fait retourner et propulser en avant.
- Tu en sais trop, tête de noeud, a-t-elle dit. Tu as vu mon visage. Tu viens

avec moi.
Je lui ai hurlé dessus, je me suis débattu jusqu'à ce que j'aie l'impression que mon bras allait se rompre, mais elle me poussait en avant. Mon pied blessé me faisait souffrir à chaque pas, mon épaule avait l'air sur le point de casser. En m'utilisant comme bélier, elle nous a fait bie progresser à travers la foule.
Le gémissement des hélicoptères a changé et elle m'a poussé plus durement.
- COURS, a-t-elle hurlé. Voilà le gaz.
Le bruit de la foule a changé, lui aussi. Les hoquets et les râles se sont faits bien, bien plus forts. J'avais déjà entendu ce genre de bruit. Nous étions de retour au parc. Le gaz pleuvait. J'ai retenu mon souffle et couru.
Nous sommes sortis de la foule et elle m'a lâché le bras. Le j'ai secoué. J'ai titubé aussi vite que j'ai pu sur le trottoire comme la foule se faisait de moins en moins dense. Nous allions droit sur un groupe de flics du DSI avec des boucliers anti-émeutes, des casques et des masques. Comme nous nous approchions, ils se sont préparés à nous couper la retraite, mais Masha a bradi un badge et ils se sont écartés comme si elle avait été Obi-Wan Kenobi quand il dit "Ce ne sont pas les droïdes que vous recherchez".
- Espèce de salope !, ai-je fait comme nous foncions sur Market Street. Il faut retourner chercher Ange !
Elle s'est mordu les lèvres.
- Je suis désolée pour toi, mon pote. Je n'ai pas revu mon copain depuis des mois. Il me croit sûrement morte. Fortune de guerre. Si on retourne chercher ton Ange, on est morts. Si on continue, on a peut-être une chance. Tant que nous avons une chance, elle a une chance. Ces gamins ne vont pas tous se retrouver à Guantanamo. Ils vont probablement en ramasser quelques centaines pour les interroger, et renvoyer le reste chez eux.

Nous remontions Market Street en dépassant les établissements de strip-tease où se trouvaient les petits villages de clochards et de junkies, qui puaient comme des toilettes à ciel ouvert. Masha m'a guidé vers une petite alcove dans l'encadrement de la porte fermée d'une boîte de strip-tease. Elle a retiré sa veste et l'a retournée — la doublure était dans un tissu à rayures, et les coutures renversées de la veste la faisaient tomber d'une façon différente. Elle a produit un bonnet de laine de sa poche et en a recouvert ses cheveux, en le laissait former un pic décentré et informe sur sa tête. Puis elle a sorti des serviettes à démaquiller et s'en est frotté le visage et les ongles. En une minute, elle était une femme différente.
- Changement de costume, a-t-elle dit. A toi, maintenant, Débarasse-toi des chaussures, de la veste et de la casquette.

Je voyais son argument. Les flics seraient à l'affut de quiconque aurait l'air de venir de la VampMob. J'ai jeté la casquette — j'ai toujours détesté les casquettes de base-ball. Puis j'ai fourré la veste dans mon sac et j'ai sorti un T-shirt à manches longue avec une photo de Rosa Luxembourg dessus, et l'ai tiré par-dessus mon T-shirt noir. J'ai laissé Masha me démaquiller et nettoyer mes ongles et une minute plus tard, j'étais tout propre.
- Eteints ton téléphone, m'a-t-elle enjoint. Tu transportes des Arphids ?
J'avais ma carte d'étudiant, ma carte banquaire, mon abonnement de bus. Tout est parti dans un sac argenté qu'elle tenait ouvert, et en quoi j'ai reconnu un pochette Faraday à l'épreuve des ondes radio. Mais quand elle les a mis dans son sac, j'ai réalisé que je venais de lui remettre mon identité. Si jamais elle était dans l'autre camp…
La magnitude de ce qui venait de se passer a commencé à s'imprimer en moi. Dans mon esprit, j'avais toujour imaginé qu'Ange serait avec moi à ce stade. Ange aurait fait pencher la balance à deux contre un. Ange m'aurait aidé à voir si quelque chose ne tournait pas rond. Si Masha n'était pas exactement ce qu'elle prétendait.
- Mets ces graviers dans tes chaussures avant de les enfiler…
- Non, ça va. Je me suis foulé la cheville. Les programmes de reconnaissance de démarche ne me reconnaîtront pas.
Elle a hoché la tête une fois, d'un professionel à l'autre, et a passé la sangle de son sac. J'ai ramassé le mien et nous sommes partis. Nous avions pris moins d'une minute au total pour nous changer. Nous avions des apparences et des démarches différentes.
Elle a regardé sa montre et a secoué la tête.
- Allez, a-t-elle fait. Il faut qu'on aille à notre rendez-vous. Et ne pense pas à t'enfuir, au fait. Tu n'as qu'une alternative, maintenant : moi, ou la prison. Ils vont analyser les vidéos de la foule pendant des jours, mais quand ils en auront fini, chaque visage sera dans leur base de données. Notre départ sera remarqué. Nous sommes tous les deux des criminels recherchés, maintenant.

Elle nous a fait sortir de Market Street au pâté de maisons suivant, retournant dans le Tenderloin. Je connaissais le quartier. C'était là que j'avais traqué le point d'accès WiFi quand je jouais à Harajuku Fun Madness.
- Où on va ?, ai-je demandé.
- Nous allons faire de l'auto-stop, a-t-elle répondu. Boucle-la et laisse-moi me concentrer.
Nous marchions rapidement, et la sueur coulait sur mon visage depuis le dessous de mes cheveux, courait dans mon dos et glissait jusqu'à la raie de mes fesses et le long de mes cuisses. Mon pied me faisait vraiment mal et

je voyais les rues de San Francisco défiler, peut-être pour la dernière fois de ma vie.
Une chose qui ne nous facilitait pas la vie, c'est que nous escaladions une colline de front, nous dirigeant vers là où la zone populaire de Tenderloin laisse la place aux propriétés chic et chères de Nob Hill. Mon souffle se faisait rauque. Elle nous a conduits à travers des allées étroites, n'empruntant les grandes rues que pour sauter d'une ruelle à l'autre.
Nous étions à peine entrés dans l'une de ces allées, Sabin Plance, lorsque quelqu'un est apparu derrière nous et a dit
- Arrêtez-vous immédiatement.
La voix était pleine de joie mauvaise. Nous nous sommes immobilisés et nous sommes retournés. Dans l'entrée de l'allée se tenait Charles, en costume vaguement VampMob avec un T-shirt et des jeans noirs, et du fond de teint blanc.
- Salut Marcus, a-t-il fait. On se promène ? Son sourire était immense et humide. C'est qui, ta copine ?
- Qu'est-ce que tu veux, Charles ?
- Eh bien, j'ai traîné sur ce Xnet de traîtres depuis que j'ai repéré tes DVDs au lycée. Quand j'ai entendu parler de ta VampMob, je me suis dit que j'allais venir et patrouiller à la lisière, juste au cas où tu viendrais, et tu es venu. Tu sais ce que j'ai vu ?
Je n'ai rien répondu. Il avait son téléphone dans la main, pointé sur nous. Il enregistrait. Il était peut-être même connecté au 911. A côté de moi, Masha s'était raidie comme une planche.
- Je t'ai vu diriger tout ce satané truc. Et J'ai tout enregistré, Marcus. Alors maintenant, je vais appeler les flics, et on va attendre gentiment ici qu'ils viennent. Et alors tu vas aller te faire sodomiser en prison pour très, très longtemps.
Masha a fait un pas en avant.
- Toi, tu ne bouges pas, poulette, a-t-il fait. Je t'ai vu le faire sortir. J'ai tout vu…
Elle a fait un autre pas et lui a arraché le téléphone des mains, tout en cherchant dans son dos pour en sortir un porte-feuille ouvert.
- DSI, tête de gland ! Je suis du DSI ! J'étais en train de faire retourner cet abruti chez ses chefs pour voir remonter la filière. C'est ça que je faisais. Et tu as tout fait foirer. On a un nom pour ça. Ca s'appelle "obstruction à la sécurité nationale". C'est un terme que tu vas entendre souvent, à partir de maintenant.

Charles a reculé d'un pas, ses main devant lui. Il était devenu livide sous son maquillage.
- Quoi ? Non ! Je veux dire… Je ne savais pas ! J'essayais de vous aider !

- La dernière chose dont nous avons besoin, c'est d'écoliers qui se prennent pour des espions et assayent de nous "aider", mon pote. Mais tu pourras raconter tout ça au juge.
Il a encore reculé, mais Masha a été plus rapide. Elle a attrapé son poignet et l'a tordu dans la même clef de judo qu'elle avait utilisée sur moi au Centre Civique. Sa main a plongé dans sa poche et en est ressortie avec une bande de nylon, des menottes en plastique, qu'elle a rapidement passées autours de ses poingets. C'est la dernière chose que j'ai vu en prenant la fuite.

J'ai atteint l'autre bout de la rue avant qu'elle ne me rattrape, me plaque au sol de derrière et m'envoie rouler au sol. Je ne pouvais pas courir très vite, avec mon pied blessé et le poids de mon sac. J'ai atteri la tête la première et j'ai glissé en me rapant la joue sur l'asphalte.
- Pour l'amour du Ciel!, a-t-elle fait, tu es vraiment un crétin. Tu n'as quand même pas cru ce que je lui ai dit, si ?
Mon coeur donnait des coups dans ma poitrine. Elle s'était assise sur moi et m'a lentement libéré.
- Est-ce qu'il faut que je te menotte aussi, Marcus ?
Je me suis relevé. J'avais mal partout. J'avais envie de mourir.
- Allez, a-t-elle fait. On y est presque, maintenant.

"Y être" s'est trouvé désigner un camion de déménagement sur le trottoire de Nob Hill, un monstre à huit essieux de la taille des camions du DSI omniprésents qui sillonaient les rues de San Francisco hérissés d'antennes. Celui-là, par contre, était marqué "Trois copains et un camion de déménagement" sur le flanc, et les trois gars en question était bien visibles, à faire la navette depuis un grand immeuble d'appartements aux stores verts. Ils transportaient des meubles emballés, des caisses soigneusement étiquetées, et les chargeaient une à une dans le camion pour les y caller soigneusement. Masha a fait le tour du paté une fois, apparemment insatisfaite pour une raison quelconque, puis, à son passage suivant, elle a échangé un regard avec l'homme qui surveillait le camion, un Noir entre deux âges avec une ceinture de force et de gros gants. Il avait un visage gentil et il nous a souri pendant qu'elle nous conduisait rapidement et avec naturel en haut des trois marches du camion et dans ses entrailles.
- Sous la grande table, a-t-il indiqué. On vous a laissé de la place, là-dessous.

Le camion était plus qu'à moitié rempli, mais il y restait un corridor étroit autour d'une gigantesque table recouverte d'une couverture à carreaux, et de papier à bulles autour des pieds.
Masha m'a tiré sous la table. L'atmosphère était étouffante, stagnante et

poussiérieuse, et j'ai dû réprimer une crise d'éternuements quand nous nous sommes faufilés à travers les caisses. L'espace était tellement serré que nous étions pratiquement l'un sur l'autre. Je ne pense pas qu'Ange aurait tenu là-dedans.
- Salope, ai-je fait en lançant un regard à Masha.
- La ferme. Tu devrais me lécher les bottes en me remerciant. Tu étais parti pour te retrouver en taule dans la semaine, deux semaines tout au plus. Pas à Guantanamo-sur-la-Baie. Peut-être en Syrie. Je crois que c'est là qu'ils envoient ceux qu'ils veulent vraiment faire disparaître. J'ai posé ma tête sur mes genoux et j'ai essayé de respirer profondément.
- Pourquoi diable est-ce que tu a fais une chose aussi idiote que de déclarer une vandetta sur le DHS, d'ailleurs ?
Je lui ai expliqué. Je lui ai raconté l'arrestation et je lui ai raconté l'histoire de Darryl. Elle a fouillé dans ses poches et en a sorti un téléphone. C'était celui de Charles.
- Oups, c'est pas le bon téléphone.
Elle a produit un autre téléphone. Elle l'a alllumé et la lueur de l'écran a rempli notre forteresse. Après l'avoir manipulé quelques instants, elle me l'a montré. C'était la photo qu'elle avait prise de nous, juste avant que les bombes n'explosent. C'était une photo de Jolu, Van et moi — et Darryl.
Je tenais dans ma main une preuve que Darryl avait été avec nous dans les minutes qui précédaient notre arrestation par le DSI. La preuve qu'il avait été vivant et valide en notre compagnie.
- Il faut que tu me donnes une copie de ça, ai-je fait. Il me la faut.
- Quand on sera à Los Angeles, a-t-elle répondu en reprenant le téléphone. Une fois qu'on t'aura expliqué comment survivre dans la clandestinité sans nous faire prendre tous les deux et expédier en Syrie par la peau du cul. Je ne veux pas que tu racontes que tu vas aller secourir ce gars. Il est très bien où il est — pour le moment.

J'ai envisagé de le lui arracher de force, mais elle avait déjà fait la preuve de ses aptitudes physiques. Elle devait être ceinture noire de quelque chose.
Nous sommes restés assis dans le noir, en écoutant les trois gars charger le camion une caisse après l'autre, attacher les affaires, et grogner sous l'effort. J'ai essayé de dormir, mais je n'y arrivais pas. Masha n'avait pas ce genre de problèmes. Elle ronflait.
Il restait de la lumière passait encore dans le corridor étroit et obscur qui menait à l'air frais du dehors. J'ai regardé dans cette direction, au-delà des ténèbres, et j'ai pensé à Ange. Mon Ange. Ses cheveux brossaient ses épaules quand elle tournait sa tête d'une côté à l'autre, en riant de quelque chose que j'avais fait. Son visage la dernière fois que je l'avais vue,

plongeant dans la foule de la VampMob.
Tous les gens à la VampMob, comme les gens dans le parc, se contorsionnant sur le sol, le DSI chargeant avec ses matraques. Ceux qui avaient disparu. Darryl. Perdu sur Treasure Island, son flanc couvert de points de suture, arraché à sa cellule pour des interrogatoires sans fin sur les terroristes. Le père de Darryl, détruit et alcoolique, mal rasé. Fraîchement lavé dans son uniforme. « Pour les photos ». Pleurant comme un enfant.
Mon propre père, et sa transformation depuis que j'avais disparu dans Treasure Island.
Il s'était brisé tout autant que le père de Darryl, mais à sa façon. Et son visage, quand je lui avais dit où j'avais été. C'est là que j'ai su que je ne pouvais pas fuir.
Que je devrais rester pour combattre.

La respiration de Masha était profonde et régulière, mais quand j'ai atteint, avec une lenteur glaciale, la poche où elle rangeant son téléphone, elle a ronflé un peu et bougé. Je me suis immobilisé et je n'ai même plus respiré pendant deux minutes entières, en comptant « un hippopotame, deux hippopotames… » Progressivement, son souffle s'est refait plus profond.
J'ai tiré le téléphone de la poche de la veste un millimètre après l'autre, mes doigts et mon bras tremblants sous l'effort de bouger si lentement. Et je l'avais, un petit appareil en forme de barre de chocolat. Je me suis retourné pour faire face à la lumière, quand un souvenir a éclaté dans mon esprit : Charles, tenant son téléphone, l'agitant devant nous, en se moquant de nous. C'était un téléphone en barre de chocolat, argenté, disparaissant presque sous les logos de la douzaine d'entreprises qui avaient subventionné le prix de l'appareil à travers l'entreprise de téléphonie. C'était le genre de téléphone où l'on est forcé d'écouter une publicité à chaque fois que l'on passe un coup de fil.
Il faisait trop sombre dans le camion pour voir le téléphone clairement, mais je pouvais le sentir. Est-ce que c'étaient des autocollants publicitaires sur les côtés ? Oui ? Oui. Je venais de voler le téléphone de Charles à Masha.
Je me suis retourné très lentement et très, très lentement, j'ai recommencé à fouiller dans sa poche. Son téléphone était plus grand et plus massif, avec une meilleure caméra et Dieu sait quoi d'autre. J'avais déjà fait tout ça — ça rendait les choses plus faciles. Millimètre après millimètre, je l'ai glissé hors de la poche, en m'arrêtant deux fois quand elle a reniflé et tressailli.
J'avais sorti le téléphone de la poche et je commençais à reculer lorsque sa main à jailli, rapide comme un serpent, et a attrapé mon poignet,

fortement, ses doigts pénétrant entre les os petits et délicats du dessous de ma main.
J’ai sursauté et j’ai vu les yeux de Masha, grands ouverts, qui me scrutaient.
- Tu es tellement con, a-t-elle dit sur le ton de la conversation, en me reprenant le téléphone et en tapant sur le clavier avec son autre main. Comment est-ce que tu pensais le déverrouiller ?
J’ai avalé ma salive. Je sentais les os frotter l’un contre l’autre dans mon poignet. Je me suis mordu la lèvre pour ne pas hurler.
Elle continuait de taper avec son autre main.
- C’est avec ça que tu pensais pouvoir t’enfuir ?
Elle me montrait la photo de nous tous, Darryl et Jolu, Van et moi.
- Cette photo ?
Je n’ai rien répondu. Mon poignet me faisait l’impression d’être prêt à se rompre.
- Je devrais peut-être simplement la détruire, pour ne pas te soumettre à la tentation.
Sa main s’est activée à nouveau. Le téléphone a demandé si elle était sûre et elle a dû regarder pour trouver le bon bouton.
C’est alors que j’ai agi. J’avais toujours le téléphone de Charles dans mon autre main et je l’ai abattu sur la main qui m’enserrait aussi fort que j’ai pu, en me tapant les doigts sur la table au-dessus de ma tête. J’ai tapé si fort sur ma main que le téléphone a éclaté ; elle a glappi et sa main est devenue flasque. J’ai continué mon mouvement pour attraper son autre main, saisir son téléphone maintenant déverrouillé sur lesquel son pouce surplombait toujours la touche “OK”. Se doigts se sont refermés sur le vide quand j’ai arraché le téléphone de sa main. J’ai senti ses mains effleurer mes pieds et mes chevilles à deux reprises, et j’ai dû dégager quelques-unes des boites qui nous emmuraient comme un Pharaon dans sa tombe. Quelques-unes sont tombées derrière moi, et j’ai entendu Masha grogner de nouveau. Le rideau de fer du camion était encore entre-ouvert et j’ai plongé pour glisser dessous. Les marches avaient été retirées et je me suis retrouvé au-dessus de la chaussée, sur laquelle j’ai atterri sur la tête, en me frappant la nuque avec un coup qui a résonné dans mes oreilles comme un gong. Je me suis relevé d’un coup, en me tenant au par-choc, et j’ai désespérément abattu la poignée de la porte pour la claquer. Masha a hurlé à l’intérieur — je devais avoir coincé ses doigts. J’ai eu envie de vomir, mais j’ai pu me retenir.
A la place, j’ai cadenassé le camion.

Chapitre 20

Ce chapitre est dédié à The Tarrered Cover, la légendaire librairie indépendante de Denver. Je suis tombé sur The tattered Cover par pur hasard : Alice et moi venions l'atterrir à Denver, en provenance de Londres, et il était tôt, il faisait froid, et il nous fallait du café. Nous conduisions en ronds, sans but, dans une voiture de location, et c'est ainsi que nous l'avons vue : l'enseigne de The Tattered Cover. Quelque chose m'a chatouillé le cortex — j'étais certain d'avoir entendu parler de cet endroit. Nous nous sommes arrêtés (en récupérant un café) et nous sommes rentrés dans la boutique — un Pays des Merveilles de bois sombre, de lutrins, et de kilomètres d'étagères.
The Tattered Cover 1628 16th St., Denver, CO USA 80202 +1 303 436 1070

Aucune des trois gars n'était en vue à ce moment, alors je suis parti comme une flèche. Ma tête me faisait tellement mal que j'ai pensé qu'elle devait saigner, mais mes mains restaient sèches. Ma cheville foulée s'était raidie dans le camion, alors je courais comme une marionette cassée, et je ne me usis arrêté qu'une fois, pour annuler la suppression de la photo sur le téléphone de Masha. J'ai éteint sa radio — à la fois pour économiser la batterie et pour qu'on ne l'utilise pas pour me traquer — et j'ai réglé la mise en veille à deux heures, le plus long délai disponible. J'ai essayé de le configurer pour ne pas demander de mot de passe quand il sortait du mode de veille, mais il fallait un mot de passe pour ça. Il faudrait juste que je tapotte l'écran au mois une fois toutes les deux heures jusqu'à ce que je trouve comme sortir la photo du téléphone. Il me faudrait un chargeur, d'ici là.
Je n'avais pas de plan. Il m'en fallait un. Il fallait que je m'assoie, que je me mette en ligne — pour décider ce que j'allais faire ensuite. J'en avais plus qu'assez de laisser les autres décider à ma place. Je ne voulais pas agir en fonction de ce que Masha faisait, ou de ce que le DSI faisait, ou à cause de mon père. Ou à cause d'Ange ? Bon, peut-être bien que j'agirais en fonction d'Ange. Ca serait même très bien, à la reflexion.
Je m'étais glissé le long des collines, en empruntant des allées autant que possible, et en me fondant dans la foule de Tenderloin. Je n'avais pas de destination à l'esprit. Toutes les quelques minutes, je plongeais la main dans ma poche et je pressais une touche du téléphone de Masha pour l'empêcher de se mettre en veille. Il était encombrant, ouvert dans ma veste.
Je me suis arrêté et je me suis appuyé contre un bâtiment. Ma cheville me faisait souffrir. Où étais-je seulement ? O'Farrell, sur Hyde Street. Devant un “salon de massage asiatique” louche. Mes pieds perfides m'avaient

ramené à la case Départ — ramené là où la photo du téléphone de Masha avait été prise, quelques secondes avant que le Bay Bridge n'explose, avant que ma vie ne change pour toujours.
J'aurais voulu m'asseoir sur le trottoir et me rouler en boule, mais ça n'aurait rien résolu à mes problèmes. Il fallait que j'appelle Barbara Stratford, que je lui dise ce qui s'était passé. Lui montrer la photo de Darryl. Qu'est-ce que je racontais ? Il fallait que je lui montre la vidéo, celle que Masha m'avait envoyée — celle où le chef de cabinet du Président se réjouissait des attentats sur San Francisco et avouait qu'il avait connaissance du lieu et de l'instant des prochains attentats, et ne ferait rien pour les empêcher parce que cela aiderait à faire réélire son candidat.
En voilà, un plan : contacter Barbara, lui donner les documents, et les lui faire imprimer. La VampMob devait avoir fait paniquer les gens, donné l'impression que nous étions vraiment une bande de terroristes. Bien sûr quand je l'avais préparée, j'avais pensé en terme de diversion efficace, pas de ce qu'en penserait un plouc amateur de rally automobile au Nebraska.
J'appelerais Barbara, et je ferais ça bien, depuis un téléphone public, en montant ma capuche pour que les inévitables caméra de surveillance ne me photographient pas. J'ai pêché une pièce d'un quart de dollar de ma poche et je l'ai nettoyée avec les pans de ma chemise pour en enlever les empruntes digitales. Je me suis rendu à un arrêt de tram où j'ai vu la couverture du Bay Guardian de la semaine, empilé sur un grand tas à côté d'un sans-abri noir qui m'a souri.
- Vas-y, lis la couverture, c'est gratuit — mais pour regarder l'intérieur, c'est cinquante cents.

C'était le plus gros titre que j'aie vu depuis le Onze Septembre:
DANS GUANTANAMO-SUR-LA-BAIE
Juste dessous, en caractères à peine plus petits: « Comment le DSI a détenu nous enfants et nos amis dans des prisons secrètes à deux pas de chez nous ». Par Barbara Stratford, reporter spéciale au Bay Guardian.
- Tu arrives à croire un truc pareil ? a-t-il dit. En plein ici, à San Francisco. Vraiment, quel gouvernement de merde.

En théorie, le Guardian était gratuit, mais ce type avait apparemment récupéré tous les exemplaires du marché local. J'avais un quart de dollar dans la main. Je l'ai jeté dans sa tasse et j'en ai pêché un autre. Je n'ai pas pris la peine d'en effacer les empreintes, cette fois.

On nous a dit que le monde s'était changé à jamais lorsque des inconnus ont
fait sauter le Bay Bridge. Des milliers de nos amis et de nos voisins sont morts ce jour-là. Presque aucun d'entre eux n'a été retrouvé ; leurs corps sont présumés enfouis dans le port de notre ville.

Mais un rapport extraordinaire soumis à notre reporter par un jeune homme
arrêté par le DSI dans les minutes qui ont suivi l'explosion indique que notre propre gouvernement a détenu illégalement beaucoup de ces morts présumés
sur l'île de Treasure Island, qui a été évacuée et déclarée zone militaire peu après l'attentat…

Je me suis assis sur un banc. Le même banc, ai-je remarqué avec un frisson dans l'échine, que celui sur lequel nous avions assis Darryl après nous être échappés de la station du BART — et j'ai lu l'article d'un bout à l'autre. Ca m'a pris des efforts pour ne pas éclater en sanglots sur place. Barbara avait trouvé des photos de moi et Darryl faisant les clown ensemble et les avait intercalées dans le texte. Les photos avaient peut-être une année, mais j'avais l'air tellement plus jeune dessus, comme si j'avais 10 ou 11 ans. J'avais beaucoup grandi ces quelques derniers mois.

L'article était magnifiquement écrit. Le traitement auquel avaient été soumis les pauvres gosses dont elle parlait m'indignait, et je me souvenais alors que c'était de moi-même qu'elle parlait. Le mot de Zeb était là, son écriture en pattes de mouches reproduite en grand, sur une demi-page de journal. Barbara avait déterré encore plus d'informations sur les autres jeunes disparus et présumés morts, une longue liste, et demandait combien d'entre eux étaient coincés sur l'île, à quelques kilomètres de la porte de leurs parents.

J'ai tiré un autre quart de dollar de ma poche, puis j'ai changé d'avis. Quelle chance que le téléphone de barbara ne soit pas sur écoute ? Je n'avais plus le moindre moyen de l'appeler à présent, pas directement. Il me fallait un intermédiaire pour la contacter et fixer un rendez-vous quelque part au Sud. Mes plans partaient en fumée. Ce qu'il me fallait vraiment, vraiment, c'était Xnet.

Comment diable est-ce que j'irais en ligne ? Le détecteur de Wifi de mon téléphone clignotait comme un fou — il y avait du wireless tout autours de moi, mais je n'avais pas la Xbox, la télévision et le DVD de ParanoidXbox qu'il m'aurait fallu pour en profiter. Du WiFi, du WiFi partout…

C'est alors que je les ai repérés. Deux adolescents, d'à peu près mon âge, qui évoluaient au milieu de la foule en haut des escaliers qui descendaient dans le BART.

Ce qui a attiré mon attention, c'est leur façon de se déplacer, un peu maladroitement, en se cognant aux pendulaires et aux touristes. Chacun avait la main dans sa poche, et à chaque fois qu'ils se regardaient dans les yeux, ils pouffaient. On n'aurait pas pu brouiller plus ostensiblement, mais la foule les ignorait complètement. Dans ce quartier, on s'attend à esquiver

des clochards et des ivrognes, on ne regarde pas les gens dans les yeux, on ne regarde même pas autours de soi si on peut l'éviter.
Je me suis faufilé à côté de l'un d'entre eux. Il avait l'air vraiment jeune, mais il ne pouvait pas l'être plus que moi.
- Hé, ai-je fait, hé, les gars, vous pourriez venir ici une seconde ?
Il a fait semblant de ne pas m'entendre. Il regardait au-delà de moi, comme on évite un sans-abri.
- Allez, ai-je pressé, je n'ai pas beaucoup de temps.
J'ai attrapé son épaule et j'ai sifflé dans son oreille :
- Les flics sont après moi. Je suis du Xnet.
Il avait l'air d'avoir peur, maintenant, comme s'il avait voulu s'enfuir, et son ami est venu sur nous.
- Je suis sérieux, ai-je poursuivi. Ecoutez-moi juste un moment.
L'ami est arrivé. Il était plus grand, et barraqué — comme Darryl.
- Hé, a-t-il fait, il y a quelque chose qui ne va pas ?
Son ami a chuchoté dans son oreille. Ils ont tous les deux eu l'air prêts à prendre leurs jambes à leur cou. J'ai saisi mon édition du Bay Guardian de dessous mon bras et l'ai secouée sous leur nez.
- Regardez la page 5, OK ?
Ils l'ont fait. Ils ont regardé les titres. La photo. Moi.
- Oh, mec ! a fait le premier d'entre eux. On ne te mérite pas !
Il me souriait comme un fou, et le plus costaud m'a tapé dans le dos.
- C'est pas vrai, s'est-il exclamé, tu es M…
J'ai pressé une main sur sa bouche.
- Venez pas là, OK ?
Je les ai ramenés à mon banc. J'ai remarqué une vieille tache brune sur le trottoir dessous. Le sang de Darryl ? J'en ai eu la chair de poule. Nous nous sommes assis.
- Je suis Marcus, ai-je annoncé, en déglutissant de donner mon vrai nom à ces deux-là qui ne connaissaient déjà comme M1k3y. Je brûlais ma couverture, mais le Bay Guardian m'avait déjà identifié publiquement.
- Nate, a dit le petit.
- Liam, a fait le grand. Eh, mec, c'est vraiment un honneur de te rencontrer. T'es, genre, notre héros…
- Ne dites pas ça, ai-je coupé. Ne dites pas ça. Vous deux, vous avez l'air d'une enseigne au néon qui clignote en disait « Je fais du brouillage, s'ils-vous-plaît, traînez-moi par le peau du cul à Guantanamo-sur-la-baie ». Vous ne pourriez pas être plus visibles.

Liam a eu l'air prêt à pleurer.
- Ne vous en faites pas, vous ne vous êtes pas faits serrer. Je vous donnerai quelques tuyaux, plus tard.

Son visage s’est éclairé. Il devenait bizarrement clair que ces deux-là idolâtraient M1k3y, et qu’ils feraient n’importe quoi que je leur dirais. Ils souriaient comme des idiots. Ils me mettaient mal à l’aise, me donnaient des crampes d’estomac.
- Ecoutez, il faut que j’aille sur Xnet, maintenant, sans rentrer chez moi ni même passer près de chez moi. Est-ce que vous habitez dans le coin ?
- Moi oui, a fait nate. Là-haut, au sommet de California Street. C’est une petite trotte — les pentes sont raides.
Je venais juste de les descendre. Masha était quelque part là-haut. Mais même, c’était mieux que ce que j’aurais pu espérer.
- Allons-y, ai-je enjoint.

Nate m’a prêté sa casquette de baseball et nous avons échangé nos blousons. Je n’avais pas besoin de me soucier de la reconnaissance de démarche, pas avec les élancements dans ma cheville — je boitais comme un figurant dans un film de cow-boys.
Nate vivait dans un immense appartement de quatre pièces en haut de Nob Hill. L’immeuble avec un portier, en livrée rouge avec des galons dorés, qui a touché son chapeau et appelé Nate “Monsieur Nate” en nous accueillant. L’endroit était impeccable et sentait la cire à bois. J’ai essayé de ne pas rester bouche béante devant ce qui devait être un appart à deux millions.
- Mon père, a-t-il expliqué. Il était banquier d’investissements. Beaucoup en assurance-vie. Il es tmor quand j’avais 14 ans et nous avons tout récupéré. Ils avaient divorcé depuis des années, mais il avait laissé ma mère suele bénéficiaire.
Depuis la fenêtre qui allait du sol au plafond, on avait un vue à couper le souffle de l’autre versant de Nod Hill, jusqu’à Fisherman’s Wharf, les moignons hideux de Bay bridge, les foules de grues et de camions. A travers la brume, je pouvais deviner les contours de Treasure Island. En regardant directement vers le bas, j’ai éprouvé l’envie démente de sauter.
Je me suis connecté avec sa Xbox connectée à un gigantesque écran à plasma dans le salon. Il m’a montré combien de réseaux WiFi étaient visibles depuis son nid d’aigle — une vingtaine, une trentaine. C’était un bon coin pour pratiquer Xnet.
Il y avait beaucoup de messages dans ma boîte aux lettres de M1k3y. 20’000 messages depuis qu’Ange et moi étions partis de chez elle ce matin. Beaucoup venaient de la presse, pour demander des interviews, mais la plupart venaient de Xnetters, de gens qui avaient lu l’article du Bay Guardian et m’écrivaient qu’ils feraient n’importe quoi pour m’aider, tout ce dont j’aurais besoin.
Ca m’a tué. Les larmes ont commencé à rouler sur mes joues.

Nate et Liam ont échangé un regard. J'ai essayé de m'arrêter, mais c'était sans espoir. J'étais en sanglots. Nate est allé à une étagère de chêne et a fait tourner un rayon pour révéler un bar, avec une rangée de bouteilles brillantes. Il m'a servi un verre de quelque chose de brun-or et me l'a apporté.
- Un whisky irlandais rare, a-t-il annoncé. Le préféré de ma mère.
Ca avait le même goût que le feu et que l'or. Je l'ai siroté en essayant de ne pas m'étrangler. Je n'aimais pas vraiment les alcools forts, mais ça c'était différent. J'ai inspiré profondément à plusieurs reprises.
- Merci, Nate.
On aurait dit que je lui avais épinglé une médaille sur la poitrine. C'était un brave gars.
- Bon, ai-je fait en ramassant le clavier. Les deux garçons on regardé, fascinés, pendant que je passais mes mails en revue sur l'immense écran, Ce que je cherchais, avant tout, c'était un mail d'Ange. Il avait une chance pour qu'elle se soit simplement échappée. Il y avait toujours une chance. J'étais idiot d'espérer. Il n'y avait rien venant d'elle. J'ai commencé à parcourir les mails aussi vite que possible, en triant les invitations de la presse, les messages d'admirateurs, les menaces, le spam… Et c'est alors que je l'ai trouvée : une lettre de Zeb.

> Ca n'était pas cool de me réveiller ce matin et
> de retrouver la lettre que j'aurais cru que tu
> détruirais dans le journal. Pas cool du tout.
> Ca m'a donné l'impression d'être… traqué.
> Mais j'ai fini par comprendre pourquoi tu as
> fait ça. Je ne suis pas sûr d'approuver cette
> tactique, mais il est évident que tes intentions
> étaient bonnes.
> Si tu lis ceci, ça veut dire qu'il y a de bonnes
> chances pour que tu sois passé dans la clandestinité.
> Ca n'est pas facile. J'ai dû apprendre. J'ai dû
> apprendre beaucoup d'autres choses. Je peux t'aider.
> C'est quelque chose que je devrais faire pour toi.
> Tu fais ce que tu peux pour moi (même si tu ne le
> fais pas avec ma permission).
> Réponds si tu reçois ceci, si tu es en fuite et seul.
> Ou réponds si tu es détenu, torturé par nos amis de
> Guantanamo, et que tu veux que la souffrance s'arrête.
> S'ils te tiennent, tu feras ce qu'ils te disent. Je
> sais ça. Je prends le risque. Pour toi, M1k3y.

Ouaaaaaaaaah, a soufflé Liam. Meeeeeec.

Je l’aurais frappé. Je me suis retourné pour lui asséner une remarque cinglante et tranchante, mais il me regardait avec des yeux grands comme des soucoupes, l’air prêt à tomber à genoux en adoration devant moi.
- Est-ce que je peux juste dire, a dit Nate, est-ce que je peux juste dire que c’est le plus grand honneur de toute ma vie de t’avoir aidé ? Je peux juste dire ça ?
J’avais le sang aux joues. Il n’y avait rien à faire. Ces deux-là avaient les yeux pleins d’étoiles, même si j’étais loin d’en être une, en tout cas pas à mes propres yeux.
- Est-ce que vous pourriez… J’ai dégluti. Est-ce que vous pourriez me laisser seul un instant ?
Ils ont reculé comme des chiots honteux et je me suis senti comme un abruti. J’ai tapé à toute vitesse.

> Je m’en suis sorti, Zeb. Et je suis en fuite.
> J’ai besoin de toute l’aide que je peux avoir.
> Je veux que ça finisse aussi vite que possible.

Je me suis souvenu de sortir le téléphone de Masha de ma poche et de le tripoter pour l’empêcher de se mettre en veille.
Ils m’ont laissé prendre une douche, m’ont donné des vêtements, un sac à dos neuf avec la moitié de leur nécessaire de survie dedans — barres énergétiques, médicaments, sachets endo- et exothermiques, et un vieux sac de couchage. Ils y ont même glissé une Xbox Universal pré-installée avec ParanoidLinux dessus. C’était une jolie attention. J’ai dû refuser le pistolet lance-fusées.
J’ai vérifié mes e-mails continuellement pour savoir si Zeb avait répondu. J’ai répondu à mes amdirateurs. J’ai répondu aux mails de la presse. J’ai supprimé les menaces. Je m’attendais presque à trouver quelque chose de Masha, mais il y avait toutes les chances pour qu’elle soit déjà à mi-chemin de Los Angeles, les doigts blessés, et sans rien avec quoi taper. J’ai effleuré son téléphone encore une fois.
Ils mont encouragé à prendre une sieste et pendant un bref instant honteux, j’ai eu une bouffée de paranoïa et soupçonné ces gars de comploter à me livrer quand je dormirais. Ce qui était idiot — ils pouvaient me dénoncer tout aussi facilement quand j’étais réveillé. Je n’arrivais simplement pas à intégrer l’idée qu’ils aient une si haute opinion de moi. Je savais, intellectuellement, qu’il se trouverait des gens pour suivre M1k3y. J’en avais rencontré certains le matin même, qui criaient MORS MORS MORS et je promenaient en vampires au Centre Civique. Mais ces deux-là étaient plus personnels. C’étaient juste des gars gentils, patauds, qui auraient pu être mes meilleurs amis du temps d’avant le Xnet, juste deux copains avec qui traîner pour faire des trucs d’adolescents. Ils s’étaient

portés volontaires pour rejoindre une armée, mon armée. J'étais responsable d'eux. Livrés à eux-mêmes, ils se feraient arrêter, ce n'était qu'une question de temps. Ils faisaient trop facilement confiance.

- Les gars, écoutez-moi une seconde. Il y a quelque chose de sérieux dont il faut que je vous parle.

Ils ont presque bondi au garde-à-vous. Ca aurait été drôle si ça n'avait pas été si effrayant.

- Voilà. Maintenant que vous m'avez aidé, c'est devenu très dangereux. Si vous vous faites arrêter, je serai capturé aussi. Ils sortiront de vous tout ce que vous savez…
J'ai levé la main pour faire cesser leurs protestations.
- Non, arrêtez. Vous n'avez pas vécu ça. Tout le monde parle. Tout le monde à un point de rupture. Si vous vous faites prendre, vous leur dites tout, tout de suite, aussi vite que possible. Ils finiraient par l'avoir de toute façon. C'est comme ça que ça marche. Mais vous ne serez pas pris, et voici pourquoi : vous n'êtes plus des brouilleurs. Vous n'êtes plus en service actif. Vous êtes…
J'ai fouillé ma mémoire pour retrouver les termes de thrillers d'espionage.
- Vous êtes des agents dormants. Cessez vos opérations. Comportez-vous comme des adolescents normaux. D'une façon ou d'une autre, je vais faire sortir cette histoire, la révéler au monde, et la faire cesser. Ou alors ils me captureront et me feront disparaître. Si vous n'entendez pas parler de moi dans les 72 heures, considérez-moi comme pris. Alors vous ferez ce que vous voudrez. Mais ces trois prochains jours — et aussi longtemps qu'il le faudra, si c'est ce que je vous ordonne — arrêtez tout. Vous me le promettez ?

Ils ont juré solenellement. Je les ai laissés me convaincre de prendre une sieste, mais je leur ai fait promettre de me réveiller toutes les heures. Il fallait que je manipule le téléphone de Masha et je voulais savoir dès que possible quand Zeb me recontacterait.

Le rendez-vous était fixé dans une rame du BART, ce qui me rendait nerveux. Elles étaient pleines de caméras. Mais Zeb savait ce qu'il faisait. Il m'avait dit de le retrouver dans le dernier wagon d'un train particulier qui partait de Powell Street Station, à une heure où le srames seraient pleine à craquer. Il est remonté jusqu'à moi dans la foule, et les braves pendulaires de San Francisco se sont écartés sur son passage, le vide qui entoure tujours les sans-abris.
- Content de te revoir, a-t-il murmuré en faisant face à la porte.
En regardant dans le verre sombre, je pouvais voir que personne n'était assez près pour nous écouter — pas sans un équipement microphonique

performant, et s’ils en savaient assez pour venir ici avec un de ces trucs, nous étions morts de toute manière.
- Toi aussi, vieux frère, ai-je répondu. Je… je suis désolé, tu sais ?
- Boucle-la. Ne sois pas désolé. Tu es plus courageux que moi. Est-ce que tu es prêt pour passer dans la clandestinité, maintenant ? Prêt à disparaître ?
- Oui, à ce propos…
- Oui ?
- Ca n’est pas ça, le plan.
- Oh !, a-t-il fait.
- Ecoute, d’accord ? J’ai… j’ai des photos, et des vidéo. Du matériel qui peut servir de preuve.
J’ai touché du doigt le téléphone de Masha dans ma poche. J’avais acheté un chargeur adapté à Union Square en venant, et je m’étais arrêté à un café où je l’avais branché assez longtemps pour que la batterie revienne à quatre barres sur cinq.
- Il faut que je passe ça à Barbara Stratford, la dame du Guardian. Mais ils la surveilleront pour voir si je me montre.
- Tu ne penses pas qu’ils me chercheront aussi, moi ? Si ton plan suppose que j’approche à moins de deux kilomètres de cette femme ou de son bureau…
- Je veux que tu ailles chercher Van et que tu l’amènes à un rendez-vous avec moi. Est-ce que Darryl t’a parlé de Van ? La fille…
- Il m’en a parlé. Oui oui, il m’en a parlé. Tu ne penses pas qu’elle sera sous surveillance ? Comme tous ceux qu’ils ont arrêtés ?
- Je pense que oui. Je ne pense pas qu’ils la surveilleront autant. Et Van a les mains totalement propres. Elle n’a jamais été impliquée dans aucun de mes… J’ai dégluti. De mes projets. Alors ils pourraient être plus relâchés avec elle. Si elle appelle le Bay Guardian pour prendre un rendez-vous pour leur dire que je raconte des conneries, peut-être qu’ils la laisseront y aller.

Il a contemplé la porte un long moment.
- Tu sais ce qui va se passer quand ils nous rattraperont.
Ce n’était pas une question. J’ai acquiescé.
- Tu es sûr ? Certaines des personnes qui étaient avec nous sur Treasure Island ont été emportées en hélicoptère. On les a emmenés au large. Il y a des pays où les Etats-Unis sous-traitent leur torture. Des pays où tu vas pourrir toute ta vie. Des pays où tu voudras qu’ils en finissent, qu’ils te fassent creuser une tombe et qu’ils te tirent une balle dans la nuque au bord du trou.

J’ai dégluti et acquiescé.
- Est-ce que le risque en vaut la chandelle ? Nous pouvons vivre dans la

clandestinité pour très, très longtemps. Un jour, notre pays pourrait revenir. On peut simplement attendre que ça se tasse.

J'ai secoué la tête.
- On n'a rien sans rien. C'est notre pays. On nous l'a pris. Les terroristes qui commettent des attentats sont toujours en liberté — mais nous, pas. Je ne peux pas partir dans la clandestinité pendant un an, dix ans, ma vie entière, en attendant que la liberté me tombe toute cuite dans le bec. La liberté, c'est quelque chose qu'on conquiert pour soi-même.

Cette après-midi, Van a quitté l'école comme d'habitude, assise à l'arrière du bus avec ses amis les plus proches, riant et plaisantant comme elle faisait toujours. Les autres passagers du bus l'ont particulièrement remarquée, parce qu'elle était si bruyante, et par-dessus le marché elle portait ce chapeau géant stupide tout mou, qui avait l'air de sortir d'une pièce de théâtre montée dans une école sur les duellistes de la Renaissance. A un certain moment, elles se sont tassées toutes ensemble, puis se sont retournées pour regarder par la vitre arrière du bus, en montrant du doigt et en gloussant. La fille qui portant à présent le chapeau était de la même taille que Van, et de dos, ça aurait bien pu être elle. Personne n'a prêté attention à la petite Asiatique réservée qui est sortie quelques arrêts avant le BART.
Elle portait un uniforme scolaire simple, et a timidement gardé les yeux au sol en descendant. De plus, à ce moment précis, la fille coréenne bruyante a poussé un cri et ses amis l'ont suivie, en riant tellement fort que même le conducteur du bus a ralenti et s'est retourné sur son siège pour leur jeter un regard assassin.

Van s'est hâtée le long de la rue en gardant la tête baissée, les cheveux attachés et passés dans le col de son blouson démodé. Elle avait glissé des semelles dans ses chaussures qui lui ajoutaient cinq centimètres instables, et elle avait délaissé ses verres de contact pour la paire de lunettes qu'elle aimait le moins, avec d'énormes lentilles qui lui mangeaient la moitié du visage. Bien que je l'aie attendue à l'arrêt de bus et que j'aie su à quele heure elle viendrait, je l'ai à peine reconnue. Je me suis levé et j'ai marché derrière elle, de l'autre côté de la rue, en laissant un demi-pâté de maison entre nous. Les gens qui me croisaient détournaient la tête aussi vite que possible. J'avais vraiment l'air d'un jeune sans-abri, avec un panneau en carton, un manteau sali par la rue, un énorme sac à dos bourré d'affaires avec du ruban adhésif sur ses déchirures. Personne n'a envie de regarder un gamin des rues, parce que quand on le regarde dans les yeux, il risque de demander de la monnaie. J'avais sillonné Oakland toute l'après-midi et les seuls qui m'avaient parlé avaient été un Témoin de Jéhovah et un Scientologue, tous deux pour tenter de me convertir. On se sentait sale,

comme si on s’était fait draguer par un pervert.
Van a suivi les indications que j’avais soigneusement notées. Zeb les lui avait passées de la même façon qu’il m’avait donné son billet devant le lycée — en lui rentrant dedans pendant qu’elle attendait le bus et en s’excusant à profusion. J’avais écrit le billet simplement et sans détours, en lui expliquant juste : Je sais que tu n’es pas d’accord. Je comprends. Mais ça, c’est le plus important service que je t’aie jamais demandé. S’il-te-plait. S’il-te-plait.
Elle viendrait. Je savais qu’elle le ferait. Nous nous connaissions depuis longtemps, Van et moi. Elle n’appréciait pas plus que moi comment le monde tournait. De plus, avait fait remarqué une voix mauvaise et sarcastique dans ma tête, on la soupçonnait aussi maintenant que l’article de Barbara était sorti. Nous avons marché ainsi sur six ou sept pâtés de maisons, en examinant les passants proches de nous et les voitures qui nous dépassaient.
Zeb m’avait expliqué les filatures à cinq personnes, où cinq agents en civil se relayent pour suivre leur cible, ce qui les rend presque impossibles à repérer. Il faut se rendre dans un endroit complètement désert, où quiconque se remarquerait comme un épouvantail dans un champs.

L’échangeur de la 880 se trouvait à quelques pâtés de la station Coliseum du BART, et même avec les détours qu’a faits Van, ça ne nous a pas pris longtemps pour y arriver. Le bruit de l’autoroute était assourdissant. Il n’y avait personne à la ronde, pas que je voie. J’avais fait une reconnaissance du site avant de le suggérer à Van dans mon billet, et pris soin de chercher les cachettes où quelqu’un aurait pu se dissimuler. Il n’y en avait pas.
Elle a cligné des yeux comme une chouette en me regardant derrière ses lunettes.
- Marcus, a-t-elle soufflé, ses yeux humides.
Je me suis rendu compte que j’avais les larmes aux yeux moi aussi. Je ferais un fugitif vraiment lamentable. Trop sentimental. Elle m’a serré dans ses bras si fort que j’en ai eu la respiration coupée. Je l’ai serrée encore plus fort. Alors, elle m’a embrassé.
Pas sur la joue, pas comme une soeur. En plein sur les lèvres, un baiser chaud, humide, brûlant qui a semblé durer une éternité. J’étais tellement submergé d’émotions — non, c’est des conneries. Je savais parfaitement ce que je faisais. Je lui ai rendu son baiser.
Puis j’ai arrêté et j’ai reculé, en la repoussant presque.
- Van, ai-je coassé
- Oups.
- Van.
- Désolée.

- Je… Quelque chose m'a frappé à ce moment précis, quelque chose que j'aurais dû réaliser depuis très, très longtemps.
- Tu es amoureuse de moi ?
Elle a acquiescé d'un air misérable.
- Ca fait des années, a-t-elle répondu.
Oh, mon Dieu. Darryl, toutes ces années, qui était tellement dingue d'elle, et tout ce temps c'était moi qu'elle regardait, moi qu'elle désirait en secret. Et alors j'avais fini avec Ange. Ange disait bien qu'elle s'était toujours battue avec Van. Et moi qui baroudais en me plongeant dans les ennuis.
- Van, ai-je commencé, Van, je suis tellement désolé.
- Laisse tomber, a-t-elle fait en détournant le regard. Je sais que ça ne peut pas marcher. Je voulais juste le faire une fois, juste au cas où…
Elle a ravalé ses paroles.
- Van, il faut que tu fasses quelque chose pour moi. Quelque chose d'important. Il faut que tu rencontres la journaliste du Bay Guardian, Barbara Stratford, celle qui a écrit l'article. J'aimerais que tu lui donnes quelque chose.

J'ai expliqué le téléphone de Masha, je lui ai tout raconté sur la vidéo que Masha m'avait envoyée.
- Qu'est-ce qui pourrait sortir de ça, Marcus ? A quoi bon ?
- Van, tu avais raison, tout du moins en partie. Nous ne pouvons pas sauver le monde en mettant d'autres personnes en danger. Il faut que je résolve ces problèmes en disant ce que je sais. C'est ce que j'aurais dû faire depuis le début. J'aurais dû aller tout droit chez le père de Darryl en sortant de prison et lui dire tout ce que je savais. Mais maintenant, j'ai des preuves. Ces infos — elles peuvent changer le monde. C'est mon dernier espoir. Le seul espoir qui reste de sortir Darryl de là, d'avoir une vie que je ne passe pas dans la clandestinité, à me cacher des flics. Et tu es la seule personne en qui je puisse avoir confiance pour ça.
- Pourquoi moi ?
- Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Regarde comment tu t'en es tirée pour arriver ici. Tu es une pro. Tu es meilleure à ces trucs qu'aucun d'entre nous. Tu es la seule en qui j'aie confiance. Voilà pourquoi toi.
- Pourquoi pas ton amie Ange ?

Elle a prononcé le nom sans aucune inflexion, comme si c'était un bloc de ciment. J'ai regardé à mes pieds.
- Je pensais que tu étais au courant. Ils l'ont arrêtée. Elle est à Guantanamo — sur Treasure Island. Ca fait des jours qu'elle y est maintenant.

J'avais essayé de ne pas y penser, de ne pas penser à ce qui pourrait lui arriver. Maintenant je ne pouvais plus m'en empêcher et j'ai commencé à sangloter. Je sentais des crampes dans mon estomac, comme si on m'avait

donné un coup de pied, et j’ai pressé mes mains sur mon ventre pour me soulager. Je me suis plié en deux, et je ne sais comment, je me suis retrouvé couché sur le côté dans les cailloux sous l’autoroute, à me tenir les côtes en pleurant.
- Donne-moi le téléphone, a-t-elle ordonné, sa voix un sifflement agacé. Je l’ai repêché de ma poche et le lui ai passé. Emmarassé, j’ai cessé de pleurer et je me suis assis. Je savais que la morve me coulait sur le visage. Van m’a jeté un regard de pure révulsion. .
- Tu dois l’empêcher de se mettre en veille, ai-je rappelé. J’ai un chargeur ici.
J’ai fouillé dans mon sac. Je n’avais pas dormi une nuit complète depuis que je l’avais récupéré. J’avais programmé l’alarme du téléphone pour sonner toutes les 90 minutes et me réveiller pour que je puisse l’empêcher de se mettre en veille.
- Ne le ferme pas non plus.
- Et la vidéo ?
- Ca c’est plus compliqué, ai-je répondu. Je m’en suis envoyé à moi-même une copie par e-mail, mais je ne peux plus retourner sur Xnet.
En un instant, j’aurais pu retourner chez Nate et Liam pour utiliser leur Xbox de nouveau, mais je ne voulais pas prendre le risque.
- Ecoute, je vais te donner mon login et mon mot de passe pour le serveur mail du Parti Pirate. Tu vas devoir utiliser Tor pour y accéder — la Sécurité Intérieure est sans aucun doute à l’affût des gens qui se connectent au mails du p-parti.
- Ton login et ton mot de passe, a-t-elle repris d’un air surpris.
- Je te fais confiance, Van. Je sais que je peux te faire confiance.
Elle a secoué la tête.
- On ne donne jamais ses mots de passe, Marcus.
- Je ne pense pas que ça ait encore de l’importance. Soit tu réussis, soit je… soit c’est la fin pour Marcus Yallow. Peut-être que je me trouverai une nouvelle identité, mais j’en doute. Je pense qu’ils vont m’avoir. J’ai toujours dû savoir qu’ils finiraient par me rattraper, un jour.
Elle me regardait d’un air furieux.
- Quel gâchis. Et tout ça pour quoi ?
De toute ce qu’elle aurait pu dire, rien n’aurait pu me faire plus mal. C’était comme un coup de pied dans l’estomac. Quel gâchis, tout ça, futile. Darryl et Ange, disparus. Je pourrais bien ne plus jamais revoir ma famille. Et néanmoins, la Sécurité Intérieure tenait toujours ma ville et mon pays dans une psychose collective où il pouvait se passer n’importe quoi pour peu que ça se fasse au nom de la lutte contre le terrorisme. Van avait l’air d’attendre que je réponde quelque chose, mais je n’avais rien à rétorquer à ça. Elle m’a laissé sur place.

Zeb avait une pizza pour moi quand je suis rentré « chez nous » — la tente sous un échangeur d'autoroute dnas la Mission qu'il avait montée pour la nuit. Il avait une tente de surplus militaire, marquée CONSEIL DE COORDINATION LOCAL DES SANS-ABRIS DE SAN FRANCISCO.
La pizza était une Domino, froide et figée, mais néanmoins délicieuse.
- Tu aimes l'ananas sur ta pizza ? Zeb m'a souri avec condescendance. Les Freegans ne peuvent pas faire les difficiles, a-t-il poursuivi.
- Freegans ?
- Comme les Végans, sauf que nous ne mangeons que de la nourriture gratuite.
- Gratuite ?
Il a souri à nouveau.
- Tu sais — la bouffe gratuite. Qu'on trouve dans les marchés gratuits ?
- Tu l'as volée ?
- Mais non, abruti. L'autre marché. Le petit qu'on trouve derrière les supermarchés. En métal bleu. Qui a une drôle d'odeur.
- Tu as récupéré ça dans les ordures ?
Il a jeté sa tête en arrière et est parti d'un grand rire.
- Mais certainement. Tu devrais voir ta tête. Eh, copain, tout va bien. Elle n'est pas pourrie. Elle était fraîche — il se sont juste plantés sur une commande. Ils l'ont jetée dans sa boite. Ils aspergent de la mort-aux-rats dessus après la fermeture, mais si tu es assez rapide, il n'y a pas de problème. Tu devrais voir ce que les épiceries bazardent ! Attends le petit déjeuner. Je vais te faire une salade de fruits, tu m'en diras des nouvelles. Dès qu'une malheureuse fraise dans une barquette devient un peu verdâtre et poilue, ils jettent le tout…
Je l'ai fait taire. La pizza était très bien. Qu'elle ait traîné dans le container n'allait pas la contaminer ou je ne sais quoi. Si elle avait quelque chose de dégoûtant, c'était de venir de chez Domino — les pires pizzas de toute la ville. Je n'avais jamais aimé leur nourriture, et j'y avais tourné le dos définitivement quand j'avais découvert qu'ils subventionnaient une bande de politiciens cinglés qui considéraient le réchauffement climatique et l'évolution des espèces comme des conspirations satanistes.
Il n'était néanmoins pas facile de se défaire d'un certain dégoût. Mais il y avait une autre façon de voir les choses. Zeb m'avait dévoilé un secret, quelque chose que je n'avais pas anticipé : il y avait tout un monde caché, des façons de survivre sans participer au système.
- Freegans, hein ?
- Et du yaourt, aussi, a-t-il fait en approuvant vigoureusement de la tête. Pour la salade de fruits. Ils les jettent le lendemain de la date de consommation optimale, mais ils ne deviennent pas tout verts sur les douze coups de minuit. C'est du yaourt, franchement, c'est essentiellement

du lait pourri au départ.
J'ai avalé. La pizza avait un drôle de goût. La mort-aux-rats. Le yaourt périmé. Les fraises à fourrure. Ca allait me prendre un moment pour m'y habituer.
J'ai mangé encore une bouchée. En fait, les pizzas de Domino paraissaient moins dégoûtantes quand on les avait gratuitement.
Le sac de couchage de Liam était chaud et accueillant après une longue journée émotionellement épuisante. Van devait avoir contacté Barbara, maintenant. Elle devait avoir la vidéo et la photo. Je l'appellerais le lendemain matin pour savoir ce qu'elle pensait que je devrais faire ensuite. Il faudrait que je la revoie après publication, pour confirmer toutes les informations. Je pensais à tout ça en fermant les yeux, je pensais à ce que ça serait quand le me dévoilerais, avec les caméras sur moi, suivant le fameux M1k3y jusqu'à l'intérieur de l'un de ces grands bâtiments à colonnades du Centre Civique.
Le bruit des voitures qui passaient en rugissant au-dessus de moi s'est transformé en une sorte de bruit d'océan comme je m'enfonçais dans le sommeil. Il y avait d'autres tentes tout près, des sans-abris. J'en avais rencontré certains dans l'après-midi, avant que le soleil ne se couche et que nous ne nous retirions tous dans nos tentes. Ils étaient tous plus vieux que moi, avec des mines dures et patibulaires. Aucun n'avait l'air fou ou violent, par contre. Juste des gens qui n'avaient pas eu de chance, avaient pris de mauvaises décisions, ou les deux.
J'ai dû m'endormir, parce que je ne me souviens de rien avant qu'une lumière brillante ne tombe sur mon visage, tellement éclante qu'elle m'éblouissait.
- C'est lui, a dit une voix derrière la lumière.
- Embarquez-le, a dit une autre voix, une que j'avais déjà entendue, que j'entendais encore et encore dans mes rêves, qui me faisait la leçon, qui me demandait mes mots de passe. Coupe-à-la-Serpe. Le sac m'est passé par-dessus la tête rapidement et s'est refermé sur ma gorge tellement serré que je me suis étranglé et que j'ai vomi ma pizza freegan. Pendant que j'avais des spasmes et que je m'étranglais, des mains puissantes m'ont lié les poignets, puis les chevilles. J'ai été allongé sur un brancard qu'on a roulé, puis porté dans un véhicule après quelques marches de métal. On m'a laissé tomber sur un sol matelassé. Il n'a pas eu le moindre son à l'arrière du véhicule après qu'ils ont fermé les portes. Le matelassage étouffait tout à part mes propres hoquets.
- Mais, re-bonjour ! a-t-elle fait.
J'ai senti la camionette se balancer quand elle a rampé à quatre pattes vers moi. J'étais toujours étranglé, et je m'efforçais d'aspirer un peu d'air. Le vomi remplissait ma bouche et coulait le long de mon oesophage.

- Nous ne te laisserons pas mourir, a-t-elle déclaré. Si tu t'arrêtes de respirer, nous rétablirons ta respiration. Ne t'inquiète pas pour ça.
J'ai râlé plus fort. J'ai attrapé un peu d'air. Un peu parvenait à passer. Une toux profonde et douloureuse a secoué ma poitrine et mon dos, expulsant une partie du vomi. Encore de l'air.
- Tu vois ? a-t-elle fait. Ca n'est pas si grave. Bienvenue à la maison, M1k3y. Nous avons quelque chose de très spécial pour toi.
Je me suis allongé sur le dos, et j'ai senti la camionette se balancer. L'odeur de pizza à moitié digérée m'a d'abord submergé, mais comme pour tout stimulus puissant, mon cerveau s'y est graduellement habitué et l'a filtré jusqu'à ce que ce ne soit plus qu'un léger arôme. Le balancement de la camionette était presque un réconfort.
C'est alors que c'est arrivé. Un calme profond, incroyable s'est emparé de moi comme si j'étais allongé sur une plage et que l'océan était monté jusqu'à moi et m'avait soulevé avec autant de tendresse qu'un parent, m'avait maintenu à flot et emporté dans une mer chaude sous un soleil chaleureux.
Après tout ce qui s'était passé, j'étais pris, mais ça n'avait aucune importance. J'avais passé l'information à Barbara. J'avais organisé le Xnet. J'avais gagné. Et quand bien même je n'aurais pas gagné, j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir. Plus que ce que j'aurais cru pouvoir faire.
Pendant le trajet, j'ai passé en revue dans mon esprit tout ce que j'avais fait, pensé à tout ce que j'avais accompli, moi et les autres. La ville, le pays, le monde étaient pleins de gens qui ne voudraient pas vivre comme le DSI voulait que nous vivions. Nous résisterions toujours. Il ne pouvaient pas tous nous mettre en prison.
J'ai soupiré et souri. Elle avait parlé pendant tout ce temps, ai-je réalisé. J'étais parti si loin dans mon monde qu'elle avait complètement disparu.
- … gamin intelligent comme toi. On aurait pu croire que tu ne chercherais pas la bagare avec des gens comme nous. Nous avons gardé l'oeil sur toi depuis que tu es sorti. On t'aurait eu même si tu n'étais pas allé pleurnicher chez cette traîtresse de journaliste lesbienne. Vraiment, je ne te comprends pas — nous avions un arrangement, toi et moi….
Nous sommes passés en grondant sur une plaque de métal, les par-chocs de la camionette ont vibré, et le balancement a changé. Nous étions sur l'eau. Le cap sur Treasure Island. Hé, Ange était là-bas. Et Darryl aussi. Peut-être.

On ne m'a pas enlevé ma cagoule avant que je n'arrive dans ma cellule. Ils ne se sont pas occupés des menottes à mes poignets et mes chevilles, et m'ont simplement fait rouler du brancard sur le sol. Il faisait noir, mais dans la lueur de la lune qui filtrait par une unique et minuscule fenêtre, très

haut, j’ai vu qu’on avait enlevé le matelas du lit. Dans la pièce, il y avait moi-même, des toilettes, le cadre d’un lit, un lavabo, et rien d’autre. J’ai fermé les yeux et j’ai laisse l’océan me soulever. J’ai dérivé au loin. Quelque part, loin en bas, il y avait mon corps. Je savais ce qui allait se passer. Ils me laisseraient jusqu’à ce que je m’urine dessus. De nouveau. Je savais ce que c’était. Je m’étais déjà pissé dessus. Ca sentait mauvais. C’était froid. C’était humiliant, comme si on était un bébé.
Mais je survivrais.
J’ai ri. Le son était étrange, et m’a ramené dans mon corps, au présent. J’ai ri comme un fou. J’avais vécu ce qu’ils pouvaient me faire de pire, et j’y avais survécu, et je les tiendrais en échec, en échec pendant des mois, et je démontrerais qu’ils n’étaient que des brutes et des tyrans. J’avais gagné.
J’ai relâché ma vessie. Elle était pleine et douloureuse, et il n’y a rien comme l’instant présent.
L’océan m’a emporté.

Quand le matin est revenu, deux gardes, efficaces et impersonnels, ont coupé les liens de mes poignets et de mes chevilles. Je ne pouvais toujours pas marcher — quand je me levais, mes jambes se dérobaient comme celles d’une marionnette sans ficelles. J’étais resté trop longtemps dans la même position. Les gardes m’ont tiré les bras par-dessus leurs épaules et m’ont moitié tiré, moitié porté le long d’un corridor familier. Les codes barres sur les portes se gondolaient et se décollaient à présent sous l’effet de l’air marin. Une idée m’est venue.
- Ange !, ai-je crié. Darryl !
Mes gardes m’ont tiré plus vite, clairement perturbés mais sans savoir quoi faire.
- Les gars, c’est moi, Marcus ! Restez libres !
Derrière l’une des portes, quelqu’un a poussé des sanglots. Quelqu’un d’autre a crié dans une langue qui m’a eu l’air d’être de l’arabe. Puis s’est levée une cacophonie, des milliers de voix différentes qui criaient. Ils m’ont emmené dans une nouvelle salle.
C’était une ancienne salle de douche, dont les pommeaux de douche étaient restés coulés dans le carrelage.
- Salut, M1k3y, a dit Coupe-à-la-Serpe. On dirait que tu as eu une matinée mouvementée.
Elle a froncé son nez ostensiblement.
- Je me suis pissé dessus, ai-je annoncé joyeusement. Vous devriez essayer
- On devrait peut-être te donner un bain, dans ce cas, a-t-elle rétorqué.
Elle a fait un signe de tête aux gardes, et ils m’ont transporté sur un autre brancard. Celui-là avait des sangles sur toute sa longueur. Ils m’ont lâché dessus, et j’ai senti qu’il était glacial et trempé. En un clin d’oeil, ils m’ont

ligoté les épaules, les hanches et les chevilles. Une minute après, trois autres sangles se sont refermées sur moi. Des mains d'homme ont relâché des verrous, et je me suis retrouvé penché la tête en bas.
- Commençons par quelque chose de simple, a-t-elle fait.
Je me suis tordu le cou pour la voir. Elle s'était détournée vers un bureau sur lequelle une Xbox était connectée à une télévision à écran plat coûteuse.
- Je voudrais que tu me donnes le mot de passe de ton e-mail au Parti Pirate, s'il-te-plait ?
J'ai fermé les yeux et laissé l'océan m'emmener.
- Est-ce que tu sais ce qu'est le waterboarding, M1k3y ? Sa voix m'a ramené. On t'attache dans cette position, et on te verse de l'eau sur la tête, dans le nez et dans la bouche. Il est impossible de s'empêcher de suffoquer. Il y en a qui appellent ça un simulâcre d'excécution, et pour ce que j'en vois depuis l'autre côté de la pièce, c'est une appréciation honnête. Tu ne peux pas maîtriser la sensation de mourir.
J'ai essayé de repartir. J'avais entendu parler du waterboarding. Nous y étions, c'était de la vraie torture. Et ce n'était que le début.
Je ne pouvais pas partir. L'océan n'est pas venu me prendre. Ma poitrine était serrée, mes paupières battaient. Je sentais l'urine séchée sur mes jambes et la sueur sechée dans mes cheveux. Ma peau me grattait à cause du vomi seché. Elle est venue bien en vue au-dessus de moi.
- Commençons par les identifiants de connection, a-t-elle fait.
J'ai fermé les yeux et les ai gardés fermés fort.
- Faites-lui faire trempette, a-t-elle ordonné.
J'ai entendu quelqu'un bouger. J'ai inspiré profondément et j'ai retenu ma respiration.
L'eau a commencé à ruisseler, le contenu d'une tasse versé doucemnt sur mon menton et mes lèvres. Dans mes narines. Elle a coulé dans ma gorge et commené à me suffoquer, mais je n'ai pas voulu tousser de peur d'inspirer et de prendre l'eau dans mes poumons. J'ai gardé mon souffle et j'ai fermé les yeux plus fort encore.
Il y a eu un vacarme au-dehors, un chaos de bottes, et des cris de colère outragés. Le bocal s'est vidé sur mon visage.
- Juste ton login, Marcus. Je ne te demande rien de compliqué. Qu'est-ce que je pourrais faire de ton login, de toute façon ?
Cette fois, c'est tout un seau qui s'est vidé, d'un coup, un flot qui n'en finissait pas, il devait être gigantesque. Je n'ai pas pu m'empêcher. J'ai hoqueté et aspiré l'eau dans mes poumons, toussé et inspité encore plus d'eau. Je savais qu'ils ne me tueraient pas, mais je ne pouvais pas en convaincre mon corps. Dans chaque fibre de mon être, je savais que j'allais mourir.

Et ça s'est arrêté. J'ai toussé, et toussé, et toussé encore, mais dans l'angle où j'étais, l'eau que je toussais retournait couler dans mon nez et me brûlait les sinus.
Ma toux était tellement profonde qu'elle me faisait mal, dans mes côtes et dans mes hanches, comme je me tordais dans les sangles. Je détestais cette façon dont mon corps me trahissait, comme mon esprit ne contrôlait pas mon corps, mais il n'y avait rien à faire.
Finalement, la toux s'est calmée suffisemment pour que je comprenne ce qui se passait autours de moi. Des gens hurlaient et il semblait que quelqu'un résistait et se débattait. J'ai ouvert les yeux et j'ai cligné des yeux dans la lumière, puis j'ai tourné la tête en toussant encore.
La pièce contenait bien plus de gens qu'au début. La plupart portaient des gilets pare-balles, des casques, et des visières en plastique fumé. Ils criaient sur les gardes de Treasure Island, qui criaient en retour, les nerfs de leurs cous visibles.
- Rendez-vous ! a ordonné l'un des hommes en gilet pare-balles. Rendez-vous et mettez vos mains sur vos têtes ! Vous êtes en état d'arrestation !
Coupe-à-la-Serpe parlait au téléphone. L'un des hommes en gilet pare-balles l'a remarquée, s'est approché vivement et lui a arraché le téléphone d'une main gantée. Tout le monde s'est tu quand il a volé en parabole à travers la pièce, et éclaté en une gerbe de fragments en s'écrasant sur le sol. Le silence s'est rompu quand les gilets pare-balles ont envahi la pièce.
J'ai presque réussi à sourire en voyant la tête de Coupe-à-la-Serpe quand deux hommes l'ont empoignée par les épaules, retournée et lui ont passé une paire de menottes en plastique aux poignets.
L'un des gilets pare-balles s'est avancé dans l'encadrement de la porte. Il portait une caméra à l'épaule, de l'équipement sérieux avec une lumière blanche aveuglante. Il a enregistré toute la pièce, en faisant deux fois le tour de moi en me filmant. Je me suis rendu compte que j'étais parfaitement immobile, comme si je posais pour un portrait. C'était ridicule.
- Est-ce que quelqu'un pourrait me détacher de ce truc ?, ai-je fini par réussir à sortir sans trop tousser.
Deux des gilets pare-balles, dont une femme, se sont avancés jusqu'à moi et ont commencé à me libérer. Ils ont relevé leurs visières et m'ont souri. Ils avaient des croix rouges sur les épaules et sur leurs casques. Sous les croix rouges, il y avait un autre insigne : CHP. La California Highway Patrol. C'étaient des policiers de l'Etat. J'ai commencé à demander ce qu'ils faisaient là, et c'est alors que j'ai vu Barbara Stratford. On l'avait de toute évidence retenue dans le couloir, mais elle s'est avancée en se frayant un chemin entre les gens. .
- Te voilà !, a-t-elle fait en s'agenouillant à côté de moi et en me serrant dans ses bras le plus fort, le plus longtemps que j'aie jamais été.

C’est alors que j’ai compris — Guantanamo-sur-la-Baie était tombé aux mains de ses ennemis. J’étais sauvé.

Chapitre 21

Je dédie ce chapitre à Pages Books, de Toronto au Canada. De longue date un monument de la terriblement trendy Queen Street West strip, Pages se situe à quelques pas de la bonne vieille librairie Bakka où j'ai travaillé. Nous autres de Bakka étions ravi d'avoir Pages en bas de la rue. Ce que nous étions à la Science-Fiction, ils l'étaient à tout le reste: documents amoureusement choisis représentatifs de ce qu'on ne trouverait jamais ailleurs, le genre de choses dont on n'a pas conscience qu'on le cherchait avant de l'avoir sous les yeux.

Pages a aussi l'un des meilleurs rayons d'actualités que j'aie jamais vus, des rayonnages et des rayonnages de magazines et de fanzines incroyables du monde entier.

Pages Books: 256 Queen St W, Toronto, ON M5V 1Z8 Canada +1 416 598 1447

On m'a alors laissé dans la salle seul avec Barbara, et j'ai utilisé la douche qui fonctionnait pour me rincer — j'ai soudain eu honte d'être couvert d'urine et de vomi. Quand j'ai eu fini, Barbara était en pleurs. « Tes parents », a-t-elle commencé. J'ai eu la nausée de nouveau. Mon dieu, mes pauvres parents. Ce qu'ils avaien dû traverser.

- Ils sont ici ?

- Non, dit-elle. C'est compliqué.

- Quoi ?

- Tu es toujours en état d'arrestation, Marcus. Comme tout le monde ici. Ils ne peuvent pas simplement débouler ici et ouvrir grand les portes. Tout le monde va passer par le système de justice criminelle. Ca pourrait prendre, enfin, ça va prendre des mois.

- Je vais devoir rester ici pendant des mois ?

Elle a pris mes mains dans les siennes.

- Non, je pense qu'il va y avoir une audience préliminaire et que tu seras relâché sous caution assez vite. Mais assez vite, c'est relatif. Je n'espèrerais pas qu'il se passe quoi que ce soit aujourd'hui. Mais ça ne se passera pas comme à la manière de ces gens-là. Ca sera humain. Il y aura de la vraie nourriture. Pas d'interrogatoires. Ta famille te rendra visite. Mais ce n'est pas parce que le DHS est hors du coup que tu peux juste sortir d'ici. Ce qui s'est passé, là, c'est que nous nous sommes débarassés de la version démente du système judiciaire qu'ils avaient institué, et que nous avons rétabli l'ancien système. Celui qui a des juges, des procès publics et des avocats. Donc nous pouvons essayer de te faire transférer à terre dans un centre de détention pour jeunes, mais Marcus, ces endroits ne sont pas drôles. Vraiment, vraiment pas drôles. Ca pourrait être le meilleur endroit où attendre que tu puisses sortir sous caution.

Sous caution. Bien sûr. J'étais un criminel — je n'étais pas encore inculpé, mais il y aurait sans aucun doute bien assez de chefs d'accusation qu'ils pourraient inventer. Il était pratiquement devenu illégal d'avoir des pensées impures à l'égard du gouvernement. Elle m'a serré les mains:
- "C'est pas drôle, mais c'est comme ça que ça va se passer. L'important, c'est que c'est fini. Le gouverneur a expulsé le DHS de l'Etat et fait démanteler tous les points de contrôle. Le procureur général a émis des mandats d'arrestation pour tous les fonctionnaires impliqués dans les "interrogatoires sous pression" et les détentions secrètes. Ils vont aller en prison, Marcus, et c'est grâce à ce que tu as fait.

Mon esprit était engourdi. J'entendais les mots, mais je n'en comprenais pas le sens. D'une certaine façon, c'était fini, mais ce n'était pas fini.
- "Écoute", a-t-elle dit: "il nous reste probablement une ou deux heures avant que l'ordre ne se rétablisse, qu'ils ne reviennent et qu'ils ne t'emmènent. Qu'est-ce que tu veux faire ? Une promenade sur la plage ? Déjeuner ? Ces gens avaient une cantine incroyable — nous l'avons prise d'assaut en entrant. Menus gastronomiques et tout.

Enfin une question à laquelle j'avais une réponse.
- Je veux retrouver Ange. Je veux retrouver Darryl.
J'ai essayé d'utiliser un ordinateur pour avoir leur numéro de cellules, mais il demandait un mot de passe, et nous en avons été réduits à écumer les couloirs en criant leurs noms. Derrière les barreaux des portes, les prisonniers nous répondaient en hurlant, ou pleuraient, nous suppliaient de leur ouvrir. Ils ne comprenaient pas ce qui venait de se passer, n'avaient pas vu leurs anciens geôliers conduits sur le quai avec des menottes en plastique aux poignets, escortés par les équipes d'intervention de la police californienne.
- "Ange !", hurlais-je, "Ange Carvelli! Darryl Glover! c'est moi, Marcus!"

Nous avions parcouru toute la longueur du bloc de détention et ils n'avaient pas répondu. J'avais les larmes aux yeux. Ils avaient été déportés à l'étranger — en Syrie, ou pire. Je ne les reverrais jamais. Je me suis effondré contre un mur, mon visage dans les mains. J'ai revu le visage de Coupe-à-la-Serpe, revu son rictus ricanant quand elle m'avait demandé mon mot de passe. C'était son oeuvre. Elle irait en prison, mais ça n'était pas suffisant. J'ai pensé que quand je la reverrais, je la tuerais. C'est ce qu'elle méritait.

- "Hé, Marcus !" a dit Barbara, "Allez, ne désespère pas. Il y en a d'autres par là, viens."
Elle avait raison. Les portes des cellules que vous avions dépassées étaient de vieilles antiquités rouillées qui dataient de la construction de la forteresse. Mais tout au bout du couloir, entre-ouverte, il y avait une porte

moderne de haute sécurité, épaisse comme un dictionnaire. Nous l'avons tirée et nous sommes aventurés dans la pénombre du couloir qu'elle défendait. Il y avait là quatre autres portes de cellules, des portes munies de codes barre. Chacune avait une serrure à verrouillage numérique avec un petit clavier.
- "Darryl" ai-je lancé, "Ange ?"
- "Marcus ?" C'était Ange, qui m'appelait de derrière la porte la plus éloignée.
Ange, mon Ange, mon ange.
- "Ange ! C'est moi, c'est moi !"
- "Oh Seigneur, Marcus !" Elle s'est étranglée, et nous avons fondu en sanglots.
J'ai martelé les autres portes.
- "Darryl ! Darryl, tu es là ?"
- "Je suis là". La voix était toute petite et rauque. "Je suis là. Je suis vraiment, vraiment désolé. S'il vous plaît. Je suis désolé." Il avait l'air… brisé. En miettes.
- C'est moi, D", ai-je dit, appuyé contre la porte. "C'est Marcus. C'est fini, ils ont arrêté les gardes. Ils ont viré le Department of Homeland Security. On va avoir des procès, des vrais procès. Et nous allons pouvoir témoigner contre eux".
- "Je suis désolé" a-t-il répondu. "S'il-vous-plait, je suis tellement désolé"

A ce moment, les policiers californiens sont arrivés sur le perron. Leur caméra filmait toujours.
- "Madame Stratford ?" a dit l'un d'eux. Sa visière masquait son visage et le faisait ressembler n'importe quel flic, plutôt qu'à mon sauveur. Assez comme quelqu'un venu pour m'enfermer.
- "Capitaine Sanchez", a répondu Barbara, "nous avons trouvé des prisonniers intéressants par ici. J'aimerais que vous les relâchiez pour que je puisse les examiner moi-même".
- "Madame, nous n'avons pas encore les codes d'accès pour ces portes"
Elle a levé la main:
- "Ce n'est pas ce que nous avons convenu. Je dois avoir accès complet à cette installation. Ca vient directement du gouverneur, capitaine. Nous ne bougerons pas d'ici avant que nous n'ayiez ouvert ces cellules.
Son visage était lisse, sans l'ombre d'un tic ou d'une expression. Elle était vraiment sérieuse. Le capitaine avait l'air de ne pas avoir assez dormi. Il a grimacé.
- Je vais voir ce que je peux faire.

Finalement, ils ont fini par réussir à ouvrir les cellules, une demi-heure plus tard. Il leur a fallu trois essais, mais à la fin ils ont introduit les bons codes,

tout en présentant les cartes RFID prises sur les gardes qu'ils avaient arrêtés. Ils sont entrés d'abord dans la cellule d'Ange. Elle portait une robe d'hôpital, qui s'ouvrait sur l'arrière, et sa cellule était encore plus dépouillée que la mienne ne l'avait été — seulement du capitonnage partout, ni évier ni lit, et pas de lumière. Elle a émergé dans le couloir en clignant des yeux, et la caméra de la police a tout de suite été sur elle, projetant sa lumière crue en plein sur son visage. Barbara s'est interposée. Ange a fait un pas hésitant en dehors de sa cellule, en titubant légèrement. Il y avait quelque chose d'anormal dans ses yeux, sur son visage. Elle pleurait, mais ça n'était pas ça.
- “Ils m'ont droguée, parce que je n'arrêtais pas d'exiger un avocat”
C'est alors que je l'ai prise dans mes bras. Elle s'est effondrée sur moi, mais elle m'a serrée, elle aussi. Elle puait le renfermé et la sueur, mais je ne sentais pas meilleur. Je voulais ne jamais la lâcher.

A ce moment, la porte de la cellule de Darryl s'est ouvert. Il avait déchiré le papier de sa robe d'hôpital. Il était recroquevillé nu au fond de la cellule, se protégeant de la caméra et de nos regards. J'ai couru à lui.
- “D”, j'ai murmuré à son oreille, “D, c'est moi. C'est Marcus. C'est fini. Les gardes ont été arrêtés. Nous allons être relâchés, nous rentrons chez nous.” Il a tremblé et a fermé ses yeux de toutes ses forces.
- “Je suis désolé”, a-t-il chuchoté, et il a détourné son visage.
Alors, ils m'ont emmené, un flic en gilet pare-balle et Barbara, ils m'ont ramené à ma cellule et ont verrouillé la porte, et c'est comme ça que j'ai passé la nuit.

Je ne me rappelle plus grand'chose du voyage jusqu'au tribunal. On m'avait enchaîné à cinq autres prisonniers, tous détenus depuis bien plus longtemps que moi. L'un d'entre eux ne parlait que l'arabe — c'était un vieil homme, qui
tremblait. Les autres étaient tous jeunes. Il n'y avait qu'un seul Blanc. Quand nous avons tous été escortés sur le pont du ferry, j'ai réalisé que tous les pensionnaires de Treasure Island étaient d'une teinte de brun ou d'une autre. Je n'avais été dedans qu'une seule nuit, mais c'était déjà trop. Il bruinait doucement, le genre de temps qui me font normalement rentrer la tête dans les épaules et baisser les yeux, mais ce jour-là j'ai fait comme les autres, j'ai renversé ma tête en arrière pour contempler le ciel gris infini, bouche bée dans l'humidité piquante alors que nous nous précipitions à travers la baie en direction des quais du ferry. Ils nous ont emmenés dans des bus.
Patauds à cause des fers, nous sommes montés dans les bus, et ça a pris longtemps pour que tout le monde embarque. Tout le monde s'en fichait. Quand nous en avons eu fini de lutter pour résoudre le problème de

géométrie à six
personnes, une chaîne et une allée de bus étroite, nous avons regardé en tous sens la ville autours de nous, jusqu'à la colline couverte de bâtiments. La seule chose à laquelle je pouvais penser, c'était à trouver Darryl et Ange, mais je n'en voyais aucun des deux.
Il y avait une foule dense, et nous ne pouvions pas avancer librement à travers. Les policiers qui nous escortaient était relativement prévenants, mais ils étaient tout de même grands, en gilets pare-balles et en armes. J'avais tout le temps l'impression de voir Darryl dans la foule, mais c'était toujours quelqu'un d'autre arborant seulement le même air battu et courbé qu'il avait eu dans sa cellule. Il n'était pas le seul à s'être fait briser.
Au tribunal, ils nous ont emmenés dans des salles d'interrogatoire. Un avocat de l'ACLU a pris nos identités et nous a posé quelques questions — quand elle est arrivée à moi, elle m'a souri et m'a salué par mon nom — et on nous a emmenés plus loin dans le tribunal, devant le juge. Il portait vraiment une de ces toges, et avait l'air plutôt de bonne humeur. Il semblait que tous ceux qui avaient des membres de leur famille pour payer leur caution sortiraient libres, et que les autres seraient renvoyés en prison. L'avocat de l'ACLU a fait de grands discours devant le juge, réclamant quelques heures supplémentaires le temps que les familles des prisonniers soient raflées et emmenées au tribunal.
Le juge était plutôt accomodant, mais quand j'ai réalisé que certaines de ces personnes avaient été détenues depuis que le pont avait sauté, comptées pour morts par leurs familles, sans jugement, soumises à l'interrogatoire, à
l'isolement, à la torture — j'ai eu envie de briser mes chaînes et de les libérer de mes propres mains.
Quand on m'a présenté au juge, il a baissé son regard sur moi et a enlevé ses lunettes. Il avait l'air fatigué. L'avocat de l'ACLU avait l'air fatigué. Les huissiers avaient l'air fatigués. Derrière moi, j'ai entendu un murmure de conversations soudain quand l'huissier a appelé mon nom. Le juge a frappé de son maillet une seule fois, sans me quitter des yeux. Il s'est frotté les paupières.
- Monsieur Yallow, l'accusation considère que vous risquez de prendre la fuite. Je pense que leur argument est recevable. Vous avez sans aucun doute une plus grande, disons, expérience, que les autres personnes ici. Je suis tenté de vous mettre en mandat de dépôt, quelle que soit la caution que vos parent sont prêts à payer.
Mon avocat a commencé à parler, mais le juge l'a fait taire d'un regard. Il s'est frotté les yeux.
- Avez-vous quelque chose à déclarer ?
- "J'avais l'occasion de fuir", ai-je dit. "La semaine dernière. Quelqu'un a

proposé de m’emmener hors de la ville et de m’offrir une nouvelle identité. Au lieu de ça, j’ai volé son téléphone, je me suis échappé de notre camion, et je me suis enfui. J’ai remis le téléphone — qui contenait des preuves concernant mon ami, Darryl Glover — à une journaliste, et je me suis caché ici, en ville”.
- “Vous avez volé un téléphone ?”
- “J’ai décidé que je ne pouvais pas m’enfuir. Que je devais me présenter à la justice — que ma liberté ne vaudrait rien si j’étais un homme traqué, ou que la ville était toujours sous la coupe du DHS. Si mes amis étaient enfermés. Que ma liberté personelle n’était pas aussi importante que la liberté du pays.
- “Mais vous avez donc volé un téléphone.” J’ai acquiescé.
- “Oui. Je voulais le rendre à son propriétaire, si jamais je retrouve la jeune fille en question.”
- “Eh bien, merci pour ces déclarations, monsieur Yallow. Vous êtes un jeune homme bien articulé.” Il a posé les yeux sur le procureur. “Certains diraient un homme très brave, également. Une certaine vidéo a fait les gros titres ce matin. Elle suggérait que vous auriez pu avoir des raisons légitimes de craindre les autorités. A la lumière de ces faits, et de vos déclarations ici, je vais accorder une mise en liberté sous caution, mais je vais également demander au procureur d’ajouter à sa liste une accusation de vol simple, eut égard à l’affaire du téléphone. Pour ces faits, je demanderai une caution supplémentaire de 50,000 dollars.”

Il a abattu son maillet une nouvelle fois, et mon avocat m’a serré la main. Le juge a de nouveau baissé ses yeux sur moi et a remis ses lunettes en place. Il avait des pellicules sur les épaules de sa toge. Quelques autres se sont encore déposées quand les branches de ses lunettes ont touché les boules de ses cheveux.
- Vous pouvez disposer, jeune homme. Evitez les ennuis.

Je me suis tourné pour sortir et quelqu’un m’a sauté dessus. C’était mon père. Il m’a littéralement soulevé de terre, m’étreignant si fort que mes côtes ont protesté. Il me tenait comme je me souvenais qu’il m’avait tenu quand j’étais tout petit, quand il me faisait tourner et tourner, hilare et nauséeux, pour des jeux d’avions qui finissaient quand il me lançait en l’air pour me rattraper et me serrer comme ça, si fort que ça faisait presque mal. Une paire de mains plus douces m’a arraché avec gentillesse à son entreinte. Maman. Elle m’a tenu à longueur de bras pendant un moment, fouillant mon visage du regard, sans rien dire, des larmes coulant en flot sur ses joues. Elle a souri et sanglotté et tout à coup elle aussi m’étreignait, et les bras de Papa nous entouraient tous les deux. Quand ils m’ont lâché, j’ai enfin dit quelque chose.

- Darryl ?
- Son père m’a rencontré avant. Il est à l’hôpital.
- Quand pourrai-je le voir ?
- “Nous y allons maintenant.” a dit Papa. Il était sinistre. “Il ne…”. Il s’est arrêté. “Ils disent qu’il va se remettre”. Sa voix était étranglée
- Et Ange ?
- Sa mère l’a ramenée chez elle. Elle voulait t’attendre ici, mais…
Je comprenais. J’étais plein de compréhension, maintenant, pour ce que les familles des déportés devaient resentir. Le tribunal était plein de larmes et d’embrassades, et même les huissiers ne pouvaient rien y faire.
- “Allons voir Darryl”, j’ai dit. “Et je peux emprunter ton téléphone ?”
J’ai appelé Ange sur la route de l’hôpital où l’on gardait Darrly — San Francisco General, juste en bas de notre rue — et je lui ai donné rendez-vous pour juste après le dîner. Elle parlait en un murmure précipité. Sa mère ne
savait pas si elle devait la punir ou pas, mais Ange ne voulait pas pousser sa chance. Il y avait deux policiers de l’Etat dans le couloir où Darryl était détenu. Ils tenaient à distance la nuée de reporters qui se tenaient sur la pointe des pieds pour voir quelque chose et prendre des photos. Les flashs nous éclataient dans les yeux comme des stroboscopes, et j’ai secoué la tête pour les faire partir.Mes parents m’avaient apporté des vêtements propres et je m’étais changé sur la banquette arrière, mais je me sentais toujours sale, même après m’être frotté dans la salle de bain du tribunal. Certains des reporters m’ont appelé par mon nom. Ah oui, c’est vrai, j’étais célèbre, maintenant. Les policiers m’ont jeté un regard aussi — soit qu’ils aient reconnu mon visage, soit qu’ils aient entendu les journalistes me héler.
Le père de Darryl nous a accueillis sur le seuil de sa chambre d’hôpital, en chuchotant trop bas pour que les journalistes ne l’entendent. Il était en civil, avec les jeans et le sweater qu’il portait normalement, mais il avait ses médailles épinglées sur la poitrine.
- Il dort, a-t-il annoncé. Il s’est réveillé il n’y a pas longtemps et il a commencé à pleurer. Il ne pouvait pas s’arrêter. Ils lui ont donné quelque chose pour le faire dormir.
Il nous a conduit à l’intérieur, et Darryl était là, ses cheveux propres et peignés, endormi la bouche ouverte. Il y avait quelque chose de blanchâtre aux commissures de ses lèvres. Il avait une chambre semi-privée, et sur l’autre lit il y avait un type plus vieux à l’air arabe, la quanrantaine. Je me suis rendu compte que c’était le gars à qui j’avais été enchaîné sur le chemin de Treasure Island. Nous avons échangé des saluts embarassés de la main.
Puis je me suis tourné vers Darryl. Je lui ai pris la main. Ses ongles étaient

rongés jusqu'à la pulpe. Il avait eu l'habitude de se ronger les ongles quand il était enfant, mais il s'en était débarassé quand nous étions entrés au lycée. Je pense que Van l'avait convaincu d'arrêter, en lui disant que c'était répugnant qu'il ait ses doigts dans la bouche en permanence.
J'ai entendu mes parents et le père de Darryl s'éloigner et tirer les rideaux autours de nous. J'ai posé ma tête sur l'oreiller en face de son visage. Il avait des touffes de barbe qui me rappelaient Zeb.
- Hey, D., ai-je fait. Tu es sorti d'affaire. Tout va bien se passer.
Il a reniflé un peu. J'ai presque dit "Je t'aime", une phrase que je n'avais jamais dite qu'à une seule personne en dehors de ma famille, une phrase que je trouvais bizarre de dire à un autre garçon. Au final, j'ai juste serré sa main. Pauvre Darryl.

Epilogue

Ce chapitre est dédié à Hudson Booksellers, les librairies que l'on trouve dans presque tous les aéroports des Etats-Unis. La plupart des boutiques de Hudson n'ont que quelques titres (encore qu'ils soient étonnamment divers), mais les grandes, comme celle du terminal AA de O'Hare à Chicago, sont aussi bonnes que des boutiques de quartier. Il faut quelque chose de spécial pour donner une touche de personalité à un aéroport, et Hudson a sauvé ma santé mentalelors de plus d'une escale à Chicago. Hudson Booksellers.

Barbara m'a fait venir dans son bureau pendant le wee-end du 4 juillet. Je n'étais pas le seul à travailler le week-end de la fête nationale, mais j'étais le seul dont l'excuse était que mon programme de semi-liberté ne m'authorisait pas à quitter la ville.
Finalement, ils m'ont condamné pour le vol du téléphone de Masha. Vous y croyez, à un truc pareil ? L'accusation avait passé un accord avec le juge pour abandonner les chefs de "terrorisme électronique" et d'"incitation à l'émeute", en échange de quoi je devais plaider coupable du délit de vol simple. J'ai écoppé de trois mois de semi-liberté dans un établissement pour délinquants mineurs dans la Mission. Je dormais dans l'établissement, dans un dortoir plein de vrais criminels, des gosses des gangs et des drogués, dont quelques vrais cas. Pendant la journée, j'étais "libre" de sortir et d'aller au "travail".
- Marcus, ils vont la libérer, a-t-elle annoncé.
- Qui ça ?
- Johnstone, Carrie Johnstone, a-t-elle répondu. Le tribunal militaire à huis clos l'a innocentée. Le dossier est clos. Elle retourne au service actif. Ils l'envoient en Irak.
Carrie Johnstone était le nom de Coupe-à-la-Serpe. Il était sorti lors des audiences préliminaires de la Cour Supérieure de Californie, mais c'était à

peu près tout ce qui en était sorti. Elle refusait de dire un mot sur qui lui donnait ses ordres, ce qu'elle avait fait, qui elle avait emprisonné et pourquoi. Elle restait simplement assise, parfaitement silencieuse, jour après jour, dans le tribunal.
Entre-temps, le gouvernement fédéral avait éclaté de rage et s'était répendu en invectives sur la fermeture "unilatérale et illégale" des installations de Treasure Islands par le gouverneur, et l'expulsion des policiers fédéraux de San Francisco par le maire. Bon nombre de ces flics s'étaient retrouvés dans les prisons de l'Etat, tenant compagnie aux gardes de Guantanamo-sur-la-Baie.
Puis un jour, les déclarations de la Maison-Blanche et du Capitol se sont arrêtées. Et le lendemain, il s'est tenu une conférence de presse conjointe tendue et intense sur les marches du palais du Gouverneur, où le chef du DSI et le gouverneur ont annoncé leur "arrangement".
Le DSI tiendrait un tribunal militaire secret pour enquêter sur les "éventuelles erreurs de jugement" commises à la suite des attentats du Bay Bridge. Le tribunal employerait tous les moyens à sa disposition pour faire ne sorte que les agissements criminels soient punis de façon appropriée. En échange, le contrôle des opérations du DSI en Californie passerait par le Sénat de l'Etat, qui aurait le pouvoir de faire fermer, d'inspecter ou de redéfinir les priorités de toute la sécurité intérieure dans l'Etat.
Le brouhaha des reporters s'est fait assourdissant, et c'est Barbara qui a pu poser la première question.
- Monsieur de Gouverneur, avec tout le respect qui vous est dû, nous avons des preuves indiscutables que Marcus Yallow, un citoyen de cet Etat, né dans cet Etat, a été soumis à un simulâcre d'excécution par des officiers du DSI, apparemment sur ordre de la Maison Blanche. Est-ce que l'Etat a réellement l'intention d'abandonner jusqu'aux apparences de la justice pour ses citoyens face à ces actes de torture illégale et barbare ?
Sa voix tremblait mais ne s'est pas brisée.
Le Gouverneur a écarté les mains.
- Les tribunaux militaires vont rendre la justice. Si Monsieur Yallow — ou toute autre personne qui a des comptes à demander au Départment de la Sécurité Intérieure — réclame d'autres actions en justice, il lui reste, bien évidemment, le droit de demander les dommages et intérêts que le gouvernement fédéral pourrait lui devoir.
C'était bien ce que je faisais. Plus de vingt mille plaintes au civil avaient été déposées contre le DSI dans la semaine qui avait suivi la déclaration du Gouverneur. La mienne était assurée par l'ACLU, qui avait déposé des motions pour obtenir les verdicts des tribunaux militaires secrets. Jusque-là, les tribunaux avaient été assez compréhensifs à cet égard.

Mais je ne m’étais pas attendu à ça.
- Elle s’en sort absolument sans rien ?
- La presse ne donne pas tellement de détails : « Après un examen complet des événements de San Francisco et du centre de détention spéciale anti-terroriste de Treasure Island, le tribunal déclare que les actions de Madame Johnstone n’appellent pas de sanctions supplémentaires ». Il y a de mot, « supplémentaire » — comme si on l’avait déjà punie.
J’ai ricané. J’avais fait des cauchemars avec Carrie Johnstone presque chaque nuit depuis que j’avait été relâché de Guantanamo-sur-la-Baie. J’avais vu son visage se penser sur le mien, son rictus narquois quand elle avait ordonné à ses hommes de me « faire faire trempette ».
- Marcus… a fait Barbara, mais je l’aie interrompue.
- Tout va bien. Tout va bien. Je vais faire un film là-dessus. Je le sortirai ce week-end. Les lundis sont de bons jours pour les vidéos virales. Tout le monde sera revenu du week-end de la fe nationale, et sera preneur de quelque chose de marrant à faire passer à ses copains au bureau ou à l’école.

Je voyais un psychiatre deux fois par semaine, dans le cadre de mon programme de semi-liberté. Une fois que j’avais dépassé le stade où je le voyais comme une sorte de punition, ça s’était passé assez bien. Il m’avait aidé à me concentrer sur des activités positives quand j’étais en colère, au lieu de me laisser submerger. Les vidéos m’aidaient bien.
- Il faut que j’y aille, ai-je fait, en déglutissant fort pour chasser l’émotion de ma voix.
- Prends bien soin de toi, Marcus, a fait Barbara.
Ange m’a serré dans ses bras par derrière quand j’ai raccroché.
- Je viens de lire ça sur le Net, a-t-elle annoncé.
Elle lisait des millions de sources d’actualité, en les téléchargeant avec un aggrégateur qui actualisait les nouvelles aussi vite qu’elles apparaissaient. Elle était notre bloggeuse officielle, et elle était forte avec ça, à ficeler des articles et les publier en ligne comme un cuisinier qui préparerait de multiples petits déjeuners.
Je me suis retourné dans ses bras pour la serrer contre moi de face. En vérité, nous n’avions pas abattu beaucoup de travail ce jour-là. Je n’avais pas le droit de sortir de la maison de détention après le dîner, et elle ne pouvait pas m’y rendre visite. Nous nous voyions autour du bureau, mais il y avait en général plein d’autres gens qui y traînaient, ce qui limitait les occasions de nous faire des câlins. Rester tous seuls toute une journée au bureau était une trop grande tentation. Il faisait chaud et étouffant, aussi, de sorte que nous étions tous les deux en t-shirts et shorts et que nos peaux se touchaient souvent comme nous travaillions côte à côte.

- Je vais faire une vidéo, ai-je annoncé. Je veux la sortir aujourd'hui.
- Bien, a-t-elle rétorqué. Faisons ça.
Ange a lu le communiqué de presse. J'ai fait un petit monologue, synchronisé sur la fameuse scène où j'étais waterboardé, les yeux fous dans la lumière dure de la caméra, les larmes coulant sur mes joues, les cheveux plaqués sur le crâne et constellés de vomi.
- Me voici. Je suis en train d'être waterboardé. On me torture par un simulâcre d'excécution. Cette scéance de torture est supervisée par une femme qui s'appelle Carrie Johnstone. Elle travaille pour le gouvernement. Vous la connaissez peut-être de cette autre vidéo.
J'ai intercalé un extrait de la vidéo avec Johnstone et Kurt Rooney.
- Voici Johnstone et le Secrétaire d'Etat Jurt Rooney, le stratège en chef du Président.

« La nation n'a pas d'amour pour cette ville.
Pour autant qu'elle en ait quelque chose à faire, c'est une Sodome et Gomorhe
de pédés et d'athées qui ne méritent que de rôtir en enfer. La seule raison pour laquelle le pays s'intéresse à ce qui se dit à San Francisco, c'est parce qu'ils ont eu la bonne fortune de se faire faire sauter par des terroristes islamistes. »

Voici comment il parle de la ville où je vis. D'après les derniers bilans, 4215 de mes voisins ont été tués le jour dont il parle. Mais certains n'ont peut-être pas été tués. Certains ont disparu dans les mêmes prisons où j'ai été torturé. Des mères et des pères, des enfants et des amants, des frères et des soeurs qui ne reverront jamais les leurs — parce qu'ils étaient détenus secrètement dans une prison illégale en pleine Baie de San Francisco. On les a expédiés à l'étranger. Les registres étaient tenus méticuleusement, mais c'est Carrie Johnstone qui a les clefs cryptographiques.
J'ai coupé sur Carrie Johnstone, le film où on la voyait assise à la table de conférence avec Rooney, à rire.
J'ai coupé sur son arrestations.
- Quand on l'a arrêtée, j'ai cru qu'on nous rendrait justice. A tous les gens qu'elle a brisé et fait disparaître. Mais le Président…
J'ai coupé sur une photo où il riait en jouant au golf lors de ses nombreuses vacances
… et son Stratège en Chef…
une photo de Rooney serrant la main à un terroriste célèbre qui avait été « de notre côté »
… sont intervenus. Ils l'ont envoyée devant un tribunal militaire secret qui l'a innocentée. On ne sait trop comment, ils ne voient rien à redire à tout ceci.

J’ai coupé sur un photomontage des centaines de photos de détenus dans leurs cellules que Barbara avait publiée sur le site du Bay Guardian le jour de notre libération.
- Nous avons élu ces gens. C’est nous qui payons leurs salaires. Ils sont censés être de notre côté. Ils sont censés défendre nos libertés. Mais ces gens…
Une série de photos de Johnstone et des autres qui étaient passés par les tribunaux
… ont trahi notre confiance. L’élection est pour dans quatre mois. C’est tout le temps qu’il faut. Bien assez pour que nous trouviez cinq de vos voisins — cinq personnes qui ont renoncé à voter parce que leur choix serait « aucun de ceux-là ».
Parlez à vos voisins. Faites-leur promettre d’arracher le pays à ces tortionnaires et ces gangsters. Ces gens qui se moquaient de mes amis fraîchement enfouis dans leur dernière demeure au fond du port. Faites-leur promettre de parler à leurs voisins à leur tour.
La plupart d’entre nous ne choisiraient aucun de ceux qui se présentent aux élections. Ca ne marche pas. Vous devez choisir — choisissez la liberté.
Je m’appelle Marcus Yallow. J’ai été torturé par mon propre pays, mais je l’aime toujours. J’ai dix-sept ans. Je voudrais grandir dans un pays libre. Je veux vivre dans un pays libre.
J’ai fondu sur le logo du site web. Ange l’avait mis sur pied, avec l’aide de Jolu, qui nous avait trouvé tout l’espace disque gratuit dont nous aurions jamais besoin sur Pigspleen.
Le bureau était un endroit intéressant. Techniquement, nous nous appelions Coalition des électeurs pour une Amérique Libre, mais tout le monde nous appelait les Xnetters. L’organisation — un association à but non lucratif — avait été co-fondée par Barbara et quelques-uns de ses mais avocats juste après la libération de Treasure Island. Le financement avec été lancé par l’un des millionaires high-techs qui n’en revenait pas qu’une bande de hackers adolescents aient botté le cul au DSI. De temps en temps, ils nous demandaient de descendre la Péninsule jusqu’à Sand Hill Road, où se trouvaient tous les venture capitalists, pour donner une petite présentation sur la technologie de Xnet. Il y avait des milliards de startups qui essayaient de se faire de l’argent sur Xnet. Je m’en fichais, je n’avais rien à faire avec tout ça, et j’avais un bureau et des locaux avec une raison sociale, en plein Valencia Street, où nous distribuions des CDs de ParanoidLinux et où nous organisions des ateliers où l’on améliorait des antennes WiFi. Un nombre étonnant de gens normaux passaient pour déposer des dons personnels, tant en équipement (on pouvait faire tourner ParanoidLinux sur à peu près n’importe quoi, pas seulement des Xbox Universal) qu’en argent liquide. Ils nous adoraient.

Notre grand plan était de lancer notre propre jeu en réalité en augmentée in septembre, juste à temps pour les élections, et d'y encourager les joueurs à faire enregistrer des électeurs et les emmener aux urnes. Seuls 42 pourcents des Américains s'étaient présentés aux bureaux de vote lors de l'élection précédente — les abstentionniste représentaient une majorité absolue. J'ai essayé à plusieurs reprises d'inviter Darryl et Van à l'une de nos scéances d'organisation, mais ils déclinaient toujours. Ils passaient beaucoup de temps ensemble, et Van insistait que ce n'était absolument pas sentimental. Darryl ne me parlait pas beaucoup, encore qu'il m'envoyât de longs e-mails sur à peut près n'importe quoi qui n'eût aucun trait ni à Van, ni au terrorisme, ni à la prison. Ange m'a serré la main.
- Mon Dieu, je hais cette femme, a-t-elle fait.
J'ai acquiescé.
- Ce n'est jamais qu'un des sales tours que notre pays aura joué à l'Irak, ai-je fait. Si on l'envoyait dans ma ville, je deviendrais probablement un terroriste.
- Mais, tu es devenu un terroriste quand ils l'ont envoyé dans ta ville !
- Effectivement, ai-je répondu.
- Est-ce que tu vas assister à l'audience de Madame Galvez lundi ?
- Carrément.
J'avais présenté Ange à Madame Galvez quelques semaines avant, quand mon ancienne professeur m'avait invité à dîner. Le syndicat des enseignants lui avait obtenu une audition devant la Commission du District des Ecoles Unifiées pour qu'elle puisse plaider sa cause et obtenir d'être rétablie à son poste. Il se murmurait que Fred Benson sortirait de sa retraite (anticipée) pour témoigner contre elle.
- Est-ce que tu veux sortir prendre un burrito ?
- Carrément !
- Attends, je prends la sauce piquante, a-t-elle dit.
J'ai jeté encore un coup d'oeil à mes mails — mon compte au Parti Pirate, où je recevais encore quelques mails d'anciens du Xnet qui n'avaient pas encore trouvé mon adresse à la Coalition des Electeurs. Le dernier message en date venait d'une adresse jetable sur l'un des nouveau anonymiseurs brésiliens.

> Je l'ai trouvée, merci.
> Tu ne m'avais pas dit qu'elle était tellement c4n0n.

- De qui ça vient ?
J'ai éclaté de rire.
- Zeb, ai-je répondu. Tu te souviens de Zeb ? Je lui ai donné l'adresse de Masha. Je me suis dit, s'ils sont tous les deux en fuite, autant les présenter l'un à l'autre.

- Il trouve Masha mignonne ?
- Oh, sois indulgente, il est clairement perturbé par son environnement.
- Et toi ?
- Quoi, moi ?
- Ouais — est-ce que ton esprit était perturbé par ton environnement ?

J’ai tenu Ange à bout de bras et je l’ai scrutée les pieds à la tête. J’ai pris ses joues dans mes mains et j’ai contemplé, à travers ses grosses lunettes, ses grands yeux moqueurs et lumineux. J’ai passé mes doigts dans ses cheveux.

- Ange, je n’ai jamais pensé plus clairement de toute ma vie.

Elle m’a embrassé, et je lui ai rendu son baiser, et il s’est passé quelque temps avant que nous ne sortions manger ce burrito.